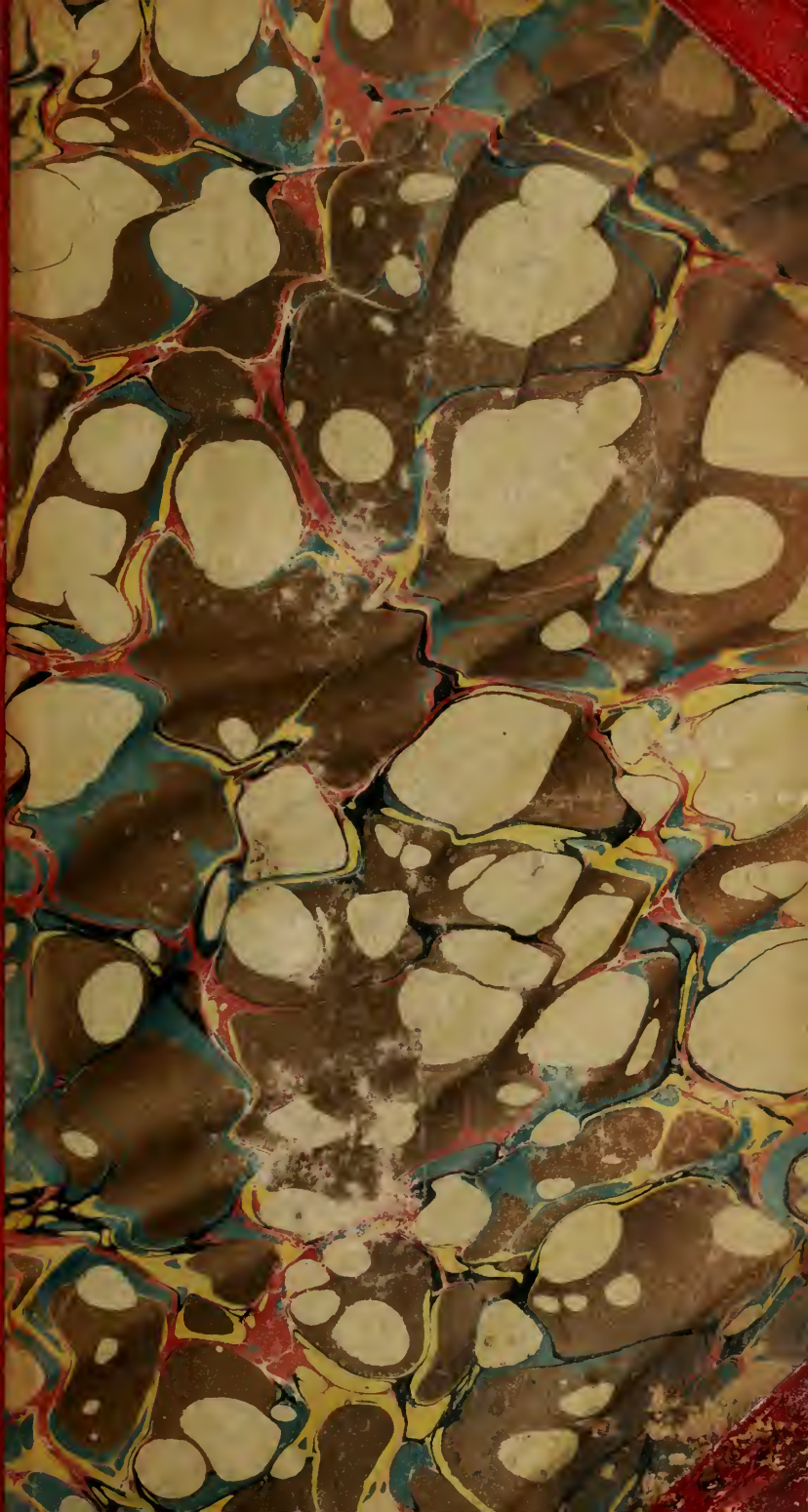


LE
R 2264

ŒUVRES

DE

PAUL DE KOCK.

XIV.

496344
24.8.49

L'HOMME DE LA NATURE

ET

L'HOMME POLICÉ.

PQ
2318
A1
1835
V.14

PARIS — IMPRIMERIE D'ÉVERAT,
rue du Cadran, n° 16.

L'HOMME
DE LA NATURE

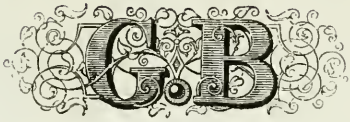
ET

L'HOMME POLICÉ,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

Dimidium facti, qui bene cœpit, habet.
(OVIDE.)



PARIS.

GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES OEUVRES DE PIGAULT-LEBRUN ET DE PAUL DE KOCK,

RUE MAZARINE, 34.

1856.

L'HOMME DE LA NATURE

ET

L'HOMME POLICÉ.

CHAPITRE PREMIER.

LES DEUX FRÈRES. — LES DEUX NAISSANCES.

Dans une belle allée, ombragée par de grands peupliers, et qui se trouvait à l'extrémité d'une immense pelouse, deux hommes se promenaient depuis long-temps : l'un semblait goûter paisiblement les plaisirs de la promenade : l'autre paraissait fort agité; il marchait à grands pas, puis s'arrêtait brusquement pour regarder à l'autre extrémité de la pelouse, où lon apercevait deux jolies maisons bâties à la moderne, et qui, séparées seulement par quelques toises de terrain, dominaient une colline d'où l'on découvrait à peu de distance la jolie ville de Gisors, le petit hameau de Boisgelon, les ruines de l'ancien château de Vaux et plusieurs villages des environs, tels que Basincourt, Saint-Éloy et Bernouville.

Ces deux propriétés étant très-voisines et à peu près de la même dimension, elles paraissaient de loin ne former que deux corps de logis de la même habitation ; mais en approchant on remarquait entre elles beaucoup de différence.

La première, simple, mais de bon goût, n'offrait rien de remarquable à l'œil du voyageur. La cour, qui se trouvait en avant des bâtimens, était fermée par une grille de fer à chaque coin de laquelle était planté un acacia ; dans la cour, il n'y avait ni arbuste ni statues, et la porte du vestibule par lequel on entrait dans l'intérieur de la maison était presque constamment fermée.

La seconde habitation était bâtie sur un plan semblable. Une cour précédait aussi les bâtimens, mais au milieu de cette cour on avait fait faire un bassin d'une vingtaine de pieds de diamètre, et dans le milieu du bassin un tuyau de plomb indiquait l'intention d'avoir un jet d'eau. Des caisses d'orangers, de lauriers, de grenadiers, et des bancs étaient placés tout autour, probablement pour prendre le frais, ou regarder nager les cygnes que l'on aurait mis dans le bassin si l'eau avait voulu y séjourner : mais, malgré tous les efforts d'un architecte de Gisors et d'un inspecteur de ponts-et-chaussées, le tuyau n'avait jamais envoyé une goutte d'eau, et le bassin, à sec dans plusieurs endroits, offrait dans d'autres quelques petites mares verdâtres, où, au lieu de cygnes, on n'apercevait que des têtards.

La grille d'entrée était dorée ; à chaque coin on voyait, en dedans, une statue représentant un gladiateur menaçant son adversaire, et le personnage était peint en couleur de chair, pour que l'illusion

fût plus complète. Le vestibule n'avait point de porte, afin que l'œil pût plonger à travers une salle basse, et apercevoir les jardins. Enfin un berger et sa bergère, en porcelaine coloriée, étaient placés à l'entrée de ce vestibule, et, par leur sourire gracieux, formaient un contraste piquant avec les poses farouches des Romains tout nus qui semblaient défendre l'entrée de la grille.

Les deux hommes qui se promenaient dans l'allée de peupliers étaient de la même taille, à peu près du même âge; et il y avait, de loin, quelques rapports dans leurs traits; mais, vus de près, on remarquait entre eux beaucoup de différence.

L'un, avec une figure peu régulière, avait dans les yeux quelque chose de spirituel, dans le sourire une expression aimable; sa physionomie était franche, prévenante, ses manières distinguées, et sa tournure élégante.

L'autre avait des traits plus beaux peut-être, mais ils offraient un singulier assemblage de présomption, de fatuité et de sottise; quelquefois on semblait vouloir donner à tout cela une expression de bonhomie, d'indifférence pour toutes les passions humaines; mais cette bonhomie n'était jamais naturelle; elle laissait percer ce secret contentement de soi-même, indice de l'homme qui se croit infiniment supérieur aux autres. Ce second personnage avait un abord tantôt fier, tantôt ironique; quoique ses manières et son langage fussent toujours polis, un compliment de sa bouche vous satisfaisait moins qu'un simple mot dit par le premier; sa tournure n'était point commune; mais il y avait trop de raideur dans sa démarche, ou il se dandinait avec une

complaisance trop affectée pour que tout cela fût fait sans intention.

Le premier de ces messieurs, celui dont l'agitation semblait à chaque instant devenir plus vive, s'est encore arrêté, et, les yeux tournés vers les habitations qui sont à sa droite, il frappe du pied et pousse un profond soupir. L'autre promeneur s'est arrêté aussi, mais il ne paraît être nullement inquiet; il vient de ramasser un caillou, et s'amuse à le lancer dans un petit étang qui est de l'autre côté de l'allée, tout en disant à son compagnon :

« Quand vous vous ferez du mal, mon frère, » quand vous vous impatienterez!... les choses n'en » iront pas plus vite... La nature a marqué le terme... » Tout l'art des hommes n'y peut rien... Cela vien- » dra quand ça devra venir !...

» — Ah ! mon frère, que vous êtes heureux de » conserver tant de sang-froid... de tranquillité dans » un tel moment !...

» — Oui, c'est vrai, j'ai du calme... de la tête... » Oh ! je puis me flatter d'avoir une tête bien heu- » reusement organisée... Il y a de tout dans cette » tête-là... Mathématiques, physique, chimie, mé- » canique, sciences, arts, invention... Oh ! inven- » tion surtout !... J'ai le génie essentiellement inven- » tif, quand je songe à tous les procédés nouveaux » dont on aurait pu faire usage si l'on avait voulu » me croire... Et pourtant je n'ai encore que trente- » huit ans, juste trois années de plus que vous : je » suis de 68, et nous sommes en 1806... Mais non, » on n'a pas voulu employer mon génie, on a été » jaloux de mes talens, on a dénigré mes inven- » tions... Alors, j'ai vu que les hommes étaient des

» ingrats, je me suis renfermé en moi-même, j'ai
» renoncé à me rendre utile, et j'ai dit : Bornons-
» nous à faire des enfans à ma femme.

» — Pour cela, mon frère, ce n'est pas une chose
» que vous ayez inventée ; il me semble même que
» vous avez mis beaucoup de temps à l'exécuter.

» — Je pourrais vous en dire autant.

» — Mon frère... n'entendez-vous pas des cris ?...

» — Non... je n'entends que les canards qui bar-
» botent dans ce ruisseau, et les merles qui sifflent
» au-dessus de ma tête... Soyez donc tranquille,
» mon cher Rémonville...on viendra vous avertir...
» Notre ami Tourterelle n'est-il pas là?...

» — Je ne pense pas qu'il soit auprès de ma femme
» pendant qu'elle est en mal d'enfant.

» — Et moi je ne verrais aucun mal à ce qu'il fût
» près de la mienne... parce que, voyez-vous, mon
» frère, dans un moment semblable... il n'y a plus
» de sexe...

» — Il me semble au contraire que c'est dans ce
» moment-là que l'on doit le plus de reconnaissance
» à la femme... Comment confondre celle qui souf-
» fre tant pour nous donner la vie, et celui qui pour
» cela n'a eu que du plaisir !...

» — Ah mon frère, vous allez trop loin... Je ne
» suis pas d'avis que ce soit tout plaisir pour nous !...
» Il y a même des circonstances où...

» — Chut... écoutez... Ne nous appelle-t-on pas?
» — Eh ! non, encore une fois. D'ailleurs n'ai-je pas
» dit à Rongin, mon concierge, de venir vous prévenir
» dès que tout sera terminé...Quant à moi, dès que
» ma femme sera accouchée, j'en serai averti... et,
» qui plus est, je saurai aussitôt le sexe de l'enfant.

» J'ai donné mes instructions pour cela à Rongin : » un pétard si c'est une fille, et trois pétards pour » un garçon !...

» — Ah ! peu m'importe le sexe... que mon Amé- » lie cesse de souffrir, que j'aie un enfant, ne serai- » je pas trop heureux ? Un enfant ! Ah ! mon frère, » quel bonheur ce mot renferme ! Ne le sentez-vous » pas comme moi, puisque votre femme se trouve, » ainsi que la mienne, au moment de vous rendre » père ?...Quel singulier hasard !...quel plaisir pour » nous deux, mon cher Adrien ! nous serons pères » le même jour... et si les projets, si les vœux de ces » dames se réalisent, que nous ayons l'un une fille, » l'autre un garçon... qui nous empêchera de ma- » rier ensemble nos enfans ? Il est si doux de resser- » rer les liens de la nature, et de n'avoir pas à sor- » tir du petit cercle où l'on vit pour voir tous ceux » que l'on aime ! »

M. Adrien Rémonville était en ce moment occupé à ôter quelques petites plantes qui s'étaient attachées à un de ses pieds ; il répondit d'un air presque indifférent et en avançant ses lèvres pour singer la bonhomie :

«—Oui, sans doute...c'est fort agréable ..et nous » pouvons faire des projets. D'ailleurs cela n'engage à » rien ; on peut toujours faire des projets... Moi, » autrefois j'avais des vues élevées... J'avais l'ambi- » tion d'utiliser mon génie inventif ; on n'a pas su » m'apprécier, tant pis !... Désormais je ne me cas- » serai plus la tête pour un monde ingrat.

» — Mais, mon frère, vous vous plaignez sans » cesse des hommes. Vous prétendez que vos talens » ont été méconnus : il me semble que plusieurs fois

» cependant on les a mis à l'épreuve. Il y a huit ans
» environ, on vous nomma à un poste important ;
» vous étiez chargé de faire partir les dépêches du
» gouvernement. Bientôt les courriers cessent d'ap-
» porter des nouvelles ; on s'inquiète, on s'informe,
» on se rend à votre bureau, et on y trouve plus de
» deux cents dépêches qui depuis quinze jours de-
» vaient être parties !

» — Parbleu !... cela se conçoit ; depuis quinze
» jours, moi, je cherchais un nouveau procédé pour
» faire parvenir les dépêches plus vite, et je l'avais
» trouvé, au moment où l'on me força à donner ma
» démission de mon emploi.

» — Une autre fois, un gros fournisseur se charge
» de l'entreprise de nouvelles chaises de postes. C'é-
» tait une belle affaire, où l'on devait gagner beau-
» coup d'argent. Il vous met à la tête de son admi-
» nistration. Bientôt toutes ses voitures cessent de
» rouler !

» — Comme c'est malin !... Parce qu'avant de les
» faire rouler je voulais, moi, les perfectionner.
» J'avais trouvé et je trouve encore un grand vice
» dans la manière dont sont tirées les voitures : c'est
» qu'elles offrent à ceux qui sont dedans le derrière
» du cheval en perspective ; vous conviendrez, mon
» frère, que cela est indécent, et désagréable...

» — Ah ! vous vouliez faire marcher les chevaux
» comme les écrevisses ? — Non, mon frère, non ;
» je ne prétends pas réformer les bêtes ; mais j'avais
» trouvé un fort joli expédient ; c'était de retourner
» la caisse du cabriolet... Par ce moyen le voyageur
» allait en arrière, et il n'avait pas la queue du che-
» val sous le nez. Mais, je vous le répète, mon frère,

» mon tort c'est que j'avais trop de talens, de gé-
» nie; je savais trop de choses, et c'est ce qui allumait
» la jalousie contre moi!... »

M. Rémonville n'écoute plus son frère. Il s'éloigne de lui avec impatience, et marche à grands pas dans la pelouse en s'écriant : « Point de nouvelle!
» je n'y tiens plus... Je vais aller demander... Mais
» entendre ses cris!... je n'en ai pas la force... Amé-
» lie, qui sent tout le mal que cela me ferait, m'a
» ordonné elle-même de m'éloigner. »

M. Adrien suit lentement son frère, en disant :
« Moi, qui ai les nerfs moins sensibles que vous, je
» serais bien resté près de ma femme; mais c'est elle
» qui ne l'a pas voulu : vous savez que je prends sou-
» vent du tabac; Céleste a prétendu que, toutes les
» fois que j'ouvrais ma tabatière, cela faisait un
» bruit, un son qui lui faisait mal!... Pur enfantil-
» lage!... Ma tabatière crie un peu, c'est vrai; mais
» cela n'a rien de désagréable : cela imite la corne-
» muse, voilà tout. Certes, j'aurais été enchanté de
» recevoir, le premier, notre enfant dans mes bras;
» mais comme il m'est impossible d'être plus de trois
» minutes sans prendre du tabac, je suis sorti de
» chez ma femme : et j'ai aussi bien fait! Car, il y
» a plus d'une heure de cela, et il n'y a pas de rai-
» son pour que cela finisse aujourd'hui. »

En disant ces mots, M. Adrien Rémonville tire de sa poche une fort belle tabatière, qui en s'ouvrant laisse effectivement échapper un son prolongé. Il y puise une ample pincée de tabac qu'il prend avec une certaine grace, et s'écrie en riant :

« Au fait, c'est très-drôle que nos deux femmes...
» le même jour... à la même heure... Cela ferait pré-

» sumer qu'il y a neuf mois c'était aussi au même » moment que... »

Un petit monsieur, qui venait d'une des deux propriétés, parut en ce moment sur la pelouse. C'était un homme de trente-six ans : un peu gras, un peu court pour son embonpoint, mais dont la figure, qui souriait continuellement, était fraîche et animée. Ses traits petits, le paraissaient encore plus, cachés par deux joues qui menaçaient de faire totalement disparaître son nez; mais ses yeux étaient très-vifs, ses dents fort blanches, et ses lèvres d'un vermeil peut-être trop éclatant. La mise de ce monsieur était soignée, ses favoris étaient peignés avec symétrie, et ses souliers toujours bien luisans.

« Voilà Tourterelle! » dit M. Adrien Rémonville en apercevant le petit monsieur ; « il vient à nous... » c'est qu'il y a du nouveau; cependant je n'ai pas » entendu les pétards... est-ce que ma poudre aurait » fait long feu ?...

» — Comme il vient lentement! » dit M. Rémon- « ville. — Bah! vous ne voyez pas qu'il court au » contraire? »

M. Tourterelle courait en effet sur la pelouse, mais son embonpoint l'empêchait de courir vite, et de temps à autre il s'arrêtait pour reprendre sa respiration, et ôter la rosée qui se mettait sur ses souliers.

« Je n'ose plus aller au devant de lui, » dit M. Rémonville en pâlissant; « s'il venait m'apprendre une » fâcheuse nouvelle... Ma pauvre Amélie! C'est à elle » seule que je pense en ce moment...

» — Je gage que la nouvelle est bonne... Voyez... » Tourterelle sourit.—Eh! n'est-ce pas toujours ainsi

» qu'il aborde chacun ?—Vous aurez une fille... moi,
» un garçon... J'ai parié avec le receveur de Gisors
» une poularde du Mans que j'aurais un garçon.

» — Ah! que j'aie un garçon ou une fille, un en-
» fant n'est-il pas toujours un trésor de plus?...
» Mais Tourterelle approche enfin. Eh bien! mon
» ami, quelle nouvelle?... Parlez... parlez donc...
» Est-elle accouchée? De quoi? »

Le petit homme, qui continuait de courir sous lui, s'arrête tout à coup, et porte la main à sa jambe gauche en s'écriant : « Aïe ! une ortie !...

» — De quoi dit-il que votre femme est accou-
» chée? » dit Adrien en prenant sa tabatière; « je
» n'ai pas bien entendu. »

M. Rémonville court à Tourterelle, qui continuait à se frotter la jambe au lieu d'avancer, et il lui répète avec une espèce d'emportement : « De grace,
» monsieur, que venez-vous nous dire? »

Le petit homme relève alors la tête, et, tâchant de cacher la grimace qu'il faisait en se grattant, sous son sourire habituel, il prend la main de M. Rémonville en s'écriant :

« Recevez mes complimens, monsieur Rémon-
» ville. J'ai voulu être le premier... J'étais là-bas...
» entre vos deux maisons... et je courais sans cesse
» de l'une à l'autre en criant : Est-ce fait?... — Eh
» bien! mon Amélie est accouchée? — Oui, mon
» cher monsieur, heureusement accouchée, et d'un
» beau garçon...

» — Elle est accouchée!... J'ai un garçon!... je
» suis père!... Ah! monsieur Tourterelle... Ah! mon
» frère!... »

Et M. Rémonville se jette dans les bras du nou-

veau venu, de son frère; il les embrasse, les étouffe, puis les quitte en s'écriant : « Je vais le voir... je » vais embrasser ma femme et mon fils! »

M. Rémonville est déjà dans sa maison, que ces deux messieurs sont encore à la place où il les a laissés; l'un, arrangeant la rosette de sa cravate qui a été froissée dans les embrassemens de son ami; l'autre, tâchant de composer sa figure, qui s'est extrêmement allongée en apprenant que son frère avait un garçon.

M. Adrien se décide à tirer de nouveau sa tabatière de sa poche, et, pendant qu'il lui fait jouer de la trompette, il dit à demi-voix : « Mon frère a un » garçon... c'est drôle... j'aurais cru qu'il aurait une » fille... Cependant j'ai parié une poularde du Mans » que j'aurais un fils... et ma femme qui n'accouche » pas en même temps que sa belle-sœur... c'est » désagréable. Dites-moi donc, mon cher Tour- » terelle, pourquoi ma femme n'est-elle pas accou- » chée? »

M. Tourterelle, qui venait seulement de finir d'arranger sa rosette, se pose comme un maître d'armes devant son interlocuteur en disant : « Est- » elle bien faite?

» — Qui? ma femme?... Elle est moulée. — Non, » je vous demandais si elle n'était pas un peu chif- » fonnée? — Chiffonnée!... à vingt-huit ans!... » avec une santé... une fraîcheur!... la plus belle » femme du Vexin normand!...

» — Mon cher ami, vous ne m'entendez pas, je » vous parlais de ma cravate que votre frère a tota- » lement dérangée en me pressant dans ses bras..... » Quant à madame votre épouse, personne plus que

» moi ne lui rend justice : une taille ! une grace ! une
» tournure ! — Oui, je crois, sans trop de présomp-
» tion, que nous faisons un assez joli couple !...
» C'est pour cela que j'aurais été bien aise d'avoir un
» fils... J'avais même déjà des idées... des projets...
» Oh ! je ne l'aurais pas élevé comme tout le monde !
» je n'aime pas les routes battues.

» — Moi, je n'aime pas ces pelouses avec des
» herbes hautes : cela vous cache les ronces, les or-
» ties ; on se pique, il vous vient des ampoules, et
» c'est fort désagréable !

» — Après tout, qu'importe que ce soit une fille
» ou un garçon !... Ne suis-je pas maintenant retiré
» du monde, et revenu de toutes ses vanités ?... Je
» suis un bon campagnard... J'ai huit mille livres de
» rentes, et je plante tranquillement mes choux !...

» — Ah ! vous êtes un véritable philosophe, mon
» cher monsieur Adrien. — Eh, mon Dieu ! mon
» ami, je l'ai toujours été... J'aurais donné mon
» temps, mes talens à mes concitoyens, ce n'était
» certainement pas par ambition... — Qui le sait
» mieux que moi ?... Vous l'homme le plus cham-
» pêtre du département !... — On ne m'a pas em-
» ployé, tant mieux pour moi... je vivrai plus heu-
» reux... Après tout, et en y réfléchissant bien... je
» crois qu'il me sera beaucoup plus agréable d'avoir
» une fille...

» — Je suis de votre avis : il n'y a rien de gentil
» comme une fille !...

» — Une fille s'élève tranquillement... c'est une
» compagnie pour la maman... on n'a pas d'inquié-
» tude à avoir... on lui donne une dot et on la ma-
» rie, ça va tout seul !...

» — Oui, une fille, cela peut aller tout seul.

» — Ensuite, une fille, alors même qu'elle n'au-
» rait pas un grand génie... qu'elle serait bête même,
» pourvu qu'elle se tienne bien en société, qu'elle
» fasse agréablement la révérence, qu'elle soit sage
» et modeste, n'est-ce pas suffisant?

» — Certainement, que c'est suffisant; et il n'y a
» aucun inconvénient à ce qu'une fille soit bête.

» — Tandis qu'un garçon!... quelle différence!...
» Il faut absolument qu'un garçon ait de l'esprit,
» du génie même, surtout quand il descend d'une
» famille distinguée.

» — Oui, un garçon est obligé... tenu à avoir de
» l'esprit... C'est ce que mon père m'a répété cent
» fois!

» — Et puis, un garçon!... Combien de tourmens
» cela peut nous causer!... que d'inquiétudes... de
» peines pour en faire quelque chose de bon!... Et
» qui sait encore si on réussira?

» — Ma foi... vous avez raison; on n'en sait rien
» du tout.

» — Je désirais un garçon, mais qui m'eût dit que
» mon fils ne serait pas devenu un très-mauvais
» sujet?...

» — Les garçons tournent souvent en mauvais
» sujets.

» — Qui me dit que ce garçon n'eût pas été un
» dissipateur?

» — Les garçons dépensent beaucoup en général.

» — Qui me dit que ce garçon ne serait pas de-
» venu libertin?...

» — C'est juste!... pourquoi ne serait-ce pas un
» libertin?

» — Qui me dit, même, que ce garçon ne de-
» viendrait pas un voleur?... — Au fait... qui empê-
» cherait que ce ne fût un voleur?

» — Ah, mon cher Tourterelle! on désire des
» enfans; on ne sait pas ce qu'on demande! on ne
» réfléchit pas, on ne songe pas à tout ce qui peut
» résulter de la naissance d'un enfant!... Mais,
» comme je vous le disais, au moins avec une fille...»

En ce moment une explosion se fait entendre. Le bruit partait de la maison au bassin.

« Qu'est-ce que c'est que cela? » demande M. Tourterelle. « — Je sais ce que c'est, » répond Adrien, dont la figure s'allonge encore plus en voyant que le bruit ne continue pas. « C'est un pétard... Cela
» m'annonce que ma femme vient d'accoucher d'une
» fille... »

M. Tourterelle allait faire son compliment au papa, lorsque deux autres pétards partirent presque au même instant.

A ce bruit, la figure d'Adrien Rémonville a entièrement changé. Il fait un saut en l'air, il bat des mains, il frappe sur le ventre de son ami, il est rayonnant, et peut à peine s'écrier :

« C'est un fils!... c'est un garçon!... j'ai aussi un
» garçon. Ah! mon ami!... mon cher Tourterelle!...
» que je suis heureux!... »

Et après avoir aussi froissé dans ses bras le complaisant ami, M. Adrien court vers sa demeure en sautant, en dansant, en faisant mille folies.

M. Tourterelle, qui allait le complimenter sur la naissance d'une fille, le regarde courir et sauter dans la plaine, d'un air étonné. Puis, examinant le désordre apporté de nouveau dans sa toilette, il

s'écrie : « Voilà deux garçons dont la naissance m'a » valu de bien rudes embrassades... Ouf!... C'est » heureux que ces dames n'aient point eu de ju- » meaux... car les papas m'auraient étouffé!... Et » tout cela pour deux petits garçons qui seront peut- » être méchans comme des ânes... J'aime bien mieux » les petites filles, moi ! »

Après s'être rajusté, et avoir passé en revue toutes les parties de son costume, le petit monsieur reprend le chemin de la pelouse, en regardant avec attention s'il ne pose pas ses pieds sur des orties.

CHAPITRE II.

LE CONCIERGE RONGIN.

La maison toute simple qui était sur la gauche de la colline appartenait au plus jeune des Rémonville, qui cependant aurait pu, à juste titre, afficher plus de luxe que son frère, car il possédait douze mille francs de rente, tandis que M. Adrien n'en avait plus que huit; cette différence dans leurs fortunes, qui avaient été égales à la mort de leur père, provenait de celle qui existait dans leur esprit, dans leur caractère. Le cadet avait les goûts simples et bornés; Adrien, au contraire, avait toujours eu la prétention d'être quelque chose, et de faire parler de lui.

Les inventions ruinent quand elles ne réussissent pas; Adrien avait dépensé de l'argent dans des essais, dans des mécaniques nouvelles; il y avait réussi comme dans son emploi pour les dépêches et les voitures. Voyant qu'on ne l'écoutait plus ou qu'on se moquait de lui, M. Adrien avait affecté le plus profond mépris pour le monde, et s'était fait misanthrope pour être au moins quelque chose.

Pendant quelque temps il avait fui la société; retiré dans la maison de campagne qu'il venait d'acheter tout à côté de celle de son frère, il ne voulait y

recevoir personne, tenait constamment ses volets fermés, et ne sortait que le soir; fuyant la rencontre d'un paysan, et ne se promenant que dans les endroits isolés. C'est à cette époque qu'il avait fait placer contre sa grille les deux gladiateurs qui semblaient menacer les passans.

Adrien espérait que cette conduite attirerait l'attention générale, que dans tout le canton on le citerait comme un être singulier, que les hommes le regarderaient avec curiosité et que les petites filles auraient peur de lui.

Mais le pauvre Adrien avait du malheur : on ne fit aucune attention à sa manière de vivre; son frère, qui d'abord l'avait vivement sollicité de venir souvent le voir, le laissa en repos dans sa maison; et les petites filles passèrent à côté de lui sans frémir, parce qu'il n'y avait rien dans sa personne qui ressemblât *à Robert le Diable* ou à la *Mère Grand.*

Ennuyé de faire le misanthrope seulement pour son portier et son jardinier, Adrien changea encore de manière de vivre : il retourna dans la société, revit le monde; alors il se fit bonhomme, mais bonhomme caustique, bonhomme railleur quelquefois; ce n'était qu'un faux bonhomme enfin, car il faut beaucoup d'esprit pour soutenir avec talent un caractère qui n'est pas le nôtre, et M. Adrien grimaçait quand il voulait être naturel.

Son frère venait d'épouser une demoiselle jolie, aimable, bien élevée et qui avait une honnête aisance. Adrien se maria avec une jeune personne qui n'avait rien et sur le compte de laquelle couraient quelques histoires peu rassurantes pour un mari; mais en faisant ce mariage, Adrien voulut encore

prouver qu'il était au-dessus des propos des mauvaises langues. C'est à cette époque qu'il fit placer un berger et une bergère à la porte de son vestibule. Malgré cette différence de caractère, les deux frères vivaient en assez bonne intelligence. Le cadet, qui avait de l'esprit, cédait ordinairement à l'aîné; et celui-ci, qui dans le fond n'était pas méchant, devenait assez sociable avec les personnes qui semblaient vaincues par ses raisonnemens. Les belles-sœurs se voyaient aussi, mais elles s'aimaient peu; il n'y avait aucune analogie dans leur manière d'être, et les liens du sang n'étaient pas là pour faire passer sur la différence des caractères: on se voyait parce qu'on demeurait tout près l'un de l'autre, qu'à la campagne on est bien aise de trouver à côté de soi de la société, et que, depuis qu'il avait renoncé à être misanthrope, M. Adrien s'ennuyait en tête-à-tête avec sa femme.

Quant à M. Tourterelle, que nous venons de laisser au milieu de la pelouse, c'était un ami des deux frères, un commensal des deux maisons. Propriétaire à Gisors d'une filature assez médiocre, il s'était retiré des affaires pour se livrer entièrement à son penchant pour la galanterie. M. Tourterelle était un adorateur du beau sexe; il ne pouvait pas voir une femme sans soupirer; un joli pied lui donnait des palpitations, et un sein bien blanc lui causait des vertiges: il était devenu la terreur des maris de Gisors. Malgré cela, les frères Rémonville le recevaient avec plaisir, et ne paraissaient nullement le craindre; le cadet se fiait à l'amour, à la vertu de sa femme; et l'aîné se regardait dans une glace avec complaisance, bien persuadé que jamais nul mor-

tel n'oserait jouter avec lui. Tourterelle se rendait donc souvent aux deux habitations, qui n'étaient pas à un quart de lieue de la ville ; on remarquait cependant qu'il donnait la préférence à la demeure d'Adrien, et qu'il était plus assidu près de la sensible Céleste que chez madame Amélie Rémonville.

Tout était en l'air dans les deux maisons. Deux marmots de plus venaient d'y apporter la joie, le bonheur et cette agitation qui accompagne toujours un pareil événement. M. Rémonville embrassait sa femme, son fils, ses gens; il était dans l'ivresse, et la sienne était si vraie, si franche qu'il était difficile de ne point la partager. D'ailleurs M. Rémonville était aimé de ses domestiques parce qu'il n'était jamais injuste et colère avec eux. Le désordre fut bientôt réparé, le calme rétabli ; Rémonville sentit que, dans la situation de sa femme, une joie paisible convient mieux que de bruyans témoignages de contentement. Amélie avait décidé qu'elle nourrirait son enfant : il n'y avait donc point de nourrice à chercher. Rémonville alla s'asseoir près du berceau de son fils, et se livra en paix aux sentimens que faisait naître dans son ame la vue du nouveau-né.

Chez Adrien, la scène était différente. Madame avait été fort effrayée par l'explosion des trois pétards; ayant appris que son mari était l'auteur de cette surprise, elle lui fit la moue lorsqu'il vint pour la féliciter. Les cris de son fils lui faisaient déjà mal à la tête; il fallut l'emporter bien vite de sa chambre. Pendant que le jardinier était allé à Basincourt chercher la nourrice, le papa avait pris son héritier dans ses bras, et il le promenait en triomphe dans toutes les pièces de sa maison.

M. Tourterelle venait d'arriver devant la demeure d'Adrien, et, suivant son habitude, le concierge ne se pressait pas d'ouvrir. Enfin, quand Tourterelle eut sonné de nouveau, un homme sec et jaune, ayant passé la quarantaine, dont la figure rabougrie exprimait continuellement la mauvaise humeur, et qu'une cicatrice au-dessus de l'œil droit enlaidissait encore, parut à l'extrémité de la cour et se dirigea lentement vers la grille, en murmurant : « On y » va!... Eh mon Dieu... Tout le monde semble s'être » donné le mot ici pour faire du vacarme : et tout » cela pour la naissance d'un enfant... Comme si » c'était une chose extraordinaire que la naissance » d'un enfant! Jadis on ne faisait pas tant de tapage » quand un garçon venait au monde.

» — Monsieur Rongin, je suis à la grille, » dit Tourterelle, en avançant sa tête, d'un air aimable.

« — Je le vois bien, monsieur... et il me semble » que je vais vous ouvrir, » répond Rongin en faisant la moue, « quoique cela n'ait pas toujours été » mon métier d'ouvrir les portes... Je me flatte que » je n'étais pas né pour servir... »

M. Rongin a ouvert cependant, et Tourterelle entre, en disant : « — Eh bien! on a donc eu un » garçon aussi dans cette maison?... — Parbleu!... » n'avez-vous pas entendu le tapage?... C'est pour » cela qu'on m'a fait tirer des pétards... J'ai man- » qué d'être éborgné au troisième!... Est-ce que je » suis habitué à tirer des artifices, moi? Ce n'est pas » que j'aie peur de la poudre... Je porte sur le visage » des marques de ma bravoure. Mais ici on vous » met à toute sauce, sans avoir aucune considéra- » tion pour ce que les gens ont été... Ah!... si on

» m'avait dit, il y a vingt-cinq ans, que je tirerais
» des pétards pour un maître! — Monsieur Rongin,
» où est mon ami Adrien?... Madame se porte-t-elle
» bien?... Puis-je me présenter chez le papa?... —
» Ah! mon Dieu, vous allez le trouver... Il est quel-
» que part... par là-bas, qui promène son marmot...
» Oh! vous entendrez l'enfant crier... Ça va être
» amusant si on le garde ici, comme monsieur le
» veut... Est-ce que la nourrice ne serait pas mieux
» chez elle?... Est-ce que les enfans ne s'élèvent pas
» aussi bien chez le père nourricier?... Moi, j'ai été
» en nourrice dans les environs de Rouen : et pour-
» tant ma mère avait bien le moyen d'avoir aussi
» une nourrice chez elle si elle l'avait voulu... C'est
» que je suis né de parens riches et établis, sans que
» ça paraisse; et si je sers, ce sont les événemens et
» la révolution qui en sont cause!... »

Tourterelle se dispense d'écouter le concierge. Il le laisse repousser la grille en murmurant, et continuer ses doléances dans la cour, qui est toujours sale, parce que, au lieu de la bien balayer et de faire soigneusement son ouvrage, M. Rongin préfère se plaindre du sort, et gromeler contre ses maîtres.

Tourterelle a trouvé son ami Adrien se promenant dans un salon du rez-de-chaussée, avec son fils à demi nu dans les bras : car, à force de tourner et de retourner l'enfant, le papa avait défait une partie des langes qui le couvraient, et le marmot, qui ne demandait qu'à gigoter en liberté, donnait, à chaque minute, de son genou ou de son pied, dans le nez de monsieur son père.

« Le voilà, mon cher Tourterelle, le voilà, cet
» enfant pour lequel j'avais parié une poularde...

» Hein?... Voyez, qu'il est beau!... qu'il est fort!... » Ah!... mon frère a un garçon... Pardieu! j'en ai » un aussi, moi... J'étais certain d'en avoir un... » Faites-moi donc compliment, mon ami, de ce » que j'ai un fils.

» — Mais, » dit Tourterelle après avoir embrassé l'enfant qu'on lui met sous le nez, « mais... il me » semble que tout à l'heure vous disiez que vous » aimeriez mieux une fille.

» — Je n'ai pas pu dire une bêtise comme cela, » monsieur Tourterelle, » s'écrie Adrien en s'asseyant sur un sofa; « qui est-ce qui ne désire pas » avant tout un garçon... un héritier de son nom, » de son génie?... Qu'il me vienne des filles après, » je les prendrai... Ça me sera égal. Mais le premier » doit toujours être un garçon!... C'est si gentil, si » noble, si agréable d'avoir un héritier!... »

Ici M. Adrien est obligé de se lever et de promener l'héritier qui fait des cris perçans, parce que le sein d'une nourrice lui serait plus agréable que les caresses de son père.

« Cette nourrice est bien longue à venir, » dit le papa en marchant dans le salon pour tâcher de calmer le marmot; « j'ai pourtant recommandé à » François de toujours courir jusqu'au village... Ah! » Tourterelle, vous verrez cette nourrice-là!... Une » femme superbe!... un teint frais!... des formes » athlétiques!... et du lait!... elle enfoncerait une » vache!... C'est moi qui l'ai choisie... ma femme » ne s'est mêlée de rien... Vous savez d'ailleurs que » j'aime assez que tout se fasse par mon ordre chez » moi. Je n'aurais pas été confier mon fils à quelque » paysanne laide et misérable!... — D'où est votre

» nourrice? — De Basincourt, à une demi-lieue
» d'ici... C'est la femme de mon fermier Jean-
» Claude, rien que cela... — Diable!... la femme
» d'un fermier!...—Elle consent à nourrir mon fils,
» parce que c'est mon fils... Vous comprenez que je
» comblerai ces gens-là de bienfaits, et ces paysans
» aiment tant l'argent! — Et puis quand vous vou-
» drez voir votre enfant... Basincourt est si près...
» — Oh! la nourrice ne nous quittera pas!... Elle
» logera ici, dans un pavillon du jardin... Je ne veux
» pas perdre mon fils de vue... Diable!... j'ai des
» projets sur ce garçon-là... — Et le fermier con-
» sent à cela?... — Parbleu!... est-ce que ces gens-
» là ont des volontés?... D'ailleurs, ce Jean-Claude
» ne s'avise-t-il pas d'être jaloux de sa femme? et,
» comme je lui ai dit qu'une fois chez moi on ne la
» perdrait de vue ni le jour ni la nuit, cela m'a paru
» lui faire grand plaisir. Vous entendez bien qu'il
» n'est pas toujours à sa ferme, et, pendant qu'il est
» aux champs, madame Jean-Claude peut fort bien...
» Ah! ah!... ces pauvres paysans!... Mais ici, je ré-
» ponds d'elle à son mari!...

» — Ah çà, voilà les projets de ces dames détruits :
» vous savez que l'on comptait marier le cousin à sa
» cousine.

» — C'est un plan que je regrette peu. Entre
» nous, je suis certain que mon frère élèvera ses en-
» fans dans la vieille routine... Il en fera des enfans...
» comme tous les enfans... Tandis que moi, ce n'est
» plus ça. J'ai d'autres desseins!... Dieu merci, je
» connais le monde... j'en ai par-dessus la tête, du
» monde!... On travaille, on étudie, on se ruine la

» santé, et tout cela pourquoi, Tourterelle?... ré-
» pondez-moi, pourquoi?

» — Mais... » dit Tourterelle en se grattant la jambe gauche, « c'est pour... c'est pour... — C'est
» pour des ingrats, des envieux, des jaloux, qui,
» loin de récompenser ou d'utiliser vos talens, ne
» cherchent qu'à vous abreuver de dégoûts, à s'op-
» poser à vos succès enfin!... — C'est juste... c'est
» pour cela. — Et vous croyez que je vais lancer
» mon fils dans la même voie... que je vais lui
» casser la tête avec des sciences qui ne lui serviront
» à rien, le fatiguer sur des rudimens, lui donner
» des talens pour un monde égoïste?... vous croyez
» cela, Tourterelle? — Non... je n'ai pas dit que je
» le croyais.

» — Vous voyez bien ce beau garçon-là?... Tais-
» toi donc, mon fils... Cette nourrice est d'une len-
» teur!... Ce garçon-là, Tourterelle, savez-vous ce
» que j'en ferai? — J'attends que vous me le disiez...
» — Voulez-vous vous taire, petit drôle?..... Eh
» bien! mon cher ami, j'en ferai un homme!... —
» Ah! vous ferez un homme... de votre fils?... —
» Oui, mon ami; mais non pas un homme comme
» les autres, non pas un homme qui souffrira les ca-
» prices et les boutades des autres... non pas un pau-
» vre garçon bien pâle, bien savant ou bien effé-
» miné!... J'en ferai un gaillard que ne gâteront ni
» les pédans, ni les colléges, et qui apportera dans
» le monde cette franchise, cette candeur, cette ron-
» deur qu'il tiendra de son père... un garçon qui
» n'aura point ce vernis, ce poli que vous appelez de
» l'éducation, et que moi je nomme de la fausseté...
» J'en ferai un homme de la nature enfin!

» — Un homme de la nature!... » dit Tourterelle en s'éloignant un peu du marmot, qui, tout en criant et en gigotant, avait répandu dans l'air un parfum qui n'était pas celui de la rose. « Mais oui, » en effet... je crois qu'il y aura de la nature dans » cet enfant-là...

» — Tenez, Tourterelle, examinez ce front, ces » yeux... ces jambes taillées en force... Taisez-vous, » polisson... Examinez ce gros ventre... Voulez-vous » examiner aussi?...

» — Non, non, c'est inutile, je vois que l'enfant » se porte très-bien... Mais... qu'entendez-vous par- » ticulièrement par homme de nature?

» — J'entends que je lâcherai la bride à mon fils, » et que je lui laisserai la liberté de ne faire que ce » qui lui fera plaisir. Vous comprenez qu'il en con- » servera plus de franchise, plus de rondeur dans » ses manières. Tenez, mon cher Tourterelle, je » vais vous faire une comparaison qui vous frappera : » N'aimons-nous pas cent fois plus le fruit qui a en- » core toute sa fleur, la pêche avec son duvet ve- » louté, que lorsque la main du marchand, tout en » l'ornant de fleurs et de feuilles, a effacé cette pre- » mière fraîcheur de la nature? — C'est juste, et je » vous comprends : un homme de la nature, c'est » un homme qui a conservé son velouté. — Oui, » mon ami, c'est cela même, et je veux que mon » fils garde cette fraîcheur, ce duvet... ce... Il faut » que cette nourrice se soit perdue en chemin... » François est d'une lenteur..... La domestique ne » peut pas quitter madame... J'ai envie d'envoyer » Rongin au village. »

M. Adrien s'approche d'une croisée qui donne sur

la cour ; il appelle Rougin trois fois avant que celui-ci se décide à répondre. Enfin, à la quatrième, le concierge quitte un vieux volume dépareillé des *Mystères d'Udolphe*, et répond : « Eh bien ! qu'est-» ce encore ? On y va... une minute. On ne peut pas » être à tout !... »

M. Adrien est allé se rasseoir près de Tourterelle, qui voudrait bien aussi que la nourrice arrivât. Le papa recommence à bercer son fils en disant : « Mon » frère a un garçon ; j'en suis bien aise... Il va l'é-» lever... comme on élève les enfans : il voudra en » faire un Voltaire, un Tacite, un Pic de la Miran-» dole ! Il n'en fera peut-être qu'un pédant ou un » imbécille. Moi, je vais suivre une autre route, nous » verrons lequel de nous deux aura montré le plus » de discernement... Ce qui m'occupe maintenant » c'est de savoir comment je nommerai mon fils...

» — N'est-ce pas le parrain qui donne le nom ? » — Oui, mais le parrain est un vieil oncle de ma » femme qui s'appelle Hector et qui veut donner ce » nom-là à son filleul : certainement je n'appellerai » jamais mon fils Hector... cela n'est pas assez na-» turel... Je voudrais un nom... qui ne fût ni rus-» tique ni prétentieux... ni... Diable ! c'est très-» difficile à trouver, un nom .. Aidez-moi donc, » Tourterelle ?

» — Il me semble que Jean... — Ah ! fi donc !... » Tous les paysans s'appellent Jean... Jean-Claude, » Jean-Louis, Jean-Marie ! — Les paysans sont des » hommes de la nature. — Oh ! mon ami, vous n'y » êtes plus !... Ceux-là sont d'une nature rustique, » épaisse, lourde ; tandis que mon fils... Taisez-» vous, petit... Mon fils doit nécessairement naître

» avec des sentimens d'une tout autre espèce, et c'est
» ce qui fera le charme de son naturel.

» — Eh bien ! Édouard... Alfred. C'est assez joli,
» cela. — Oui, mais ce sont des noms de romans :
» un homme de la nature ne doit pas s'appeler Al-
» fred. —Adonis ? —C'est de la mythologie, et vous
» conviendrez que rien n'est plus loin de la nature.
» — Télémaque ? — C'est de la fable. — Clovis ?—
» C'est de l'histoire. — Tircis ? — C'est trop pasto-
» ral.—Galaor ?—C'est trop chevaleresque.—Isaac ?
» —C'est trop juif. — Ma foi ! mon cher ami, vous
» me mettez au bout de mon rouleau. »

Les deux amis étaient depuis quelques minutes enfoncés dans leurs réflexions, mais Tourterelle, loin de se casser la tête pour trouver un nom qui pût plaire à M. Adrien Rémonville, ne cherchait plus en silence que ce qu'il pourrait mettre sur sa jambe pour calmer la démangeaison que lui causait la piqûre des orties.

Tout à coup le papa se lève en poussant une exclamation de joie, et ce mouvement subit fait jeter de nouveaux cris à l'enfant.

« Je l'ai trouvé, mon cher Tourterelle, je le
» tiens... J'ai ce que je cherchais... — Moi, j'ai beau
» chercher, je ne trouve pas ce que je veux.—Ne cher-
» chez plus, vous dis-je ; j'ai mon affaire...Un nom
» absolument tel que je le voulais...un nom qui coïn-
» cide parfaitement avec mes projets sur mon fils...
» Je veux en faire un homme de la nature ; je le
» nomme Adam !...—Adam !...—Eh ! oui, Adam...
» Quoi de plus simple, de plus naturel... le nom du
» premier homme !... Ma foi, si celui-là n'était pas
» l'homme de la nature, je ne sais pas où il faudra

» le chercher ! — En effet... oui... Adam...Il y a eu
» aussi un fameux menuisier de ce nom-là qui faisait
» des vers... — Il n'est pas question de menuisier !...
» Je donne à mon fils le nom de la créature dans
» toute son innocence...Je veux qu'il soit le premier
» de son siècle dans son genre... Je veux qu'il mé-
» prise des concitoyens ingrats... qu'il n'emploie son
» génie que pour lui, et qu'il ne se ruine pas à don-
» ner des dîners à des gens qui ne lui en auront au-
» cune obligation, parce que le premier homme ne
» s'est jamais avisé de tout cela... Viens, mon pe-
» tit Adam... embrasse ton père... enfant de la na-
» ture... et moque-toi du reste ! »

Le petit Adam criait, pleurait encore plus fort. Tourterelle n'y tenant plus, et n'ayant pas de coton à mettre dans ses oreilles, allait y fourrer des boulettes de papier.

« Maudite nourrice !... elle laissera mon fils mou-
» rir de faim, » dit le papa en se promenant de nouveau dans le salon. — « Je crois, mon cher ami,
» que vous devriez appeler votre bonne... — Non,
» non; madame peut avoir besoin d'elle : je ne veux
» pas qu'elle s'éloigne de sa maîtresse. Mais il me
» semble que j'avais appelé Rongin... — Oui... il y
» a même assez long-temps; mais votre concierge
» n'a pas l'habitude de venir quand on a besoin de
» lui. — Que voulez-vous, mon ami ? Rongin est
» un homme pour qui j'ai des égards...C'est un pau-
» vre diable qui a eu des malheurs... Il n'était pas
» né pour servir... Oh !... j'ai vu ça tout de suite en
» le prenant chez moi !... Rongin a été parfaitement
» élevé... d'une très-bonne famille... Il m'a assuré
» que son père portait l'épée...et lui-même...Malgré

» cela je voudrais pourtant bien savoir ce qui l'em-
» pêche de venir dès que je l'appelle. Rongin ! Ron-
» gin ! »

Enfin la porte du salon est lentement entr'ouverte, et le concierge paraît sur le seuil, où il ne fait qu'une demi-grimace, parce qu'il aperçoit son maître devant lui.

« — Qu'est-ce qu'on me veut ?... Qu'est-ce qu'il
» y a ?... — Ah ! vous voilà, Rongin... Il y a fort
» long-temps que je vous appelle... Où étiez-vous
» donc ? — J'étais chez moi, monsieur, comme
» c'est ma coutume... monsieur sait bien que je n'ai
» pas l'habitude d'aller bavarder dans la cuisine avec
» les bonnes... Ça n'est pas mon genre. Quand on
» me verra caqueter avec les cuisinières, on pourra
» faire une croix sur la cheminée, d'autant que d'ail-
» leurs... — C'est bien, c'est bien, Rongin ; je con-
» nais vos bonnes manières... Dites-moi : François
» n'est donc pas encore revenu de Basincourt avec
» la femme de Jean-Claude ? comment se fait-il qu'il
» tarde si long-temps ?... — Je ne sais pas ce que
» fait François. Je n'ai pas l'habitude de le fréquen-
» ter... Mais quant à ce que je disais tout à l'heure
» à monsieur, je tiens à ce qu'il sache que je ne hante
» pas les cuisines, et que j'aime mieux rester dans ma
» *petite locale*, au vis-à-vis de moi-même.

» — Pour un homme qui a porté l'épée, » dit tout bas Tourterelle à Adrien, « il me semble qu'il a par-
» fois de singulières locutions. — Mon ami, quand
» un homme a eu de grands malheurs, il lui est
» bien permis de prendre quelquefois un masculin
» pour un féminin... »

Pendant que les deux amis parlent bas, Rongin

prend gravement sa prise de tabac, puis il continue de pérorer : « — Je sais bien qu'il y a des concierges » que l'on voit sans cesse avec les autres domesti- » ques... qui causent, qui rient, qui boivent avec » eux... Mais il y a homme et homme... et quand » on n'est pas né pour la domesticité, on a toujours » en soi-même une certaine fierté qui empêche... — » C'est bon, Rongin ; en voilà assez...Il s'agit main- » tenant de me chercher cette nourrice. Le petit » Adam ne peut pas vivre comme cela !

» — Qu'est-ce que c'est que ça, le petit Adam ?... »

M. Adrien prend un air sévère et s'écrie : « M. Ron- » gin, faites attention à ce que vous dites. Le petit » Adam est mon fils... votre jeune maître... Plus de » ces tons-là en parlant de lui, je vous en prie ; cela » ne me conviendrait pas du tout. »

Le concierge baisse le nez en murmurant : — « Mon- » sieur... je ne savais pas... on ne m'avait pas dit le » nom de monsieur votre fils... je ne pouvais pas » deviner... — C'est assez, je vous excuse pour cette » fois. Mais il me faut sur-le-champ la femme de Jean- » Claude. Rongin, prenez ma petite jument bellotte, » montez à cheval... galopez jusqu'à Basincourt, et » ramenez la nourrice en croupe avec vous. »

Rongin fait une mine d'une aune, et ne bouge pas.

« Eh bien ! Rongin, m'avez-vous entendu ? — » Oui, monsieur... Mais... que je monte à cheval... » — Vous devez savoir monter... je vous ai entendu » dire, je crois, que votre père avait des chevaux. » — Oh !... certainement... ce n'est pas ça qui m'em- » barrasse.. ; cependant il y a si long-temps... ; et je » crois que votre jument a des caprices..., qu'elle » est peureuse. — Il n'y a pas de bête plus facile à

» conduire. — Mais..., si je m'en va, qui est-ce qui » gardera la porte? — Soyez tranquille ; c'est mon » affaire, cela. — Votre affaire..., c'est une façon » de parler..., il me semble que c'est la mienne à » moi. — Allons, morbleu ! M. Rongin, dépêchez-» vous ; vous devriez être déjà revenu. »

Le concierge s'éloigne en murmurant, lorsqu'on ne peut plus l'entendre : « Hum !... ce ton ! Ça n'a » aucune considération pour les êtres qui ont eu des » malheurs... Ça croit avoir affaire à des nègres... » Le plus souvent que je resterai sur son cheval, » quand il faudra descendre la colline !... »

Rongin ne se décide qu'avec peine à entrer dans l'écurie ; il chasse de loin le cheval devant lui, mais quand il s'agit de le seller, le concierge, qui ne sait pas comment s'y prendre, tourne et retourne dans ses mains la bride, le mors, la gourmette, passant alternativement de la gauche à la droite du cheval, et n'avançant à rien.

M. Adrien, qui par une croisée regarde son concierge, frappe du pied avec impatience et s'écrie : « Eh bien ! Rongin, est-ce pour aujourd'hui...? — » Dame ! monsieur, un moment...Moi je n'étais pas » né pour brider les chevaux. »

Tourterelle, qui fait parfois des réflexions assez justes, dit alors à demi-voix : « Il me semble que j'ai-» merais mieux avoir à mon service quelqu'un qui » fût né pour être domestique. »

En ce moment on entend une ânesse braire à peu de distance. Rongin, enchanté de quitter le cheval, court regarder à travers la grille, puis s'écrie : « Voilà François qui amène la nourrice de » M. Adam. »

CHAPITRE III.

LA FAMILLE DU FERMIER.

Une petite caravane venait d'arriver près de la maison; elle se composait d'abord du jardinier François, jeune garçon de dix-huit ans au plus, mais auquel les travaux de la campagne avaient donné une taille et des formes qui auraient fait honneur à un homme de vingt-cinq ans. Après le jardinier, venait un gros paysan, au teint hâlé, aux mains calleuses, dont les cheveux gras et plats couvraient une tête d'une énorme dimension, et accompagnaient une face large et commune, sur laquelle on remarquait sans cesse une expression de défiance et de niaiserie...

Ce paysan portait un garçon de deux ans sur son bras gauche, et une fille de trois ans sur son bras droit. Derrière lui venaient deux marmots qui pouvaient avoir de cinq à six ans. Enfin, la marche était fermée par une ânesse, qui portait sur une selle à la fermière une grosse commère bien rouge, bien fraîche, bien vermeille, laquelle tenait dans ses bras un poupon de sept mois.

Le concierge a ouvert la grille; François est ac-

couru le premier. A la vue de tous ces bambins dont les chants, les ris et les cris forment déjà un accompagnement aux pleurs du petit Adam, M. Adrien dit au jardinier :

« Pourquoi donc m'amenez-vous tout ce monde-
» là, François? — Dame! monsieur, c'est la fa-
» mille de Jean-Claude... — Je vous ai demandé la
» nourrice; je n'ai pas besoin de toute la famille
» pour donner à téter à mon fils. — Monsieur, ils
» ont voulu venir tous.

» — S'ils restent tous ici, je n'y resterai pas! » se dit Tourterelle, qui aurait déjà pris congé de son ami si on ne lui avait pas parlé de la nourrice comme d'une fort jolie femme, et M. Tourterelle est trop amateur pour s'éloigner avant de l'avoir examinée.

M. Adrien se rend dans la cour pour recevoir la famille de son fermier. Jean-Claude vient d'arriver avec ses quatre enfans; il ne reste plus à venir que la fermière avec son poupon; et celle-ci pique sa monture afin d'entrer au trot chez son nouveau nourrisson. Mais l'ânesse, qui d'abord a paru bien disposée, s'arrête tout à coup et regimbe devant la grille; la vue des deux gladiateurs effraie le pauvre animal. La nourrice ne concevant rien à ce caprice de sa monture, qui est ordinairement plus docile, pique de nouveau la bête : et celle-ci tournant bride subitement, se met à redescendre au grand trot la colline, au lieu d'entrer dans la maison.

M. Adrien vient de frapper amicalement sur l'épaule de son fermier, qui lui présente Pierre, Nicolas, Fanfan et Suzanne; il se retourne pour chercher la nourrice, mais il n'y a plus personne près de la grille, et M. Adrien, qui commence à s'ennuyer de

bercer le petit Adam dans ses bras, demande brusquement à Jean-Claude où est sa femme.

Le fermier la cherche des yeux et s'écrie : « Tiens! » comment? est-ce que Catherine n'est pas entrée?... » Elle venait derrière nous. Dites donc, petits, où » donc qu'est vot' mère? »

Les quatre marmots sont déjà occupés à jouer, à courir dans la cour, à barboter dans le bassin; et Rongin, qui est allé se rasseoir dans sa loge, les regarde du coin de l'œil, en murmurant : « Ça va être » propre ici... avec cette trôlée de paysans!... On se » trompe bien si on croit que je nettoierai les saletés » de toute cette marmaille!... »

Jean-Claude et M. Adrien ne comprennent rien à la disparition de la fermière. Mais François, qui n'avait pas perdu de vue la belle nourrice, s'est aperçu de la retraite précipitée de l'ânesse. Il sort de la cour, et montre à son maître la paysanne, que, malgré ses cris, sa monture emmenait au grand trot, et qui n'osait se laisser glisser à terre, tenant un poupon dans ses bras.

« Tiens! faut que notre ânesse ait mangé de l'a- » veine, pour prendre le mors aux dents comme » ça! » dit Jean-Claude d'un air niais, et en regardant tranquillement sa femme s'éloigner.

« Je ne sais pas ce que votre âne a mangé, mais » je vois qu'il emporte votre femme : et vous restez » là sans bouger.

» — Oh, monsieur! gn'y a pas de danger!... Ca- » therine sait se tenir. Tenez, voyez plutôt. — Eh, » morbleu!... est-ce vous ou votre femme qui ve- » nez pour nourrir mon fils?... Attends, mon petit » Adam... on va courir après ta nourrice... Holà,

» François, Rongin!... remuez-vous donc, puisque
» ce Jean-Claude reste là comme un terme... Allez
» retenir ce maudit âne.

» — Laissez donc, monsieur, laissez donc!... puis-
» que je vous dis que gn'y a rien à craindre... Faut
» qu'il lui ait pris un caprice à c'te bête, qui est,
» sans comparaison, douce comme vous et moi...
» Mais tenez, v'là Catherine qui lui fait tourner bride
» et qui vous la ramène tranquillement par ici...
» Oh! Catherine sait conduire. »

En effet, parvenue au bas de la colline, l'ânesse s'était calmée, et la fermière, l'ayant alors fait retourner sur ses pas, revenait d'un trot plus doux vers la maison.

Mais arrivée devant la grille, et au moment où M. Adrien se flattait de remettre enfin son fils dans les bras de sa nourrice, l'ânesse, apercevant les deux gladiateurs, dresse les oreilles, se retourne brusquement, et redescend de nouveau la colline au galop, tandis que la fermière crie de toutes ses forces : « J'voyons ben c'qui lui fait peur... Faites donc
» retirer vos deux domestiques qui sont à c'te porte
» comme s'ils voulaient nous battre... Eh ! mon
» Dieu! qu'c'est donc bête d'avoir des gens déguisés
» comme ça en tout nu, pour effrayer les passans! »

On n'entendait pas les cris de la fermière. Jean-Claude se contentait de rire niaisement en regardant l'âne rebrousser chemin; les quatre enfans continuaient de se rouler dans la cour, de barboter dans le bassin. Tourterelle s'éloignait d'eux pour ne pas recevoir de l'eau, et Rongin, assis dans sa loge, avait repris le vieux volume des *Mystères d'Udolphe,*

comme s'il ne devait plus s'occuper de ce qui se passait dans la maison.

En voyant la nourrice lui échapper encore, M. Adrien devient furieux : il appelle Rongin, pousse Jean-Claude pour qu'il coure après sa femme, et trouvant que tous ces gens-là ne secondent pas assez vite son impatience, il met le petit Adam dans les bras de Tourterelle, et s'élance lui-même à la poursuite de l'ânesse.

Cependant François avait prévenu son maître ; il avait atteint l'âne, aidé Catherine à descendre de sa monture; et celle-ci revenait à pied vers la maison, avec son poupon de sept mois dans ses bras.

« — Faut ben que j'arrivions à pied, puisque » c'maudit animal ne veut pas entrer chez vous, » dit Catherine en faisant la révérence à M. Adrien. Celui-ci s'empresse de saisir le bras de la nourrice, craignant qu'elle ne lui échappe encore; il ne la lâche pas qu'elle ne soit entrée dans sa maison.

Arrivée dans la cour, Catherine se met à rire aux éclats en regardant les deux gladiateurs. C'est en vain que son mari et son maître lui parlent; lorsque la grosse commère a un accès de gaîté, ce qui lui prend très-souvent, elle ne peut ni écouter ni répondre avant d'avoir ri tout à son aise.

« Comment! c'étaient des hommes pour de rire, » dit enfin la fermière en se calmant un peu. « Ah! » dame!... qu'est-ce qui peut se douter?... Oh! oh! » oh!... C'est qu'ils sont bien faits!... il n' leur man- » que rien... Oh! oh! oh!... C'te farce... Dis donc, » not' homme... ils ont plus d' mollet que toi, ces » cadets-là...Ah! ah! ah!...En v'là un qui ressemble » un brin à not' cousin Bertrand!...

» — Tiens!... tu avais pris ces *estatues* pour des » personnes véritables, » dit Jean-Claude. « Ah! » passe pour not' ânesse!... mais toi, not' femme, » qu'es si futée...— Oh! j' parie ben que tu y as été » trompé tout de même, la première fois que t'es » entré ici... et moi qui n'y étais jamais venue... »

M. Adrien interrompt la conversation du mari et de la femme, en disant à Catherine : « Pourquoi » donc avez-vous amené votre poupon ? vous ne » comptez pas sans doute le nourrir conjointement » avec mon fils... Je veux qu'il ait votre sein à lui » seul... Ça ne sera pas trop pour mon Adam, qui » est déjà un gaillard. »

Tourterelle, qui tenait gauchement le petit gaillard dans ses bras et suivait M. Adrien, en faisant une figure qui n'annonçait pas qu'il fût bien satisfait de porter le jeune Adam, s'avance alors et présente l'enfant à son père, en disant : « Mon ami, voici » votre fils... »

Mais M. Adrien l'éloigne de la main et continue de parler à la nourrice : « Madame Claude, il me semble » qu'il a été dit que votre enfant serait sevré quand » vous prendriez le mien... Si vous espérez nourrir » les deux ensemble, ça ne peut pas me convenir.

» — Oh! mon Dieu, monsieur, j'aurions ben assez » de lait pour deux et même pour trois, allez!... » N'est-ce pas, not' homme?...—Oh! que oui qu'alle » en a... C'est la plus forte femme de not' endroit...

» — Effectivement, elle me fait l'effet d'avoir » beaucoup de lait, » dit Tourterelle, en présentant de nouveau l'enfant dont il voudrait bien être débarrassé ; mais son ami l'éloigne encore, en s'écriant :

« Je n'entends pas tout cela!... quand vous au-
» riez du lait pour six enfans, je ne veux pas que
» mon fils partage sa nourriture avec d'autres...
» C'est un enfant dont je veux faire un homme vi-
» goureux, un homme sain de corps et d'esprit; et,
» pour cela, il faut qu'il tète beaucoup et souvent...

» — Il aurait même grand besoin de téter dans ce
» moment-ci! » dit Tourterelle en poussant un profond soupir.

« — Enfin, dame Catherine, si mes conditions
» ne vous arrangent pas... si vous comptez, du mo-
» ment que vous aurez entrepris mon Adam, donner
» encore le sein à votre enfant, cela ne me convient
» pas, et je vais chercher une autre nourrice. »

Tourterelle frappe du pied, d'un air désespéré, en murmurant : « S'il va chercher une autre nourrice, je suis perdu!...

» — Oh! ne vous fâchez pas, not' maître, » dit Catherine en donnant à son mari le poupon qu'elle tenait. « Pisque décidément vous le voulez... n'en
» parlons plus... ma petite Nannette est assez forte
» pour être sevrée... elle a sept mois sonnés... j'a-
» vons déjà commencé, dès hier, à la faire boire...
» Tu la continueras, Jean-Claude... Oh! je n' som-
» mes pas inquiète de not' fille, alle viendra bien
» tout de même!... Vous voyez que j' savons élever
» nos enfans... en v'là quatre qui s' portent ben...

» — D'après cela, » dit Tourterelle, « je puis
» vous remettre votre nouveau nourrisson. »

Il place l'enfant dans les bras de Catherine en laissant échapper une exclamation de joie. Suivant l'usage, la nourrice s'extasie sur la beauté de l'enfant qu'on lui confie. Jean-Claude joint ses compli-

mens à ceux de sa femme, et M. Adrien redevient de bonne humeur, parce que les louanges trouvent encore moyen de nous flatter alors même qu'elles nous sont adressées par un bouche grossière, et qu'un père croit toujours avoir sa part dans les complimens qu'on adresse à son enfant, quoique fort souvent il n'y soit pour rien.

« Jean-Claude, vous allez entrer vous rafraîchir » avant de quitter votre femme, « dit M. Adrien en se dirigeant vers le vestibule. Le fermier s'incline et suit son maître, Catherine en fait autant; mais à la vue du berger et de la bergère en porcelaine qui sont à l'entrée du rez-de-chaussée, la fermière s'arrête en s'écriant : « Ah! à la bonne heure!... en v'là deux » qui sont ben gentils... C'est sans doute le portrait » de monsieur et de madame... N'est-ce pas, not' » homme? — Oh! oui... ou ben queuqu'un de leux » parens. — Ah! j'aime mieux ça que ces vilains nus » qui sont à la grille..... Dis donc, Jean-Claude, » sais-tu que c'est ben sans gêne d'avoir des hom- » mes moulés comme ça, sans chemise, cheux soi?.. » c'est qu'on voit joliment leu' sesque... Ces gens ri- » ches!... il paraît que ça n'leur fait plus rien d'avoir » ça devant les yeux. »

Le fermier pousse sa femme dans l'intérieur de la maison. La bonne, qui a enfin quitté sa maîtresse, parce que celle-ci dort profondément, apporte du vin et des verres. Pendant que son mari boit, Catherine donne à téter à son nouveau nourrisson, mettant en évidence un globe bien blanc qu'elle paraît fière de montrer à la société. M. Adrien est immobile devant la nourrice, admirant la manière dont son fils a tout de suite appris à vivre; et M. Tour-

terelle est aussi en extase devant la paysanne, mais il admire autre chose que l'enfant.

Catherine est une femme de vingt-quatre ans, qui paraît bien son âge, parce qu'au village on est souvent brûlé par le soleil, et qu'on vieillit vite lorsqu'on fait régulièrement un enfant tous les ans; c'est ce que la fermière avait fait depuis cinq ans qu'elle était l'épouse de Jean-Claude. Mais Catherine avait de beaux yeux, dont l'expression était fort encourageante, une bouche fraîche, de belles dents, de belles couleurs, et des cheveux d'un noir d'ébène. Catherine était donc une belle paysanne, bien faite pour être remarquée, et beaucoup trop rieuse pour ne point donner des craintes à un mari jaloux et des espérances à un amant de bonne mine. C'est ce que se dit Tourterelle, en considérant la différence de couleur qui existait entre le cou et le sein de la nourrice. Tandis que M. Adrien s'écrie :

« Comme cet enfant a tout de suite vu ce qui lui » était propre!... Comme sans leçon il a su s'en ser- » vir!... Comme il a mordu à l'hameçon!...

» — Tiens, not' maître qui appelle ça un hameçon!... » dit le jardinier qui est resté à l'entrée de la salle, d'où il regarde la nourrice. « Ah! jarni!... si » j'en avais une paire comme ça pour pêcher! — » Ecoutez-moi, mes enfans, » dit M. Adrien en s'asseyant, et en faisant signe au fermier, qui a placé sa petite Nannette sur un sofa, de prendre une chaise près de lui. Celui-ci obéit après plusieurs révérences, mais il ne pose qu'une extrémité de son individu sur le siége, qu'il semble craindre de gâter.

« — Jean-Claude, voilà votre femme chez moi... » La voilà nourrice de mon jeune Adam... C'est très-

» bien. Mais jusqu'à ce que le nourrison puisse chan-
» ger de nourriture, vous entendez bien qu'entre
» vous... et votre femme, il ne doit plus y avoir de
» relations particulières... parce que... cela pourrait
» amener des choses qui... enfin, parce que cela ne
» doit pas être.

» — Oh! oui, monsieur, » dit le fermier en se dandinant sur le bord de sa chaise ; « j'avions déjà
» prévenu not' femme de ça... Dam'! c'est un temps
» à passer, v'là tout!...

» — Pardi! ça t'arrange, toi! » dit Catherine : « t'aimes ben autant ça... Oh!... faignant!... —
» Veux-tu te taire, not' femme? est-ce qu'on dit
» d' ces bêtises-là devant le monde?... — Tiens!...
» pisque c'est d' ça que monsieur nous parle... C'est
» égal, va, t'es un fameux faignant! »

Catherine riait, Jean-Claude faisait la grimace, Tourterelle faisait des yeux en coulisse à la fermière, et M. Adrien allait poursuivre, lorsqu'on entend un grand bruit dans la cour ; mais les cris des quatre enfans qui sont restés à jouer ne permettent pas de distinguer la cause de ce vacarme.

« Qu'est-ce que c'est que cela? » dit M. Adrien ;
» que vient-il d'arriver dans la cour?... Rongin!...
» Rongin!...

— » Oh! c'est rien! » dit le fermier. « C'est nos
» marmots qui jouent!.. Ils font queuquefois ben
» pus d' bruit que ça. »

Rongin, qui n'a pas l'habitude de venir vite quand on l'appelle, entre dans la salle d'un air exaspéré en disant : « Monsieur, je crois de mon devoir
» de vous prévenir que les enfans de votre nourri-
» cier viennent de renverser la jolie bergère de por-

» celaine, laquelle en tombant s'est cassé le nez et » un bras.

» — Diable!... c'est désagréable... Vous auriez » dû prévoir cela, Rongin; vous auriez dû empêcher » ces enfans d'approcher des statues.

» — Comment, monsieur! est-ce que ça me re- » garde, cela? Est-ce que je suis fait pour garder » ces petits paysans?...—Monsieur Rongin, vous de- » vez veiller à ce qui se passe dans ma cour... Allez » relever la bergère, monsieur. »

Le concierge s'en va en murmurant, et Catherine s'écrie: « Ah! les marmailles!... Il paraît qu'ils s'en » donnent joliment... Quand ils jouent, d'abord, » c'est des *cheval* échappés!

» — Revenons à ce qui nous occupe, » dit M. Adrien; « il est bien convenu, Jean-Claude, et vous, » Catherine, que vous ne chercherez point à jouir » de vos droits matrimoniaux tant que mon fils aura » besoin de sa nourrice.

» — Oui, monsieur, » dit Jean-Claude en levant la main; « chose promise, chose due!... Pas de *ma-* » *trimonaux* tant que ma femme sera chez vous.

» — C'est bien, mon ami. Et vous, Catherine, vous » jurez aussi...

» — Dam'! monsieur, pisque mon homme le pro- » met, i' m' semble que ça suffit; à moins que vous » ne croyiez que je matrimone sans lui!...

» — C'est bien; cela suffit, mes enfans. Au reste, ne » pensez pas que je veuille vous empêcher de vous » voir tout le temps que Catherine va passer chez » moi! Non certainement... Jean-Claude, vous vien- » drez voir votre femme quand cela vous fera plai- » sir... Vous vous dispenserez d'amener vos enfans

» avec vous...tous ensemble du moins. Mais, quand » vous irez causer avec Catherine, Rongin, mon » concierge, vous accompagnera et se tiendra con- » stamment avec vous... car la chair est faible, mes » enfans...et deux précautions valent mieux qu'une!

» — Eh ben! » dit tout bas Catherine, « pisqu'il » mettra toujours un mouchard avec nous, c'était » pas la peine de nous faire jurer.

» — Monsieur, sans vous commander, où donc » que logera not' femme? » dit Jean-Claude en se levant et en regardant autour de lui.

» — Suivez-moi, » dit M. Adrien au fermier, « je » vais vous montrer le pavillon que je lui destine. »

Tandis que Catherine reste assise avec son nourrisson, et que Tourterelle continue de lorgner la nourrice, Jean-Claude et M. Adrien traversent une partie du jardin, et arrivent devant un pavillon ombragé par des ébéniers, et qui n'a qu'un rez-de-chaussée avec une fenêtre garnie de persiennes.

M. Adrien monte trois marches de pierre et ouvre la porte qui introduit dans une grande chambre, la seule dont se compose le petit corps de logis.

« — Voilà l'appartement de votre femme, Jean- » Claude; vous voyez qu'elle sera fort bien ici... » Il n'y a qu'une chambre dans ce pavillon, c'est » pour cela que je l'ai choisi... Quand on viendra » y voir Catherine, il n'y aura pas moyen de se ca- » cher ou de rester dans une autre pièce... Oh! je » pense à tout, moi!

» — Ma fine, monsieur, vous n'êtes pas bête, tout » de même. Mais j'sommes ben aise que nous soyons » un brin seuls pour vous dégoiser c' que j' ons sur » l'cœur...

» — Qu'est-ce que c'est, mon ami? — Voyez-
» vous monsieur, j'avons promis que, tant que not'
» femme sera cheux vous, il n'y aura point, entre
» nous, de matri... de matro..., enfin... vous savez
» comme vous dites ça, monsieur... — Oui, je vous
» comprends. — Mais, voyez-vous?... not' femme
» est un brin rieuse...et fièrement coquette...Oh!...
» alle rit si facilement !...Et, voyez-vous, monsieur?
» quand une femme rit... c'est que, sans vous com-
» mander, alle se défend mal... et, pour peu qu'on
» la chatouille, vous entendez ben que... berni-
» que!...

»—Ah çà, Jean-Claude, où voulez-vous en venir,
» avec votre bernique?... Je ne vois point de mal à
» ce que votre femme rie... Au contraire, la gaîté
» prouve la santé; et je veux que la nourrice de mon
» fils se porte bien.

» — Oh ! soyez tranquille, pour de la santé, alle
» en a que de reste!... Mais, voyez-vous? c'est pas
» ça, monsieur; c'est que not' femme ne rit point
» toute seule; il y a le cousin Bertrand, qui a fait
» ses cinq ans dans le militaire; c'est un farceur que
» dans le village on trouve beau garçon parce qu'il
» a de gros favoris, et qu'il se met de la farine dans
» la queue... Et Bertrand venait souvent à la ferme,
» jaser avec not' femme... C'était une chose ou une
» autre qu'il venait chercher... et toujours de rire
» avec Catherine, qu'i' n' faut pas pincer pour ça...
» Puis, il y a encore Lucas, le maréchal, qui fait son
» embarras, parce qu'il sait jouer du bâton, et qui
» venait en jouer devant not' femme quand je n'é-
» tais pas là...

» — J'entends, Jean-Claude, vous êtes jaloux !...

» —Ma fine, monsieur, je n' sais pas si j' sommes ja-
» loux; mais je tenons à not' honneur, voyez-vous?
» et pisqu'il faut vous le dire, je n' me soucions pas
» d'être cornard... et je ne fesons point un enfant
» tous les ans à not' femme pour qu'un autre vienne
» se mettre à la traverse... C'est pour ça que j'avons
» consenti à vous donner Catherine pour nourrir
» vot' fieu, parce que je m' sommes dit : D'ici à
» c'qu'alle revienne cheux nous, le cousin Bertrand
» sera parti du village, où il ne doit pas rester, et
» Lucas le maréchal aura épousé sa prétendue.

» —Eh bien ! en ce cas, vous devez être fort tran-
» quille maintenant.—Oh ! oui; mais je gageons ben
» que Bertrand, Lucas, ou d'autres, viendront ici
» pour jaser tout d' même avec not' femme; ils trou-
» veront queuque raison pour ça, et v'là ce qui
» m' chiffonne...

» — Rassurez-vous, mon ami. La mesure que j'ai
» prise, touchant Catherine, ne concernera pas que
» vous. Elle ne pourra recevoir aucun homme du
» dehors sans qu'un tiers ne soit présent tant que
» durera la visite... Oh ! c'est une chose arrêtée; et,
» dès ce soir, Rongin recevra mes instructions à ce
» sujet.

» — Ah ! ben, comme ça, me v'là tranquille.
» J'vous remercions ben, monsieur, et j' vous de-
» mande ben excuse de la peine.

» — Ce pauvre Jean-Claude qui a peur d'être...
» Ah ! ah ! ah !... Rassurez-vous, mon ami. Je vous
» réponds de votre femme... tant qu'elle sera chez
» moi, du moins, car après... — Oh ! après, ça me
» regardera. »

La conversation se termine là. M. Adrien et le fer-

mier retournent près de Catherine. Ils trouvent Rongin qui est venu se plaindre à la nourrice de ce que ses enfans ont renversé les caisses d'arbustes qui entouraient le bassin, et Catherine qui laisse le concierge pérorer, et n'a pas même l'air de l'écouter.

Jean-Claude appelle Pierre, Nicolas, Fanfan et Suzanne, pour qu'ils disent adieu à leur mère. La fermière embrasse ses enfans. Mais lorsque arrive le tour de sa petite Nannette, de cette petite fille de sept mois dont elle ne s'était pas encore séparée un instant, Catherine n'y tient plus ; elle pleure, et dit à son mari : « Aie-s-en ben soin, toujours... et s'il » lui arrivait queuque chose, envoie-moi ben vite » chercher ; entends-tu, not' homme ? »

Jean-Claude le promet. Il s'éloigne, enfin, avec sa famille, laissant sa femme pousser de gros sanglots, et Tourterelle se dire, en la regardant : « C'est » singulier, comme ces paysannes font de vilaines » grimaces quand elles pleurent ; il n'y a que les da- » mes du monde qui aient encore de la grace en ver- » sant des larmes. »

CHAPITRE IV.

DISCUSSION.

Catherine a été installée dans son pavillon avec le petit Adam. Tourterelle a pris congé de son ami, après avoir vu la nourrice s'éloigner. En se retirant, M. Tourterelle trouve moyen de tâtonner doucement la taille de la cuisinière qui l'éclaire jusqu'à la grille. La cuisinière n'est pourtant pas jolie; mais, comme nous l'avons déjà dit, le petit homme ne pouvait pas voir un jupon sans éprouver le désir de toucher ce qui était dessous. C'est une maladie comme une autre.

Avant d'aller se coucher, M. Adrien a donné au concierge les instructions concernant la nourrice: nul homme du dehors ne pourra causer avec elle sans que Rongin soit présent. Le concierge réclame; il prétend qu'il n'est pas né pour moucharder, qu'on lui donne là un emploi fort désagréable: mais cette fois M. Adrien est inflexible; il a même été jusqu'à dire: « Vous obéirez, ou vous sortirez de chez moi. » Et M. Rongin s'est tu, parce qu'on ne trouve pas facilement une maison où l'on puisse faire mal sa

besogne, être bien nourri, bien logé, et se plaindre toute la journée.

Une nuit calme a succédé à cette journée, qui a vu naître deux hommes de plus dans le Vexin normand. Les deux mères ont bien reposé; l'une, plus inquiète d'elle-même que du fils que Catherine allaite; l'autre, plus occupée de son enfant que de sa propre santé. Les belles-sœurs ne se ressemblaient pas. On nous dit que la nature n'est jamais muette dans le cœur d'une mère; c'est possible, mais elle ne parle pas à toutes le même langage.

Le lendemain, les deux frères se rencontrent allant l'un chez l'autre. Tous deux se félicitent d'avoir un garçon.

« Cependant, dit M. Rémonville, cela détruit le » mariage projeté entre nos enfans; mais peut-être » plus tard...

» — J'aime autant m'en tenir là, » répond Adrien. « Mon fils m'occupera assez. Je concentre sur lui » toutes mes affections... — Comment, mon frère, et » votre femme? — Sans doute, j'aime ma femme... » Mais ma femme est tout élevée, je ne peux pas m'en » occuper comme de mon Adam... — Ah! vous » nommez votre fils Adam? — Oui, mon frère; est-» ce que vous ne trouvez pas ce nom joli?... — Je » croyais que son parrain devait l'appeler Hector. » — C'est possible, mais moi je ne donnerai pas à » mon fils le nom du valet de carreau. Cela ne con-» viendrait pas à l'élève de la nature... Vous paraissez » surpris, mon frère; vous ne connaissez pas mes » projets, mes plans pour l'éducation d'Adam. En » voilà le résumé : mon fils n'apprendra que ce qu'il

» voudra, ne fera que ce qu'il voudra, parce que je » veux constamment laisser agir la nature. »

M. Rémonville regarde son frère avec surprise, et hausse les épaules, en disant : « Quoi! vous ne voulez » pas que votre fils reçoive une bonne éducation?

» — Pardonnez-moi; et je prétends que l'éducation » naturelle est la meilleure.

» — Vous ne désirez pas que votre fils soit instruit? » — Il s'instruira s'il en a le goût. Je vous ai dit que » je ne le gênerai en rien.

» — Vous ne chercherez pas à lui donner des » talens? — S'il a de la vocation pour quelque talent, » rien ne l'empêchera de s'y livrer. — Mais si votre » fils est paresseux, comme c'est assez le défaut » naturel à l'enfance, s'il ne veut rien apprendre? » — Il n'apprendra rien. Cela ne l'empêchera pas » de grandir, de devenir beau garçon; et les conver- » sations qu'il aura avec moi lui en apprendront » toujours assez. — Mais, mon frère!... laisser votre » fils dans l'ignorance de tout ce qu'un homme doit » savoir pour aller dans le monde! — Un instant, » mon frère. Je ne vous ai pas dit que je voulais en » faire un homme du monde, mais bien un homme » de la nature. — Vous voulez donc qu'il vive comme » un sauvage, loin de toute société? — Je ne veux » pas le contrarier, vous dis-je; il ira en société, si » cela l'amuse, mais alors ce sera pour se moquer du » monde dont il n'aura ni les vices, ni les ridicules. » — J'ai bien peur, mon frère, que le monde ne se » moque aussi de lui. — Et moi, je ne vous conçois » pas avec votre respect pour le monde qui ne nous » fait que des sottises; ne sont-ils pas bien francs, » bien loyaux, tous vos hommes de société?...

» — Mon frère, je ne dis pas qu'il faille estimer » tout le monde! Mais vouloir le réformer serait » encore plus absurde!... Les usages, les coutumes, » le langage, les modes changent, mais le monde » reste toujours le même; car j'entends par monde » non-seulement les cercles brillans d'une capitale, » mais encore les habitans du plus petit hameau, » les sauvages de la Floride ou le naturel de Java. » Vous dites que dans la société on n'est ni franc ni » loyal. Mais est-il bien franc, ce paysan qui, avec » son langage simple, son air naïf, cherche à vous » faire acheter un mauvais terrain, à vous duper » dans tous les marchés qu'il passe avec vous, à » vous égarer même quand vous lui demandez votre » chemin? Est-il bien loyal, ce Javanais qui, caché » dans les environs de Batavia, attend dans l'ombre » le passage du voyageur pour lancer sur lui une » flèche qu'il a soin de tremper dans un poison qui » rend sa blessure mortelle? Ces gens-là sont cependant les enfans de la nature, la société ne les a » point corrompus, mais vous voyez que la nature » ne les a pas fait naître exempts de vices. Croyez-moi, » mon frère; il y a de l'homme partout, et nous ne » naissons pas meilleurs sur les bords du Gange que » sur ceux de la Seine: ce qui nous rend meilleurs, » c'est l'instruction, car elle nous éclaire. Grace à » elle, l'homme apprend à sentir ce qu'il vaut, à » connaître ses droits, et il ne se laisse plus abrutir » par le fanatisme, l'intolérance et la superstition.

» — Je ne vous dis pas, mon frère, que mon Adam » soit né avec toutes les vertus, mais je prétends que » je ne ferais que gâter son naturel en lui fourrant » dans la tête des choses qui l'ennuieraient. C'est en

» forçant les enfans à faire ce qui leur déplaît qu'on
» les rend sournois et menteurs. Après tout, le
» grand mal quand mon fils ne connaîtrait ni
» l'histoire, ni la fable, ni la géographie, ni la géo-
» métrie!... N'est-ce pas une chose bien morale à
» faire étudier à un enfant que l'histoire de vos rois
» de France qui ne font que se détrôner, s'assassiner,
» se mutiler les uns après les autres !... Quel bel
» exemple que celui de ce *Childéric*, qui se réfugie
» chez un *Basin*, roi de Thuringe, où il devient
» amoureux d'une *Basine*, épouse de ce *Basin*, et
» qui, après avoir fait cocu l'homme qui lui a donné
» un asile dans ses états, lui enlève sa femme qu'il
» épouse quoiqu'elle soit déjà mariée! Et ce *Clo-*
» *taire I*er, qui, pour punir son fils de s'être révolté,
» le fait rôtir avec toute sa famille dans une cabane
» où ces malheureux s'étaient réfugiés! Et ce *Chére-*
» *bert*, qui répudie sa femme *Ingoberge* pour prendre
» *Méroflède*, puis répudie Méroflède pour prendre
» *Marcovèse*, quoiqu'il entretînt en même temps
» *Théodegilde!* Et ce *Chilpéric*, qui fait étrangler
» *Galzonte*, sa femme, afin d'épouser *Frédegonde*,
» sa maîtresse; laquelle le fait assassiner ensuite par
» son amant *Landry!* Et ce *Childéric II*, qui, par
» ses cruautés, s'attira la haine de tous ses sujets,
» qui fit attacher à un poteau et fouetter à coups de
» verges un seigneur français, dont tout le crime
» était de lui déplaire! Je vous fais grace de tous
» ceux qui ont fait tondre leurs frères et crever les
» yeux à leurs neveux. Aimez-vous mieux les empe-
» reurs?... Ne sont-ce pas des personnages bien
» aimables?... Quelle histoire gracieuse pour la
» jeunesse que celle d'un *Tibère* plongé dans le

» meurtre et la débauche; d'un *Caligula* qui forçait
» les pères et les mères d'assister au supplice de leurs
» enfans; d'un *Claude* qui ne se complaisait que
» dans le spectacle des contorsions des malheureux
» qu'il faisait supplicier; d'un *Néron* parricide!...
» Vos Romains... si vantés par les historiens qui ont
» eu le bonheur de ne point exister de leur temps,
» n'étaient que des hommes licencieux et cruels. Ne
» faudra-t-il pas que mon fils admire Tarquin
» violant Lucrèce, Tullie faisant périr Tullius son
» père; Coriolan trahissant sa patrie; Sylla dictant
» ses proscriptions, ou Antiochus s'habillant en Bac-
» chus pour charmer Cléopâtre! Quant aux Grecs,
» vous conviendrez qu'ils ne brillaient pas par la
» pureté de leurs mœurs, et je crois qu'il vaut mieux
» que mon fils n'ait point de maître que de lui voir
» un *Socrate* pour précepteur. Pour ce qui est de la
» fable, de la mythologie, vous ne disconviendrez
» pas, mon frère, que ce ne soit une longue suite de
» peintures obscènes qui doivent donner de singu-
» lières pensées à la jeunesse. Qu'est-ce que c'est
» qu'un Jupiter qui se change en cygne, en taureau,
» en pluie de feu, pour jouir de toutes les femmes
» qui lui plaisent? qu'un Mercure qui fait un métier
» que je n'ose pas nommer; qu'un Ixion qui veut
» épouser jusqu'aux nuages; qu'une Vénus qui se
» donne à tous les jolis garçons qu'elle rencontre, et
» qui a encore la maladresse de se laisser prendre en
» flagrant délit par son époux; qu'une Diane, qui
» fait la chaste le jour, et la nuit quitte le ciel pour
» aller avec Endymion? Qu'est-ce encore qu'un
» Hermaphrodite, qui se fond avec une nymphe
» Salmacis, si bien que les deux ne font plus qu'un;

» un Narcisse qui a la sottise d'être amoureux de lui-
» même; un Ganymède qui se.... Ah! véritablement,
» mon frère, j'entends dire parfois à Gisors que
» *Pigault-Lebrun* est un romancier un peu leste:
» mais je vous jure que je verrais moins de danger
» pour mon fils à lire *Mon oncle Thomas* ou *les*
» *Barons de Felsheim*, que l'histoire scandaleuse de
» toutes vos déesses de la mythologie. Vous parlerez
» peut-être de la géographie?... Mais, entre nous,
» on en apprend cent fois plus en voyageant, qu'en
» regardant une carte; et quant aux pays où l'on ne
» veut pas aller, je ne vois pas trop la nécessité de
» savoir ce qui s'y passe. Reste donc la géométrie,
» l'algèbre... Mais cela tient au génie, et comme
» mon fils n'en manquera pas, je suis persuadé qu'il
» en saura toujours assez pour mesurer de l'œil les
» distances et calculer ce qui lui reviendra quand il
» changera une pièce de monnaie. Enfin, vous me
» direz sans doute qu'il devrait apprendre à parler
» d'autres langues que la sienne. Mais à quoi bon?
» les langues mortes ne se parlent plus, et quant
» aux langues vivantes, s'il ne sait pas celles des
» autres, cela obligera les autres à lui répondre dans
» la sienne.

» — Mon frère, des sophismes ne me convain-
» cront jamais. J'avoue qu'on fait apprendre par
» cœur aux enfans des choses qu'ils ne devraient lire
» que plus tard. Je suis assez de votre avis sur la
» mythologie... — C'est bien heureux! — Vous au-
» riez pu citer encore d'autres ouvrages que l'on
» met avant tout dans la main des enfans et qui
» renferment des tableaux de mœurs fort peu édi-
» fiantes; mais c'est peut-être parce que ce sont des

» enfans qui les lisent, que cela est moins dange-
» reux, car à huit ans on ne comprend pas tout ce
» qu'on lit. — S'ils ne doivent pas comprendre ce
» qu'ils lisent, autant vaut qu'ils ne lisent pas. —
» Plus tard, mon frère, la raison fait la part de
» tout ce qu'il est nécessaire de retenir. Quant aux
» crimes, aux atrocités que renferme l'histoire an-
» cienne, celle des empereurs et des rois, il faut
» pourtant bien connaître tout cela, pour n'avoir
» pas l'air d'un âne quand on en parle devant nous.

»—On n'est pas un âne pour avoir du dégoût pour
» les horreurs; au contraire, cela fait honneur à la
» candeur de notre ame. — Mais quand on parlera
» devant votre fils des exploits d'Annibal ou du cou-
» rage de Camille? — Il tournera le dos et il ira se
» promener. — Quand une dame lui demandera
» l'explication d'un tableau représentant quelques
» faits de l'histoire ancienne? — Il baisera la main
» de la dame, en lui disant qu'elle est charmante;
» elle aimera mieux cela que l'histoire ancienne. —
» Si la dame est vieille et laide? — Alors il lui tour-
» nera le dos et ira se promener. — Quand une
» jeune personne, en se promenant avec lui, le
» priera de lui traduire une inscription, une épita-
» phe...— Il l'engagera à danser, à courir, à sauter;
» c'est plus amusant que d'examiner des tombeaux
» ou de vieilles ruines. — Si la jeune personne pré-
» fère l'instruction à la danse? — Il lui tournera le
» dos, et il ira se promener sans elle. — Ah! mon
» frère, je crains que votre fils ne soit souvent
» obligé d'aller se promener seul. — Et moi je vous
» dis que quand on est à son aise on trouve toujours
» des gens disposés à nous tenir compagnie, et qui

» ont soin de ne point nous adresser de questions
» saugrenues, auxquelles nous ne pourrions pas ré-
» pondre.

» Quand on est à son aise, dites-vous... voilà en-
» core ou je vous arrête, mon frère : d'abord nous
» n'avons pas ce qui s'appelle de la fortune : admet-
» tons qu'avec de la richesse on puisse se passer de
» toute instruction; mais si votre fils perdait, dépen-
» sait, mangeait tout son bien? S'il se trouvait n'avoir
» plus rien? Que ferait-il? Quelles seraient ses res-
» sources, n'ayant aucun talent, aucune instruction?
» — Il lui resterait toujours des bras...— Vous vou-
» driez donc que votre fils fût réduit à recourir aux
» plus rudes travaux pour gagner son pain?... Alors,
» ne serait-il pas en droit d'accuser son père, qui,
» au lieu de lui avoir donné des connaissances utiles,
» des talens agréables, ressources contre l'adversité,
» lui aurait laissé passer sa jeunesse à courir, à sau-
» ter, et à ne faire que ses volontés? — Mon frère,
» les gens distingués du bon vieux temps, les châte-
» lains, les preux, les chevaliers ne savaient rien...
» pas même signer leur nom... alors un noble aurait
» eu honte d'apprendre la moindre chose. Comment
» donc faisaient ces gens-là quand ils étaient ruinés ?.
» et il me semble qu'on pouvait aussi éprouver des
» revers de fortune dans ce temps-là. — Mon frère,
» dans le bon vieux temps, vos preux, vos nobles,
» vos châtelains, détroussaient les voyageurs sur le
» routes quand ils n'avaient plus de quoi manger...
» Avez-vous envié que votre fils en fasse autant? »

M. Adrien s'éloigne de son frère avec humeur; il tire sa tabatière de sa poche, prend du tabac, et,

pendant quelque temps, garde le silence; enfin il revient vers lui, en disant :

« Mon frère, chacun a sa manière de voir... Vos » discours ne changeront rien à mon plan, parce » qu'il est le résultat de longues réflexions et de pro- » fondes observations sur le monde. — Dites plu- » tôt qu'il est le résultat de votre humeur contre les » hommes qui n'ont pas écouté vos utopies. Si vous » étiez chef de bureau, secrétaire d'un ministre ou » préfet de quelque département, vous mettriez vo- » tre fils au lycée, et vous seriez enchanté de lui » voir obtenir des prix; mais vous n'avez aucune » place, vous en voulez aux hommes, et votre hu- » meur retombe sur votre fils, et vous le condamnez » à être nul dans le monde, parce que le monde n'a » rien fait pour vous!.... — Mon frère, je crois que » vous m'insultez!... — Non, je vous dis la vérité ; » mais les hommes n'aiment pas à l'entendre. — Si » vous n'étiez pas mon frère, je.... mais non.... Je » ne me mettrai pas en colère... J'aime mieux que » l'avenir vous prouve que j'avais raison... Élevez » votre fils à votre manière ; j'élèverai le mien à ma » guise... Dans une vingtaine d'années nous verrons » lequel de nous deux aura le plus de complimens à » faire à l'autre... — Nous verrons!... Cela vous » est bien facile à dire, mon frère, mais il n'est pas » du tout certain que nous soyons témoins des hauts » faits de nos enfans.—Pourquoi pas? Nous sommes » assez jeunes encore pour l'espérer... — Oh! quant » à cela, vous avez raison, mon cher Adrien, espé- » rons, c'est le plus doux passe-temps de la vie... » L'espérance est le jouet des hommes, et si la vieil- » lesse est triste, c'est qu'elle ne peut plus jouer avec

» ce hochet-là! Espérons donc que nous verrons
» nos enfans grandir, et que nous ferons même
» sauter nos petits-enfans sur nos genoux. — Mon
» frère, je vous ajourne en mil huit cent trente-un ;
» nos enfans auront vingt-cinq ans, nous connaî-
» trons alors les résultats de leur éducation. — Mon
» frère, je souhaite de tout mon cœur me trouver au
» rendez-vous. »

CHAPITRE V.

TRIBULATIONS DE RONGIN.

Habituée à la liberté de la campagne, Catherine se trouve un peu à l'étroit dans le pavillon qu'on lui a donné pour elle et son nourrisson. La chambre qu'elle habite est mieux meublée, mieux décorée que toutes celles de sa ferme; mais à la ferme elle pouvait aller et venir quand bon lui semblait; rire, causer avec Bertrand ou Lucas sans avoir sans cesse M. Rongin sur les talons... N'est-ce donc rien que la liberté?... et n'a-t-on pas dit cent fois qu'il n'y a pas de belles prisons?...

Catherine n'est pas précisément prisonnière, elle peut aller et venir dans la maison; mais, à chaque instant de la journée, M. Adrien s'écrie : « Où est » Catherine? que fait Catherine?... » Et quand la nourrice n'est pas là pour répondre, il faut que le concierge parcoure la maison ou les jardins pour savoir ce que fait la jolie paysanne. M. Rongin n'ose plus résister, mais cette nouvelle occupation lui donne une humeur continuelle. Pour un homme qui passait ses journées à ne rien faire, ce changement devait paraître cruel; aussi le concierge a-t-il

pris en haine celle qui est cause qu'il ne peut plus flâner à son aise dans sa loge. De son côté, Catherine fait la grimace chaque fois qu'elle aperçoit Rongin, parce que les femmes n'aiment jamais les gens qui les surveillent.

Cinq jours se sont écoulés depuis que la fermière est nourrice chez son maître, lorsque Jean-Claude se présente à la grille avec son poupon dans les bras. Quand le concierge reconnaît le mari de Catherine, il lui dit brusquement :

« Qu'est-ce que vous voulez? — Pardi! j' voulons » voir not' femme, sans vous commander. — Sans » me commander... Vraiment! je l'espère bien... » Personne ne me commande ici... Si je suis con- » cierge, ce sont les circonstances qui m'ont obligé » à prendre cet emploi pour lequel je n'étais pas » né... Mais tout le monde dans la maison a pour » moi les égards dus au malheur... et on serait très- » mal vu de monsieur si l'on y manquait, parce que » monsieur me considère beaucoup; entendez-vous, » monsieur Jean-Claude? »

Jean-Claude a bien entendu, mais comme ce qu'a dit le concierge ne l'intéresse pas, il se borne à lui répondre : « Comme je vous disais, c'est ma petite » que je voulons faire embrasser à not' femme. — » Il me semblait qu'on vous avait défendu de voir » votre femme tant qu'elle nourrirait le jeune Adam. » — Ah ben, par exemple! on n' m'a pas défendu » de causer avec elle quand ça me ferait plaisir... » Vous viendrez nous écouter... c'est trop juste!... » — Comme ça m'amusera de vous écouter! — Eh » ben vous ne nous écouterez pas... à vot' aise... » mais j' comptons ben user souvent de la permis-

» sion... — Et pendant que vous venez ici, qui est-ce » qui surveille votre ferme? — Est-ce que j'avons » pas des garçons, une servante!... — Ah! oui... » fiez-vous donc à une servante!... Vous feriez bien » mieux de rester tranquillement chez vous... »

Jean-Claude pousse la grille sans écouter Rongin, et, comme il sait où habite sa femme, il va traverser le vestibule pour aller dans le jardin sans s'inquiéter si le concierge le suit; mais M. Adrien était alors au rez-de-chaussée; il aperçoit Jean-Claude et lui dit : « Vous venez voir votre femme, c'est bien, je suis » fort content d'elle; mon fils se développe déjà... » Allez, mon ami... Rongin!... Rongin!... suivez » Jean-Claude... Vous connaissez vos instructions. »

Rongin enfonce avec humeur sa casquette sur ses yeux, et suit le fermier en murmurant : « Elles sont » jolies mes instructions... est-ce que jadis on faisait » de pareilles choses! »

Jean-Claude est arrivé au pavillon, il entre, Rongin entre après lui, et va s'asseoir sur une chaise en faisant une moue horrible, tandis que le fermier court à sa femme et lui fait embrasser sa fille. Catherine demande des nouvelles de ses enfans, de ses parens, de ses amis, elle est bien aise de pouvoir parler de son village; depuis long-temps elle n'avait pas eu autant de plaisir à voir son mari; pendant plus d'une heure la conversation ne tarit point. En vain Rongin tousse, crache, se mouche et murmure de temps à autre : « Monsieur Jean-Claude, est-ce » que vous ne pensez pas à retourner chez vous? » Les villageois ne font pas attention à lui; Catherine s'informe de tout ce qui se passe à la ferme; elle demande des nouvelles de ses vaches, de ses poules,

de ses lapins; Rongin frappe du pied avec impatience, mais Catherine prend plaisir à prolonger l'entretien.

Au bout de deux heures, Jean-Claude se lève, et Rongin en fait autant en s'écriant : « C'est bien » heureux!

» — Tu t'en vas déjà, not' homme? » dit Catherine.

» — Déjà! » dit le concierge, « il y a quatre heu- » res que votre mari est là.

» — Eh ben! quoi que ça vous fait, si ça nous » plaît d'être ensemble?—Croyez-vous que je puisse » passer des journées entières à vous écouter, moi?... » et ma besogne ne se fait pas pendant ce temps- » là... — Allez la faire! — Je ne peux pas, puisqu'il » faut que je vous surveille... — Eh ben! alors » laissez-moi jaser avec mon homme... et ne bou- » gonnez pas toujours... vous avez l'air d'un vieux » loup!... Dis donc, Jean-Claude, tu m'amèneras » nos autres enfans... Je m'ennuyons déjà de ne pas » les voir, ces pauvres innocens!... — Oui, oui, » j' te les amènerons chacun leur tour. — Et ma » sœur, est-ce qu'elle ne viendra pas? — Oh! que » si fait! — Et not' oncle, dis-lui donc aussi de » venir me voir... Je n' veux pas qu'on me laisse » ici sans société.

» — Elle fera venir toute sa famille, » dit Rongin en se promenant dans la chambre. « Elle le fait par » méchanceté... ces paysans ne valent pas le diable!

» — Allons, adieu, not' femme... — Adieu, not' » homme... Ne sois pas long-temps sans revenir, » entends-tu? — Oh! que non!... — Eh ben! Jean- » Claude... tu t'en vas comme ça... — Quoi donc?

» — Tu n' m'embrasses pas?... — Ah! c'est vrai... » c'est que... c'est parce que... de voir queuqu'un » là... — Tiens! faut pas que ça te gêne, pour m'em- » brasser tout de même. »

Jean-Claude va donner deux gros baisers à sa femme. Alors M. Rongin s'approche d'un air furieux, en s'écriant :

« Quest-ce que vous faites là? — Vous l' voyez » ben, j'embrasse ma femme. — Vous ne devez pas » embrasser votre femme, monsieur. — Ah ben par » exemple!... c'te bêtise, » s'écrie Catherine; « et » pourquoi donc que mon mari ne m'embrasserait » pas? — Parce que vous nourrissez le jeune Adam, » et que M. Rémonville a défendu tout ce qui est » indécent!... — Et depuis quand donc que c'est » indécent d'embrasser son mari?... Tiens! ce vieux » renard qui veut nous priver de tout!... not' maître » ne nous a défendu qu'une chose... c'est la pus » agriable tout d' même, mais excepté ça j' pouvons » ben rire un peu... fermez les yeux si ça vous » *offusse*. — Je ferai mon rapport à M. Rémonville. » — Je m'en fiche pas mal du rapport... Embrasse- » moi encore, not' homme, et appuie ferme! »

Jean-Claude embrasse de nouveau sa femme, qui n'a j'amais eu tant de plaisir à recevoir des baisers de son mari.

« Nous allons voir, » dit Rongin entre ses dents, tandis que Catherine lui rit au nez. Enfin, le fermier est sorti du pavillon; mais sa femme le suit, parce qu'elle veut entendre ce que le concierge va dire, et savoir surtout ce que répondra le père de son nourrisson.

M. Adrien était dans la salle basse avec son ami

Tourterelle, qui, arrivé depuis plus de deux heures aussi, venait seulement de quitter le chevet du lit de madame, à laquelle il tenait très-souvent compagnie, sans que M. Adrien songeât à mettre Rongin sur ses talons, car M. Adrien était plus occupé de son fils que de sa femme; et d'ailleurs, il avait une confiance entière dans la vertu de son épouse. C'est si commode d'avoir de la confiance!... cela dispense de mille petits soins que les autres prennent pour vous.

Rongin, qui craint que la nourrice ne le prévienne, double le pas et arrive le premier près de son maître.

« Monsieur, » dit le concierge d'une voix altérée, « je viens vous faire une déposition... — Sur quel » sujet, Rongin? — Au sujet du rôle que vous me » faites jouer... et que certainement je n'étais pas né » pour faire!... Si on m'avait dit autrefois que je » moucharderais des paysans!... — Au fait, M. Ron- » gin.

» — Eh bien! le v'là le fait, » dit Catherine qui vient d'arriver avec son mari. « C'est que mon homme » m'a embrassée... et que vot' portier a prétendu » l'en empêcher en disant que vous l'aviez défendu, » et je n' l'avons pas écouté, parce que j'dis que » vous n'avez pas pu nous défendre ça! »

M. Adrien fait sonner sa tabatière, puis il dit à son concierge :

« Est-ce là tout, Rongin? » Celui-ci est quelques minutes sans répondre parce qu'il est attéré de s'être entendu appeler *portier;* enfin, il répond d'une voix éteinte : « Oui, monsieur... ils se sont embrassés... » cinq ou six fois.

» — Eh bien! il n'y a pas de mal à cela, monsieur » Rongin; certainement je ne suis pas assez ridicule » pour empêcher un mari d'embrasser sa femme... » je ne défends que... ce que je ne permets pas... » vous comprenez bien... hormis cela, ces bonnes » gens peuvent se faire d'innocentes caresses... n'est-» il pas vrai, Tourterelle? »

Tourterelle s'incline en continuant de lorgner la nourrice, qui s'écrie : « Ah! j'étais ben sûre que » monsieur permettait ça... dame, on n' peut pas » s' priver d' tout... Tu me feras d'innocentes ca-» resses, entends-tu, not' homme. »

Rongin regagne sa loge en se disant : « Je finirai » par voir de belles choses! » Jean-Claude s'éloigne, et Catherine retourne près de son nourrisson.

Arrivée près du pavillon, Catherine entend marcher derrière elle, et presque au même moment on lui donne une petite tape sur le bras. C'est M. Tourterelle; il dîne ce jour-là chez son ami Adrien, et, ayant trouvé le moment de le quitter, il s'est hâté de courir sur les pas de la paysanne :

« Tiens... quoi que vous m' voulez donc, mon-» sieur? » demande Catherine en regardant le petit homme avec surprise.

« — Belle nourrice, je veux... je viens... je désire » voir votre petit élève... le fils de mon ami... — » Ah! monsieur veut voir mon nourrisson... oh! » c'est ben facile ça..... justement, je crois qu'il » dort. »

Catherine entre dans le pavillon, Tourterelle l'y suit, et repousse doucement la porte sur lui.

« Tenez, v'là le marmot, » dit la nourrice en

s'approchant du berceau; « mais n' faites pas de » bruit, car il n'est bon que quand il dort. »

Tourterelle s'approche, il jette un coup d'œil sur l'enfant, puis reporte sur la paysanne des regards enflammés.

« Superbe enfant!... Mais nourri par vous, » belle fermière, comment ne serait-il pas magni- » fique?... — Oh! c'est pas une raison... J'en avons » deux qui sont ben laids!... — C'est une erreur de » la nature... Vous êtes d'une fraîcheur et d'une » fermeté... — Dites donc, monsieur, n' touchez » donc pas comm' ça... — Et on voulait empêcher » son mari de l'embrasser... comme s'il y avait du » mal à s'embrasser... »

En disant cela, M. Tourterelle veut prendre un baiser à la nourrice; mais celle-ci, qui trouve le petit homme plus comique que séduisant, le repousse si fortement que Tourterelle va pirouetter contre la porte, et se trouve face à face avec son ami Adrien qui vient d'entrer dans le pavillon.

« Votre fils est admirable, » s'écrie Tourterelle en tâchant de reprendre son équilibre.

« — Ah! vous êtes venu le voir; je m'en doutais, » dit M. Adrien en allant au berceau. « N'est-ce pas » qu'il vient bien?... — C'est un chef-d'œuvre de la » nature!... — Oui, je crois qu'il aura tout.

» — Pas si haut, donc! » dit Catherine, « vous » allez me l'éveiller, et dame! alors... il n'est pas ai- » mable, le chef-d'œuvre!...

» — Nous ne le réveillerons pas, » dit M. Adrien en sortant sa tabatière de sa poche; « nous voulons » le considérer, voilà tout. »

Tout en voulant ne point éveiller l'enfant,

M. Adrien fait jouer sa tabatière : les traits du marmot se contractent, il pleure, le bruit de la boîte vient de mettre fin à son repos. Comme ses cris n'ont rien d'harmonieux, M. Adrien abrége sa visite et sort du pavillon avec Tourterelle, qui lance un regard en dessous à Catherine, et celle-ci le regarde aller en se disant : « M'est avis qu'au lieu de faire » surveiller mon homme, qui ne pense guère à la » malice, on devrait plutôt mettre le portier sur les » talons de ce petit roquet-là. »

Le lendemain de la visite du mari, un grand gaillard, bien bâti, vêtu d'une blouse bleue toute neuve, et ayant sur la tête un bonnet de coton mis avec une certaine prétention, et sous lequel passe une grosse queue bien poudrée, entre dans la cour de la maison de M. Adrien. Après avoir admiré un moment les deux gladiateurs, il s'avance en se dandinant vers la loge du concierge, qui l'a bien vu venir, mais ne s'est point dérangé.

« C'est-i' ici qu'il y a une nourrice? » dit le nouveau venu en portant la main à son bonnet, mais sans l'ôter. En entendant parler de la nourrice la figure de Rongin s'est allongée, il se mord les lèvres et répond avec impatience : « Qu'est-ce que vous » demandez?

» — Je demande ma cousine, quoi? — Est-ce que » je connais votre cousine, moi?... — Ma cousine » c'est Catherine, la femme de Jean-Claude, de Ba- » sincourt... Moi, je suis Bertrand, farinier à Basin- » court, et comme je sais que la cousine est nourrice » cheux un bourgeois de par ici, je viens lui dire » bonjour en passant. Voilà. »

Rongin réfléchit quelques instans : M. Adrien est

allé à Gisors ; madame ne sort pas encore de sa chambre, où l'ami Tourterelle lui tient compagnie ; Catherine doit être dans son pavillon, la cuisinière et François, le jardinier, sont à leur ouvrage ; le concierge pense qu'il peut, en toute sûreté, mentir à M. Bertrand, et que ce sera toujours un visiteur de moins pour la nourrice. Il répond au farinier : « Je » pense, mon ami, que vous vous trompez... Je ne » sais pas ce que vous voulez dire. — Pardon, mon- » sieur, excusez... C'est qu'apparemment c'est pas » ici... Je n' savais pas ben au juste... On m'avait » pourtant dit de ce côté... — On vous aura mal in- » diqué... — Ah ! c'est probablement dans c'te mai- » son en face... — Non... pas davantage... Il n'y a » aucune nourrice dans ces environs... On vous aura » trompé, vous dis-je ; votre cousine est peut-être à » cent lieues de vous... — C'est ben singulier ça !... » Au fait... son mari, qu'est jaloux, a peut-être voulu » nous conter une frime !... — Il n'y a pas de doute, » et je vous conseille d'avertir toutes les connais- » sances de votre cousine pour qu'elles ne se don- » nent pas la peine de la chercher par ici. — C'est » juste... Merci, monsieur. — Il n'y a pas de quoi. »

M. Rongin referme la porte de sa loge, en riant dans sa barbe, et le farinier sort de la maison après avoir encore admiré les deux gladiateurs et murmuré : « Dieu, que c'est beau !... J'voudrais ben être » peint comme ça ! J'ferais joliment des passions ! »

Mais Bertrand, qui aime beaucoup sa cousine, n'est pas homme à renoncer si vite à l'espoir de la trouver. En passant devant la demeure de M. Rémonville le cadet, il s'arrête et se dit : « C'brave » portier peut se tromper en croyant que Catherine

» n'est pas non plus ici; car faut ben qu'elle soit » queuque part... Demandons encore là. »

Le farinier entre dans la maison. Là il trouve un concierge honnête et qui répond dès qu'on l'appelle, parce que probablement il est né pour son état. Bertrand explique le but de sa visite, et le concierge lui dit : « Celle que vous demandez nourrit le fils du » frère de mon maître... Je l'ai vue arriver sur un » âne avec toute sa famille. C'est une fort belle » femme, une brune piquante. — C'est ça même, » mon brave homme... Oh! Catherine a des yeux » qui vous retournent joliment un cœur!... Et où-» qu'il loge, ce frère de vot' maître? — Dans cette » maison... en face... — Dans c'te maison... où » qui gn'ya ces deux beaux sauvages à la porte? — » Sans doute... là... vis-à-vis. — Comment! et j'en » viens, de là... et le particulier qui est de garde » comme vous, pour inspecter les passagers, m'a » dit qu'il ne connaissait pas ma cousine. — Appa-» remment qu'il vous a mal compris... mais je » vous répète que le fils de M. Adrien est nourri par » une fermière de Basincourt.— Suffit, mon vieux, » assez causé... Le suisse d'en face a voulu me faire » aller; mais je vais lui parler d'un peu près, et lui » apprendre que Bertrand, le farinier, ne se laisse » pas marcher sur les pouces. »

Rongin était assis nonchalamment dans sa loge; il tenait un volume des *Mystères d'Udolphe*, son roman favori : mais il ne lisait pas; il songeait au tour qu'il venait de jouer, et se proposait d'en faire autant à tous ceux qui viendraient demander Catherine, lorsqu'on ouvre brusquement la porte de sa loge.

Le concierge lève les yeux, et pâlit en reconnaissant le farinier dont les regards sont fulminans.

« Dites donc, méchant suisse de lieux à l'anglaise, » pourquoi donc que vous avez fait aller Bertrand ?.. » Est-ce que vous avez pris Bertrand pour un jo- » bard ?... Savez-vous que Bertrand tire la savate » avec les plus malins à dix lieues à l'entour, et qu'il » a fait ses cinq ans au service? — Monsieur, j'ai » servi aussi... je me suis même battu... Vous devez » le voir à la noble cicatrice qui est sur mon œil » droit... — Hum ! je ne sais pas où tu as reçu ça... » mais si tu veux, j'ai encore mon briquet pour te » découper les côtelettes. — Monsieur Bertrand, je » vous jure que j'ignorais... — Ma cousine est ici ! » s'écrie le farinier d'une voix de stentor et en levant le poing sur Rongin qui laisse tomber son volume. « —Votre cousine... Vous croyez... Monsieur, il est » possible que j'aie mal entendu...—Je n'entends pas » qu'on entende mal quand je m'explique lisiblement. » — Monsieur, je vais m'informer... — Point d'in- » formation !... Vous m'avez dit jaune quand c'était » blanc... vous êtes un jean-fesse... — Monsieur!... » — Vous mériteriez une leçon soignée... — Aïe !.. » — Et si je ne me retenais. — Aïe!... »

Tout en se retenant, le farinier a pris une oreille au concierge et la lui secoue fortement. Rongin pousse les hauts cris. Catherine, qui était alors dans le jardin près de la maison, accourt aux cris du concierge et vient se placer entre lui et le farinier.

« Tiens! c'est toi, Bertrand... Pourquoi donc que tu » rosses monsieur?—La v'là, ma cousine, la v'là, mé- » chante sentinelle de garenne... Bonjour, cousine... » C'est vot' portier qui m' disait qu'il n'y avait pas

» d'nourrice dans la maison, ni même dans les envi-
» rons. — Monsieur Bertrand... je vous assure que
» j'avais entendu autre chose... J'ai tant d'occupa-
» tions ici!..—Rends grace à l'arrivée de Catherine,
» sans elle je t'égrugeais!...»

Bertrand s'est calmé; il suit Catherine qui l'entraîne en riant dans le jardin; mais, en détournant une allée, lorsqu'il aperçoit le concierge qui marche derrière eux d'un air morne et la casquette rabattue sur les yeux, le farinier lâche le bras de la fermière, s'avance vers Rongin d'un air menaçant, et lui dit: « Je crois, portier, que tu t'avises de nous suivre à
» présent; fais-moi le plaisir de me tourner les ta-
» lons, ou nous allons reprendre la conversation de
» tout à l'heure...

» — Monsieur, je suis dans l'exercice de mes
» fonctions, » répond Rongin en faisant quatre pas en arrière; « mon maître ne veut pas qu'aucun
» homme parle à la nourrice sans témoin. — Est-ce
» vrai, ça, cousine?...— Oui, cousin...— Comment!
» vous avez consenti à une vexation pareille? —
» Dame! pisque Jean-Claude l'a voulu. — Qu'on
» inspecte vot'mari, à la bonne heure... mais un
» cousin! c'est malhonnête!... — C'est l'ordre du
» bourgeois pour tous ceux qui viendront me voir.
» — Diable! alors il n'y aura plus d'agrément!....
» C'est égal... On peut suivre les gens sans être
» sur leur dos... pourvu qu'on vous voie... on n'a
» pas besoin de vous entendre. — Certainement je
» n'ai pas envie de vous entendre, » dit Rongin.
« — Eh ben! alors, tenez-vous à une distance res-
» pectable! »

Catherine conduit son cousin sous un bosquet de

lilas, où est un banc de gazon, sur lequel elle s'assied près du beau farinier; Rongin va se mettre à l'autre bout de l'allée, s'adosse à un arbre, et tire son livre de sa poche. Quoiqu'il soit à soixante pas du bosquet, il peut voir ce qui s'y passe; mais il n'ose pas lever le nez, de crainte que cela n'offense M. Bertrand qui ne paraît pas endurant, et il feuillette son livre avec colère en se disant : « Ma condition devient insuppor-
» table... elle devient même dangereuse... il faut que
» je cherche une autre place... On pourrait me faire
» faire ce métier-là fort long-temps... Que sait-on?
» Monsieur est capable de faire téter son fils jus-
» qu'à quatre ans... Et cette scélérate de nourrice
» qui reçoit des cousins... elle me fait l'effet d'être
» furieusement coquette... Qu'est-ce qu'ils font donc
» sous le bosquet?... Il me semble que je n'en vois
» plus qu'un... Après tout j'ai envie de les laisser li-
» bres... Mais s'il arrivait un malheur... Monsieur
» qui m'a dit que j'en répondais!... C'est affreux de
» donner de pareilles fonctions à un homme bien
» né! »

M. Rongin risque un œil; il voit que le farinier est seulement assis tout près de sa cousine, dont il presse la taille, et qu'il lui parle fort bas et d'un air très-animé.

Cependant Bertrand, qui n'aime pas les tête-à-tête à trois, fais sa visite beaucoup moins longue que Jean-Claude; il s'éloigne après avoir tendrement embrassé sa cousine; ce que, cette fois, Rongin se garde bien de trouver mauvais.

Il n'y a pas une heure que le beau farinier a dit adieu à Catherine. Rongin, qui ne balaie plus sa cour, et ne veut plus aider à rien dans la maison,

sous prétexte que la nourrice l'occupe assez, est allé se jeter dans son grand fauteuil, où il s'amuse à battre son chien pour passer sa colère sur quelque chose. La grille de la maison, qui n'est que poussée, roule encore sur ses gonds. Un homme fort, mais trapu, en veste et en pantalon d'un vieux velours olive, dont le visage et les mains sont de la couleur de ses souliers, entre dans la cour, en faisant tourner, dans sa main droite, un gros bâton de coudrier.

« Hohé! la maison!... Madame Jean-Claude... la » belle fermière... Hohé! les amis!..» s'écrie le nouveau venu en arpentant la cour dans tous les sens.

En entendant appeler madame Jean-Claude, Rongin se frappe le front avec désespoir; mais comme le monsieur qui vient d'entrer paraît jouer du bâton avec beaucoup de facilité, le concierge sort de sa loge, et va au devant du nouveau venu qu'il n'a pas envie d'éconduire.

« Ah! v'là du monde.... Salut et considération.... » C'est à l'endroit de madame Jean-Claude, de Basin- » court, où je suis maréchal, à vot'service... Vous » avez peut-être entendu parler de Lucas, sur- » nommé le bâtoniste, parce que j'en joue assez jo- » liment?...

» — Je ne connais pas de bâtoniste, monsieur, » répond sèchement Rongin. « Que demandez-vous? » —Tiens! est-ce que je ne vous l'ai pas dit?—Appa- » remment. — J'ai cru que je vous l'avais dit... Eh » ben! c'est madame Catherine Jean-Claude de Ba- » sincourt, dont j'ai celui d'être le compère, parce » que j'ai tenu un de ses enfans... l'avant-dernier... » Fanfan... celui qui a le nez un peu épaté, comme » moi... un bel enfant quoique ça... — Monsieur, je

» n'ai pas le temps de faire la conversation... D'ail-
» leurs je ne cause qu'avec les gens que je... Enfin,
» vous voulez voir la nourrice, n'est-ce pas?... —
» Justement, la nourrice du petit de vot' bourgeois,
» ma commère Catherine, à qui je viens faire mon
» compliment de condoléance à l'occasion de c'te
» place qu'elle a ici.»

Rongin ne répond rien. Il va à sa loge, y prend son volume, donne un coup de pied à son chien pour qu'il reste sous une table, puis revient vers Lucas, auquel il dit d'un ton sec : « Suivez-moi,
» monsieur. » Et le maréchal le suit, en se disant :
« Est-ce que ce domestique-là serait le bourgeois,
» par hasard?... »

Catherine était dans son pavillon, et allaitait son petit Adam, lorsque Rongin ouvre la porte, et introduit le maréchal qui n'entre qu'après avoir fait de profondes salutations au concierge.

« Tiens!... c'est le compère, » s'écrie Catherine.

« — Moi-même, ma commère. Voulez-vous bien
» permettre?... »

M. Lucas va embrasser la nourrice, qui se laisse faire de très-bonne grace, et Rongin s'assied dans un coin de la chambre, en se disant : « Voilà une
» femme qui se fait terriblement embrasser!... »

M. Lucas, surpris de voir Rongin s'asseoir, et tirer un livre de sa poche, n'ose pas prendre un siége, et dit à l'oreille de sa commère :

« Est-ce que c'est le bourgeois de la maison? —
» Eh non! ce n'est que le portier! — Pourquoi donc
» qu'il s'assied là sans gêne, et sans qu'on l'invite?
» — Ah! dame.... parce qu'il est chargé de répondre
» de ma vertu... C'est pour ça qu'il n' me perd pas

» de vue quand il me vient une visite de votre ses-
» que. — Ah! c'te bêtise!... C'est pour rire que vous
» dites ça, commère? — Non vraiment!... ça n'est
» que trop vrai... Je dis ça... c'est pas pour l'his-
» toire de la chose... mais c'est que je trouve que
» c'est offensant pour une femme de se voir suspec-
» ter ainsi!— Il est certain qu'alors... il n'y a plus de
» drôlerie dans la société. — C'est égal; comme ici
» not' sentinelle entendrait tout ce que nous dirions,
» nous allons lui faire une niche... — Ah! va pour
» une niche! Vous savez que c'est mon fort, com-
» mère. J'en ai fait d' fameuses à votre mari!... Oh!
» oh! oh!... »

Catherine se lève, prend son nourrisson dans ses bras, et dit au maréchal : « Venez promener dans le » jardin, compère, ça vous amusera plus que de » rester dans c'te chambre. »

Lucas sort du pavillon avec Catherine, et Rongin les suit, en se disant : « Cette idée, d'aller dans le » jardin!... je ne pourrai pas même lire tranquille-
» ment!... »

Rongin espère que madame Jean-Claude s'assiéra quelque part avec son compère, et qu'alors il pourra en faire autant. Mais la nourrice se promène avec M. Lucas dans toutes les parties du jardin; en sorte que, malgré son envie de s'asseoir et de lire, Rongin est obligé de marcher toujours.

Depuis trois quarts d'heure, la nourrice et son compère continuent le même manége. Rongin n'en peut plus, ses jambes rentrent sous lui; il est furieux; et, pour augmenter son dépit, il entend presque continuellement le compère et la commère rire aux éclats. Il y a des momens où Rongin a envie de

leur crier de s'arrêter, mais M. Lucas a toujours son gros bâton à la main, et le concierge a présente à la mémoire sa scène avec le farinier.

Rongin vient de s'adosser à un arbre; il est prêt à laisser aller la nourrice avec son compère, au risque de ce qui pourra en arriver, lorsque le bruit d'une embrassade arrive à ses oreilles. C'est le maréchal qui vient de prendre congé de Catherine, et qui passe d'un air goguenard devant le concierge, tandis que la nourrice lui crie : « Vous reviendrez » me voir, n'est-ce pas, compère? — Oui, com- » mère; à c't' heure que je sais le chemin, j'en userai, » avec vot' permission. »

Rongin se contente de se mordre les lèvres, il se promet de faire un rapport à son maître sur ce qui s'est passé dans la journée; il espère qu'on ne souffrira pas que la nourrice reçoive plusieurs visites par jour. Mais le concierge est encore trompé dans son attente. Après avoir entendu le récit de Rongin, M. Adrien lui dit : « Est-ce que Catherine et ceux » qui viennent la voir se sont soustraits à vos re- » gards? — Non, monsieur, mais on a chuchoté... » on s'est parlé bas... et on riait... on riait d'une » manière très-inconvenante... — Je suis bien aise » que la nourrice de mon fils soit gaie, monsieur » Rongin; la gaîté entretient la santé... Catherine » avait l'habitude de voir ses connaissances; si elle » ne les voyait plus, elle s'ennuierait... l'ennui amè- » nerait la maladie... son lait pourrait péricliter; » tandis que, si ses connaissances la font rire, cela » ne peut que lui faire du bien. — Alors, monsieur, » elle doit avoir une superbe santé!...—Vous-même, » monsieur Rongin, vous devriez, le soir, tâcher

» de la faire rire aussi... — Moi, monsieur!... —
» Oui, sans doute... Quand les soirées deviendront
» plus longues, vous pourrez lui faire quelque lec-
» ture amusante... — Monsieur, je ne suis pas entré
» ici pour... — Il me semble que vous aimez beau-
» coup la lecture, monsieur Rongin ; car je vous
» vois souvent un livre à la main. — Oui, monsieur,
» quand on a reçu de l'éducation, et qu'on est bien
» né, on aime à se repaître d'instruction. — Que
» lisez-vous, monsieur Rongin? — Monsieur, je lis
» des romans traduits de l'anglais... les *Visions du*
» *château des Pyrénées*, les *Mystères d'Udolphe*...
» C'est superbe!... Cela fait frémir!... Cela fait dres-
» ser les cheveux sur la tête... — Fi donc, monsieur
» Rongin! mauvaise lecture que cela... D'ailleurs je
» ne veux pas que vous fassiez frémir la nourrice...
» Je vous procurerai les *Contes de la Mère l'Oie*,
» ça l'amusera, ce sera plus à sa portée... — Com-
» ment, monsieur! vous voulez que moi, nourri
» dans les bonnes études, et qui, sans la révolution,
» occuperais quelque emploi *conséquent*, que je lise
» *la Mère l'Oie*... à mon âge?... — Pourquoi pas,
» monsieur Rongin?... Vous ne vous souvenez donc
» pas que *La Fontaine* a dit :

Si Peau-d'Ane m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême?...

» Je vous achèterai *la Mère l'Oie*. »

M. Adrien a tourné le dos à son concierge. Quand son maître est éloigné, Rongin donne un grand coup de pied dans un myrte favori de madame, en disant : « Je suis dans une famille d'imbécilles!...
» Qu'est-ce qu'il me chante, avec sa Peau-d'Ane et

» son La Fontaine ?... Est-ce que je connais ces gens-
» là ?... Je gage que ce sont des révolutionnaires...
» Me faire lire *la mère l'Oie!*... pour amuser une
» nourrice... La faire rire pour que son lait soit
» bon...Ah ! si je pouvais le faire tourner, son lait!...
» Que l'homme comme il faut est à plaindre d'avoir
» besoin de manger ! Patience ! J'ai idée que cette
» nourrice-là fera des siennes...Oui, mais si elle en
» fait on me fera payer les pots cassés... On dira
» peut-être que c'est moi qui... Vraiment, cela de-
» vient par trop fort. »

La journée du lendemain s'est écoulée plus tranquillement pour Rongin. Il n'est venu aucune visite pour la nourrice, et le concierge se flatte que la soirée se passera de même ; mais, sur les cinq heures, au moment où M. Rongin se dispose à dîner, Jean-Claude entre dans la cour en donnant la main à Nicolas, l'aîné de ses enfans.

Le fermier salue le concierge, et se dirige vers le vestibule avec son fils, en se contentant de dire : « Bonjour, monsieur ; j'allons voir not' femme.

» —Jolie heure ! pour venir voir votre femme ! » s'écrie Rongin en quittant sa table, et prenant un morceau sous son pouce. « Vous voyez bien que
» j'allais dîner... et vous savez qu'il faut que je vous
» accompagne...Est-ce que vous ne pourriez pas ve-
» nir le matin ?... — Ah ! dam' ! monsieur, le ma-
» tin j'avons tant de besogne ! au lieu qu'à c't' heure
» on est pus libre... — C'est ça ; et moi je ne serai
» plus libre de dîner. »

Rongin a pourtant suivi Jean-Claude, qui trouve sa femme dans son pavillon. Nicolas embrasse sa mère, puis va jouer dans le jardin, où il s'amuse

mieux que dans une chambre. Le concierge s'est assis contre la fenêtre, où il mange, tout en bougonnant. Catherine propose à son mari d'aller se promener ; mais Jean-Claude aime mieux se reposer. Il s'assied près de sa femme, et la conversation s'engage.

Quand, au lieu d'être ensemble toute la journée, on ne se voit plus que rarement, on trouve mille choses à se dire ; c'est ce qui arrive aux deux époux, qui sont tout surpris de ne plus bâiller l'un devant l'autre, comme cela leur arrivait auparavant. Et quoique Rongin répète toutes les cinq minutes : « Monsieur Jean-Claude, je n'ai pas encore dîné, » les paysans continuent de bavarder.

Pour tuer le temps, Rongin s'est levé ; il regarde par la fenêtre, et aperçoit Nicolas, qui est monté sur un abricotier, dont il a déjà cassé deux branches. « Bon ! » se dit le concierge, « qu'il casse les » arbres ; qu'il mange les fruits... Tant mieux !... » Plus ces gens-là feront de sottises, plus j'aurai » l'espoir d'en être débarrassé... Je voudrais voir ce » petit drôle-là casser tous les carreaux de la mai- » son... Si j'osais, je les casserais moi-même, et je » dirais que c'est lui. »

Tout en regardant Nicolas, Rongin a fort bien entendu que les époux s'embrassaient ; mais il ne s'est pas retourné, il s'est dit : « Puisque monsieur » veut qu'on embrasse sa nourrice et qu'on la fasse » rire... il est servi à souhait ! »

Cependant, las de regarder dans le jardin, le concierge va reprendre sa chaise. Il s'aperçoit alors que madame Jean-Claude est assise sur les genoux de son mari.

Rongin devient violet « Qu'est-ce que cela signi-
» fie ! » s'écrie-t-il en s'approchant des villageois.

« — Quoi ? » dit Catherine sans se déranger et en regardant Rongin en riant.

« — Oui, quoi ? » dit à son tour Jean-Claude en continuant de faire sauter sa femme sur ses genoux.

« — Comment ! quoi ?... Quelle est cette position
» que vous prenez pendant que je regarde à la fenê-
» tre ? Pourquoi n'êtes-vous pas restés chacun à vo-
» tre place ?

» — Ah ben !... v'là une autre bêtise à présent, » dit Catherine ; « n'allez-vous pas me faire un crime
» de ce que je m'asseyons sur les genoux de mon
» homme?...Comme s'il y avait du mal à c'qui m'fasse
» sauter... Ça m'amuse, moi... Fais-moi sauter,
» Jean-Claude. Tiens, not' maître a dit qu'il nous
» permettait des caresses innocentes. Si on écoutait
» monsieur le portier, faudrait rester comme les
» *estatues* de la cour...Ah ben ! l' pus souvent !... »

Rongin ne dit plus rien ; il se contente de marcher de long en large dans la chambre, sans ôter les yeux de dessus les deux époux. Mais, lorsqu'enfin Jean-Claude est parti avec le petit Nicolas, Rongin se rend près de M. Adrien, et l'aborde d'un air pénétré.

« Monsieur, » dit le concierge, « quoique vous
» montriez peu de confiance dans mes rapports, je
» crois de mon devoir de vous en faire encore un.—
» Parlez, Rongin. — Jean-Claude est venu voir sa
» femme tout à l'heure... car, Dieu merci ! la nour-
» rice reçoit plus de visites que monsieur. — Après,
» Rongin. — J'ai suivi Jean-Claude comme mon-
» sieur l'exige... Eh bien ! monsieur, croiriez-vous
» que devant moi, en ma présence... — Achevez,

» Rongin... — Catherine a osé s'asseoir sur les ge-
» noux de son mari, qui l'a fait sauter fort long-
» temps. »

M. Adrien a visité sa tabatière; après avoir prisé, il dit: « Vous n'avez pas vu autre chose?...—Autre » chose!... Qu'est-ce que monsieur veut donc que » je voie... O temps! ô mœurs!... — Apprenez, » Rongin, que tous les jours un mari peut prendre » sa femme sur ses genoux, sans que cela tire à » conséquence... Il n'y a même pas besoin d'être » marié pour cela...Vous ne connaissez donc pas les » jeux innocens? le *colin-maillard assis?*...Vraiment, » mon pauvre Rongin, vous vous tourmentez à tort, » vous êtes trop vétilleux!... Si Jean-Claude fait » sauter sa femme sur ses genoux, c'est pour rire, » pour plaisanter; et, comme je vous l'ai déjà dit, » je suis bien aise que la nourrice soit gaie.

» — C'est différent, monsieur, » répond Rongin. Et il regagne sa loge en se disant: « Que la peste » m'étouffe si je te fais encore un rapport... Nous » verrons quelles seront les suites de ces petites » sauteries-là. »

CHAPITRE VI.

UTILITÉ DES TABATIÈRES.

Le temps s'est écoulé, et, tout en murmurant, tout en se plaignant de sa condition, Rongin a continué de surveiller la nourrice; car il s'aperçoit que chaque jour sa surveillance devient plus importune à Catherine, et c'est une raison pour qu'il soit plus vigilant que jamais.

Jean-Claude vient au moins deux fois par semaine rendre visite à sa femme. Le fermier est habitué à la compagnie du concierge, quelquefois même il lui apporte une galette ou un flan fait à la ferme. Ces manières ont adouci l'humeur de Rongin, qui, tout en mangeant le flan ou la galette, daigne faire la conversation avec Jean-Claude, auquel il parle politique; et le paysan l'écoute d'un air respectueux et sans oser l'interrompre, quoiqu'il ne comprenne pas un mot à ce que le concierge lui dit.

Mais ces conversations n'amusent pas Catherine; il en résulte que les visites de son mari ne lui procurent plus que de faibles distractions. Celles de Bertrand et de Lucas, qui ne causent jamais avec Rongin, lui sont bien plus agréables. Mais le farinier

et le maréchal ne s'habituent pas à avoir sans cesse un surveillant derrière eux; leurs visites deviennent plus éloignées, plus courtes; la pauvre Catherine ne rit plus aussi souvent qu'autrefois, et Rongin en est enchanté, parce qu'il se flatte que la paysanne abandonnera son emploi.

L'intérêt, si puissant sur les paysans, quoique ce soient des gens de la nature, l'intérêt retient Catherine près de son nourrisson. M. Tourterelle voudrait bien distraire la jolie fermière; mais depuis que madame Adrien n'est plus retenue dans sa chambre, il devient fort difficile à l'ami de la maison d'aller faire l'aimable près de la nourrice. La langoureuse Céleste aime qu'on lui fasse la cour; M. Tourterelle n'est pas un petit-maître bien léger, bien svelte; mais il est aux petits soins, il est assidu et galant près de madame. Il lui parle modes, toilette.... C'est un sujet de conversation si intéressant pour une femme coquette! et M. Adrien ne sait plus parler à sa femme que plan d'éducation, jeux gymnastiques ou instinct animal. Madame aime mieux se promener en s'appuyant sur le bras de M. Tourterelle, qui lui lit le *Journal des Modes*, qu'en écoutant son mari, qui lui explique comment il veut faire de son fils un Milon de Crotone; et quand madame se promène dans son jardin, ce n'est jamais du côté du pavillon de la nourrice qu'elle dirige ses pas, parce qu'elle pourrait entendre son fils crier et que cela lui ferait mal aux nerfs.

L'hiver est venu, et Rongin a lu à Catherine les *Contes de la mère l'Oie*, quoiqu'il se fût promis de n'en rien faire et de quitter plutôt sa place. Mais que de choses on se promet et que l'on ne tient pas!

Combien d'hommes reculent devant leurs résolutions! A quoi bon toutes ces fausses bravades? tous ces sermens de conduite à venir?..... Pouvons-nous répondre des événemens, pouvons-nous même répondre de nous?

Les deux cousins viennent bien. Le petit Edmond est moins gros, moins fort que le nourrisson de Catherine, mais si le lait de sa mère ne lui donne pas d'aussi vives couleurs que celui de la fermière, les soins qu'il reçoit le préservent de mille accidens funestes à l'enfance, et cela vaut bien quelques pelottes de graisse.

M. Adrien est fier quand il tient son gros poupard dans ses bras. Lorsqu'il regarde le fils de son frère il sourit d'un air moqueur, et dit : « Le mien n'est » pas mince et délicat comme cela!... » M. Rémonville lui répond : « Mon fils se porte bien, c'est tout » ce qu'il faut. — Je ne conseille pas à votre petit » Edmond de lutter avec Adam. — J'espère que mon » fils ne se battra pas à coups de poings. »

Huit mois se sont écoulés depuis la naissance des deux garçons. Les beaux jours sont revenus; mais le farinier et le compère ne font que de rares visites à la nourrice. Cependant Catherine qui ne riait plus, Catherine qui semblait chaque jour plus chagrine d'avoir quitté sa ferme, et qui parlait même quelquefois d'y retourner, ce qui était tout l'espoir de Rongin, Catherine a de nouveau repris sa bonne humeur, elle est redevenue gaie, joyeuse comme autrefois, et elle recommence à rire au nez du concierge.

Celui-ci ne sait à quoi attribuer ce changement qui renverse ses espérances. Il redouble de vigi-

lance : la nourrice ne reçoit aucune visite sans qu'il soit présent; il ne regarde même plus à la fenêtre, de crainte qu'il ne se passe quelque chose d'inconvenant derrière son dos. Mais Catherine ne cherche plus à prolonger les visites qu'on lui fait, et au lieu d'engager Jean-Claude à venir souvent, elle lui recommande maintenant de ne point s'absenter trop fréquemment de la ferme.

« Il y a quelque chose là-dessous, » se dit Rongin. « Catherine est une commère qui aime trop la so-
» ciété et les fleurettes pour avoir pris son mal en
» patience... Il y a quelque intrigue sous jeu... Pour-
» tant je suis toujours là dès qu'on vient la voir, et
» j'écoute même ce qu'on lui dit. »

Mais si Rongin était près de Catherine dès qu'il lui arrivait une visite, il ne surveillait pas la paysanne lorsqu'il n'y avait point d'étranger dans la maison; M. Adrien n'avait pas pensé à cela parce que, comme dit le bon La Fontaine : « On ne s'avise jamais
» de tout. »

On doit se rappeler un certain François, jardinier et palefrenier de la maison, celui qui est parvenu à rattraper l'âne et à faire entrer la nourrice chez son maître. C'est un garçon qui n'a que dix-huit ans, mais qui est aussi bel homme que Bertrand le farinier. Jusqu'à l'arrivée de Catherine, François n'avait été occupé que du soin de ses fleurs, de ses arbres et de ses légumes. Mais la vue de la belle fermière a donné à ses idées une autre direction.

François est devenu rêveur, l'image de Catherine le poursuit sans cesse : il la voit dans ses laitues pommées, il la voit encore en regardant ses abricots. Mais François n'ose pas aller souvent rôder autour

de la nourrice; d'abord parce qu'il est timide, ensuite parce qu'il a vu plusieurs fois Bertrand et Lucas rire avec elle, et que cela lui a donné beaucoup d'humeur.

Catherine a bien remarqué que le jardinier était beau garçon et bien bâti; mais comme François passait près d'elle en baissant les yeux et sans s'arrêter, elle s'était contentée de dire: « Il a l'air d'un grand serin. »

Depuis que Bertrand et Lucas viennent moins souvent, François a repris courage, et lorsque les beaux jours renaissent, il se rapproche de Catherine, il la regarde, et ne baisse plus les yeux quand elle l'examine; il se hasarde même à lui sourire, et Catherine commence à ne plus lui trouver l'air aussi serin.

C'est toujours lorsque la nourrice est seul danse le jardin que François se rapproche d'elle. Cependant il n'a pas encore osé lui dire tout ce qu'il pense; mais un jour qu'il est venu en déjeunant rôder près de la paysanne, et que, tout en se fourrant dans la bouche un énorme morceau de pain et de fromage, il a poussé un gros soupir, Catherine entame elle-même la conversation en lui disant:

« Est-ce que vous étouffez?... — Ah! oui... Mais » c'est pas c' que je mange qui fait ça... — Vous avez » donc queuque chose?... — Ah, oui!... j'ons queuque » chose... et c'est même ce qui m'ôte l'appétit!... »

En disant cela, le jardinier se fourre dans la bouche le restant d'une livre de pain.

« Tiens!... Eh ben! mais si vous êtes malade, il » faut vous faire purger. — Ah, non!... Je ne suis » pas malade si vous voulez... mais j'ons queuque » chose. — Vous ne savez donc pas ce que c'est que

» vot' queuque chose ? — Ah, non !... c'est-à-dire, si » fait !... C'est pourtant depuis vot' arrivée dans la » maison que ça m'a pris... et que j' deviens bête, » mais bête !... Oh ! oh ! j' crois que ça m'augmente » tous les jours !.. »

Catherine se met à rire, car elle commence à comprendre François. Les femmes entendent à demi-mot, et quelquefois même lorsqu'on ne parle pas. François s'enhardit en voyant rire Catherine, il s'approche d'elle, rit à son tour, puis se permet de lui pousser le genou. A cela, Catherine répond par une bonne tape sur l'épaule; alors le jardinier est enchanté, et il s'écrie : « Eh ben !... foi d'homme ! » v'là déjà mon queuque chose qui va mieux ! — » Pardi ! » répond la nourrice, « c'est si agriable de » rire et de *jousser !*... Moi, j' commence à maigrir » dans c'te maison, parce que je sommes presque » toujours seule, et que je m'ennuie. — Ah ben ! si » vous l' permettez, tous les soirs quand j'aurons » fini mon ouvrage, j' viendrons vous trouver, et » nous *jousserons* ensemble. — Ben volontiers... » Pardi ! nous aurions dû commencer plus tôt. »

François est exact à tenir sa promesse. Chaque soir il vient trouver Catherine; c'est ordinairement l'heure où le petit Adam repose; la nourrice en profite pour aller dans le jardin avec François, et c'est depuis que madame Jean-Claude *jousse* avec le jardinier, que sa gaîté est revenue.

Mais Rougin, qui a pris l'habitude de surveiller Catherine quand elle reçoit des visites, pense qu'il ne ferait peut-être pas mal de l'épier aussi quand on la croit seule; le concierge donnerait un de ses romans d'Anne Radcliff pour trouver la nourrice en

faute ; il présume qu'alors on en prendrait une autre, et, comme toutes les nourrices ne sont pas jolies, il se flatte qu'une laide ne recevrait personne, et qu'il pourrait reprendre sa douce existence d'autrefois.

Voilà donc le concierge qui, après avoir été espion par force, le devient volontairement. On se forme à tout.

Et M. Rongin va rôder dans le jardin, autour du pavillon de la nourrice ; se cachant derrière un arbre où un buisson, dès qu'il entend parler ou marcher, tout en murmurant : « Faut-il qu'avec mon » éducation, je sois obligé de moucharder !... C'est » cette maudite nourrice qui en est cause !... Je ne » serai heureux que si je parviens à la faire chasser. »

Rongin ne tarde pas à s'apercevoir que François vient fort souvent près du pavillon ; quand Catherine est à sa fenêtre, le jardinier lui sourit, et la nourrice lui rend ce sourire d'une façon très-familière. Un soir enfin, le concierge aperçoit Catherine et François se promenant dans une allée bien sombre, il entend rire madame Jean-Claude, il croit voir que François lui presse la taille, et le concierge se frotte les mains en se disant : « Bon..... bon..... » voilà ce dont je me doutais..... une intrigue..... » Pauvre Jean-Claude !... qui a mis sa femme ici » pour être plus tranquille !... C'est bien la peine de » me la faire épier le jour pour que le soir... Ah ! mon- » sieur François, vous en contez à la nourrice... Je » me suis toujours méfié de ce garçon-là... il n'avait » aucun respect pour moi. »

François et Catherine ont continué de marcher, ils entrent dans un quinconce très-épais et s'y asseyent. Le concierge les a suivis de loin, il écarte le

feuillage, en faisant le moins de bruit possible, pour tâcher de voir ce que font les deux causeurs; il ne voit pas bien distinctement, parce que l'endroit est couvert; mais il saisit de temps à autre quelques mots d'une conversation qui paraît être très-animée et qui dure assez long-temps. Rongin a la patience d'attendre qu'elle finisse; il voit alors Catherine s'éloigner d'un côté, et François d'un autre en murmurant tout bas : « A demain. »

Rongin quitte alors sa cachette, il se dirige vers la maison en se disant : « Allons faire mon rapport; » je me flatte que cette fois on y aura égard. »

Cependant, au moment d'entrer chez son maître, le concierge s'arrête et dit : « Monsieur serait capa- » ble de prétendre encore que je me suis trompé .. » Pour le convaincre il vaut mieux qu'il voie par ses » yeux... On s'est donné rendez-vous pour demain... » attendons à demain. »

La journée du lendemain s'écoule lentement au gré du concierge, quoiqu'il savoure d'avance le plaisir qu'il éprouvera le soir en se vengeant de Catherine; si la vengeance est le plaisir des dieux, il paraît qu'elle est aussi celui des portiers; je crois même le proverbe faux : il y a plus de fiel dans la basse classe que parmi les gens bien élevés, et c'est nous donner une triste idée des habitans de l'Olympe que de nous les montrer comme très-rancuniers.

Enfin l'heure est arrivée. M. Rongin quitte doucement sa cour; il rabat sur ses yeux la visière de sa casquette, croyant peut-être que cela le rend invisible, et se glisse dans le jardin; il passe près du pavillon de la nourrice, la fenêtre est entr'ouverte;

il regarde... personne dans la chambre que l'enfant qui dort dans son berceau.

« Elle est déjà au rendez-vous, » se dit Rongin; et aussitôt il arpente le jardin et se rend au quinconce. En approchant des arbres touffus, il marche à pas de loup et retient sa respiration; bientôt il voit remuer le feuillage et entend chuchoter.

« Ils y sont! » se dit Rongin, et là-dessus le voilà, retrouvant la légèreté de son adolescence, qui court vers la maison et pénètre dans le petit salon du rez-de-chaussée, où il trouve M. Adrien commentant *l'Émile* de Rousseau.

« Qu'est-ce que c'est? » dit M. Adrien en quittant avec humeur son livre... « Ah!... c'est vous, Ron-
» gin... Que voulez-vous?... Vous êtes en sueur...
» c'est donc quelque chose de bien pressé? »

Après avoir repris sa respiration, Rongin répond enfin : « Oui, monsieur... ouf!... Il est vrai que je
» n'avais jamais couru ainsi, depuis la révolution...
» Monsieur, j'ai à vous apprendre des choses... —
» Encore un rapport, Rongin; et contre Catherine,
» je gage!... Vraiment, je ne sais quelle animosité
» vous excite contre cette villageoise... Mais mon
» Adam est très-bien portant, et je vous déclare...
» — Monsieur, cette fois-ci je vous ferai voir... vous
» n'en croirez que vos yeux... Écoutez donc, mon-
» sieur : vous m'avez donné une terrible responsa-
» bilité, veiller sur une femme!... et après cela s'il
» arrive un malheur vous me le mettrez sur le dos...
» Ça ne serait cependant pas ma faute, monsieur...
» car enfin je ne suis avec Catherine que lorsqu'il lui
» vient des visites du dehors. Mais quand elle jase
» avec François, quand elle se promène avec lui à

» la brune, quand ils s'asseyent dans le plus épais
» du quinconce... quand ils se pincent... quand ils...
» — Que dites-vous, Rongin?..... François, mon
» jardinier... dans ma propre maison... Un de mes
» serviteurs oserait... — Il ose; oui, monsieur :
» c'est ce dont je suis certain, et si vous voulez vous
» en assurer par vous-même, ayez *celui* de me sui-
» vre... Ils sont au même endroit et dans le quin-
» conce... c'est le lieu de leur rendez-vous ordinaire...
» nous pourrons les surprendre. — Pardieu! je suis
» curieux de voir cela. »

M. Adrien prend sa tabatière et suit le concierge, qui s'avance avec cet air de confiance que donne la certitude du succès; cependant, en approchant du quinconce, Rongin ralentit le pas et marche sur la pointe du pied pour ne faire aucun bruit. M. Adrien imite son domestique, et ces messieurs arrivent ainsi tout contre les arbres épais qui entourent le banc de verdure; ils s'arrêtent alors, et Rongin dit bien bas à son maître :

« Ils sont là... je viens encore d'entendre soupi-
» rer... — Ah!... ils ont soupiré, Rongin? — Oui,
» monsieur... Maintenant, si vous m'en croyez, il
» faut nous présenter brusquement. — Un moment,
» Rongin. Diable!... réfléchissons d'abord : il y a
» deux partis à prendre, à la rigueur il y en aurait
» même trois : nous pourrions les attendre... nous
» pourrions tâcher de les voir... ou nous pouvons
» fondre sur eux comme la foudre... Il s'agit de sa-
» voir lequel de ces trois moyens il est plus conve-
» nable d'employer. »

M. Adrien tire alors sa tabatière, probablement pour tâcher d'y puiser une heureuse inspiration; en

s'ouvrant, la maudite boîte fait son bruit accoutumé, au grand désespoir du concierge qui murmure: « C'est bien la peine de prendre des précautions! » Mais M. Adrien ne fait pas attention à cela. Après avoir bien joué de la trompette avec sa tabatière, il s'écrie: « Décidément, il faut les surprendre brus- » quement! »

Aussitôt M. Adrien fait le tour des arbres, trouve l'entrée du berceau, y pénètre suivi de Rongin, et voit devant lui.... la langoureuse Céleste et son ami Tourterelle, qui, quoique un peu troublés, sont assis à une distance fort respectueuse l'un de l'autre.

M. Adrien part d'un éclat de rire en s'écriant: « Ma femme!... » et Rongin frappe du pied en se disant: « Allons!... c'est encore moi qui aurai » tort!...

» — Qu'est-ce donc, monsieur?... Qu'avez-vous » à rire? » demande madame d'une voix émue, tandis que Tourterelle murmure en regardant le gazon: « Ah! c'est vous, mon cher ami.... nous prenions le » frais, comme vous voyez....

» — Ah! ah! ah!... c'est trop drôle!... » reprend M. Adrien. «—Mais quoi donc, monsieur? — Figu- » rez-vous, madame, que je venais ici en tapinois, » et guidé par Rongin, qui m'assurait que je ver- » rais.... Ah! ah! ah!... — Comment, monsieur? » que disait ce domestique? — Il disait.... parbleu! » il m'avait même assuré que nous surprendrions » *in flagrante delicto*....— Qui donc, s'il vous plaît? » — Catherine.... la nourrice de notre fils, madame, » avec François, le jardinier. »

Madame paraît respirer plus à son aise, et l'ami

Tourterelle commence à regarder autre chose que le gazon.

« Et sur quoi le concierge fondait-il ses accu-
» sations? » dit madame Adrien.

« — Madame, » dit Rongin d'un air confus,
« madame doit savoir que je ne suis pas homme à
» dire une chose.... pour une autre.... et que je
» n'étais pas élevé pour....— Je ne vous demande
» pas où vous avez été élevé : pourquoi accusez-vous
» la nourrice? — C'est que je l'ai guettée, je l'ai
» suivie depuis quelques mois, et j'ai vu que... —
» Taisez-vous, monsieur, je suis certaine que vous
» rêvez!... suspecter une femme mariée!... Fi,
» monsieur, fi!... C'est indigne, cela!...

» — Il est certain, » dit Tourterelle en se levant,
« que, quand il s'agit d'une femme mariée.... on ne
» doit jamais rien dire!...

» — D'ailleurs, » reprend M. Adrien, « voilà au
» moins le sixième rapport qu'il me fait contre cette
» brave femme.... et sur des choses fort insigni-
» fiantes, dont il faisait des monstres... Je gage que
» c'est de même aujourd'hui!...

» — Et pendant que vous épiez et que vous
» guettez cette bonne nourrice, » dit madame, « qui
» est-ce qui garde notre maison, monsieur?...

» — Ma femme a raison, M. Rongin : hormis les
» visites des amis de Catherine que je vous ai dit
» d'accompagner, vous ne devriez jamais quitter
» votre porte.

» — Quand je suis venu, » dit Tourterelle, « la
» grille était ouverte, et il n'y avait personne dans
» la cour.... C'est très-imprudent.... quelque vo-
» leur pourrait s'introduire.

» — Monsieur Rongin, que cela ne vous arrive » plus, je vous en prie, sinon je serai obligé de » prendre un autre concierge. »

En disant cela, M. Adrien suit sa femme, qui sort du quinconce avec Tourterelle.

Rongin reste quelques momens atterré; enfin il regagne sa loge, en murmurant : « Ah !... sans la » tabatière !... »

CHAPITRE VII.

ADAM CHANGE DE NOURRICE.

Depuis la scène du quinconce, Rongin ne se permet plus de quitter son poste que lorsqu'il arrive quelque visite à Catherine. Mais Lucas a cessé de venir, parce qu'il s'est marié, et que sa femme trouverait mauvais qu'il allât voir la belle nourrice. Bertrand a aussi discontinué de se rendre à la maison de M. Adrien : le farinier ne pouvait s'habituer à l'espionnage du concierge. Jean-Claude et quelques parens sont les seules personnes qui forcent encore Rongin à quitter sa cour : et pourtant la fermière, elle-même, leur recommande de ne pas se déranger trop souvent.

Il semblerait donc que Catherine ne s'ennuie plus chez M. Adrien. Cependant, quatre mois après la soirée du quinconce, la fermière, qui est redevenue, depuis quelques semaines, inquiète et rêveuse, annonce, un beau matin, au père de son nourrisson, qu'elle ne peut plus rester chez lui, ni continuer d'allaiter son fils.

M. Adrien fait un mouvement de surprise, prend du tabac, et dit à Catherine : « Nous sommes con-

» venus que vous nourririez mon fils tant que je le
» jugerais convenable. Quoique Adam soit très-ro-
» buste pour son âge, il a encore besoin de téter.
» Vous resterez donc chez moi, et vous continuerez
» vos fonctions. »

Catherine rougit et balbutie : « Monsieur... j' con-
» tinuerai, si vous l' voulez absolument.... Mais
» dame!... ça ne sera pas not' faute si... D'abord,
» j' sentons ben que j' couvons une maladie...

» — Si vous couvez quelque chose, c'est diffé-
» rent, ma chère. En effet, je vous trouve les traits
» tirés... les yeux cernés... Diable !... vous avez fort
» bien fait de me prévenir ;... mon fils pourrait ga-
» gner cela... Je vous défends à présent de lui donner
» encore de votre lait... Faites votre paquet... Moi,
» je vais sur-le-champ chercher une autre nour-
» rice... »

M. Adrien ordonne à François de seller sa jument, ce que le jardinier fait en soupirant, parce qu'il a entendu son maître dire qu'il allait chercher une autre nourrice. Rongin se frotte les mains, en se disant : « Catherine s'en va... Je crois que j'ai aussi
» bien fait de ne point la surveiller. »

M. Adrien est toute la journée absent, et Catherine commence à craindre d'être obligée de continuer ses fonctions, lorsque, sur les sept heures du soir, le maître de la maison revient au grand trot de sa jument, sur laquelle il tient en croupe une paysanne au teint cuivré, au nez épaté, et dont l'aspect est aussi revêche que celui de Catherine était agréable.

En voyant la nouvelle nourrice descendre de cheval, Rongin laisse échapper un sourire de satisfaction. Il espère qu'on ne le fera pas surveiller celle-là.

L'ami Tourterelle, qui est presque toujours là, quitte un moment la causeuse de madame pour venir examiner la nouvelle venue; il ne peut s'empêcher de dire : « Elle est bien laide!...

» — C'est vrai, » dit M. Adrien ; « elle n'est pas » jolie... mais elle est forte... solide... Mon fils a un » an; il se porte bien ; mais il lui faut encore quel- » qu'un en état de le continuer dans ses belles dispo- » sitions. Et puis j'avais besoin, sur-le-champ, » d'une nourrice, et je n'ai trouvé que celle-ci, » qui est de Saint-Éloi. —Pourquoi renvoyez-vous » cette belle Catherine? —Parce qu'elle couve une » maladie... Elle-même m'en a prévenu... et je ne » veux pas d'une nourrice malade. »

Catherine a pris son paquet; elle a reçu son argent, elle fait ses adieux à ses maîtres, et retourne trouver Jean-Claude, qui ne comprend rien à la conduite de sa femme, surtout lorsqu'elle lui dit, en se jetant dans ses bras, qu'elle n'a pu se priver plus long-temps de ses caresses. La fermière n'avait pas habitué son mari à tant d'amour.

« C'est dommage ! » a dit Tourterelle en voyant s'éloigner Catherine. « C'est bien heureux ! » a pensé Rongin. François s'est contenté de soupirer, et de retourner à ses laitues. Quant à madame Adrien, peu lui importe ce qui se passe hors de son boudoir. Pourvu qu'elle y soit tranquille, et n'entende pas les cris de M. Adam, c'est tout ce qu'elle demande.

Marguerite, c'est le nom de la nouvelle venue, est installée dans le pavillon.

« Faudra-t-il que j'accompagne ceux qui vien-

» dront la voir ? » demande, d'un air goguenard, le concierge à son maître.

« — Eh ! pourquoi pas ? » répond M. Adrien. « Vous devez faire pour celle-ci comme pour l'au- » tre. Marguerite est prévenue de cela. Je lui ai éga- » lement intimé mes conditions ; elle a juré de s'y » soumettre.

» — Pour celle-ci, » se dit Rongin, « je ne crois » pas qu'on me dérange souvent. Il faudrait avoir » le diable au corps ! »

Le concierge ne s'est pas trompé, il ne vient pour toute visite à Marguerite que celle de son mari ; mais c'est un homme déjà âgé, et il ne va que fort rarement dire un bonjour à sa femme. Lorsque cela arrive, Marguerite ne fait pas entrer son mari dans le jardin, elle le reçoit dans la cour et affecte de ne point s'éloigner de plus de quatre pas du concierge. Marguerite paraît fort sévère sur l'article de la sagesse ; elle ne plaisante jamais, pas même avec son mari. « A la bonne heure, » dit Rongin ; « voilà » une femme qui a des principes !... qui ne me rit » pas au nez... qui me salue respectueusement tou- » tes les fois qu'elle passe devant moi. Quel dom- » mage que nous ne l'ayons pas eue en premier pour » le fils de monsieur ! »

Le petit Adam ne semble pas trouver sa nouvelle nourrice à son goût ; avec elle il pleure et crie beaucoup plus souvent. L'enfant regrette Catherine, à laquelle il était habitué. Peut-être regrette-t-il aussi ces beaux yeux noirs, cette jolie bouche qui lui souriait sans cesse. A tout âge on est sensible aux charmes de la beauté ; elle inspire plus d'amitié, plus de confiance que la laideur : c'est quelquefois

une injustice ; mais quand nous sommes grands nous sommes souvent injustes ; on est donc bien excusable de l'être étant petit.

Quatre mois s'écoulent, Marguerite paraît remplir tous ses devoirs avec la plus scrupuleuse exactitude. François n'a aucune envie de rôder près de son pavillon, et Tourterelle se garde bien d'aller voir le petit nourrisson. M. Rongin lit donc à son aise ses vieux bouquins ; il n'y a que l'enfant qui continue à crier et à pleurer ; mais quand un enfant est éloigné de sa mère, ses cris sont rarement écoutés.

Après une certaine nuit, pendant laquelle il n'a pu fermer l'œil, parce qu'il a lu *Lavater*, et qu'il se croit certain de pouvoir prédire les qualités de son fils, M. Adrien se lève au point du jour, empressé d'aller considérer son héritier, pour s'assurer si les traits de son visage répondent bien à l'horoscope qu'il en a tiré. Il sort de sa chambre en pantoufles et en robe de chambre. Tout le monde dort encore dans la maison, et la nourrice elle-même est sans doute livrée au sommeil ; mais M. Adrien ne pense pas devoir se gêner pour l'éveiller et se faire donner son fils qui commence à marcher, et avec lequel il se propose de faire le tour de son jardin.

M. Adrien se dirige donc vers le pavillon qui est maintenant habité par Marguerite. Le jour éclaire à peine autour de soi, tout est encore fermé. M. Adrien s'approche de la porte et se dispose à frapper ; mais il s'arrête, en entendant une voix rauque et forte prononcer ces mots. « Adieu, Marguerite : v'là le » jour... faut que j'aille à mon ouvrage... J'avons à » gâcher aujourd'hui. Je reviendrai après-demain » en sautant par-dessus le mur, comme à l'ordi-

» naire... — Prends garde de tomber encore sur les » salades, » dit Marguerite. « L' jardinier pourrait » guetter par là. — Bah! il croira que ce sont les » taupes qui ont remué la terre! »

Ces mots sont suivis de deux rudes baisers. M. Adrien est resté immobile, partagé entre la surprise et la colère. Mais on ne le laisse pas long-temps dans cette situation : on a ouvert la porte du pavillon, et un ouvrier maçon, en voulant sortir vivement, se jette le nez contre celui de la personne qu'il rencontre. M. Adrien veut arrêter le maçon; celui-ci, effrayé, se sauve à travers le jardin, marchant sur les plates-bandes, sautant par-dessus les rosiers, foulant aux pieds les belles tulipes cultivées par François; il parvient à trouver le mur de clôture, et disparaît par-dessus. M. Adrien revient au pavillon, où la revêche Marguerite, effrayée aussi du bruit qu'elle a entendu, est aux écoutes, en chemise, sur le seuil de la porte.

A l'aspect de son maître, la nourrice est pétrifiée. A la vue de Marguerite en chemise, M. Adrien s'écrie : « A qui se fier désormais, puisque celle-ci même » fait de ces choses-là !... »

Marguerite veut forger une histoire, mais le fait était patent. Le papa est furieux d'avoir donné une telle nourrice à son fils; il laisse à peine à Marguerite le temps de s'habiller, de faire son paquet, et il la met à la porte de chez lui.

Les menaces de M. Adrien, les gémissemens de la nourrice ont éveillé toute la maison.

« Qu'y a-t-il donc? » demande madame en ouvrant à demi les yeux; « est-ce que monsieur ne » veut plus respecter mon repos? »

Monsieur arrive bientôt chez madame, tenant son fils dans ses bras, et il s'écrie : « Ma chère Céleste, » il n'y a plus de vertu, il n'y a plus de mœurs!... » Il y a long-temps que j'ai dit que le monde était » perverti... Je ne serais pas étonné qu'il y eût in- » cessamment un nouveau déluge... ou quelque » pluie de feu!

» — Comment, monsieur? Est-ce qu'il fait de » l'orage? » demande madame en ouvrant tout-à-fait les yeux. « — Non, madame. C'est la nouvelle » nourrice de mon fils... c'est Marguerite qui a fait » des siennes.—Encore une histoire de nourrice!... » Mon Dieu, monsieur, vous avez bien du temps à » perdre!... — A perdre!... C'est fort heureux, » madame, que je me sois levé ce matin avant le » jour... J'ai surpris un misérable ouvrier... il venait » voir Marguerite en sautant par-dessus le mur... » une femme mariée! quelle horreur!...—Eh! mon- » sieur, que savez-vous s'il avait de mauvaises inten- » tions... si ces visites n'étaient pas innocentes? Il ne » faut jamais croire le mal, monsieur. — Oh, ma » foi! madame, vous avez trop de bonté... Je sais » ce que j'ai entendu... Au reste j'ai mis la nourrice » à la porte, et voilà encore le pauvre Adam sur mes » bras.—Eh bien! monsieur, cherchez-en une autre; » mais, pour Dieu, emportez cet enfant et laissez- » moi dormir! — Oui, ma chère amie... Vous ne » voulez pas écouter comme il dit bien : *Donne-moi* » *du nanan?* »

Pour toute réponse madame se retourne du côté de la ruelle, et monsieur s'en va en disant : « Ce sera » pour une autre fois. »

M. Adrien est rentré dans son cabinet, il pose son

fils sur le tapis, achève de s'habiller et appelle Rongin.

Le concierge est de fort mauvaise humeur de ce qu'on ait renvoyé Marguerite; il arrive en bougonnant. Son maître lui ordonne de veiller sur son fils et de ne point le quitter jusqu'à son retour.

« Je ne saurai pas tenir M. Adam, » dit Rongin; « je n'ai pas eu l'habitude de fréquenter les bonnes » d'enfans. — Asseyez-vous sur le tapis à côté de » lui, et tâchez de l'amuser... Je ne serai pas long- » temps... Il m'est venu une idée excellente... Ca- » therine n'est sans doute plus malade... elle pourra » revenir nourrir mon fils... Si elle a encore du lait, » nous sommes sauvés!

» — Ah! il veut reprendre Catherine, » se dit le concierge; « il ne manquerait que cela! Et me » faire garder des enfans à présent!... c'est n'avoir » aucun égard!... Oui, crie! crie! toi!... Attends, » je vais t'amuser!... »

Rongin prend le petit Adam, et lui administre le fouet en murmurant: « Si j'étais ta nourrice, tu » l'aurais tous les jours. »

M. Adrien est arrivé chez son fermier, il trouve Jean-Claude dans la cour de la maison. Le villageois quitte une oie à laquelle il tordait le cou pour venir au-devant de son maître.

« Bonjour, Jean-Claude, » dit M. Adrien; « tout » le monde se porte-t-il bien chez vous? — Oui, » monsieur, Dieu merci! ma femme et moi j' nous » portons ben, et mes enfans viennent comme des » champignons. — Fort bien. D'après cela je vois » que Catherine est tout-à-fait rétablie de cette ma- » ladie qui l'a forcée de s'éloigner de chez moi. —

» Une maladie... Ah ! jarni, monsieur, ça n'est pas
» pour une maladie qu'elle vous a quitté, c'est
» par amour pour moi... Voyez-vous? not' femme
» m'aime tant qu'elle n'a pu être plus d'un an sans
» me le prouver... — Comment ! c'est pour vous
» qu'elle a abandonné mon fils ! C'est fort ridicule.
» Et cette maladie qu'elle couvait? — Je n' savons
» pas si elle couvait chez vous; mais je savons ben
» qu'ici elle se dispose à nous donner un sixième
» enfant; et je m'flattons qu'il n'était pas commencé
» quand elle est revenue...—Que dites-vous? Votre
» femme serait enceinte ?—De quatre grands mois,
» sans vous commander, et elle est déjà joliment
» ronde. — Et moi qui venais la rechercher pour
» nourrir Adam. — Çà ne se peut pas pour le quart
» d'heure, mais d'ici à huit ou neuf mois, si vous
» en aviez queuque petit nouveau... sans vous
» commander... »

M. Adrien s'éloigne fort mécontent, en disant :
« Ces paysans ne savent faire que des enfans !... Moi,
» je n'en veux qu'un; mais j'espère en faire un homme
» d'un genre particulier... un homme d'un naturel
» rare... C'est bien cruel qu'il faille d'abord le faire
» téter! les hommes devraient naître avec des dents,
» et être en état de manger une côtelette le jour de
» leur baptême. »

Tout en se disant cela, M. Adrien reprend le chemin de sa demeure. Il trouve Rongin assis sur le tapis, et le petit Adam se tenant fort tranquille à côté de lui, parce que, pour faire cesser ses cris, le concierge lui a plusieurs fois donné le fouet; moyen nouveau pour l'enfant, mais qui avait produit beaucoup d'effet.

« Comme ce petit garçon est déjà sage! » dit M. Adrien. « Bravo, Rongin! je vois que vous avez » su l'amuser.— Oui, monsieur, je l'ai tant amusé » qu'il s'en souviendra, j'espère. — C'est fort bien : » plus tard il vous en saura gré ; les enfans n'oublient » jamais ce qu'on fait pour eux; ils ont plus de » mémoire que les hommes. »

Le concierge se contente de s'incliner en disant : « Monsieur ne ramène pas Catherine? — Non, elle » s'avise d'être encore grosse... — Hum! je *m'en* » *avais* douté, » murmure Rongin entre ses dents.

« Rongin, mon ami Tourterelle est-il venu ce » matin? — Oui, monsieur; je crois qu'il prend le » chocolat avec madame. — Ils sont bien heureux » d'avoir le temps de déjeuner!... Allez dire à Tour- » terelle qu'il vienne dans mon cabinet le plus tôt » possible; j'ai à lui parler. »

Le complaisant ami arrive au bout de cinq minutes, encore tout barbouillé de chocolat; M. Adrien lui montre son fils, en s'écriant : « Vous » savez ce qui m'arrive.

» — Non... je ne sais rien, » répond le petit homme en s'essuyant la bouche. « — Quoi! ma » femme ne vous a pas dit... — Elle m'a dit que, » n'en ayant plus à la vanille, nous en prendrions de » santé ce matin... — Véritablement, Céleste s'oc- » cupe plus de son chocolat que de son fils!... C'est » bien heureux que je sois là! Mon ami, Adam est » de nouveau sans nourrice. — Bah! — Cette Mar- » guerite recevait en secret la nuit un maçon! Vous » conviendrez qu'il fallait que ce drôle-là aimât les » peaux jaunes et les nez épatés. — Mon ami, ne » jugeons pas sur l'apparence; elle avait peut-être

» quelque chose de bien. — Mais, mon cher Tour-
» terelle, voilà un innocent qui pâtit pour les cou-
» pables... J'ai fait chercher, demander dans les
» environs une remplaçante à Marguerite ; on
» ne me trouve rien. — Est-ce que votre fils n'est
» pas assez grand pour s'en passer ? Il a déjà l'air
» d'un homme. — C'est un homme de seize mois, et
» il en vaut bien deux comme son cousin Edmond
» qui a le même âge... Pauvre Edmond !... c'est
» mince, c'est grêle, c'est pâle... Mon fils a l'air
» d'un bœuf à côté de lui. Malgré cela je veux qu'il
» tète jusqu'à deux ans ; ça entre dans mon plan
» d'éducation. Voyons, Tourterelle, où trouverons-
» nous de quoi sustenter Adam ? »

Tourterelle se gratte l'oreille et regarde au plafond pour avoir l'air de réfléchir, mais il se contente de voir les mouches voler.

Au bout de quelque temps M. Adrien se frappe le front et s'écrie : « J'ai trouvé... Comment diable
» n'y ai-je pas pensé plus tôt ?... Rien ne m'empêche
» de donner à mon fils une bête pour nourrice !...
» — Une bête ! » dit Tourterelle en fixant son ami
» d'un air surpris. « — Eh ! oui... une bête : est-ce que
» Romulus et Rémus n'ont pas été nourris par une
» louve ? »

Tourterelle recule brusquement sa chaise en s'écriant : « Vous allez faire venir une louve dans
» votre maison ! — Non !... Oh ! je n'en connais
» point d'apprivoisée. Mais Jupiter, par qui fut-il
» allaité ? par une chèvre, par *Amalthée ;* eh bien !
» mon fils finira comme Jupiter a commencé, il
» tétera une chèvre, mon ami. »

Tourterelle rapproche sa chaise en disant : « A la

» bonne heure une chèvre!... oui, c'est un animal » espiègle, mais qui n'est pas dangereux. »

Comme il était plus facile de se procurer une chèvre qu'une villageoise, dès le même soir la nouvelle nourrice du petit Adam était installée dans la maison. On ne lui donne pas pour demeure le pavillon du jardin, mais un joli petit réduit qu'on lui arrange exprès dans la cour en face du concierge; et Rongin, qui se flattait de ne plus avoir personne à surveiller, a ordre de ne point perdre de vue la nouvelle Amalthée, et de suivre les pas du petit Jupiter toutes les fois qu'il jouera avec sa nourrice.

CHAPITRE VIII.

LES ENFANS GRANDISSENT.

Les aventures arrivées aux nourrices du petit Adam nous ont fait négliger son cousin ; mais dans la demeure de M. Rémonville peu d'événemens venaient troubler la vie que l'on menait. La jeune mère allaitait son fils et le voyait croître sous ses yeux. Le plaisir qu'elle goûtait à entendre ses premiers mots, à recevoir ses caresses, la dédommageait amplement des fatigues qu'il lui fallait éprouver. M. Rémonville unissait ses soins à ceux de sa femme ; il guidait les premiers pas du petit Edmond ; il ne pensait pas qu'un père pût être jamais ridicule en portant son enfant dans ses bras.

La première enfance d'Edmond s'écoulait donc sans trouble, sans orage, comme l'existence de ses parens. Heureux les gens dont on n'a rien à dire !... Pour eux la vie est calme et douce : c'est un clair ruisseau qui ne sort jamais de son lit.

Dans la maison voisine on menait une vie plus agitée : madame Adrien aimait la société, celle de l'ami Tourterelle lui semblait quelquefois monotone. Madame voulait qu'on lui fît la cour ; mais une co-

quette ne se contente pas d'entendre une seule personne lui dire qu'elle est ravissante, il lui faut des distractions, et pour complaire à sa femme M. Adrien invitait les notabilités de Gisors à venir dîner chez lui.

Si madame aimait le monde, monsieur, tout en affectant d'en faire peu de cas, était bien aise de montrer son fils aux habitans des environs. Le petit Adam était frais, robuste et gai; sa dernière nourrice avait parfaitement achevé ce que les autres avaient commencé. L'enfant aimait beaucoup sa chèvre, et, quoique depuis long-temps il pût s'en passer, il ne voulait pas se promener un instant sans elle. Rongin, qui avait l'inspection de la chèvre et de l'enfant, regrettait Marguerite et même Catherine; car il ne trouvait plus l'instant de lire ni de se reposer. Il avait essayé de faire des rapports contre la chèvre, il prétendait qu'elle donnait des coups de tête à l'enfant, ou qu'elle essayait de le mordre; mais ces calomnies n'avaient pu faire renvoyer *Amalthée*, parce que Adam pleurait quand on voulait l'en séparer.

Le temps marchait pour Adam comme pour Edmond. Déjà des jeux bruyans avaient remplacé les contes avec lesquels on nous berce; déjà de petites espièglerie, des réponses mutines faisaient pressentir les caractères. C'était chaque jour une nouvelle jouissance pour la tendre Amélie; une bonne mère compte avec fierté les années de ses enfans, sans s'inquiéter des rides que ces années amèneront sur son visage. Il n'en est pas de même d'une mère coquette; elle soupire en voyant sa fille devenir femme, elle accuse la vitesse du temps; l'une est toute aux

regrets du passé; l'autre aux jouissances de l'avenir.

Les deux cousins ne se ressemblaient pas; mais tous deux promettaient d'être bien. Edmond avait les traits plus délicats, les yeux plus doux, les cheveux moins noirs et la peau plus blanche que son cousin; mais Adam avait une figure ronde, des yeux très-vifs, une bouche riante et de belles couleurs.

Tous deux étaient gais, francs, et montraient un bon cœur. Edmond était moins tapageur qu'Adam, et celui-ci moins obéissant que son cousin. Peut-être était-ce déjà l'effet de la différence avec laquelle on les élevait. Adam, libre de faire ce qu'il voulait depuis le matin jusqu'au soir, ne pouvait contracter l'habitude de la soumission; tandis que Edmond était forcé d'obéir à ses parens.

En grandissant, les deux enfans trouvaient plus de plaisir à être ensemble. Nous ne sommes pas nés pour la solitude : à peine est-on en état de faire le plus petit projet, d'arranger une partie de jeu, qu'un camarade est une bien douce chose; c'est à lui qu'on est empressé de montrer les cadeaux qu'on a reçus; c'est avec lui seulement que l'on s'amuse. A cinq ans il nous faut un ami; il est vrai qu'on se bat souvent avec cet ami-là; mais si les querelles sont promptes, les raccommodemens sont faciles. En grandissant nous devenons plus rancuniers.

Pour plaire à leurs enfans, les parens se voyaient souvent. Jusqu'à l'âge de cinq ans la différence ne pouvait pas être bien sensible dans leur éducation. Tous deux étaient vifs, joueurs et gourmands. Mais M. Rémonville réprimait déjà ce dernier défaut dans Edmond, tandis que M. Adrien laissait manger Adam à sa fantaisie, en disant : « La nature le gui-

» dera, c'est le meilleur précepteur ; elle l'avertira » de ne plus manger quand il n'aura plus faim. » Probablement la nature guidait mal le petit Adam, car il avait souvent des indigestions.

Quand les enfans luttaient ensemble Adam était toujours vainqueur; à la course, à la corde, pour grimper sur les arbres, c'était encore Adam qui l'emportait sur son cousin. M. Adrien souriait en regardant son frère, et murmurait : « Je ne le lui ai pas » enseigné; c'est la nature qui a tout fait. »

Mais Edmond, habitué à recevoir les caresses de sa mère, à écouter déjà les leçons de son père, avait des manières plus douces, un ton plus aimable que son cousin ; il saluait les personnes qui venaient chez ses parens, au lieu de leur rire au nez comme le faisait Adam; il quittait le jeu quand sa mère le lui ordonnait ; il ne battait pas les domestiques qui tardaient à le servir, et il daignait répondre aux personnes qui lui parlaient.

M. Adrien disait : « Ils en feront un petit hypo- » crite... un cafard... Adam est bien plus franc. Il » ne vient pas toujours quand on l'appelle, mais il » vient quand ça lui fait plaisir. Il ne quitte pas le » jeu pour venir causer avec des étrangers, parce » qu'à son âge le jeu doit avoir plus de charmes » que la conversation. Enfin il pince parfois sa » bonne... C'est qu'il a deviné que les domestiques » sont faits pour servir. C'est un naturel char- » mant ! »

Quand un mendiant s'arrêtait devant la maison de M. Rémonville, en faisant entendre une voix plaintive, Edmond quittait le jeu, courait à l'office, et

allait porter à déjeuner au malheureux qu'il regardait d'un air attendri.

Voyait-il d'une fenêtre un pauvre lui tendre la main, Adam courait demander à son père quelques pièces de monnaie, puis il s'emparait d'un vase plein d'eau, il jetait les sous au pauvre; mais pendant que celui-ci se baissait pour les ramasser, Adam versait le contenu du vase sur la tête de celui qu'il venait de secourir, et riait aux larmes de la figure que faisait alors le mendiant.

Témoin plusieurs fois de ces espièglerie, M. Rémonville disait à son frère : « Votre fils gâte sa » bonne action ; vous devriez lui apprendre à respec- » ter le malheur. La manière d'obliger double le » prix du bienfait, et il me semble que la sienne ne » lui gagnera pas les cœurs.

» — Chacun son genre, » répondait M. Adrien; « mon fils aime à rire, même en faisant du bien, je » ne vois pas grand mal à cela. Il trouvera encore » beaucoup de gens disposés à endurer ses malices » pour recevoir son argent.—Mais on n'aura pour ses » dons aucune reconnaissance.—Et où avez-vous vu, » mon frère, que des obligés fussent reconnaissans? » J'ai donné bien des dîners, bien des fêtes, bien des » présens, et, au lieu de m'être utiles, tous ceux que » j'ai obligés se sont moqués de moi. Mon fils se » moque de ceux qu'il oblige; c'est bien plus » drôle, il me semble même que c'est plus lé- » gal. »

Quand Edmond a atteint sa cinquième année, son père juge convenable de commencer à l'instruire. L'enfant apprend à lire, à retenir des fables, et il a déjà moins de temps pour jouer avec son cousin.

Lorsqu'au milieu d'une partie de *cache-cache*, on vient chercher Edmond parce que c'est l'heure de travailler, Adam s'écrie : « Comment! tu apprends » quelque chose, toi!... pourquoi faire? — Papa » le veut. — Il faut dire que tu ne le veux pas. » Moi, on m'a dit que je n'apprendrais que ce que » je voudrais, et j'aime mieux faire la roue que d'ap- » prendre des fables. »

Mais Edmond n'écoute pas les conseils de son cousin, parce qu'il sait qu'à la première désobéissance on cesserait de lui permettre de jouer avec lui ; d'ailleurs les caresses de sa mère, les encouragemens de son père lui font déjà prendre goût à l'étude, et il s'aperçoit que quelques heures de travail font trouver le jeu plus agréable.

Adam, qui peut faire ce que bon lui semble, trouve les journées fort longues ; on se lasse de courir, de grimper aux arbres, de casser les branches, de se rouler sur le gazon. Pour s'amuser, l'enfant de la nature arrache les légumes, dévaste les plus beaux plants du jardin, brise les treillages, donne la clef des champs aux lapins, poursuit les poules avec des pierres, et les chiens avec des bâtons.

Rongin voit tout cela du coin de l'œil, il se garde bien de faire un rapport contre M. Adam, ou de l'arrêter quand il chasse les lapins dans la cour. S'étant permis une fois de s'opposer à ce que l'enfant montât dans le pigeonnier, Adam s'est emparé de la casquette du concierge et a été la jeter dans le puits. Depuis ce jour, et quoiqu'il soit parvenu à repêcher sa casquette, Rongin laisse l'enfant faire le diable, et se contente de dire : « Ça fera un joli sujet ! J'ai

» reçu de l'éducation, moi! mais c'était un autre » genre! »

Grace à Adam, chaque jour on voit du changement dans la maison : les deux gladiateurs n'ont plus de bras; le berger et la bergère n'existent plus; le bassin est devenu une garenne, la cour un poulailler, le vestibule un champ de bataille, et tout le jardin un véritable chenil.

Quoique madame s'occupe fort peu des actions de son fils, quelquefois cependant, en se promenant dans une allée du parterre avec le complaisant Tourterelle, elle se plaint du désordre qu'elle remarque autour d'elle; le rosier qu'elle admirait la veille n'a plus une fleur le lendemain; le banc sur lequel elle s'asseyait est cassé, il n'y a plus de gazon sur la pelouse, ni de mousse dans la grotte. Madame appelle alors le jardinier, et François répond : « C'est » M. Adam qui a fait cela. — Il faut lui dire que » c'est très-mal, que cela me déplaît. — Ah! madame, on peut bien dire ce qu'on veut à monsieur vot' fils, il n'écoute pas, ou ben il nous rit » au nez! »

Madame se tourne alors vers Tourterelle et lui dit : « Il me semble que mon mari élève son fils bien » singulièrement? — Ça me fait aussi cet effet-là. — » Depuis que cet enfant grandit, on ne se reconnaît » plus dans cette maison... Jusqu'au fond de mon » boudoir j'entends le bruit des meubles que l'on » casse, des porcelaines que l'on brise..... — Vous » pourriez faire à votre époux quelques représentations... — Voulez-vous que je me querelle, » que j'aie des discussions!... des contestations!... » Rien que d'y penser cela me fatigue la tête!... mais

» vous, mon cher Tourterelle, dites-lui quelques » mots là-dessus. »

Tourterelle s'incline et le promet, mais le petit homme n'en fait rien, parce que, lorsqu'on va souvent dans une maison, qu'on fait la cour à la maîtresse du logis, et qu'on dîne avec le mari, on ne s'avise pas d'être d'un autre avis que le sien, et on se garde bien de lui faire voir qu'il n'a pas le sens commun.

M. Rémonville voit avec joie son Edmond profiter de ses leçons; il voudrait que son neveu ne perdît pas un temps précieux, et que le jeu ou l'oisiveté ne gâtassent point un heureux naturel. Il a remarqué que le jeune Adam ne manquait pas de moyens, et il gémit de l'entêtement de son frère à le laisser se livrer à la paresse. Quelquefois, entraîné par l'exemple de son cousin, Adam a voulu apprendre, a essayé de travailler; mais ces beaux projets ne durent guère, et, n'y étant pas encouragé par son père, l'enfant quitte bientôt la grammaire pour retourner dévaster le jardin, et tout bouleverser dans la maison.

« Mon frère, » dit M. Rémonville au père d'Adam, « prenez bien garde à ce que vous faites... » vous êtes responsable de l'avenir de votre fils. — » Mon frère, je laisse agir la nature, par conséquent » je ne suis responsable de rien. — Eh, morbleu! » mon frère, si nous cédions toujours à ce que la » nature nous demande, nous ferions cent sottises » par jour, et nous ne serions pas supportables dans » la société. — Je ne suis pas de cet avis-là. D'ail- » leurs il me semble que je n'ai pas à me repentir de » mon système; mon fils n'a que sept ans, il en pa-

» raît dix pour la force, la taille, la tournure!...
» c'est déjà un gaillard. — Oui, un gaillard qui ne
» sait que tout briser dans chaque endroit où il va.
» —C'est le premier feu de la jeunesse, ça se calmera.
» — Mon fils, qui est né le même jour que son cou-
» sin, sait déjà lire presque couramment; il com-
» mence à écrire, il connaît ses notes de musique,
» retient des fables, des vers... — Oh! votre Ed-
» mond est un prodige! on sait cela!... mais il n'en
» est pas plus gras. Moi, je n'aime pas les prodiges,
» ça n'est pas dans la nature. — Eh! mon frère, qui
» vous parle de prodiges?... Il ne tient qu'à vous
» que votre fils en sache bientôt autant que le mien;
» Adam a de la mémoire, de la facilité, et si vous
» vouliez qu'il apprît... — Je ne lui défends pas
» d'apprendre. — Non, mais vous ne l'y engagez
» pas. — Il faut que cela vienne tout seul. — Mon
» frère, il y a bien peu de choses qui nous viennent
» seules, et, en général, ce ne sont pas les meil-
» leures. »

M. Rémonville renonce à faire changer d'idées à son frère; il voit que ses représentations ne servent à rien, et il ne s'occupe plus que de son fils.

CHAPITRE IX.

ORIGINE DE RONGIN.

Cependant, tout en criant contre les hommes, et en jurant qu'il ne ferait plus rien pour eux, M. Adrien n'a pu résister au désir de s'occuper encore, en secret, d'une invention nouvelle.

Cette fois, c'est un autre mode d'éclairage qu'il veut faire adopter. M. Adrien a combiné du salpêtre avec de la graisse, il met à cela des mèches en filasse, et il part pour Paris, où il veut montrer son nouveau procédé à l'Académie des Sciences.

Pendant l'absence de son frère, M. Rémonville tâche de donner à son neveu quelques élémens d'écriture et de lecture. Il lui fait sentir qu'on se moquera de lui plus tard s'il ne sait pas signer son nom. Les enfans ont presque autant d'amour-propre que les hommes, le petit Adam commence à apprendre à écrire, pour qu'on ne se moque pas de lui.

Malheureusement pour l'enfant, il n'en est encore qu'aux premiers élémens lorsque son père revient de Paris.

M. Adrien a la mine plus longue qu'à l'ordinaire; en faisant l'essai de son nouvel éclairage, il a brûlé

le nez à deux académiciens, fait roussir tous les cheveux d'un troisième, et manqué de faire écrouler le plafond de la salle où il a fait son expérience. Loin d'adopter son procédé, on lui a formellement défendu de rien entreprendre à l'avenir, sous peine de payer ses inventions par quelques jours de prison.

M. Adrien revient chez lui de fort mauvaise humeur; en entrant dans sa demeure, il s'écrie : « Me » voici de retour enfin...Dieu merci!... J'avais hâte » de revoir ma maison... mes champs!...et de quit- » ter un monde pervers où toute est fausseté et cor- » ruption!...

» Je veux embrasser mon fils, mon Adam, ma » consolation!... Ah! je n'en ferai pas un homme » comme les autres!...Où est-il? Dans le jardin sans » doute?—Non, monsieur,» dit Rongin, « il est chez » son oncle où il étudie. — Il étudie... mon fils étu- » die?...—Oui, monsieur, oh! vous en serez étonné, » il vous fera un *ca ce ci co cu!* Moi, qui m'y connais, » je trouve qu'il lit déjà fort proprement.—Et pour- » quoi fatiguer cet enfant?...On va me gâter son joli » naturel. Allez me chercher mon fils. »

Rongin va chercher l'enfant chez son oncle, et le petit Adam, croyant flatter son père, lui présente un échantillon de son écriture. M. Adrien fait voler l'exemple en l'air, en disant : « Ne te casse pas la tête » pour des contemporains ingrats!... Tu vaudras » toujours mieux qu'eux, et pour cela, le meilleur » moyen c'est de ne pas leur ressembler. — Mais, » mon oncle m'a dit qu'on se moquerait de moi si » je ne savais rien.—N'écoute pas ton oncle, et laisse » agir la nature; si elle te pousse vers l'étude, à la » bonne heure, dans le cas contraire, tu perdrais

» ton temps à étudier. Ton oncle lui-même doit se » rappeler ces deux vers :

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grace.

» Et comme je veux que tu fasses tout avec grace, » je ne te forcerai en rien. »

Adam pense qu'il doit écouter son père plutôt que son oncle. L'étude est de nouveau abandonnée pour le jeu, et la maison, qui avait repris un aspect d'ordre, devient de nouveau une arène où M. Adam trouve chaque jour l'occasion de faire des prouesses.

M. Rémonville a cessé de faire des représentations inutiles; depuis son dernier voyage à Paris, son frère semble être encore plus entêté. Mais le père d'Edmond ne permet plus à son fils d'aller tous les jours jouer avec Adam, car les enfans commencent à être d'un âge où les mauvais exemples sont dangereux : « Que mon frère garde son fils, » dit M. Adrien; « tant mieux, je n'aime pas les pédans; il me gâte- » rait le naturel d'Adam. »

Les premières années de l'adolescence succèdent à celles si insouciantes de l'enfance. Les deux cousins atteignent quatorze ans. Ce ne sont pas encore des hommes, mais ce ne sont plus des enfans. Edmond, qui est instruit, qui a des talens agréables, est une société pour ses parens. Il aime à causer avec son père, à écouter les tendres avis de sa mère. Edmond n'est point parfait; il est étourdi, et un peu moqueur; mais son esprit est juste, et le récit d'une belle action fait vivement battre son cœur. Lorsque sa mère le presse dans ses bras, il lui dit : « Je ne te quitterai jamais. » Mais la bonne Amélie sourit et sou-

pire : elle sait bien qu'il vient un temps où les caresses d'une mère ne sont plus suffisantes pour retenir un fils.

Adam est grand et fort, son visage frais et vermeil annonce la santé et l'insouciance. Adam ne s'est pas fatigué la tête à étudier : il sait à peine épeler et il n'écrit que son nom, mais il monte bien à cheval, il grimpe aux arbres comme un singe, et il atteindrait une biche à la course. Depuis quelque temps la maison de son père est devenue trop étroite pour lui ; le jardin ne suffit plus à ses jeux ; c'est dans les bois, c'est en pleine campagne qu'Adam veut faire ses caravanes ; on le trouve encore trop enfant pour le laisser sortir seul, mais M. Adrien ressent parfois des attaques de goutte qui l'ont rendu peu ingambe, et, en vieillissant, l'ami Tourterelle est devenu comme une petite pelote ; son ventre lui cache la pointe de ses pieds, c'est tout ce qu'il peut faire que de promener Céleste, qui assure qu'elle ne se promène bien qu'avec lui ; il est vrai que Céleste voit depuis quelque années s'éloigner tous ses admirateurs, Tourterelle est le seul qui ait tenu bon, et une femme doit de la reconnaissance à un homme qui remplit le même emploi depuis quinze années, et ne parle pas de donner sa démission.

Ces messieurs ne peuvent donc accompagner le jeune Adam dans ses excursions lointaines ; mais comme en vieillissant Rongin est toujours resté aussi maigre, c'est lui que M. Adrien charge d'accompagner son fils. Rongin objecte qu'il ne peut pas garder sa porte et suivre M. Adam. Mais M. Adrien insiste, et dit : « Le petit neveu de la cuisinière peut » garder la porte, mais il ne peut pas veiller sur » mon fils. Songez, Rongin, que c'est une preuve de

» confiance et d'estime que je vous donne. Rendez-
» vous-en digne.

» — Elle est jolie la preuve d'estime! » se dit Rongin; « on me met à toute sauce ici!... Suivre un
» petit garçon qui est comme un cheval indomp-
» té!... Ah! si les circonstances ne m'y avaient pas
» forcé! »

Fâché qu'on lui ait donné quelqu'un pour l'accompagner, Adam se plaît à faire des malices au vieux concierge. Ses éternels murmures provoquent la gaîté de l'élève de la nature. Sans avoir pitié des jambes de son compagnon, Adam lui fait faire trois ou quatre lieues dans la journée, jusqu'à ce qu'enfin Rongin tombe sur l'herbe en s'écriant : « Je n'en
» puis plus, perdez-vous si vous voulez, monsieur;
» je ne peux plus vous suivre! »

Alors Adam va en riant s'asseoir près de Rongin; il tire de sa poche une petite bouteille d'osier qu'il a toujours soin d'emporter; il la présente à son compagnon en lui disant : « Bois, vieux raisonneur, ça
» te rendra tes jambes. »

La vue de la petite bouteille, qui renferme d'excellent madère, calme ordinairement la mauvaise humeur de Rongin; il boit en disant : « Vraiment,
» monsieur, depuis votre naissance, on me fait faire
» tous les métiers... Il a fallu veiller sur vos nour-
» rices, sur votre chèvre; à présent, il faut que je
» veille sur vous!... C'est à n'y pas tenir... Et ce-
» pendant je n'étais pas fait pour cela; je suis né
» dans l'opulence et les grandeurs. — Alors pour-
» quoi t'es-tu fait concierge? — Parce que les cir-
» constances.. .. — Tu rabâches toujours la même
» chose, Rongin. J'ai entendu dire à mon oncle qu'il

» n'y avait point de sot état, et que dans toutes les » classes de la société on pouvait être estimable » quand on faisait bien son devoir. Or, comme ton » devoir est de me suivre, de m'accompagner par- » tout, en avant marche! et ne bougonnons pas. »

C'est vers le village de Bazincourt qu'Adam porte souvent ses pas; il a déjà été plusieurs fois à la ferme de Jean-Claude; Catherine a beaucoup de plaisir à voir l'enfant qu'elle a nourri. Adam lui fait honneur : il est plus grand et plus fort qu'on ne l'est ordinairement à son âge; aussi la fermière se plaît-elle à le considérer. Peut-être la vue d'Adam, en lui rappelant son séjour chez M. Adrien, lui donne-t-elle d'agréables souvenirs. Catherine approche de la quarantaine, mais elle est encore fraîche, et son humeur est aussi gaie qu'autrefois.

Reçu respectueusement par Jean-Claude, qui voit en lui le fils de son maître, caressé, choyé par Catherine, fêté par ses sœurs et frères de lait, Adam devait se plaire à la ferme; aussi dirigeait-il souvent ses promenades vers Bazincourt, pour aller boire du lait avec Suzanne et Nannette, manger des grillades de lard avec Pierre, Nicolas et Fanfan; boire du petit vin avec Jean-Claude, et goûter du flan fait par Catherine, au grand scandale de Rongin, qui prétendait que le jeune homme ne savait pas garder son rang.

C'est encore vers la ferme que, par une belle journée, Adam porte ses pas.

« Monsieur, » dit Rongin, en s'arrêtant à l'entrée du village, « je vais vous laisser aller seul, au » risque d'être congédié par monsieur votre père. » — Et pourquoi cela, Rongin? — Je ne veux pas

» aller chez vos paysans. Ils semblent prendre plaisir » à me molester ; ils se permettent de ricaner en me » regardant. — C'est toi qui leur fais toujours la » grimace.—Votre nourrice s'est constamment mo- » quée de moi, je me le rappelle bien. — Alors tu » dois y être habitué. — Non, monsieur; quand on » est bien né, on ne s'habitue point à cela. Vous de- » vriez avoir quelques égards pour le compagnon » que votre père vous a donné. »

Rongin a pris un air piteux et tiré son mouchoir rouge ; Adam, dont le cœur est aussi bon que la tête est mauvaise, court prendre la main du concierge et la lui serre, en lui disant : « Calme-toi ! est-ce que » je veux te faire du chagrin?... Chez Jean-Claude, » on rit, et voilà tout... Mais puisque cela te » fâche on te traitera avec considération. »

Ces derniers mots ont décidé le vieux domestique à suivre les pas de son jeune maître. Ils arrivent à la ferme, et, selon l'usage, Catherine vient embrasser Adam, tandis que Jean-Claude ôte respectueusement son bonnet de laine. Rongin passe d'un air fier entre les paysans et va s'asseoir sur un vieux fauteuil de bois qui est dans la salle basse, sans daigner saluer les villageois, et sans même faire attention à un vieil invalide qui était assis dans le fond de la salle, et s'est levé à son arrivée.

« — Ma fine, not' jeune maître vient ben à pro- » pos, » dit Jean-Claude ; « ma femme a justement » fait sauter un lapin qui n'a été nourri que de ser- » polet, pour régaler un ancien ami qui vient d'ar- » river... J'allions nous mettre à table, sans vous » commander, et si M. Adam veut tâter de notre » lapin... — Certainement que j'en mangerai, » ré-

pond Adam, tout en se roulant avec Nicolas sur des bottes de paille; « quand je viens ici j'ai toujours » faim. »

La table était dressée; on met deux couverts de plus. Mais Rongin déclare, d'un air sec, qu'il ne mangera pas. Le vieil invalide n'ose point se rasseoir, tant la présence du concierge lui impose; ce n'est qu'après avoir appris de Catherine quelle est la condition de ce monsieur qui lui tourne le dos, que l'ami du fermier se décide à prendre place à table.

Au moment où Adam va en faire autant, Rongin l'arrête et lui dit à l'oreille: « Comment, jeune » homme! vous allez vous mettre à table avec votre » fermier et votre nourrice! — Pourquoi pas, Ron- » gin? Ce n'est pas la première fois que je mange » ici. — Des galettes, du lait, passe encore... Mais » dîner avec ces gens-là, c'est vous compromettre, » monsieur. — Rongin, tu ne sais ce que tu dis; » quand on a faim, la nature veut que l'on mange. » — C'est selon avec qui, monsieur. — Garde ta » dignité, puisque cela t'amuse; moi, j'aime mieux » goûter du lapin. »

Adam va se placer entre Suzanne et Nannette; il mange comme quatre, tout en riant avec ses sœurs de lait. L'invalide, qui ne se sent pas gêné par la présence d'un enfant et ne fait plus attention à Rongin, a retrouvé la parole et fait à Jean-Claude le récit des batailles où il s'est trouvé depuis qu'il a embrassé l'état militaire; les villageois prennent beaucoup de plaisir à écouter le vieux soldat; Adam lui-même fait moins le diable qu'à l'ordinaire: il n'y a que Rongin qui tousse et crache dans les momens les plus intéressans; et lorsque l'invalide s'anime en parlant de la gloire

dont se sont couverts les Français à *Austerlitz*, à *Wagram*, à *Friedland*, Rongin murmure entre ses dents : « Hum!... c'est encore un soldat de la révolu-
» tion!... »

Présumant que son compagnon se repent de n'avoir pas pris place à la table, Adam saisit un moment où l'invalide reprend haleine, et dit au concierge : « Allons, Rongin, ne boude plus, et viens te mettre
» à côté de nous... »

Au nom de Rongin, le vieux soldat s'arrête, pose son verre et dit : « Rongin!... Eh! mais... ça me
» rappelle un particulier que j'ai connu il y a ben
» long-temps ; c'était un garçon perruquier... le fils
» d'un pâtissier de Rouen... un mauvais sujet qui
» était venu manger à Paris tout le bien de son père.

» — M. Adam, il se fait tard, » murmure Rongin d'une voix enrouée, et en se dirigeant vers la porte de la salle. « Il faut partir... Monsieur votre père sera
» inquiet de vous. — Tu rêves, Rongin, est-ce
» que mon père s'inquiète jamais?... Écoute donc
» l'histoire de monsieur ; ça m'amuse, moi! »

Rongin ne répond rien, mais il se tient contre la porte, en continuant de tourner le dos à la société.

« Pour en revenir à ce Rongin, » reprend l'invalide, « comme je vous le disais tout à l'heure, c'était
» un drôle, un polisson, qui voulait faire l'impor-
» tant, le petit seigneur, parce qu'il avait des dettes
» et qu'il trichait au jeu. On l'avait déjà renvoyé de
» chez plusieurs maîtres, où il s'était fort mal con-
» duit. Mais il faisait le dévot ; il allait à confesse,
» cela trompait de bonnes gens, qui le croyaient un
» petit saint. Moi, je n'étais pas encore dans le mili-

» taire, j'avais un emploi de garçon de caisse dans
» une maison de commerce, et une jolie maîtresse
» avec laquelle j'allais à la guinguette tous les diman-
» ches. Je ne sais pourquoi mon emploi et ma maî-
» tresse donnèrent dans l'œil à Rongin. Il ne put sé-
» duire l'une; mais par d'odieux propos, de secrè-
» tes dénonciations, il parvint à me faire perdre
» l'autre. J'appris d'où partait le coup. Vous jugez
» bien que je ne pris pas cela tranquillement. J'allai
» trouver mon Rongin; ce qui ne me fut pas facile,
» car il cherchait à m'éviter. Je ne portais pas encore
» de sabre alors, mais j'avais un bâton, et, dans la
» main d'un homme qui a du cœur, tout devient
» une arme. Je ne pris pas par deux chemins; je dis à
» Rongin : Tu es un hypocrite et un Jean-fesse...
» Tu m'as fait perdre ma place, et tu t'y es fait
» mettre par des moyens qu'un honnête homme
» n'emploie jamais... Nous allons nous casser un bras
» ou une jambe à l'un ou à l'autre. C'est encore ben
» de l'honneur que je te fais. Là-dessus, voilà mon
» Rongin qui pâlit et qui me dit qu'il ne se battra pas.
» Je lui réponds qu'il se battra, et en même temps
» je fais faire le moulinet à mon gourdin. Il refuse
» toujours en reculant; moi, j'insiste en avançant;
» si bien que pendant cette manœuvre-là, mon bâ-
» ton va frotter le front de Rongin, et lui enlève
» une partie du sourcil droit. Il tomba en jetant les
» hauts cris, et je le laissai là : je comptais bien le
» retrouver et lui demander raison du coup de bâ-
» ton que je lui ai donné; mais la révolution arriva.
» Je partis pour défendre ma patrie; et depuis ce
» temps, je ne revis plus Rongin; car vous pensez
» bien qu'il n'était ni parmi les soldats de la na-

» tion, ni avec les vainqueurs d'Austerlitz et de Wa-
» gram. »

L'invalide a cessé de parler. Les paysans ont écouté son récit avec beaucoup d'intérêt, et, la bouche béante, les yeux fixés sur lui, ils semblent l'écouter encore. Adam, qui réfléchit à ce qu'il vient d'entendre, cherche des yeux Rongin et s'aperçoit que le concierge a doucement quitté la salle pendant la fin du récit du soldat. Cette fuite confirme Adam dans ses soupçons ; il se lève de table, dit adieu aux villageois, et prie l'invalide de l'accompagner quelques pas. Comme dans la ferme on a l'habitude de déférer à tous les désirs d'Adam, Catherine engage le vieux soldat à se rendre à l'invitation du jeune homme, et l'invalide suit l'écolier en se disant : « Est-ce que ce petit homme a intention de me payer
» la goutte? »

Après avoir fait une centaine de pas hors de la ferme, Adam aperçoit le concierge qui est allé s'asseoir sous un chêne au bord de la route ; Rongin n'a pas alors les yeux tournés vers eux : l'élève de la nature prend un détour, et conduit l'invalide derrière un buisson, justement en face de Rongin ; là il dit au vieux soldat : « Regardez bien cet homme : ne se-
» rait-ce pas votre garçon perruquier d'autrefois?

» — Oui, pardieu ! c'est lui ! » s'écrie l'invalide qui peut alors voir Rongin tout à son aise. « Oh ! je
» reconnais sa vilaine figure... il n'est pas trop chan-
» gé... Et tenez ! voilà sur son œil droit la cicatrice
» du coup que je lui ai donné... Comme je ne l'a-
» vais pas revu depuis ce temps-là, je n'ai pas encore
» pu lui en rendre raison... Mais il y a temps pour
» tout; en avant. »

En disant ces mots le vieux soldat, qui marche d'un pas ferme, quoiqu'il porte une jambe de bois, se dirige vers Rongin, qui se lève et s'adosse contre l'arbre en voyant venir à lui l'invalide et Adam.

« Bonjour, monsieur Rongin, » dit le vieux soldat en s'arrêtant devant le concierge, « il y a bien » du temps que nous ne nous sommes vus... environ » vingt-sept années... Mais je vous reconnais parfai- » tement... Et vous... est-ce que vous ne me remet- » tez pas?

» — Je n'ai pas cet honneur-là, monsieur, » répond Rongin en ôtant humblement sa casquette et en saluant l'invalide jusqu'à terre. « — Comment! » vous ne reconnaissez pas Dumont, dit Labombe? » Je sais bien qu'autrefois je n'avais pas une jambe » de moins, mais ce n'est pas ça qui défigure un » homme! — Monsieur Dumont, je vous assure que » vous êtes dans l'erreur; nous ne nous sommes point » connus. — Et moi je vous dis que je vous recon- » nais parfaitement, et que nous nous sommes vus » de près... Témoin c' te fois où, en faisant tourner » mon bâton, je vous ai enlevé la moitié du sourcil » droit... et la preuve c'est qu'il n'est pas repoussé... » Écoutez, monsieur Rongin, depuis ce temps-là, » je n'ai pas eu l'occasion de vous rendre raison de ce » coup de bâton-là... Mais puisque nous nous re- » trouvons... je suis votre homme... Dumont n'est » pas capable de battre quelqu'un sans lui en faire » raison après... Une jambe de bois n'empêche pas » de tirer le pistolet, et quand vous le voudrez...

» — Monsieur, » dit Rongin en tremblant de tous ses membres, « vous ne pouvez pas m'avoir offensé, » puisque je ne vous ai jamais vu... Je vous répète

» que vous êtes dans l'erreur, et que je ne suis pas
» le Rongin que vous croyez. »

L'invalide regarde quelque temps le concierge en gardant le silence; au bout d'un moment il lui dit : « Après tout! puisque vous ne voulez plus être ce » Rongin-là, c'est qu'apparemment vous êtes fâché » de l'avoir été!... Alors c'est différent! à tous pé- » chés miséricorde... Adieu, monsieur, je vous pro- » mets que je ne vous reconnaîtrai plus. »

L'invalide a salué de la main et a regagné la ferme. Rongin est resté immobile, les yeux fixés vers la terre. Adam, qui a écouté cette conversation sans l'interrompre, s'approche du concierge quand le vieux soldat est éloigné et lui dit : « Je me garderai » bien tout seul; désormais je vous défends de m'ac- » compagner. — Monsieur, je vous assure que ce » vieil invalide me prend pour un autre, et que ce » n'est pas moi... — Je vous dis que je ne veux plus » me promener avec vous. »

Alors le jeune homme regagne lestement la maison de son père, et Rongin le suit de loin sans oser murmurer comme autrefois.

CHAPITRE X.

EDMOND S'INSTRUIT. — ADAM CHASSE.

C'est avec son père que le jeune Edmond parcourt les environs de Gisors. M. Rémonville n'a voulu confier à personne le soin d'accompagner son fils; il trouve trop de plaisir à écouter ses remarques, à répondre à ses questions, à étudier les premières sensations de ce cœur de quinze ans, pour vouloir qu'un autre le remplace près d'Edmond.

M. Rémonville vient d'atteindre la cinquantaine; mais l'âge n'a point encore altéré ses traits, ni rien ôté à la noblesse de sa démarche. Dans les excursions qu'il fait avec son fils, ce dernier craint de fatiguer son père; mais M. Rémonville raille son fils sur ses craintes et l'entraîne souvent à plusieurs lieues de leur logis.

Le voisinage d'une forêt concourt à embellir les environs de Gisors, déjà fort pittoresques; mais ce n'est pas seulement dans la campagne que M. Rémonville conduit son fils, il cherche à ce que leur promenade ne soit pas sans fruit pour Edmond; un monument, une ruine, l'objet le plus simple en apparence peut devenir un sujet d'instruction, lors-

que nous avons pour compagnon de promenade un homme érudit et aimable, car l'amabilité donne du charme à la science, et un fait se grave plus facilement dans notre mémoire, lorsque celui qui nous le conte nous fait trouver du plaisir à l'écouter.

M. Rémonville fait visiter à son fils les ruines du château de Gisors, dont les Anglais et les Français se disputèrent si souvent la possession. Puis, parcourant la ville avec Edmond, il le fait entrer dans l'église et lui apprend que ces superbes sculptures qui frappent ses regards sont du fameux *Jean Goujon,* un des restaurateurs des beaux-arts en France, au commencement du seizième siècle.

Au-dessous d'une belle figure en pierre, couchée sur un tombeau, que l'on va admirer dans la chapelle de Saint-Clair, M. Rémonville fait lire et expliquer à son fils ces deux vers :

Quisquis ades, tu morte cades, sta, respice, plora.
Sum quod eris, modicum cineris; pro me, precor, ora.

En se dirigeant du côté de Chaumont, M. Rémonville visite avec Edmond le vieux château de *Bertichère,* dont la construction bizarre pique la curiosité des voyageurs. Auprès du *petit Andely,* il lui montre, sur le sommet d'un roc escarpé, les ruines de *Château-Gaillard,* qui joua un rôle si important pendant les rivalités de la France et de l'Angleterre, et lui apprend que ce fut dans ce château que la reine Marguerite de Bourgogne, épouse de Louis-le-Hutin, fut enfermée et étranglée pour avoir trahi la foi conjugale, ce qui prouve que dans le bon vieux temps on ne plaisantait pas sur cet article-là. Auprès des *Andelys* est le hameau de Vil-

lers. « Voilà où naquit le *Poussin,* » dit M. Rémonville à Edmond, « ce peintre célèbre qui, comme l'a » dit Voltaire, *ne fut élève que de son génie.* Outre » son grand talent, il était remarquable par sa fran- » chise et son désintéressement : aussi mourut-il » pauvre... »

Enfin, en parcourant le bourg d'*Écouy,* M. Rémonville fait voir à son fils le tombeau d'Enguerrand de Marigny, et lui raconte l'histoire de ce ministre, dont la vie fut si orageuse, et qui fut pendu au gibet de Montfaucon, que lui-même avait fait élever.

Edmond écoute avec intérêt les récits de son père, ces longues promenades lui paraissent toujours trop courtes. De retour près de sa mère, le jeune homme lui dit ce qu'il a vu, ce qu'il a appris dans la journée, et le soir, c'est en faisant de la musique ou en cultivant le dessin qu'il attend l'heure du repos. C'est ainsi qu'Edmond passe sa jeunesse près de ses parens, et l'ennui ne pénètre jamais dans la maison du frère de M. Adrien.

Il n'en est pas de même chez celui-ci : Céleste, qui commence à se faner, a vu diminuer le nombre de ses adulateurs ; Tourterelle, dont l'âge et l'embonpoint semblent avoir engourdi la galanterie, se permet quelquefois de s'endormir en écoutant le détail d'une parure que madame a fait venir de Paris. Enfin M. Adrien, qui a souvent la goutte, s'ennuie de ne pas avoir son fils près de lui ; mais Adam n'est jamais disposé à rester près de son père. Pour se consoler, M. Adrien se dit : « Il faut laisser agir la » nature. »

Adam a déclaré qu'il n'entendait plus être accom-

pagné par Rongin dans ses promenades, qu'il voulait aller seul, qu'il était assez grand pour ne point se perdre.

Rongin a repris son poste à la porte; il n'ose plus parler de sa naissance, depuis sa rencontre avec le vieux soldat. Cependant Adam n'a pas dit un mot de cette aventure chez son père, et cette discrétion, que ne connaissent pas toujours les hommes policés, prouve que le sentiment de ce qui est bien est en effet un don de la nature.

Chaque jour Adam cherche quelque nouvel amusement pour tuer le temps, qui passe bien moins vite pour lui que pour son cousin. Pour le satisfaire, son père lui a acheté un cheval; le jeune homme parcourt au grand galop les campagnes environnantes : les fossés, les haies, les barrières, sont lestement franchis par le jeune cavalier. Souvent, pour abréger une route qui lui semble trop longue, il coupe à travers champs, et galope sur les haricots, les féves ou les pommes de terre du laboureur. Les paysans crient après le cavalier; Adam leur rit au nez, et continue sa course; mais, comme il est connu dans le pays, les villageois savent à qui ils doivent s'adresser pour obtenir réparation du dégât que le jeune homme fait dans leurs propriétés. C'est chez M. Adrien que les laboureurs vont se plaindre; il se passe rarement un jour sans qu'il s'en présente quelques-uns, tenant à la main les légumes foulés ou les plantes mutilées par le cheval d'Adam.

M. Adrien paie sans murmurer l'estimation du dommage causé par monsieur son fils. « Est-ce qu'il » ne pourrait pas se contenter de trotter sur les rou- » tes? » disent les paysans. « — Ça viendra, » ré-

pond le papa en souriant; « il paraît qu'il trouve » plus naturel de galoper partout. Mais il faut con- » venir que ce gaillard-là monte joliment à cheval. »

Adam a voulu pêcher, mais cette occupation demande trop de tranquillité, de patience; et, après s'être fait acheter des filets, des lignes, des hameçons et tout l'attirail d'un pêcheur, Adam a donné cela à l'un des fils de Catherine, à la suite d'une séance d'une heure devant la rivière, pendant laquelle il n'avait pas attrapé un goujon.

Un jour, Adam rencontre des chasseurs; aussitôt son cœur bondit de joie, l'espérance d'un nouveau plaisir brille dans ses yeux, et il retourne au grand galop chez son père, devant lequel il se présente en s'écriant : « Je veux absolument un fusil, je veux » chasser... Oh! ce doit être bien amusant!

» — La chasse est dans la nature, » répond M. Adrien, « car les sauvages sont bien plus fins chas- » seurs que les hommes civilisés; la chasse est d'ail- » leurs un amusement noble et fortifiant. C'est le » plaisir des rois, ce fut de tout temps le délasse- » ment des guerriers.

» — Alors, mon père, donnez-moi donc un fu- » sil, » répond l'impatient jeune homme. « — Tu en » auras un demain... mais il faut apprendre à t'en » servir... — Oh! je saurai ça tout de suite... un » petit mouvement du doigt!... n'est-ce pas une belle » malice?... — Il te faudra un chien pour dépister » le gibier, pour courir après. — Je ne veux pas de » chien, je saurai bien voir le gibier moi-même, et » le ramasser quand je l'aurai tué. — Je t'aurai aussi » une permission de chasse. — Je n'ai pas besoin de » permission; que j'aie un fusil, et cela me suffira.

» — Il est étonnant ! » se dit M. Adrien en regardant son fils s'éloigner. « Il sait tout sans rien apprendre!... N'ai-je pas eu raison de laisser agir la nature? »

Le lendemain, Adam a un fusil, de la poudre, du petit plomb, et il se met en course, plus joyeux qu'il ne l'a encore été.

Il court la campagne en cherchant du gibier, mais le gibier ne se montre pas. Une nuée d'oiseaux passe au-dessus de sa tête, il tire son coup de fusil et les oiseaux se sauvent.

« Qu'est-ce que cela signifie? » se dit Adam, « j'ai » tiré sur une douzaine d'oiseaux, et il n'en est pas » tombé un seul ! C'est que probablement je ne mets » pas assez de plomb dans mon fusil. »

Le jeune homme bourre de nouveau le canon de son arme; il met dedans six charges de plomb, et regarde en l'air; une nuée d'oiseaux passe encore, Adam tire; son fusil crève, et un éclat lui emporte un morceau de la joue droite.

Adam jure, d'abord de colère, ensuite de souffrance; il porte sa main à sa joue, et la retire couverte de sang. « Il me paraît que cette fois j'ai attrapé » quelque chose, » se dit-il, et, ramassant les débris de son fusil, il retourne à la demeure paternelle en tenant son mouchoir sur sa figure.

En voyant le jeune chasseur revenir tout ensanglanté, M. Adrien fait un saut sur son fauteuil, madame pousse un cri et demande du vinaigre, Tourterelle tire son mouchoir qu'il porte à ses yeux, et Rongin s'écrie : « Il est blessé mortellement.

» — Eh non ! ce n'est rien, » dit Adam, « une » petite entaille à la joue : mais ça se fermera, et je

» ne mettrai pas à l'avenir tant de plomb dans mon » fusil, afin qu'il ne crève plus.

» — Une petite entaille! » dit Tourterelle en regardant la blessure d'Adam. « Ah! mon cher ami, je » crains bien que vous n'en ayez la marque toute vo- » tre vie... Et à la joue, cela se verra! — C'est égal, » dès que ça sera guéri, je retournerai chasser.

» — C'est un Achille pour le courage! » dit monsieur Adrien. « — Oui, mais ce n'est pas un Méléagre » pour la chasse, » répond Tourterelle.

Au bout de huit jours, la blessure est cicatrisée, on a fait venir de Paris un autre fusil, et Adam se remet en course. Il bat la forêt, les bois, depuis le matin jusqu'au soir, sans pouvoir parvenir à tuer un lièvre; le gibier semble se moquer du jeune chasseur, et celui-ci est furieux de ne rien prendre, et de rentrer toujours au logis avec une carnassière vide.

Il s'arrête un matin devant la maison d'un paysan; la cour est ouverte : des canards, des oies, des poules s'y promènent paisiblement : « Parbleu! je » tuerai quelque chose, » s'écrie Adam; et aussitôt il braque son fusil sur la basse-cour. Le coup part : une oie, un canard et deux poules sont tombés. Adam est enchanté, il court ramasser ses victimes et les mettre dans sa carnassière.

Mais au bruit du coup de fusil, les habitans de la maisonnette sont accourus. Ils trouvent le jeune chasseur faisant tous ses efforts pour faire entrer l'oie auprès des poules et du canard.

Les paysans sont stupéfaits; le sang qui est répandu dans la cour prouve le délit que l'on vient de commettre. Adam, qui ne ment jamais, ne cherche pas à le nier; il regarde paisiblement les villageois,

en continuant de pousser l'oie dans sa carnassière.

« C'est vous qui avez tué nos bêtes? » s'écrie un vieux paysan en s'avançant le poing levé sur Adam.

« — Oui, c'est moi... Quatre d'un coup... ce n'est » pas trop maladroit pour un débutant : hein? — » Quatre!... Il en a tué quatre, Marianne!... Oh! » les voilà! je n'ai pas envie d'en compter moins » qu'il n'y en a. — Morguienne!... il nous dit ça » tranquillement encore. Et de queu droit tirez-vous » sur not' propriété? — Je chasse depuis ce matin » sans rien tuer... Ma foi! en passant devant votre » maison, je n'ai pu résister au désir d'abattre quel- » que pièces! — Est-ce qu'on chasse dans les mai- » sons à présent?... Et si j' vous donnions une bonne » râclée, moi! — Alors je vous rosserais avec la crosse » de mon fusil. »

Le paysan s'arrête; l'air décidé du jeune homme lui impose. Pour le calmer tout-à-fait Adam se hâte d'ajouter :

« Est-ce que vous croyez que je veux vous faire tort » de vos bêtes?... Oh! soyez tranquille, on vous les » paiera, et tout ce que vous en demanderez... mon » père est chez nous pour ça!... moi je n'emporte » jamais d'argent. Mais venez vite, et dépêchons- » nous d'arriver; il me tarde de montrer le résultat » de ma chasse. »

La promesse d'être bien payé a clos la bouche au paysan, il suit Adam chez son père. Le jeune homme court dans le salon où tout le monde est rassemblé, il montre fièrement ce qui est dans sa carnassière, en disant :

« Voyez! on ne dira plus que je ne sais pas chas- » ser! »

Le papa est émerveillé; Tourterelle ouvre le plus possible ses petits yeux, et quelques personnes de Gisors qui sont alors chez M. Adrien se mettent à rire.

« C'est singulier, » dit Tourterelle, « voilà du gibier » qui ressemble bien à des poules. — Ce sont des pou- » les aussi, avec une oie et un canard. — Est-ce que » ces animaux-là vont dans les forêts à présent? — » Eh non! j'ai tué tout cela dans une cour... les qua- » tre d'un coup! — Le canard est mort de peur, » dit Rongin.

Le paysan qui se présente pour recevoir le montant du gibier achève d'expliquer l'affaire. M. Adrien paie très-grassement cet exploit de son fils, et on fait porter le gibier à la cuisine.

Le lendemain, Adam se remet en chasse, mais comme il n'a pas voulu de chien, c'est toujours en vain qu'il bat les bois et les bruyères, il s'en venge sur les animaux domestiques qui se trouvent sur son chemin. Pendant un mois, le jeune chasseur revient au logis avec des lapins, des oies, des canards tués dans des fermes; les paysans, qui savent qu'ils seront bien payés, laissent faire le jeune homme et vont présenter leur mémoire à son père.

La cuisine est encombrée de cette nouvelle espèce de gibier, et les habitans de la maison ne peuvent suffire à manger le produit de la chasse qui coûte un peu cher à M. Adrien.

Cependant Adam se lasse de ne tuer que de pauvres bêtes qui se laissent abattre si facilement; il cherche quelque chose de mieux, pour figurer sur la table de ses parens. En passant devant une petite ferme, il aperçoit un pourceau qui est sorti de son

étable et se promène en grognant dans une cour où il n'y a personne; le jeune chasseur vise l'animal, en disant :

« Cette fois nous allons manger du lard... cela » pourra même passer pour du sanglier, car on dit » que cela y ressemble beaucoup.»

Il a tiré; l'animal n'est blessé que légèrement; il fait des grognemens horribles, et rentre en courant dans son étable.

« Tu as beau faire, » dit Adam en rechargeant son fusil, « tu ne m'échapperas pas... je ne t'aurai pas » blessé pour rien. »

Le jeune homme pénètre dans la cour, et s'approche de l'entrée de l'étable, où il fait très-noir. Quelque chose remue dans le fond.

« C'est mon sanglier, » se dit Adam, et aussitôt il tire à l'aveuglette.

Bientôt des cris affreux frappent son oreille, mais c'est autre chose que les grognemens du pourceau. Adam distingue des plaintes, des gémissemens et il frémit en entendant ces mots : « J'suis une fille per- » due.... on m'a tuée!... Ah! on m'a tuée, c'est » sûr! »

Personne n'était encore venu de la maison, parce que, habitués à la manière de chasser du fils de M. Adrien, les paysans ne s'en effraient plus; et sachant que le jeune homme était incapable de leur faire du tort, ils attendaient souvent qu'il vînt lui-même leur montrer ce qu'il avait tué.

Cette fois c'est Adam qui appelle à grands cris les habitans de la ferme, et qui demande du secours. Les garçons de ferme, le maître de la maison et cinq

enfans arrivent aux cris d'Adam, qui leur montre l'entrée de l'étable et leur dit en pleurant :

« Allez voir là-dedans... je n'ose pas y entrer... ça » me fait trop de peine... J'ai voulu chasser un co- » chon... et je crois que j'ai tué quelqu'un d'au- » tre!... »

On entre dans l'étable et on en ramène une jeune fille de basse-cour dont la figure est ensanglantée et qui crie à tue-tête qu'elle est morte.

« C'est Jacqueleine! disent les paysans. Ah! mor- » gué, elle est blessée... Vous l'aurez prise pour un » porc!... C'te pauvre fille! elle allait se marier dans » huit jours! »

On a fait asseoir Jacqueleine, on lui lave le visage, on examine sa blessure... Un grain de plomb lui a frappé l'œil gauche, et la pauvre fille est devenue borgne. Adam est désolé, il s'arrache les cheveux, Jacqueleine pleure de l'œil qui lui reste, et les paysans disent :

« Elle n'a plus qu'un œil... Bastien ne voudra plus » l'épouser.

» — Est-ce que ça ne peut pas se guérir? » demande Adam. « — Oh! non! Un œil crevé, ça ne » repousse plus. »

Un des garçons de ferme a été chercher le prétendu de Jacqueleine, qui est à labourer dans le voisinage. Bastien arrive; en voyant sa prétendue, il fait la grimace, recule, et s'écrie : « Oh! ma fine! je n' t'é- » pouserai plus!... t'es trop laide comme ça. » Et Jacqueleine recommence à pousser les hauts cris en disant : « Je veux qu'on me rende mon œil! »

Adam, qui a déjà remarqué que toutes les douleurs s'apaisaient avec de l'argent, dit à la pauvre

fille : « Venez avez moi chez mon père, il est riche, » il ne vous rendra pas votre œil, mais il vous le » paiera tout ce que vous voudrez. »

On n'avait rien de mieux à faire que d'accepter cette proposition. Jacqueleine tient son mouchoir sur sa blessure, Bastien lui donne le bras en disant : « Si on te paie ton œil, c'est différent, j' veux ben » encore t'épouser... Mais il faut le faire payer ben » cher, parce qu'un œil... c'est sans prix. »

Les habitans de la ferme se joignent au couple, pour savoir quel sera le résultat de cet événement, et Adam arrive chez son père suivi de cette troupe de paysans, qui s'est grossie en route de tous ceux que l'on a rencontrés.

A l'aspect de cette foule de villageois qui accompagnent le jeune chasseur, Rongin promène des regards curieux sur tous les visages, en se disant : « Que diable a-t-il donc tué aujourd'hui?... est-ce » qu'il a pris tous ces gens-là pour des oies ? »

Adam se rend au salon où est rassemblée sa famille, mais ce n'est plus en conquérant qu'il se présente, c'est

L'œil morne maintenant, et la tête baissée.

Et la vue des paysans qui accompagnent le jeune homme achève de répandre l'alarme parmi la société.

« Qu'y a-t-il donc? » demande M. Adrien qu'un accès de goutte retient alors sur son fauteuil. « Est-ce » que tu as tué une louve! Est-ce que ces paysans » l'ont apportée ici?...

» — Non, mon père, ce n'est pas sur une louve » que j'ai tiré, » répond Adam tristement, et il pousse

Jacqueleine devant lui en ajoutant : « Voilà ce que » j'ai attrapé aujourd'hui, mais ce n'était pas ce que » je visais !... »

Jacqueleine s'avance, elle ôte son mouchoir de dessus sa blessure en disant : « Vot' jeune homme m'a » perdu un œil. »

Un mouvement général s'opère dans la société, et madame Adrien tourne vivement la tête : « Cachez » cela, cachez cela, jeune fille... Cela me fait mal à » voir.

» — Ça m'a fait ben pus de mal à sentir, » répond Jacqueleine, « et c't œil de moins sera peut-être cause » que je ne me marierons plus.

» — Ah! dame, » dit Bastien, « il est sûr qu'un » œil de moins, c'est queuque chose dans un mé- » nage !...

» — Jacqueleine n'était déjà pas trop belle, » dit un des paysans, qui veut se mêler d'arranger l'affaire. « A présent, dame ! c'est qu'alle est presque à faire » sauver !... »

Ces paroles ajoutent à la douleur de la fille de basse-cour; elle recommence à pleurer; alors Adam s'approche avec impatience de son père et lui dit : « Don- » nez-lui donc de l'argent pour la consoler.

» — Oui, je crois bien qu'il faut donner de l'ar- » gent, » dit à demi-voix M. Adrien, « mais ceci me » coûtera plus cher que les canards et les poules !... » Voyons, jeune fille... entendons-nous... Mon fils » vous a rendue borgne... ce n'était certainement » pas son intention... n'est-ce pas, Adam ?

— » Parbleu ! je croyais tirer sur un cochon... » Mais il faisait si noir dans l'étable !... — Il est cer- » tain, » dit Tourterelle, « que, si l'on avait soin

» d'avoir de la lumière dans les étables, ces quipro-
» quo n'arriveraient pas.

» — De la lumière dans l'étable !... » dit le fermier. « Ah ben ! en v'là d'une bonne !... ça serait
» pour mettre le feu à la maison apparemment... Il
» n'est pas malin, le gros petit bourgeois !

» — Terminons, » reprend gravement M. Adrien;
» à combien estimez-vous votre œil, jeune fille ? »

Jacqueleine s'approche de Bastien et lui dit à l'oreille : « Comben que mon œil valait approchant ?

» — Attends, attends, » répond tout bas Bastien ;
« faut voir c'que l'bourgeois en offrira d'abord, et
» puis nous le pousserons.

» — Un œil de moins, c'est que ça se voit ! » dit le paysan qui a déjà parlé. « Et Jacqueline est si laide à
» c't'heure...

» — Taisez-vous, » dit M. Adrien, « ce n'est pas
» vous qui êtes blessé. Voyons, jeune fille... Vous ne
» dites rien... Tenez, je veux généreusement répa-
» rer le malheur qui vous est arrivé; je vous offre
» cent écus !... »

Jacqueleine regarde Bastien qui hausse les épaules en murmurant : « Allez donc chercher un œil
» pour cent écus! vous aurez queuque chose de beau!

» — C'est pas assez ! » dit la blessée.

« — Eh bien... cinq cents francs ? »

Jacqueleine regarde encore Bastien, et répond : « C'est pas assez.

» — Comment ! ce n'est pas assez de cinq cents
» francs !... il me semble que c'est pourtant raison-
» nable !...

» — Ah ! monsieur, » dit Bastien, « c'est que l'œil
» qu'on lui a perdu était si beau !... — Je vois bien

» par l'autre, ce qu'était celui-là. — Oh! non, mon-
» sieur! Ce n'est pus la même chose... son œil défunt
» était ben pus grand!... ben pus noir!... — Alors
» elle louchait donc? — Ah! que non!.... ça n'en
» faisait que mieux au contraire... et c'était tou-
» jours avec c't'œil-là qu'alle faisait des conquêtes
» et qu'alle souriait au monde; tandis que le petit
» qui lui reste, alle ne l'ouvrait presque jamais!

» — J'aurais bien voulu la voir avec ses deux
» yeux, » dit tout bas Tourterelle.

» — Eh bien! je donnerai six cents francs? » re-
prend M. Adrien.

« Veux-tu m'épouser pour six cents francs? » dit
Jacqueleine à Bastien. « — Non, c'est pas assez. —
» Sept cents... — C'est pas assez. — Huit. — C'est
» encore trop peu. — Eh! morbleu, que voulez-
» vous donc? — Ma fine... pour que j'épouse Jac-
» queleine à présent qu'elle est borgne, il faut
» qu'elle ait au moins quinze cents francs!

» — Oui, oui, » dit le paysan qui veut toujours
parler, « et encore il y a ben des garçons qui n'en
» voudraient pas à ce prix-là... Alle est si défigurée!

» — Quinze cents francs! » murmure M. Adrien
en poussant un profond soupir.

— « Cette grosse fille n'a jamais valu le quart de
» cette somme, » dit Céleste en regardant Tourte-
relle.

« — Oui; i'm'faut quinze cents francs, » reprend
Jacqueleine, « ou ben j'allons tout de suite porter
» plainte chez monsieur le maire.

» — Donnez-lui donc son argent, et qu'elle ne
» pleure plus, » dit Adam; « est-ce qu'on doit mar-
» chander quand on a fait du mal à quelqu'un?...

« — Excellent naturel! » dit M. Adrien en regardant son fils. « Tu ne tiens pas à l'argent!... mais » un jour tu sauras que... — Allons, mon père, ce » n'est pas un jour, c'est tout de suite qu'il faut » payer cette pauvre fille. »

M. Adrien se fait apporter son portefeuille. Il en tire la somme demandée, en murmurant : « Voilà » une chasse qui me coûte un peu cher. » Jacqueleine reçoit les quinze cents francs, elle salue la compagnie, tous les paysans en font autant, puis ils s'éloignent. Bastien tient le bras de sa future ; à laquelle il dit en chemin : « J'allons nous marier ben » vite!... J'tassure que j'taime tout autant avec » un œil... J't'aurions épousée tout d'même sans » c't'argent, mais pisque tu l'as ça n'peut pas nuire. »

Et les autres paysans se disent entre eux : « Est-elle » heureuse, c'te Jacqueleine!... la v'là riche à c't'- » heure... Gn'y a ben de nos filles qui voudraient » qu'i' leur en arrivât autant. »

Adam a suivi les villageois jusqu'à la grille ; lorsqu'ils sont éloignés, il jette avec force son fusil au milieu de la cour, en disant : « C'est fini, je ne chas- » serai plus. »

Et Rongin se frotte alors les mains en murmurant : » Tant mieux... nous ne serons pas alors obligés de » ne manger que des poules et des oies. »

CHAPITRE XII.

PREMIÈRES AMOURS D'ADAM.

Le temps arrivait où le travail, l'étude des arts et les simples jeux de l'adolescence ne suffiraient pas pour charmer Edmond, où les courses dans les bois, les promenades à cheval, et les folies chez sa nourrice ne contenteraient plus Adam. Les deux cousins avaient dix-sept ans; un autre sentiment plus impérieux, plus vif que tous les autres, devait bientôt s'emparer de leur cœur; ils commençaient à ne plus regarder les femmes avec indifférence.

Libre de porter ses pas partout où bon lui semblait, n'ayant ni surveillant ni compagnon, c'était vers les demeures où il avait aperçu quelque jolie paysanne, qu'Adam se dirigeait le plus volontiers, sans trop se rendre encore raison du motif qui le poussait de ce côté de préférence à un autre. L'élève de la nature retournait au bord du ruisseau devant lequel, la veille, il avait aperçu une jeune fille laver son linge; il s'arrêtait devant la ferme où un petit minois agaçant battait du beurre ou triait des graines, et il passait par le chemin où il avait vu une jolie villageoise travailler aux champs.

Près d'une jeune fille, Adam trouvait que le temps passait plus vite qu'à galoper et à chasser les poules. Il ne se lassait pas de considérer un minois de vingt ans, et cependant il gardait le silence avec les jeunes paysannes, devant lesquelles il semblait en contemplation.

Les beautés qui captivaient l'attention d'Adam étaient souvent hâlées et brûlées par le soleil; leurs traits n'étaient pas fins, leurs pieds étaient gros, leurs mains rouges et calleuses; mais c'étaient des femmes, et elles produisaient sur le jeune homme le même effet que sur le petit page du comte *Almaviva*.

Adam ne semblait pas déplaire aux rustiques beautés qui faisaient battre son cœur : il était grand, fort, bien bâti; ses yeux étaient vifs et francs; son sourire respirait la gaîté; ses dents étaient blanches et belles, une forêt de cheveux blonds ombrageait son front; l'art n'avait point participé à sa coiffure; mais ces boucles qui voltigeaient au gré du vent, cette touffe épaisse que sa main rejetait incessamment en arrière, ajoutaient encore à l'expression piquante de sa physionomie, qui n'était ni noble ni commune, mais qui était fort originale, et à laquelle la cicatrice empreinte sur sa joue droite donnait encore plus de singularité.

Les jeunes paysannes n'étaient donc pas fâchées lorsque le fils de M. Adrien se promenait de leur côté, elles ne se formalisaient pas de le voir s'arrêter devant elles; car le jeune homme était mis comme les gens de la ville, et cependant il n'y avait dans son regard, dans ses manières, rien qui annonçât la fierté; il parlait aux villageois comme à ses égaux, et ces manières lui gagnaient l'amitié des

paysans, car l'homme de la nature est celui qui supporte le moins le mépris.

Catherine qui avait de l'expérience, s'était aperçue la première de l'effet que la présence d'une jeune fille produisait sur celui qu'elle avait nourri. Catherine avait deux filles : Suzanne qui avait trois ans de plus qu'Adam, et Nannette qui était sa sœur de lait. Suzanne n'était pas jolie, mais elle était grasse, fraîche et réjouie comme l'avait été sa mère ; Nannette était plus timide, mais elle avait de fort jolis yeux.

Ce n'était plus avec Nicolas, Fanfan et Pierre que M. Adam aimait à jouer, c'était avec Suzanne et Nannette. Il courait avec la première, la poussait, la faisait tomber sur le gazon, se roulait auprès d'elle, l'empêchait de se relever. Et alors les éclats de rire prouvaient tout le plaisir que l'on goûtait dans de pareils jeux. Avec Nannette, Adam était plus tranquille, mais il aimait à la suivre dans l'étable, dans l'écurie, dans la grange ; dans tous les endroits où il faisait noir Adam accompagnait Nannette, afin, disait-il, qu'elle n'eût pas peur.

Jean-Claude trouvait tout naturel que le fils de son maître, qui lui faisait l'honneur de venir manger ses galettes et boire son vin, aimât à jouer avec ses deux filles. Mais Catherine, qui se souvenait de sa jeunesse, commençait à craindre que cet honneur-là ne devînt dangereux ; cependant elle n'osait pas dire à Adam de ne plus venir à la ferme, ni lui défendre de jouer avec ses filles. Mais ayant un jour trouvé le jeune homme et Suzanne presque caches sous une meule de foin, et s'apercevant que Nannette revenait rouge comme une cerise lorsqu'elle quittait son

frère de lait, Catherine se promit de ne plus quitter ses filles lorsque Adam viendrait à la ferme.

Le jeune homme, qui était plus entreprenant avec les filles de Jean-Claude qu'avec les villageoises qu'il rencontrait sur son chemin, ne tarda pas à retourner chez ses amis de Bazincourt. Il fit la grimace en voyant Catherine assise auprès de ses filles. Mais au bout d'un moment, il dit à Suzanne :

« Viens donc avec moi cueillir des fleurs dans le » grand pré. — Suzanne n'a pas le temps, » dit Catherine; « il faut qu'elle couse. Si vous voulez aller » au grand pré, vous y trouverez not' homme. »

Adam ne se souciait pas de la société de Jean-Claude; il fait la moue et reste. Un moment après, il propose à Nannette d'aller ranger de la paille dans la grange.

« Il faut que Nannette file, » répond Catherine; « mais si ça vous amuse de ranger la paille, allez, » mon garçon, ne vous gênez pas.

» — Ça ne m'amuse pas tout seul, » dit Adam en frappant du pied avec impatience. Et le jeune homme s'éloigne avec humeur de la ferme, se flattant qu'une autre fois il sera plus heureux. Mais il n'en est rien : chaque fois qu'il retourne chez Jean-Claude, Catherine est là près de ses deux filles.

La nourrice le comble toujours d'amitié; le petit vin, le flan, les galettes, le laitage, lui sont offerts en abondance, mais on ne laisse plus Suzanne et Nannette jouer seules avec lui.

Cette conduite produit l'effet que Chaterine espérait; Adam se lasse de venir voir coudre et filer les jeunes filles. Il dirige ses pas d'un autre côté. « Tou- » tes les jeunes paysannes n'ont pas leur mère auprès

» d'elles, » se dit-il, « j'en trouverai d'autres avec » qui je pourrai jouer et me rouler sur les meules » de foin. »

L'élève de la nature n'est pas d'humeur à regarder long-temps les villageoises sans oser leur parler. Les petits jeux avec Suzanne et Nannette l'ont mis en goût, et lui ont appris qu'auprès d'une jolie femme on peut faire mieux que de rester en contemplation.

Adam n'a aucun projet de séduction, il ne sait pas encore ce que c'est que de faire la cour, tromper, trahir; mais il cherche le bonheur, et son cœur lui dit que maintenant ce n'est qu'auprès d'une femme qu'il pourra le rencontrer.

Pour plaire à une fille de campagne, les dons de la nature sont suffisans; quoique n'ayant presque rien appris, Adam, élevé dans la société des gens du monde, devait avoir d'autres manières que les villageois. Les filles des champs ont des yeux et de la vanité tout comme celles de la ville; les beautés champêtres étaient flattées de causer avec le *jeune monsieur*, c'est ainsi qu'elles appelaient Adam; et la comparaison qu'elles faisaient de lui à leurs lourdauds amoureux n'était pas à l'avantage de ces derniers. Avec une paysanne on fait vite connaissance, surtout lorsque c'est au milieu des champs que l'on entame l'entretien. Le jeune homme ne tarde pas à oublier Suzanne et Nannette; d'autres beautés rient avec lui, et celles-là n'ont pas toujours quelqu'un pour les garder. Adam se présente avec tant de franchise, de gaîté, qu'il n'inspire d'abord aucune défiance. C'est encore un enfant qui ne veut que jouer et lutiner les jeunes filles, lui-même n'a pas d'autres projets; mais

entre garçon et fille de dix-sept ans, il n'est pas prudent de rire sans témoin; et les arbres qui les entourent, le feuillage qui les couvre semblent, en les protégeant contre les regards indiscrets, vouloir leur inspirer de plus tendres pensées.

La conduite d'Adam ne tarde pas à répandre l'alarme dans les environs. Comme c'est avec les plus jolies paysannes que le jeune homme cherche à jouer de préférence, les villageois qui leur faisaient la cour sont furieux contre le fils de M. Adrien. Les paysans ne se soucient point que l'on fasse l'aimable avec celles qu'ils comptent épouser; les amans se querellent, se brouillent, plusieurs mariages sont rompus, et c'est Adam qui en est cause. Les amoureux se plaignent aux parens, ceux-ci grondent leurs filles, et leur défendent de parler au jeune enjôleur, c'est ainsi que l'on commence à désigner Adam. Mais les paysans ne restent pas près de leurs filles pour faire respecter leur défense, et le jeune homme est souvent là pour la faire oublier.

Le désordre devient si grand que les villageois prennent le parti d'aller se plaindre à M. Adrien de la conduite de son fils.

« Monsieur Adam dérange toutes nos filles, » dit un vieux laboureur en se présentant devant M. Adrien. « A c't'heure gn'y a pus moyen de les tenir à la » maison... Drès qu'il est jour, elles courent aux » champs; mais le soir elles reviennent sans avoir » rien fait, parce qu'elles passent leur temps à bati- » foler avec vot' garçon.

» — Cela ne me regarde pas! » répond gravement M. Adrien en ouvrant sa tabatière. « C'est à vous de » veiller sur vos filles; ne voudriez-vous pas que

» que j'empêchasse mon fils d'aller se promener?

» — On a vu monsieur Adam embrasser Manon » dans le petit bois, » dit un jeune laboureur en se présentant la larme à l'œil chez M. Adrien. « — Eh » bien, après? Que veux-tu que j'y fasse? » répond le papa. « Mon fils est assez joli garçon pour qu'une » jeune fille trouve du plaisir à se laisser embrasser par » lui. Et si mademoiselle Manon a été embrassée, c'est » que cela lui a convenu apparemment? — Mais moi » qui voulais l'épouser... Croyez-vous que ça me » convienne de voir vot' fils poursuivre comme ça » c'te fille? — Tous les jours une fille se fait em- » brasser, et ça ne l'empêche pas de se marier après. » Au reste, n'épousez pas Manon, ou épousez-la... » cela m'est fort indifférent.

» — Monsieur, » dit une vieille paysanne en allant à son tour trouver M. Adrien, « Vot' garçon » a passé par-dessus la haie de notre clos pour » aller chiffonner ma petite Marguerite, à qui j'a- » vions défendu de sortir. — Si mon fils a brisé votre » haie, je dois payer le dégât, c'est trop juste, » répond le papa en fouillant à sa poche.

« — Eh morgué, monsieur, ce n'est pas pour ce » qu'il a fait à la haie que je venons me plaindre, » reprend la vieille, « mais c'est pour ce qu'il fait à » ma fille. — Alors c'est différent, ça ne me re- » garde plus. — Vot' fieu est pis qu'un démon, il » saute après nos filles comme un loup après les » moutons... Drès qu'il en voit une bien un brin gen- » tille, crac!... le v'là lâché... il court après, et g'ny » a pu moyen de l'arrêter. — Enfermez vos filles, » mon Adam ne courra pas après. — Est-ce que je » pouvons tenir nos filles sous clef, quand il y a

» à travailler au champ? j'avons pas de domestiques, » nous autres, c'est nous et nos enfans qui faisons la » besogne... encore si vot' fieu ne faisait que rire » avec Marguerite, mais c'est qu'il la pince, c'est » qu'il l'embrasse!... c'est qu'il... qu'ça fait trem- » bler! — Que voulez-vous? Adam aime le sexe... » Ce n'est pas moi qui lui ai enseigné comment on » plaisait aux femmes, c'est la nature. — Ah! jarni! » queu nature il vous a!... Qu'il ne saute plus par- » dessus not' haie toujours, parce que not' garçon » de labour le recevra avec une gaule, pour lui cal- » mer un peu son naturel. »

Loin de gronder Adam, M. Adrien semble fier de son fils : « Ce gaillard-là trouve moyen de plaire à » toutes les femmes, » dit-il à Tourterelle. Et le petit homme, qui ne peut plus plaire à aucune, répond en soupirant : « C'est un garçon bien heu- » reux!

» — Il paraît que l'enfant de la nature devient un » bien mauvais sujet, » dit Rongin, « il fait main- » tenant la chasse aux jeunes filles, comme il la fai- » sait aux poules et aux canards... Ça deviendra du » joli!... »

Mais le concierge fait ses réflexions tout bas, car un regard d'Adam lui fait baisser les yeux, et il n'ose plus mettre le pied hors de la maison, tant il a peur de rencontrer encore l'invalide Dumont.

M. Remonville, qui entend aussi parler des prouesses de son neveu, essaie de faire quelques représentations à son frère, et lui dit que la conduite du jeune homme finira par être cause de quelque événement fâcheux. Mais les avis de M. Rémonville sont encore mal reçus :

« — Mêlez-vous de votre fils, » dit M. Adrien, « et laissez-moi m'occuper du mien. — Il me semble, » mon frère, que vous ne vous en occupez pas du » tout. — C'est mon affaire... Vous êtes fâché de ce » que mon Adam fait partout des conquêtes... de ce » qu'il ne peut pas se montrer à une jeune fille sans » lui tourner la tête!... — Non, mon frère!... Mais » je tremble pour ce jeune homme, pour vous, des » suites que peuvent avoir ses folies... — Prenez » plutôt garde à votre Edmond... C'est un sage, un » Caton, à ce qu'on dit!... Mais ce sont ceux-là » qui font les plus grandes sottises quand ils se » mettent en train. — Mon Edmond n'est pas un » pédant!... Il est raisonnable, voilà tout : entre un » Caton et un fou, est-ce qu'il n'y a pas de milieu? » — Le milieu c'est la nature qui nous l'indique, et » mon Adam est sur la voie. — Mais s'il devient » amoureux d'une paysanne? — Il l'est de toutes » celles qui sont jolies; ce n'est pas dangereux. — » S'il leur fait des enfans? — C'est à elles à s'en dé- » fendre. — Si, pour se venger, les parens, les » amoureux de ces jeunes filles donnaient quelques » mauvais coups à votre fils? — Adam est fort comme » un turc, il les rosserait tous. »

Ce que M. Rémonville a prévu, ne tarde pas à se réaliser : en jouant sur l'herbe, en se roulant sur les meules de foin avec les fillettes des environs, Adam cède probablement aux invitations de la nature. Bientôt quelques corsets deviennent trop étroits, quelques ceintures trop courtes. De là, grand scandale dans les villages, et nouvelles plaintes à M. Adrien, qui, pour apaiser les clameurs, est obligé d'ouvrir sa cassette. Comme les réclamations

deviennent fréquentes, il commence à trouver que son fils laisse un peu trop agir la nature. Mais, comment contenir un jeune homme de dix-huit ans, que l'on a toujours laissé maître de faire toutes ses volontés? M. Adrien n'ose pas se plaindre tout haut ; il tremblerait que cela n'arrivât aux oreilles de son frère. Tous les matins il dit à Rongin de lui envoyer son fils ; et tous les matins il attend en vain Adam, qui a dans les environs des rendez-vous trop intéressans pour se rendre à ceux de son père.

Un jour, M. Adrien, oubliant les douleurs que lui cause sa goutte, se lève avant l'aurore et parvient à la chambre de son fils avant que celui-ci ne soit sorti.

Adam fait un mouvement de surprise en voyant son père ; puis il court l'embrasser, et, en le serrant dans ses bras, il marche sur son pied goutteux. Le papa pousse un cri, jure comme un damné, et se jette dans un fauteuil. Adam veut aller chercher du secours, mais son père le retient :

« Ce n'est rien, » dit M. Adrien en dissimulant sa souffrance. « Reste, mon cher Adam... j'ai à » causer avec toi. — Ah! papa, que ça ne soit pas » trop long, s'il vous plaît, car on m'attend quel- » que part...— On t'attend!... Mais on t'attend donc » tous les matins, car tu n'as jamais le temps de » venir me parler...—Oui, papa... Oh! j'ai toujours » cinq ou six rendez-vous dans la journée... je m'a- » muse joliment à présent! — Tu t'amuses... c'est » très-bien ; je suis fort aise que tu t'amuses, mais » pourquoi ne te voit-on pas ici?... quand nous » avons du monde tu n'es jamais là! tu es un beau » garçon que je ne serais pas fâché de montrer à

» nos connaissances de Gisors. — Ah ! papa, je ne » m'amuserais pas avec vos connaissances !... — Tu » crois... essaie un peu de venir au salon rire et » causer avec nous. — Non, papa, je ne veux pas » essayer. »

M. Adrien visite sa tabatière, et dit au bout d'un moment : « Ah çà, mais... cependant... si je t'or- » donnais de venir au salon, de rester avec nous... » — Je ne vous écouterais pas, papa, vous m'avez » dit de ne jamais faire que mes volontés, et ma » volonté est de sortir.

» — C'est juste, » se dit M. Adrien en prenant sa prise, « je lui ai dit cela... il ne s'écarte pas des » principes que je lui ai inculqués, il n'est pas dans » son tort. Mais enfin, mon fils, si tu t'amuses tant » à courir les champs, ne pourrais-tu pas faire en » sorte que tous ces manans des environs ne vins- » sent pas se plaindre de toi... hein ?... que réponds- » tu à cela ? »

M. Adrien attendait en vain une réponse. Il lève la tête, regarde dans la chambre, et s'aperçoit que son fils est parti. Alors, le papa, quittant avec peine le fauteuil où il était assis, reprend sa canne et regagne son appartement, en se disant : « Il paraît » que sa volonté n'était pas de m'écouter davan- » tage !... Quelle vivacité ! quelle pétulance !... C'est » l'homme dans sa nature primitive. »

CHAPITRE XII.

PREMIÈRES AMOURS D'EDMOND.

Pendant qu'Adam fait l'amour avec les paysannes des alentours, Edmond accompagne ses parens à Gisors, ou dans les habitations voisines, dont les propriétaires font société avec M. Rémonville. Le jeune homme commence à chercher dans le monde autre chose que de l'instruction, de l'usage et de bonnes manières; il ne sait pas bien encore ce qu'il désire; mais il sent que les conversations graves des hommes, les parties de cartes des douairières, et même les petits jeux innocens des jeunes filles, ne suffisent plus pour le rendre heureux.

A Paris, Edmond eût déjà trouvé ce qu'il cherchait; mais en province, une intrigue ne se noue pas si facilement, surtout lorsque c'est un novice qui cherche à la former. Dans les sociétés où Edmond se rendait avec ses parens, il y avait de jolies demoiselles, mais on veillait attentivement sur elles; impossible de leur parler sans témoins, et alors comment dire de ces choses qu'en tête-à-tête on oserait à peine exprimer; comment entamer une tendre conversation, lorsque des frères, des tantes ont

les yeux sur vous?... Un roué seul saura braver les regards, et trouvera, au milieu du monde, le temps de faire une déclaration; mais Edmond n'est pas un roué! Il y a bien aussi dans la société qu'il voit de jolies dames qui ne sont pas surveillées comme les demoiselles; malheureusement Edmond est timide! il ne sait que regarder, que soupirer, et les dames, en province comme à Paris, s'ennuient bientôt près d'un jeune homme qui soupire toujours.

Edmond sortait quelquefois seul, soit pour se promener dans la campagne, soit pour aller à la ville. M. Rémonville sentait que son fils devenait d'un âge à pouvoir marcher sans mentor; mais il avait eu soin de blâmer souvent devant Edmond la conduite déréglée de son cousin; aussi Edmond fuyait-il Adam comme une dangereuse connaissance, et n'osait-il point adresser la parole aux jeunes paysannes qu'il rencontrait quoique souvent il en eût envie.

En se rendant un jour à Gisors, pour une commission dont son père l'avait chargé, Edmond repassait dans sa mémoire les attraits des demoiselles qu'il connaissait, et cherchait celle à laquelle il donnerait la préférence, lorsqu'une jolie figure qu'il aperçoit à la fenêtre d'un rez-de-chaussée lui fait sur-le-champ oublier toutes les autres.

Cette figure appartenait à une jeune personne qui paraissait avoir de dix-huit à vingt ans, et qui travaillait contre une fenêtre, dans une maison de modeste apparence. Edmond a déjà plusieurs fois passé par cette rue, et il n'avait pas encore vu cette jeune personne; elle ne se mettait donc pas à la fenêtre, car il y aurait fait attention. Comment ne

point remarquer des cheveux bruns relevés avec grace, des yeux qui paraissent très-beaux, quoiqu'on les tienne baissés sur son ouvrage, de jolies couleurs,... un petit menton rond, un bras potelé, un sein bien dessiné? en voilà plus qu'il n'en faut pour enflammer un jeune homme de dix-huit ans.

Edmond a passé la fenêtre; il s'est arrêté, il est revenu sur ses pas, il s'est arrêté encore. Il continue ce manége pendant dix minutes. Ce n'était pas mal pour un commençant; il eût été difficile qu'on ne le remarquât pas, il ne passait que lui dans la rue; la jeune personne a levé les yeux, elle a vu Edmond; celui-ci l'a saluée, ce qui n'a rien d'extraordinaire en province, où tout le monde se salue. On lui a rendu sa politesse d'un air amical. Edmond a pu admirer des yeux noirs fort expressifs; il ne sait plus où il en est; il n'a jamais vu de femme si jolie.

Cependant il se rappelle qu'il n'est pas venu à Gisors pour se promener dans une rue. Il va s'acquitter de la commission de son père; mais il ne songe qu'à la charmante brune du rez-de-chaussée; il l'adore déjà... A dix-huit ans on adore tout de suite!... A vingt-cinq on aime; à trente-six, on désire; à quarante, on réfléchit.

Avec une très-bonne éducation, on peut ne pas connaître le monde; c'est une nouvelle étude à faire quand on sort du collége. Edmond n'a pas été au collége, mais il n'a point quitté ses parens: il a vécu jusqu'alors dans un tout petit cercle; ses idées sur l'amour doivent être celles de toute ame brûlante qui n'a pas encore été trompée dix fois; c'est-à-dire que, pour lui, l'amour est le premier bien de la vie; qu'on doit tout sacrifier pour l'objet que

l'on aime, que les promesses, les sermens qu'on lui fait sont sacrés. Cette manière d'envisager l'amour est pardonnable chez un novice; avec beaucoup d'expérience, il y a des gens qui pensent encore ainsi, et qui n'en sont pas plus bêtes pour cela.

« Cette jeune personne est charmante, » se dit Edmond ; « elle doit avoir toutes les vertus, toutes les » qualités !... Je suis sûr qu'elle a reçu une bonne » éducation, qu'elle est bien née ; cela se voit... rien » qu'à la manière dont elle m'a rendu mon salut. » Au reste je saurai bientôt qui elle est. »

Et, comme dans une petite ville où tout le monde se connaît on obtient promptement les renseignemens qu'on désire, Edmond ne tarde pas à savoir que la jeune personne du rez-de-chaussée se nomme Agathe, qu'elle a vingt ans, qu'elle est fille d'un épicier de Pontoise ; qu'elle apprenait l'état de couturière, mais que ses parens étant morts, elle est venue habiter avec madame Benoît, sa tante, ancienne mercière, qui s'est retirée avec quinze cents livres de rentes qu'elle laissera un jour à sa nièce.

En écoutant ces détails, Edmond a plusieurs fois fait la grimace. La fille d'un épicier ! la nièce d'une mercière qui se destinait à la couture, tout cela s'accorde peu avec ce qu'on avait pensé. Mais, après tout, Agathe en est-elle moins jolie ? et un amoureux de dix-huit ans peut-il regarder au rang, aux distances, lorsqu'en vieillissant tant de gens les oublient ?

Edmond se sent moins timide en s'en retournant dans la rue où demeure Agathe, il pense qu'il ne lui sera pas difficile de faire connaissance, il se pro-

pose même d'entamer sur-le-champ l'entretien, si la demoiselle est encore à la fenêtre.

Agathe y est encore. Edmond s'avance : mais quand il est près du rez-de-chaussée, ses genoux tremblent, son cœur bat plus vite, sa hardiesse s'évanouit ; c'est tout au plus s'il ose lever les yeux et regarder à la dérobée la jolie brune.

Il faut cependant retourner près de ses parens. Edmond quitte Gisors à regret, en se promettant d'y revenir bientôt.

Le lendemain il dit qu'il va se promener dans la campagne ; mais la ville n'est qu'à un quart de lieue, et il a bientôt franchi cette distance. Il brûle de revoir celle dont il a rêvé toute la nuit, ou plutôt à qui il a pensé toute la nuit, car on ne dort guère quand on est nouvellement amoureux.

La demoiselle est contre sa fenêtre, comme la veille. Était-ce seulement pour prendre l'air, pour jouir de la vue, ou voulait-on savoir si le jeune homme de la veille passerait encore dans la rue? Edmond pouvait bien aussi avoir fait rêver mademoiselle Agathe. Il était joli garçon, avait l'air doux, distingué, et saluait d'une manière très-aimable.

Ce jour-là Edmond ne salue que deux fois, le jour suivant il salue quatre ; ensuite il se permet de dire bonjour, de parler de la pluie, du beau temps ; mais ses yeux disent tout autre chose, et mademoiselle Agathe semble répondre à leur langage. Au bout de huit jours, on a tout-à-fait lié connaissance ; tout favorise les jeunes gens : la rue est déserte, il n'y passe que fort peu de monde ; en face sont des jardins, ce qui vaut beaucoup mieux que des voisins ;

et, à l'heure où Edmond vient, la tante est toujours dans son appartement.

Encouragé par les doux regards d'Agathe, Edmond ose un jour prendre sa main et la presser tendrement; on lui abandonne cette main qu'il trouve si jolie; enfin le jeune homme a murmuré entre ses dents et bien bas : « Je vous aime; » et on a répondu : « Est-ce bien vrai? »

Est-ce bien vrai? N'est-ce pas comme si l'on vous répondait : « Et moi aussi je vous aime, et je trem- » blais que vous ne m'aimassiez point. » Est-ce bien vrai veut dire tant de choses!... Edmond est transporté de joie et d'amour. Il retourne chez ses parens en riant, en sautant, en gesticulant et en parlant tout seul, ce qui est assez l'usage des gens qu'une seule pensée domine.

Être aimé de la première femme que l'on aime, c'est le comble du bonheur, de l'ivresse; c'est au-dessus de toutes les jouissances que soi-même on s'était créées. Edmond ne vit pas loin d'Agathe; tel temps qu'il fasse, qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il tonne, il faut qu'il aille à Gisors : « Je vais me pro- » mener, » dit-il tous les matins en quittant la demeure de ses parens. Ceux-ci commencent à trouver que leur fils se promène bien souvent. « Il ne peut » plus rester un jour entier avec nous, » dit sa mère, et une larme humecte ses yeux.

M. Rémonville hoche la tête en répondant : « C'est » un garçon... et il a dix-huit ans!... Mais du moins » les villageois des environs ne viennent pas se plain- » dre de lui comme de son cousin. »

Chaque jour Edmond reste plus long-temps près d'Agathe, qui répète sans cesse : « Est-ce bien vrai

» que vous n'aimez que moi ?... que vous n'aimerez » jamais d'autre femme que moi ? » Et le jeune homme répond : « Je vous le jure ! » avec tout l'enthousiasme de l'amour. « Vous m'épouserez, n'est-ce » pas ? » reprend Agathe ; et comme à dix-huit ans on dit, je vous épouserai, aussi facilement que, comment vous portez-vous, Edmond promet à la jolie brune d'être son mari.

Les entretiens ont toujours lieu à la fenêtre, mais Edmond commence à penser qu'il ne faudrait pas s'en tenir à faire l'amour dans la rue ; il faut pénétrer dans la maison. Agathe dit à son jeune ami de chercher un prétexte, et Edmond n'en trouve pas, parce qu'il est fort neuf en intrigue. Mais un jour qu'il est resté plus long-temps que de coutume à causer contre la fenêtre, la tante d'Agathe vient troubler leur entretien.

Madame Benoît est une femme de cinquante ans, bavarde, commune, fière de ses quinze cents livres de rentes, et qui se croit de belles manières parce qu'elle a vendu des gants à des femmes de qualité.

« Quel est ce monsieur ? Que désire monsieur ? » dit madame Benoît en apercevant Edmond ; et, sans attendre qu'on lui réponde, elle continue : « On » n'a jamais reçu une personne à la croisée... C'est » fort mauvais ton, ma nièce ; si monsieur veut nous » parler, qu'il entre... Entrez donc, monsieur. »

Edmond ne sait pas ce qu'il va dire, mais il entre, il salue timidement madame Benoît ; celle-ci lui offre un siége, et lui a adressé dix questions avant qu'il ait répondu à une seule.

Agathe, qui a eu le temps de se remettre de son

trouble, s'approche de sa tante et lui dit : « Mon-
» sieur est le fils de M. Rémonville le jeune, il a sou-
» vent affaire à Gisors; et..... en passant, il m'a
» quelquefois demandé des... des renseignemens...
» des adresses...

» — Le fils de M. Rémonville jeune, » dit madame Benoît en se levant et en saluant. « Ah! monsieur,
» je connais très-bien monsieur votre père... C'est
» un homme de beaucoup d'esprit... Je lui ai jadis
» vendu des gants, ainsi qu'à votre mère. Je con-
» nais aussi votre oncle, M. Adrien Rémonville, ori-
» ginal s'il en fut!... qui avait des Hercules dans sa
» cour. Sa femme était d'une coquetterie!... Ils ont
» un fils qui est, dit-on, un bien mauvais sujet!...
» Quant à moi, qui ai une nièce, vous sentez que je
» tiens à connaître les personnes que je reçois; du
» reste, je suis enchantée de faire votre connais-
» sance. »

Edmond se passerait bien de la connaissance de la tante, mais comme cela lui donne accès près de la nièce, il écoute patiemment le bavardage de madame Benoît, place trois mots dans un entretien d'une heure, et sort avec la permission de venir offrir ses hommages à ces dames.

Le jeune homme use largement de la permission; chaque jour il est plus épris d'Agathe, qui lui témoigne aussi le plus tendre amour. Comme la présence de madame Benoît n'est pas ce que cherche Edmond, c'est de préférence lorsqu'elle est sortie qu'il va voir sa nièce. Se dire que l'on s'adore, c'est bien doux sans doute, mais un amant désire bientôt davantage. Edmond sent que son bonheur ne lui suffit plus. Mais Agathe est sage, ou du moins

elle sait se défendre, ce qui n'est pas toujours une preuve d'innocence.

Un matin, que l'entretien a été plus chaud que de coutume, madame Benoît entre au moment où Edmond ravit un baiser à sa nièce.

Les jeunes gens restent confus; madame Benoît garde un moment le silence, ce qui, chez elle, indiquait quelque chose d'extraordinaire; enfin elle présente une chaise à Edmond, en lui disant :

« Asseyez-vous, monsieur... Je connais les usa-
» ges... Vous embrassiez ma nièce, monsieur? —
» Oui... madame... j'avais osé... — Vous l'avez em-
» brassée... je l'ai vu, monsieur; mais est-ce pour
» le bon motif? — Le bon... quoi?... madame. —
» Le bon motif. Il me semble, monsieur, que je
» m'explique purement. Vous aimez ma nièce, je le
» conçois; elle est jolie, elle est fort adroite dans la
» couture; elle coud comme une fée, et elle aura un
» jour quinze cents livres de rente; enfin, monsieur,
» puisque vous lui faites la cour, je pense que c'est
» pour l'épouser, car ce n'est que de cette manière
» qu'un galant homme fait la cour à une demoiselle
» de famille. »

Edmond répond en balbutiant : « Oui, madame,
» certainement... J'aime... ou plutôt j'adore Aga-
» the... Je l'épouserai tout de suite si vous voulez.

» —C'est très-bien, monsieur Edmond, je donne
» mon consentement à ce mariage; mais il vous faut
» aussi celui de votre père, puisque vous n'êtes pas
» majeur. »

Edmond baisse les yeux; il n'avait pas encore songé à tout cela. A dix-huit ans, on a assez affaire de songer à celle qu'on aime, tout le reste n'est qu'ac-

cessoire; alors seulement le jeune homme se dit: « Mes parens approuveront-ils mon amour pour » mademoiselle Agathe, fille d'un épicier de Pon- » toise et nièce de madame Benoît? » Edmond conçoit quelques doutes, mais il regarde Agathe... Elle est si jolie!... Une autre femme pourra-t-elle jamais la lui faire oublier? Non, c'est impossible!... et Edmond répond : « Je parlerai à mon père.

» — En ce cas, mon cher monsieur, je vous per- » mets de faire la cour à ma nièce; et vous, Agathe, » je vous autorise à vous laisser aimer par monsieur, » sans, toutefois, vous laisser embrasser en mon » absence, ce qui est contre les usages d'une demoi- » selle de famille. »

Edmond s'est éloigné après avoir reçu un tendre regard d'Agathe et une belle révérence de la tante. Le jeune homme retourne chez lui un peu inquiet de la manière dont il s'y prendra pour demander à son père son consentement; il hésite, il tremble, mais pour se donner du courage il se dit : « Il fau- » dra pourtant bien que mon père approuve mon » amour; car je ne puis pas aimer une autre femme » qu'Agathe, et il est tout naturel d'épouser la seule » personne qui puisse faire notre bonheur. »

Le jeune homme est arrivé chez lui, il tourne et retourne autour de son père; il embrasse sa mère, ce qui ne lui était pas arrivé depuis plusieurs jours, car un nouvel amour nuit toujours à un ancien; enfin il est plus aimable que de coutume, et les parens s'en réjouissent.

Edmond, qui pense qu'il fera aussi bien de parler devant sa mère, dit enfin en soupirant : « J'ai quel-

» que chose de bien intéressant à vous apprendre
» aujourd'hui !...

Le père et la mère se rapprochent de leur fils ; ils attendent avec curiosité ce qu'il va leur conter. Après avoir soupiré encore, Edmond dit à demi-voix et en baissant les yeux : « C'est que... je suis amoureux... »

La maman sourit; et M. Rémonville en fait autant, en disant : « Ah ! tu es amoureux ?... — Oui,
» mon père, oh ! très-amoureux. — Eh bien, mon
» ami... à ton âge c'est excusable... Il n'y a pas grand
» mal à être amoureux... cela occupe, cela distrait,
» tu le seras encore plus d'une fois avant de te ma-
» rier ; mais que veux-tu que nous fassions à cela ?
» tu nous fais là une singulière confidence; les fils
» n'ont pas coutume de conter leurs folies à leurs
» parens, et je crois qu'ils font tout aussi bien.

» — Allons, monsieur, ne le grondez pas de sa
» franchise, » dit madame Rémonville, « elle prouve
» la candeur de son ame; mais toi, mon cher Ed-
» mond, songe que le plaisir ne doit pas faire entiè-
» rement oublier ses parens, et que ceux-là aussi
» doivent avoir une part dans tes affections. »

Edmond a écouté son père et sa mère avec impatience; il est vrai que M. et madame Rémonville lui ont parlé de l'amour comme on le traite à cinquante ans, aussi leur répond-il avec vivacité : « Vous ne m'avez donc pas compris ? Je suis amou-
» reux ; ce n'est pas une folie, c'est une passion, un
» amour qui durera toute ma vie; et je viens vous
» demander votre consentement pour épouser celle
» que j'adore. »

La maman fait un mouvement de surprise, le front du papa se rembrunit.

« — Comment, mon fils, vous pensez à vous ma-
» rier, et vous n'avez dix-huit ans que depuis quel-
» ques mois?—Mais, mon père, est-ce que je ne suis
» pas assez âgé pour être heureux? — Heureux!
» croyez-vous que nous n'aurions pas songé à vous
» choisir une épouse? — J'ai cru que je pouvais la
» choisir moi-même... peut-on commander à son
» cœur? j'ai rencontré celle qui doit faire mon bon-
» heur! nous nous sommes aimés sur-le-champ;
» c'est que nous étions nés l'un pour l'autre. —
» Edmond, tu parles bien comme un enfant qui ne
» connaît le monde que par idée, et l'amour que
» par les romans!... mais, enfin, quelle est la per-
» sonne que tu aimes... quels sont ses parens? —
» Mon père... celle que j'aime est charmante... c'est
» une... une brune, qui a des yeux noirs, grands...
» comme ceux de ma mère... une tournure très-dis-
» tinguée... des manières séduisantes et de l'esprit,
» beaucoup d'esprit... on ne s'ennuie jamais avec
» elle.—Ce n'est pas son portrait que je te demande,
» je me doute bien que tu la trouves incomparable
» maintenant; c'est son nom... celui de sa famille.
» — Elle se nomme... Agathe Benoît.

» — Benoît! je ne connais aucun propriétaire de
» ce nom dans les environs.

» — Elle est de Pontoise... son père... était épicier.

» — Épicier! » s'écrie M. Rémonville en fronçant le sourcil. « Il est mort; Agathe n'a plus que sa
» tante, madame Benoît, avec qui elle demeure à
» Gisors, et qui lui laissera quinze cents francs de
» rente.

» — Madame Benoît? » dit madame Rémonville.
« Je me fournissais autrefois chez une mercière de ce

» nom... Je me rappelle qu'il y a un an elle nous a » envoyé des adresses pour nous dire qu'elle venait » de prendre chez elle sa nièce qui est couturière, et » nous demander notre pratique. — Oui, maman... » c'est elle... c'est Agathe... elle coud comme une » fée!...

» — Pour le coup c'est trop fort! » dit M. Rémonville en frappant du pied avec colère. « Il faut avouer, » mon fils, que vous placez bien mal vos affections!.. » une couturière! la fille d'un épicier!... — Est-ce » que cela empêche que l'on soit d'honnêtes gens?.. » — Non, mon fils, et certainement je ne méprise » personne, mais il n'en est pas moins vrai que votre » amour n'a pas le sens commun... D'ailleurs il n'en » saurait être autrement!... Votre soi-disant passion » est une de ces idées de dix-huit ans qui sont bien- » tôt remplacées par d'autres... — Non, mon père, » j'aimerai Agathe toute la vie... je le lui ai juré. — A » votre âge, mon fils, les sermens n'engagent à » rien!... — Ah! maman, est-ce que c'est vrai cela?... » Maman... parlez donc pour moi... — Mais, mon » ami... en vérité... une couturière... — Elle ne le » sera plus quand elle sera ma femme... — Tu és » trop jeune pour te marier, tu t'en repentirais bien » vite. — Je dois épouser Agathe, je le lui ai promis... » je l'ai promis à sa tante...

» — Comment! monsieur, » s'écrie M. Rémonville, « la tante a osé espérer... Écoutez, Edmond, » je vous défends de retourner chez madame... Be- » noît, et de me reparler de sa nièce. — Mon père... » — Pas un mot de plus, mon fils, et je compte » sur votre obéissance. »

M. Rémonville s'éloigne; la maman en fait autant

en donnant une petite tape sur la joue de son fils, et en lui disant : « Tu te consoleras.

« — Non! je ne me consolerai pas, » dit Edmond en se cognant la tête contre le mur, ressource des amans désespérés. « Non... je ne veux pas me con-
» soler!.. Je veux Agathe!.. Je n'aimerai qu'Agathe!..
» Je mourrai si je n'ai pas Agathe!... Je me... »

Edmond s'arrête ; il vient de se faire une bosse au front ; il cesse alors de se cogner la tête, s'apercevant que la muraille ne peut rien changer à ses affaires ; il sort de la maison, arpente en quelques minutes le chemin qui le sépare de Gisors, et arrive en sueur chez Agathe, qui est alors avec sa tante.

« Qu'avez-vous? » demande la jeune fille...
« — Que vous est-il arrivé? » dit madame Benoît,
« vous avez une bosse au front. Seriez-vous tom-
» bé? — Non, non, ce n'est rien... Mais je viens de
» parler à mon père... de ma tendresse pour made-
» moiselle... de mon désir de l'épouser... — Eh
» bien?... — Eh bien... il m'a dit que je n'avais pas
» le sens commun... et m'a défendu de revenir chez
» vous. »

Agathe porte son mouchoir à ses yeux. Madame Benoît se pince les lèvres et se lève en disant :
« Monsieur votre père fait bien son renchéri!... Au
» reste, je ne suis pas embarrassée de ma nièce!...
» Mais je connais trop les usages pour aller contre les
» volontés des parens. Adieu, monsieur ; il serait
» inutile de revenir ici, puisque ce ne serait plus
» pour le bon motif. Ma nièce, saluez monsieur.
» Prenez garde, monsieur, il y a deux marches à la
» porte. »

Madame Benoît pousse poliment Edmond vers la

porte, tandis qu'Agathe lui dit à l'oreille : « Il ne » fallait donc pas dire tout cela à ma tante!...—C'est » vrai, » répond Edmond, « j'ai fait une sottise!... » Et quand il se retrouve dans la rue il est de nouveau tenté de se cogner la tête au mur; mais il juge plus sage de s'en tenir à une seule bosse, et il revient chez lui en s'écriant : « Comment se fait-il que Vir- » gile, Homère, Racine et Voltaire ne parlent pas » de ce qu'on doit faire dans ma position? »

Edmond a fait la route sans avoir trouvé de remède à ses chagrins. Arrivé devant la maison de son oncle, il s'arrête et se dit : « On prétend qu'Adam » est heureux avec toutes les jeunes filles des envi- » rons, il est donc plus adroit que moi qui ne puis » pas l'être avec la seule que j'aime!... Comment se » fait-il qu'un garçon qui n'a rien appris en sache » plus que moi près des femmes?... J'ai envie d'aller » le consulter; d'ailleurs ça me fera du bien de lui » parler d'Agathe, ça me soulagera un peu. »

Edmond entre dans la maison de son oncle. Il voit chacun aller et venir avec agitation. Les domestiques ont des figures attristées; Rongin, seul, est comme à son ordinaire. Edmond s'approche du concierge et lui demande ce qui est arrivé de nouveau.

« Ce que j'avais prédit depuis longtemps, » répond Rongin en se redressant avec gravité. « Monsieur » votre cousin vient d'être assommé! — Assommé!.. » — Oui, assommé à coups de bâtons; on l'a trouvé » dans un pitoyable état, dans le petit bois voisin; » et on l'a rapporté ici ce matin. — Ah! mon Dieu! » Et quels sont les misérables... A-t-on arrêté les » coupables?... — Oh! les coupables!... parbleu... » c'est bientôt dit ça!... Est-ce que vous ne savez pas

» que votre cousin Adam fait les cent coups avec les
» petites filles des environs ? — On m'a bien dit qu'il
» n'était pas très-sage... — Très sage!.. peste!.. c'est-
» à-dire que sa conduite doit révolter tout homme
» qui a des mœurs et des principes; et certainement,
» s'il n'y avait que lui dans la maison, je n'y resterais
» pas; parce que, quand on est délicat... et bien né...
» Avant la révolution, jamais on...— Enfin, Rongin,
» pourquoi l'a-t-on battu? — C'est, à ce qu'on croit, le
» frère et l'amant d'une petite laitière, dont il a ren-
» versé le pot au lait... Les deux paysans l'avaient pré-
» venu que, s'il ne cessait pas de poursuivre la fillette,
» ils le rosseraient; mais bah ! il n'en a tenu compte.
» Un garçon qui a été élevé en sauvage!... est-ce qu'il
» écoute quelqu'un !... Le voilà propre aujourd'hui!...
» S'il en revient, il sera boiteux des deux jambes. »

Edmond quitte Rongin et entre au rez-de-chaussée. Il trouve M. Adrien, qui semble fort soucieux et fronce le sourcil en apercevant son neveu. Le père d'Adam pense que l'aventure qui vient d'arriver à son fils va donner de nouveau matière à blâmer la manière dont il l'a élevé; peut-être sent-il en lui-même qu'on aura raison; et c'est probablement ce qui le rend de mauvaise humeur.

— « Que voulez-vous? » demande-t-il brusquement à Edmond qu'il suppose envoyé vers lui par son père. Le jeune amant d'Agathe, qui ne sait à quel saint se vouer pour obtenir celle qu'il aime, a pensé à prier son oncle de parler pour lui à son père, mais il va commencer par s'informer de la santé de son cousin, lorsque Tourterelle entre dans le salon tout essoufflé, tout joyeux, en criant :

« Bonne nouvelle !... Ce ne sera rien !... Le mé-

» decin vient de le voir,... point de fractures...
» trois dents de cassées par devant... C'est dommage;
» mais à la rigueur on s'en fait mettre de postiches;
» du reste, dans quinze jours il sera sur pied.»

A cette nouvelle, la figure de M. Adrien s'éclaircit, et il prend sa tabatière : « Je me doutais bien, »
» dit-il, «que mon Adam s'en tirerait!... On fait tou-
» jours les événemens plus graves qu'ils ne sont !...
» Après tout, un petit combat ça ne fait pas de mal à
» un jeune homme... ça lui met du plomb dans la tête.
» — Et trois dents de moins, comme je vous disais.
» — Mon neveu, vous l'entendez, ce n'est qu'une
» bagatelle; vous pouvez le dire à votre père, qui
» vous a sans doute envoyé pour savoir si Adam en
» reviendrait... — Non, mon oncle, mon père ne
» m'avait pas envoyé... J'étais venu pour vous faire
» une prière... une demande... — Qu'est-ce donc,
» mon neveu ? »

Le jeune homme qui ne se lasse point de parler de ses amours, fait à son oncle le portrait d'Agathe, lui apprend qui elle est, ce qui s'est passé entre lui et ses parens, et finit en suppliant son oncle de parler en sa faveur.

En écoutant parler son neveu, la figure de M. Adrien est devenue rayonnante. Quand Edmond a fini, le père d'Adam se frotte les mains, et s'approche de Tourterelle en lui disant à l'oreille : « Le
» jeune homme parfaitement élevé veut épouser une
» couturière. — J'en ai connu de fort jolies ! » répond Tourterelle.

« — Je vais parler pour toi, mon cher neveu, »
reprend M. Adrien. « Ma goutte me fait un peu
» souffrir... N'importe... Je ne veux pas différer

» quand il s'agit de te rendre service... J'ai hâte de » voir mon frère. — Ah! mon oncle, que vous êtes » bon ! »

M. Rémonville se promenait dans son jardin, et songeait aux amours de son fils lorsque son frère parut devant lui.

« Comment va votre fils? » dit M. Rémonville à son frère. « J'ai déjà envoyé deux fois savoir de ses » nouvelles, et je serais allé moi-même, si... — Je » vous remercie; mon fils n'a presque rien!... Dans » quelques jours il pourra recommencer... je veux » dire se promener de nouveau. Ce n'est pas de lui » que je venais vous parler; c'est d'Edmond... — » D'Edmond? — Oui. Mon neveu m'a conté ses » amours, et je venais intercéder près de vous en » sa faveur. »

M. Rémonville a peine à dissimuler son dépit, qu'augmente encore l'air goguenard de son frère. Cependant il répond : « Les amours d'un enfant de » dix-huit ans ne sont que des folies. Il n'était vrai- » ment pas nécessaire de vous déranger pour si peu » de chose !

»— Eh! mais... pas si folie que vous croyez, mon » frère! Votre fils est passionné, il est amoureux » comme un fou!... Je conviens qu'il aurait pu faire » un choix... un peu plus distingué!... Un jeune » homme qui a reçu une si bonne éducation, qui » va dans le grand monde avec ses parens, pourrait » trouver mieux qu'une couturière... Mais que vou- » lez-vous?... on a vu des mariages plus dispropor- » tionnés... — Mon frère, je vous remercie beau- » coup de votre obligeance pour mon fils; il me » semble que vous feriez mieux d'aller soigner le

» vôtre. — Le mien est un peu étourdi, un peu » diable, c'est possible : mais il ne s'amourache pas » aussi sottement que votre Edmond. — Vous appe- » lez étourderie séduire, suborner d'innocentes fil- » les? — Du moins il ne les épouse pas. — Vous » aimez mieux qu'il les déshonore !...—Mon frère !»

M. Adrien est rouge de colère; M. Rémonville suffoque de dépit. Les deux frères se séparent en se disant : « Votre jeune homme policé est un imbé- » cille. — Votre élève de la nature est un vaurien. »

CHAPITRE XIII.

LA FILLE DU MEUNIER.

Quinze jours ont suffi pour guérir entièrement l'élève de la nature ; ils ne sont même pas écoulés que déjà Adam pense au plaisir qu'il aura en courant de nouveau dans les environs. Quinze jours d'un repos forcé lui font désirer plus ardemment encore de recommencer ses caravanes. La leçon qu'il vient de recevoir ne lui a pas profité ; mais une aventure malheureuse doit-elle nous faire renoncer aux amours ? Si cela était, combien de jeunes gens n'auraient eu qu'une seule passion ! Près des dames un débutant est souvent malheureux, ce sont ordinairement les plus novices qui sont le plus trompés. Mais ce besoin d'aimer, ce feu si doux, ne s'éteint pas si vite ; quand il s'affaiblit chez nous, l'âge y est toujours pour quelque chose. Pour flatter notre amour-propre, nous aimons à croire que c'est par raison que nous devenons sages ; nous voulons nous donner une vertu que nous n'avons pas. Mais en général, quand nous devenons sages, c'est que nous ne pouvons plus faire autrement.

Adam, qui n'a que dix-huit ans et quelques mois,

qui est bien portant et fortement constitué, ne se promet pas d'être sage, ce qui ne serait pas dans la nature; mais il se promet d'éviter les gourdins des paysans, et de tâcher d'être plus adroit à l'avenir, parce que si, à chaque nouvelle amourette, il lui fallait perdre trois dents, il sent qu'il serait bientôt réduit à ne manger que de la bouillie, régime qui ne lui plairait nullement.

Adam va de nouveau quitter la maison de son père pour courir les champs. En mettant sa cravate, il fait une légère grimace; les trois dents de moins ont beaucoup changé l'expression de son sourire; mais Adam se console en se disant: « Je ne suis pas » forcé de rire toujours; quand j'ai la bouche fer- » mée, on ne voit pas que j'ai des dents de moins... » Après tout, celles qui ne me trouveront pas bien » comme cela ne m'écouteront pas... tant pis! »

Puis Adam a passé sa main dans ses cheveux, et il s'est mis en route. En le voyant sortir aussi leste, aussi dégagé qu'avant sa mésaventure, Rongin fronce les sourcils, et se renferme dans sa loge en murmurant: « Si c'était un bon sujet, il n'en serait pas » revenu!... »

Le jeune homme va visiter les champs où il a vu souvent travailler de jolies paysannes; mais, à leur place, il ne trouve maintenant que des hommes ou des femmes âgées: si par hasard ses yeux aperçoivent au loin une jeune fille, en approchant d'elle il ne tarde pas à voir à quelques pas un lourdaud paysan dont les regards sont sans cesse tournés vers lui, et qui semble servir de sentinelle à la fillette, ou être placé là comme un épouvantail pour effrayer les oiseaux qui voudraient béqueter ce joli fruit.

« Diable! » se dit Adam, « est-ce qu'on se tien-
» drait sur ses gardes maintenant?... Est-ce qu'on
» a mis des gardiens auprès de tous les cotillons?...
» Mais je me moque du gardien : un contre un, ça
» ne me fait pas peur; on peut se défendre au moins! »

Si la sentinelle n'effraie pas Adam, il paraît qu'elle fait peur à la jeune fille; car, lorsque le jeune homme veut entamer la conversation, la villageoise lui tourne le dos, ne lui répond pas, et Adam en est pour ses complimens.

Il va chercher fortune ailleurs; mais partout les jeunes filles sont gardées, les fenêtres et les portes sont fermées; il n'y a pas moyen de causer, de rire; partout on a pris des précautions contre les entreprises d'Adam, qui est redouté dans le pays comme le loup par le petit Chaperon rouge.

Adam est rentré de fort mauvaise humeur. Quinze jours se passent, et les promenades sont toujours sans résultat. Adam se lasse déjà de la vie qu'il mène; sans amourettes, la campagne lui paraît triste. Il va trouver son père, et lui dit : « Papa, je ne m'amuse
» plus dans ce pays. Est-ce que je ne pourrais pas
» aller ailleurs chercher ce que je ne rencontre plus
» ici? »

M. Adrien se penche dans son fauteuil, fait jouer sa tabatière, et regarde son ami Tourterelle. « Voilà
» mon fils guéri de toutes ses amourettes de village.
» Vous voyez que j'ai bien fait de ne point m'en in-
» quiéter : et j'étais certain que cela ne durerait pas!
» — Non!... rien ne dure; » répond le petit homme en faisant une mine piteuse. « C'est même dom-
» mage que cela passe si vite!... — Mais il faudrait
» maintenant occuper autrement cette jeune tête...

» — Oui... il faudrait l'occuper ; mais il me semble
» qu'il n'a jamais voulu s'occuper. — J'entends par
» là qu'il faudrait qu'il eût quelques distractions.
» — Ah! oui..., il faut le distraire. — Si je l'en-
» voyais pendant quelque temps à Paris?... Je gage
» qu'avec son esprit et sa tournure, il ferait la nique
» à tous ces jeunes freluquets qui ont été élevés dans
» les premiers colléges!... — Oui, avec son esprit, sa
» tournure et de l'argent... — Parbleu! je ne l'en
» laisserai pas manquer : cela achèvera de le former...
» Oh! comme je rirai quand, après trois mois de sé-
» jour dans la capitale, je le reverrai cent fois plus
» dégagé que son pédant de cousin!...

» — Pour dégagé, il me semble qu'il l'est déjà
» gentiment. »

Pendant cette conversation des deux amis, Adam s'était assis sur un canapé, et reposait nonchalamment ses bottes sur les coussins; il allait finir par s'endormir, lorsque son père lui crie :

« Mon fils, serais-tu bien aise d'aller voir Paris?
» — Paris, papa!... dame!.... ça m'est assez égal.
» S'amuse-t-on à Paris?

» — Si l'on s'amuse! » s'écrie Tourterelle. « Ah!
» mon cher ami, je me rappelle qu'à votre âge je
» m'y suis tant amusé pendant six mois que j'ai fait
» une maladie qui a duré deux ans!.. — Tu tâcheras
» de t'y amuser plus raisonnablement, » dit M. Adrien.
« Cela te tente-t-il? — Oui; je ne serais pas fâché de
» connaître Paris. — Mais tu ne peux pas y aller seul,
» mon ami.... — Pourquoi cela, papa? — Parce
» que... tu es si jeune. — Est-ce que je n'ai pas une
» langue pour demander ce que je voudrai? — Cela
» ne suffit pas, mon fils. — Ah! une seule langue ne

» suffit pas à Paris? — Je te dis qu'il te faut un com-
» pagnon..., un guide... Tu ne connais pas cette
» grande ville... tu te perdrais... Bah!... je saurai
» bien me retrouver... — Si je n'avais pas la goutte,
» je serais enchanté d'aller à Paris avec toi, pour
» voir le triomphe d'un élève de la nature sur
» les manières apprêtées, sur la fausse politesse des
» citadins. — Papa, soyez tranquille; je triompherai
» bien tout seul, je ne veux avec moi personne
» qui me gêne. — Il n'est pas question de te gêner...
» mais de t'être utile. Rongin t'accompagnera.
» — Je ne veux pas de Rongin. — Mais, mon
» fils... — Je vous dis que je ne veux pas que Rongin
» vienne avec moi. S'il se permet de me suivre, je
» le renvoie à coups de pied au derrière.

» — Eh bien, » dit Tourterelle, « je ferai un der-
» nier effort : je ne me souciais plus de voyager.
» Mais, pour être agréable à mon ami Adrien, il
» n'est rien que je n'entreprenne. D'ailleurs, ce n'est
» pas loin... J'accompagnerai Adam à Paris.

» — Mon fils, j'espère que tu dois être satisfait.
» C'est l'ami Tourterelle qui t'accompagnera.

» — Comme il voudra, » dit Adam ; puis il ajoute entre ses dents : « S'il m'accompagne, je le ferai
» trotter de manière à ce qu'il n'ait plus de ventre
» en revenant ici.

» — Ainsi, mon fils, c'est entendu. On va s'occu-
» per de ton bagage, et, dans quelques jours, vous
» partirez tous deux. »

Le lendemain de cette conversation, Adam marche au hasard dans la campagne ; il n'a plus de but de promenade déterminé. Cependant, il veut, avant de partir, dire adieu à sa nourrice. Le jeune homme

songe à son prochain voyage, et, quoique Paris ne soit qu'à quinze lieues de distance, c'est une grande affaire pour lui d'aller visiter la capitale.

Tout en réfléchissant, ce qui lui arrivait fort rarement, Adam a dépassé le village de sa nourrice. Il s'arrête parce qu'il est las. Il regarde autour de lui, et ne reconnaît pas ses promenades habituelles. A peu de distance, il aperçoit un moulin et une petite maisonnette assez gentille, qui doit être habitée par le meunier. Adam se dirige vers la maisonnette, où il désire se reposer et se rafraîchir.

On se rappelle sans doute un certain Bertrand farinier et cousin de Catherine, qui, lorsque celle-ci nourrissait le petit Adam, était allé faire quelques visites à la maison de M. Adrien. Alors Bertrand était un grand gaillard bien bâti, bien poudré, d'une tournure dégagée, et qui n'avait qu'à jeter le mouchoir pour faire des conquêtes dans le pays. Dix-huit années se sont écoulées : Bertrand n'a plus la tournure aussi leste, mais c'est encore un des hommes les plus robustes de la commune; il s'est marié, il a une fille, il est devenu veuf, et enfin, il est propriétaire du moulin dont le tic-tac retentit maintenant aux oreilles d'Adam.

Le jeune homme s'est approché de la maisonnette, la porte en est ouverte. Adam n'a pas l'habitude d'agir avec cérémonie; il pénètre dans une petite pièce d'où il aperçoit, dans une chambre voisine, une jeune fille qui, tout en triant des graines, chante à tue-tête :

Un jour j'allais
Au bois pour m'amuser.
J'ai entendu
Mon amant soupirer.

Il m'aborda
De pas à pas,
Il m'aveugla,
Je tombe entre ses bras;
Ciel! quel tourment!
Se peut-il qu'un amant
Nous rende victimes
De son amusement?

Une jeune fille seule, c'était une bonne fortune à laquelle Adam n'était plus accoutumé. Il examine la chanteuse; ce n'est pas une beauté parfaite; ce n'est point un profil grec, ni une tournure romantique; c'est une grande et grosse fille de dix-sept ans, qui en paraît vingt-quatre pour la force. Ses cheveux sont d'un blond un peu roux, son nez est un peu gros, sa bouche un peu grande; mais elle est fraîche, blanche et rose, et il règne sur sa figure, dans ses regards, un air de gaîté, un je ne sais quoi qui réjouit. Aussi Adam, que la vue de tant d'appas réjouit beaucoup, reste-t-il en extase au milieu de la chambre, en s'écriant: « En voilà donc une!...»

La jeune fille lève les yeux, elle aperçoit le jeune homme; mais elle ne semble nullement effrayée, et se contente de dire: « Tiens!... je n'avais pas en-
» tendu entrer... Quoi que vous voulez donc, mon-
» sieur?

» — Ce que je veux! » répond Adam en prenant une chaise. « Ma foi! je veux me reposer d'abord,
» parce que je suis las... — Est-ce que vous avez af-
» faire à mon père? — Votre père!... Qu'est-ce que
» c'est que votre père? — C'est le meunier Bertrand.
» — Ah! vous êtes la fille du meunier? — Oui, mon-
» sieur, je suis Tronquette, pour vous servir. —
» Tronquette!... Je ne comprends pas comment il
» se fait que je ne vous connaisse pas, moi qui con-

» nais tout le monde dans les environs... — Est-ce
» que vous êtes du pays?... — Mais oui... à peu
» près... Où suis-je ici? — Au moulin Joli, à une
» demi-lieue de Bazincourt. — De Bazincourt! c'est
» où demeure ma nourrice Catherine Jean-Claude.
» — Tiens! vous êtes le nourrisson de Catherine!...
» M. Adam Rémonville... dont on parle tant dans
» nos endroits! Cet enjôleu'! ce séducteur!... Ah!
» ah! ah! c'est vous qui avez reçu une si bonne
» râclée du frère de Jeanne la laitière.

» — Justement! c'est moi, » dit Adam en faisant une légère grimace. « — Ah ben! pardi, je sommes
» pas fâchée de vous voir : ils nous font une si belle
» peur de vous, aux veillées... Ma fine! je pensions
» que vous aviez des cornes au front et des griffes
» aux mains, ni pus ni moins qu'un diable... »

Adam approche sa chaise contre celle de Tronquette; il tient à prouver qu'il n'a ni cornes ni griffes. La fille du meunier paraît aimer à causer et à rire presque autant que la première nourrice d'Adam. Quand on n'a pas encore vingt ans, on a vite fait connaissance. Adam a des manières toutes rondes, toutes franches qui plaisent beaucoup à la grosse Tronquette, et celle-ci a de robustes et frais appas qui enflamment sur-le-champ le jeune homme qui depuis trois semaines cherche l'occasion de s'enflammer.

On cause depuis près d'une heure sans que le temps ait paru long; Adam a même oublié qu'il désirait se rafraîchir, et cependant il est beaucoup plus échauffé qu'en arrivant. Tout à coup le meunier revient du moulin.

Bertrand toise le jeune homme qui est près de sa

fille; Adam continue de parler sans faire attention au meunier : mais Tronquette, qui a vu entrer son père, va au devant de lui, en disant : « Mon père, » ce monsieur est le frère de lait de Suzanne, de » Nannette... Catherine est sa nourrice... C'est » M. Adam Rémonville. »

Bertrand porte la main à son bonnet de coton en disant : « Alors, je pouvons dire que je vous avons vu » tout petit!... Quand vous étiez encore pendu au » sein de not' cousine... Ma fine!... je ne vous au- » rions pas reconnu... Vous êtes joliment poussé » depuis ce temps-là. »

Adam se lève, va prendre la main du meunier, et lui dit : « Je savais bien que nous nous connais- » sions... Il me semble même que je me souviens de » votre figure à présent... et c'est pour avoir le plai- » sir de renouer connaissance avec vous que je suis » venu par ici. »

Pour une élève de la nature, M. Adam mentait en ce moment tout comme un homme policé : ce qui doit nous faire présumer que le mensonge n'est pas plus étranger aux uns qu'aux autres; seulement, les gens qui ont de l'usage, de l'habitude, savent mentir plus adroitement.

Bertrand, qui n'est point un sot comme Jean-Claude, ne pense pas que ce soit pour lui que le jeune homme vienne. Cependant il dit à Tronquette d'apporter une bouteille de vin et deux verres, puis il trinque avec Adam, qui est enchanté des manières aimables du meunier.

Mais après le second verre, Bertrand dit au jeune homme : « Je sommes bien aise d'avoir revu le petit » nourrisson de not' cousine... — Et moi aussi, je

» suis bien content de vous revoir, M. Bertrand...
» et j'espère que maintenant... — Oh ! oui, main-
» tenant j'vas vous dire une chose : quand vous vou-
» drez me revoir, faudra pas revenir ici, où ma fille
» est toute seule ; faudra aller au moulin où je suis,
» moi, parce que vous entendez ben que je n'avons
» qu'une fille... c'est sage... mais il faut y veiller.
» Vous avez la réputation d'un enjôleur... C'est
» comme moi, il y a vingt ans. Vous aimez le sexe...
» je comprends !... c'est vot' métier. Moi, le mien,
» c'est de garder ma fille : vous comprenez ? Alors,
» si au lieu d'aller au moulin vous veniez revoir
» Tronquette, il faudrait que le gourdin jouât son
» jeu... vous entendez ? A vot' santé ! Buvez donc. »

Adam n'est plus si satisfait des manières du meunier; il boit le troisième verre avec moins de plaisir que les deux premiers, et en regardant Tronquette en dessous. Bertrand veut encore emplir son verre, il refuse; il ne se sent plus à son aise; enfin il se lève, prend congé, en marmottant qu'il ira au moulin. Bertrand lui tend la main, la lui serre amicalement, mais un peu fort cependant; tandis que la grosse Tronquette lui sourit, en ouvrant une bouche énorme où brillent de fort belles dents.

« Que ces pères sont ridicules ! » se dit Adam en retournant chez lui; « ils ont une fille jolie, ils veu-
» lent qu'elle ne voie personne... Comme c'est être
» égoïste ! mais je suis sûr que Tronquette ne pense
» pas comme son père, et qu'elle me reverra avec
» plaisir. Elle est gentille, cette grosse Tronquette !...
» Je retournerai la voir demain, et je ferai en sorte
» de ne pas être aperçu du moulin. »

Le lendemain, Adam sort de grand matin, il a

songé toute la nuit à la fille du meunier, et brûle de la revoir ; il dépasse le village de Bazincourt, et ne tarde pas à apercevoir le moulin ; il prend un chemin bordé par une haie pour n'être pas vu ; il arrive à la maisonnette, où Tronquette est encore seule, et où elle rit en le voyant ; ce qui semble d'un bon augure à Adam.

« — Mon père m'avait dit que vous ne reviendriez » pas ici, parce qu'il vous l'avait défendu, » dit la grosse fille.

« — Comme ce n'est pas pour votre père que je » viens, je m'embarrasse fort peu de sa défense, » répond Adam : « si ma présence ne vous ennuie » pas, c'est tout ce que je demande.

» — M'ennuyer !... Oh ! que nenni !... vous m'a- » musez ben au contraire... vous êtes farce comme » tout ! »

Adam est enchanté de l'accueil de Tronquette ; celle-ci trouve que la compagnie du jeune monsieur est beaucoup plus agréable que celle de son chat et de son chardonneret, seuls êtres vivans avec lesquels elle pouvait causer dans la journée. Elle écoute les doux propos qu'Adam lui débite, et promet de ne point dire à son père qu'elle a reçu sa visite.

Quelques jours s'écoulent ainsi. Les jeunes gens se sont dit qu'ils s'aimaient ; Adam voudrait ne pas s'en tenir là, il n'est pas habitué à filer le sentiment ; mais tout en lui avouant qu'il lui plaît, Tronquette ne permet pas à son amoureux de prendre des libertés. La fille du meunier sait se défendre ; elle distribue des coups de pied ou des coups de poing, avec infiniment de gentillesse, et Adam reçoit cela en riant, parce que d'une femme qu'on aime tout paraît bon,

hors son indifférence ; mais quand une femme nous donne un soufflet, c'est que nous ne lui sommes pas indifférent.

En arrivant, comme à son ordinaire, en tapinois devant la maison du meunier, Adam trouve un matin la porte fermée ; il appelle à demi-voix Tronquette; celle-ci paraît à une lucarne du grenier, elle a les yeux rouges et bouffis ; elle pleure au lieu de sourire, ce qui la rend infiniment moins jolie : car, ainsi que l'a fort bien observé Tourterelle, les paysannes ne savent pas pleurer avec grace comme les femmes de la ville.

« Qu'y a-t-il donc? » s'écrie Adam, « pourquoi ne » descendez-vous pas m'ouvrir? pourquoi avez-vous » les yeux rouges?

» — Pardi! parce que j'ai été battue!... » répond Tronquette en sanglotant : « Mon père vous a aperçu » hier, sortant de cheux nous... il m'a dit que j'é- » tais une ci... une ça!... qu'il saurait ben m'empê- » cher de vous revoir, et puis il m'a rossée... Hi hi hi! » Et aujourd'hui je suis enfermée dans le *guernier*!... » Et je dois être encore battue ce soir si vous reve- » nez... Ah! mon Dieu! comme c'est amusant!

» — Quoi! votre père s'est permis de vous frap- » per?... — J' crois ben! il ne s'est pas gêné!... — » Mais c'est affreux!... c'est indigne... Est-ce que » c'est pour les battre qu'on fait des enfans?.. Ma » pauvre Tronquette!... que je suis donc fâché d'être » cause!... C'est égal, il faut nous aimer toujours... » il faut nous voir malgré votre père... malgré » tout lemonde... malgré... Aïe... holà là!... »

Quelque chose a subitement arrêté Adam au milieu de son discours : c'est un manche à balai avec

lequel Bertrand caresse un peu rudement ses épaules. Le meunier venait de sortir de derrière une haie, et il était sur-le-champ entré en conversation.

« — Ah ! il faut vous voir et vous aimer, malgré » tout le monde ! » dit Bertrand en faisant tourner le manche à balai. « Eh ben ! nous verrons... Je » vous donnerons du revenez-y, moi... — Ah ! » monsieur Bertrand !... Ahi !... C'est affreux !.. » Holà !.. — Ça passera comme ça pour aujour- » d'hui ;... mais si je vous revois près de ma fille, » je doublerons la dose... Dam' ! je vous avais pré- » venu ;... faut pas vous fâcher,... c'est dans une » bonne intention. »

Tronquette se retire de la lucarne pour ne pas voir battre son amant, et Adam se sauve en pestant, en jurant, en se tâtant les côtes, et en donnant au diable le meunier.

Mais, ainsi que l'a voulu la nature, les obstacles qui s'opposent à sa liaison avec Tronquette augmentent l'amour d'Adam : ce qui n'était qu'un simple caprice devient une passion violente. Nous sommes ainsi faits, il suffit de nous défendre quelque chose pour que nous en ayons envie ; si l'on n'eût point défendu à Ève de manger de la pomme, elle n'y aurait pas touché.

M. Adrien, qui a terminé tous les apprêts pour le départ de son fils, lui dit un soir : « Quand tu » voudras aller à Paris, mon cher Adam, ta valise » est faite, rien ne te manquera, et notre ami Tour- » terelle est prêt à t'accompagner. »

Adam, qui ne songe plus qu'à la fille du meunier, répond d'un air distrait : « — C'est bien..... Nous » verrons plus tard.... je ne suis pas pressé.

» — Ce jeune homme est fantasque, » dit Tourterelle à son ami. « Il y a quelques jours, il était » content d'aller à Paris ; aujourd'hui, cela ne sem- » ble plus lui faire plaisir... Que signifie ce caprice ?

» — Cela signifie..., » répond M. Adrien, « cela » signifie... qu'il est dans la nature d'être capri- » cieux. »

CHAPITRE XIV.

ADAM ET EDMOND.

La visite que M. Adrien avait faite à son frère n'avait nullement arrangé les affaires d'Edmond. Au contraire, piqué de ce que l'on connaissait l'amour de son fils pour la nièce de madame Benoît, M. Rémonville avait renouvelé à Edmond sa défense de revoir mademoiselle Agathe, en traitant d'enfantillage et de folie sa passion pour la jeune couturière.

Cependant Edmond n'est point enfermé dans sa chambre comme un écolier, et on le laisse libre de sortir quand bon lui semble. M. Rémonville a trop d'esprit pour employer ces moyens de répression, qui ne font qu'exaspérer une jeune tête et aggraver le mal au lieu d'y remédier.

Edmond fait comme tous les amoureux, il n'a point égard à la défense de son père, et court à Gisors pour revoir Agathe. Mais madame Benoît, qui ne veut plus que l'on courtise sa nièce du moment que ce n'est pas pour le bon motif, madame Benoît, qui est très-piquée du dédain que M. Rémonville a fait de son alliance, ne laisse plus Agathe travailler dans la chambre du rez-de-chaussée, et ne lui per-

met pas même de se mettre à la fenêtre du premier.

C'est en vain que le tendre Edmond passe et repasse devant la demeure de celle qu'il aime. Les fenêtres sont fermées, et plus d'Agathe près des carreaux : le jeune amant est au désespoir. Il ne songe rien moins qu'à mourir s'il ne voit pas la jolie brune. A dix-huit ans on est si vite désespéré, on tient si peu à la vie; on est toujours disposé à la donner pour une maîtresse !... et c'est dans l'âge où l'existence offre le plus de charmes que deux amans en feront volontiers le sacrifice; c'est à dix-huit ans enfin que l'on se tue par amour : mais ce n'est jamais à quarante.

Pendant plusieurs jours, Edmond a fait inutilement le chemin de Gisors. Ses parens ne lui parlent plus de ce qu'ils regardent comme une amourette d'écolier; mais comme on voudrait le distraire et dissiper sa tristesse, M. Rémonville songe à faire faire à son fils le voyage de Paris; il pense que les plaisirs de la capitale auront bientôt fait oublier à Edmond la nièce de madame Benoît, il se propose de conduire lui-même son fils à Paris; et tout en gémissant de se séparer pour quelque temps de son Edmond, madame Rémonville approuve le projet de son époux.

Aux premiers mots de départ, Edmond remercie son père en protestant qu'il n'a encore aucune envie de voir Paris, qu'il ne veut pas quitter sa mère, et qu'il ne s'amuserait pas loin d'elle. On veut bien admettre cette excuse, et le voyage est différé.

Edmond ne peut supporter l'idée de s'éloigner des lieux où respire son Agathe; Adam ne veut plus perdre de vue le moulin de Bertrand. Edmond est

amoureux de bonne foi ; Adam ne l'est peut-être que par entêtement. Pour l'un, c'est un premier amour, et il s'agit de posséder la première femme qui ait fait palpiter son cœur ; pour l'autre, ce sont des désirs à satisfaire ; c'est un enfant mal élevé qui veut faire sa volonté, par la seule raison qu'il l'a toujours faite. On voit que les deux cousins sont également disposés à faire des sottises : car l'élève de la nature et le jeune homme policé sont dominés par une passion violente ; et ce sont les passions qui mettent les hommes de niveau, rapprochent les rangs, comblent les distances, font faire des folies aux gens d'esprit, et donnent par momens de l'esprit aux sots.

Cependant, si les jeunes gens sont enflammés, les jeunes filles ne le sont guère moins. Une fille ressent l'amour tout aussi vivement qu'un garçon, souvent même elle est plus passionnée ; car elle a bien moins de sujets de distraction ; son amour est son unique pensée ; on rêve à son amant, en cousant, en brodant, en s'occupant des soins du ménage ; de tels travaux ne sauraient éloigner l'image de l'objet chéri : tandis qu'en courant le monde, un jeune homme fait des rencontres qui ont toujours le pouvoir de le distraire, ne fût-ce que pour un moment.

Agathe et Tronquette pensent sans cesse à leur amoureux ; chacune de ces demoiselles est fière de sa conquête, et l'amour-propre est toujours pour beaucoup dans l'amour, surtout chez les femmes, qui mettent de l'orgueil à plaire à un homme de talent, à un homme d'esprit, à un homme qui a quelque réputation ; et, au fait, il est plus flatteur de plaire à quelqu'un qui a du mérite qu'à un sot, ou

à un bon bourgeois qui fait l'amour comme un portier.

La vanité guide moins les hommes dans leurs choix, souvent même ils en font trop abstraction; un joli minois les séduit, peu leur importe quel est et ce que fait ce joli minois. C'est la personne qu'ils veulent, tandis que les femmes aiment d'abord le mérite. L'amour de ces messieurs finit avec la possession : l'amour de ces dames s'éteint avec la réputation.

Edmond et Adam ne sont pas des hommes de talent, de génie, mais pour ces deux demoiselles ce sont des conquêtes très-flatteuses. La jolie couturière est charmée d'avoir plu à un jeune homme de bonne famille, qui a une figure fort distinguée. Tronquette est fière d'avoir captivé celui qui a déjà fait tant de conquêtes dans le pays. Ni l'une ni l'autre ne voudrait être oubliée de son amant; et comme, sans avoir beaucoup d'expérience, il est facile de deviner que les gens peuvent finir par nous oublier quand ils ne nous voient plus, ces demoiselles se mettent quelquefois à la fenêtre, afin d'être encore aperçues par leur amoureux.

Mais on ne peut se dire que quelques mots, car on tremble d'être surpris. Agathe a peur de sa tante, Tronquette craint son père; et Adam lui-même ne se soucie pas de se trouver avec le meunier. Cependant on brûle de s'en dire davantage, et cet amour fait par escarmouche augmente encore l'envie qu'on a d'en venir aux prises.

Il y a six semaines d'écoulées depuis que les amoureux ne se voient que de loin, lorsque en allant à Gisors, Edmond rencontre Adam qui venait de rôder autour du moulin.

Les deux cousins ne se sont pas vus depuis plusieurs mois. Tous deux se sourient, s'arrêtent; en ce moment chacun d'eux est bien aise de rencontrer l'autre.

« — C'est toi, Edmond! » dit Adam en prenant la main du compagnon des jeux de son enfance.

« — Oui, c'est moi!... Il y a bien long-temps que » nous ne nous sommes vus. — C'est vrai!... — Tu » es grandi... tu es maigri... — Tiens! tu as des » dents de moins, toi. — Ah! oui... C'est cette his- » toire... il y a deux mois. Tu en as sans doute en- » tendu parler... — Oui, certainement; tu as été battu » par des paysans... Ce pauvre Adam!... — Oh! il » y a long-temps que je n'y pense plus, va!... Et » toi, es-tu toujours dans les livres, dans les études.... » dans les sciences?... car tu es un savant, toi!... — » Depuis quelque temps j'ai bien autre chose dans » la tête!... Tu ne sais pas, Adam? eh bien! je suis » amoureux... — Et moi aussi! — Oui, mais moi, » c'est la première fois que j'aime... — Et moi c'est » au moins la douzième. — Je sens là que ce sera » aussi la dernière!... — Ah! je ne sais pas si ce sera » la dernière, mais je sais que je n'ai jamais été » amoureux aussi fort qu'à présent. Dieu!... suis-je » amoureux!... le suis-je!... — Et moi donc... je ne » pense, je ne rêve qu'à mon Agathe! — Et moi à » ma Tronquette. — Agathe est si jolie!... Ah! Adam, » si tu savais... si tu voyais les beaux yeux noirs... » — Ceux de Tronquette sont roux; mais ils brillent » comme des vers luisans! — Des cheveux bruns » bien bouclés... — Des cheveux blonds... blonds » foncés. — Une taille svelte... — Oh! Tronquette » est très-bien faite aussi, et elle a de plus une gorge

» magnifique! — Moi, je ne sais pas si Agathe...
» D'abord elle a toujours un fichu, et puis je ne me
» serais pas permis de regarder cela... — Ah! que tu
» es bête!... Ah ben! je regarde tout, moi!... — La
» voix d'Agathe est d'une douceur!... quand elle me
» parle... mon cœur bat d'une force... — Tronquette
» a une voix qu'on entendrait d'un bout du village
» à l'autre... Mais elle est si drôle... si gentille quand
» elle rit... et elle rit toujours! — Agathe ne rit pas...
» mais elle sourit... elle soupire... et alors je ne
» sais plus où j'en suis. Ah! Adam, que c'est joli
» d'aimer! — Oui, c'est bien amusant. Ce qui ne l'est
» pas autant, c'est quand il y a un père qui vient se
» mettre à la traverse, qui enferme sa fille, et qui
» vous guette avec une gaule. Je ne conçois pas des
» pères comme ça!... empêcher les enfants de faire
» leurs volontés... Est-ce qu'on m'a élevé ainsi,
» moi?

» — Tu n'es pas le seul à plaindre; j'ai avoué à
» mes parens que j'aimais Agathe; je leur ai demandé
» la permission de l'épouser : eh bien! croirais-tu
» qu'ils ont la cruauté de me la refuser, de dire que
» mon amour se passera... que c'est une passion de
» jeune homme? — Oui, ils disent des bêtises enfin.
» — Moi, je sais bien que j'aimerai Agathe toute ma
» vie... et si on ne me la donne pas... si on me sé-
» pare d'elle... Eh bien! je me tuerai!... Et toi,
» Adam, te tueras-tu si on ne te donne pas ta bonne
» amie? Veux-tu nous tuer ensemble? — Ah! ma
» foi non! je n'ai pas envie de mourir... mais je veux
» Tronquette, je la veux, et je l'aurai malgré tous
» les pères du monde. — Et moi aussi je veux ma
» chère Agathe!... Ah, Dieu! je serais si content si

» je la tenais dans mes bras... si je pouvais la serrer » à mon aise dans mes bras... Qu'on doit être heu- » reux!... et dire que je n'ai jamais pu!... Ah!... »

Edmond prend son chapeau, le jette avec colère sur le gazon, puis finit par se jeter à côté du chapeau, et s'arrache quelques poignées de cheveux, en appelant Agathe.

Adam ne s'arrache rien; mais il s'assied à côté de son cousin, et se ronge les ongles avec colère, en murmurant : « Hum!... si son père n'était pas son » père, il y a long-temps que je me serais battu avec » lui!

» Et ta maîtresse, où est-elle? » dit, au bout de quelques instans, Adam à son cousin.

» — Elle est à Gisors, chez sa tante. — Ah! elle a » une tante? — Oui, une tante qui ne veut plus me » recevoir parce qu'elle dit que je ne viens plus pour » le bon motif... Et toi, Adam, est-ce pour cela que » le père de ta maîtresse veut que tu voies sa fille? » — Pourquoi? — Pour le bon motif... le mariage » enfin. — Qu'est-ce que tu me chantes avec tes mo- » tifs?... est-ce que je songe à tout cela, moi?... — » Est-ce que ta maîtresse ne te demande pas si tu l'é- » pouseras? — Ma foi, non : Tronquette ne m'a » jamais parlé de ça! — Agathe m'en parle toujours à » moi. — Qu'est-ce qu'elle fait, ton Agathe? — » Mais... elle ne fait rien, elle est chez sa tante qui » a des rentes... Agathe a reçu une très-bonne édu- » cation, et certainement elle ne serait pas déplacée » dans un salon... Et ta bonne amie, que fait-elle? » — Tronquette, elle file, elle vanne du grain. C'est » la fille du meunier Bertrand. — La fille d'un meu- » nier! Ah! ah! ah! »

Edmond laisse échapper un rire moqueur. Adam fronce le sourcil et regarde son cousin fixement en s'écriant : « Eh bien, oui ! c'est la fille d'un meu-
» nier... Après, qu'est-ce qu'il y a de risible là-de-
» dans ?...

» — Ah ! c'est que... la fille d'un meunier... Je
» ne m'étonne pas si elle ne t'a pas demandé si tu
» l'épouserais... — Et pourquoi cela ? — Parce que...
» une paysanne... ça ne fait pas tant de façons... —
» Ah ! tu crois ça !... Apprends que les paysannes va-
» lent bien tes demoiselles de la ville... Je ne connais
» pas ta petite pincée d'Agathe, mais je gage bien
» qu'elle ne vaut pas Tronquette. — Je vous prie de
» vous taire... Vous êtes un malhonnête... Agathe
» une petite pincée !... — Pourquoi riez-vous de
» Tronquette ? — Si vous vous permettez encore de
» dire un mot sur Agathe, je vous arrangerai moi.

» — Je me fiche pas mal de vous et de votre Aga-
» the !... Mais si vous riez de Tronquette, vous aurez
» affaire à moi. — Je rirai quand ça me fera plai-
» sir... — Oui !... attends que je te fasse rire,
» moi... »

Les deux cousins se sont vivement relevés ; ils se précipitent l'un sur l'autre, se poussent, se tapent, et roulent par terre, où ils sont depuis long-temps sans vouloir se lâcher, lorsque deux gros chiens, qui accompagnaient un berger, quittent leur maître et leurs moutons, pour venir en aboyant se mêler de la partie. Alors les jeunes gens se séparent, et ne songent qu'à se défendre contre les attaques des nouveaux venus : mais le berger vient lui-même à leur secours ; sa voix et son fouet font reprendre aux deux chiens la route que suit le troupeau, et les

jeunes gens restent seuls assis en face l'un de l'autre.

Adam et Edmond se regardent... Adam se met à rire, Edmond en fait autant.

« Dis donc, Edmond, nous sommes bien bêtes » de nous battre au lieu de nous servir mutuelle- » ment. — C'est vrai... ça n'a pas le sens commun; » nous nous conduisons comme des enfans..... — » Es-tu encore fâché? — Non; et toi? — Pas du » tout. »

Les deux cousins se tendent la main, se la serrent amicalement, se rapprochent l'un de l'autre, et la bataille est tout-à-fait oubliée.

« Écoute, Edmond, il faut trouver quelque » moyen pour avoir nos maîtresses. Toi, qui es sa- » vant, qui sais tout, tu dois savoir ce qu'il faut » que nous fassions... hein? — Est-ce que tu crois » que les livres que j'ai lus parlent de cela?... Je sais » le latin, le grec, l'anglais, les mathématiques, la » musique, le dessin : mais je ne sais pas comment » on peut obtenir celle qu'on aime malgré ses pa- » rens. — Alors, je vois que c'est moi qui te donne- » rai des leçons. — Oui... car ça m'ennuie bien de » ne parler à Agathe que de loin... je voudrais tant » la serrer dans mes bras... O Agathe!... que je se- » rais heureux de te presser bien fort contre mon » cœur!... je donnerais dix ans de ma vie pour la » tenir comme ça... — Oui, mais pour la tenir il » faut..... Ah! tiens, une idée... — Quoi donc? — » Mon père veut que j'aille faire un voyage à Paris, » il dit que je m'y amuserai. — Mes parens veulent » aussi que j'aille à Paris. — Si nous emmenions ces » demoiselles avec nous?... — Mais c'est que mon » père doit venir avec moi... — Tourterelle doit

» aussi m'y accompagner... Mais pourquoi sommes-
» nous si bêtes, pourquoi les attendre?... il faut
» partir sans eux, et enlever nos maîtresses... —
» Enlever... je ne sais pas si Agathe voudra... — Oh!
» je suis bien sûr, moi, que Tronquette ne deman-
» dera pas mieux!... C'est fini, c'est décidé!... j'en-
» lève Tronquette la nuit, en croupe sur mon che-
» val!... et nous allons à Paris, et nous nous amusons
» joliment!.... et le papa Bertrand ne sera pas là
» pour nous gêner!... »

Adam se lève, et se met à danser en chantant à tue-tête : « *J'enlève ma Tronquette, mironton ton* » *ton mirontaine!* » L'exemple de son cousin entraîne Edmond : il se lève à son tour, et saute sur le gazon en disant : « Ma foi, moi aussi, j'enlève Agathe...
» Tant pis, je la mène à Paris; et là je pourrai la
» presser dans mes bras... Dieu! quel plaisir... Ah!
» je n'ai pas de cheval : mais j'en achèterai un... j'ai
» de l'argent... Maman m'a encore fait cadeau, il
» y a huit jours, de cinquante louis en me disant
» que cela servirait à m'amuser à Paris... j'en avais
» déjà une trentaine à moi!... Oh! j'ai de quoi
» nous amuser... — Moi, j'aurai de l'argent aussi;
» mon père m'a dit qu'il m'en donnerait tant que
» je voudrais : j'aurai soin de lui en demander
» avant de partir. Nous partirons ensemble, n'est-ce
» pas? — Je veux bien... Ah çà! mais à propos,
» comment ferons-nous pour enlever ces demoi-
» selles qui sont enfermées? — Ah! c'est vrai... Mais
» elles ne sont peut-être pas enfermées la nuit... il
» faut aller tout de suite le leur demander. Moi, je
» suis pressé d'abord... je voudrais pouvoir enlever
» Tronquette ce soir. — Écoute, je vais retourner

» à Gisors pendant que tu vas aller voir ta maîtresse,
» nous saurons si cela peut s'arranger pour cette
» nuit; alors j'achèterai tout de suite un cheval...
» et je le mettrai quelque part en attendant... —
» C'est ça, va... nous nous retrouverons ici dans
» deux heures... — Oui, d'ailleurs le premier at-
» tendra l'autre. — C'est dit. »

Et les deux cousins se mettent à courir, l'un du côté de Gisors, l'autre vers le Moulin-Joli.

CHAPITRE XV.

DOUBLE ENLÈVEMENT.

Edmond arrive tout essoufflé devant la maison de madame Benoît : il était convenu avec sa jeune amie d'un petit signal pour lui faire savoir lorsqu'il serait sous ses fenêtres.

Agathe a entendu siffler, elle entr'ouvre la fenêtre du premier, en disant : « Prenez garde, ma tante » est en bas... elle peut vous voir. — Ma chère Aga- » the, je viens vous dire que, si vous voulez, je vous » enlève ce soir pour vous conduire à Paris...—Oh ! » mon Dieu !... qu'est-ce que vous dites là ?... m'en- » lever !... — Aimez-vous mieux que nous soyons » toujours séparés, que je parte sans vous?..—Non... » mais... m'épouserez-vous quand nous serons à » Paris ? — Oui, certainement; vous savez bien que » je ferai tout ce que vous voudrez... Agathe... si » vous me refusez, je me tuerai... — Ah ! ne dites » pas cela... Mon Dieu... que je suis malheureuse!... » — Eh bien ! ce soir, à dix heures... votre tante » sera couchée : pourrez-vous quitter votre cham- » bre alors? — Oh ! oui... ce n'est pas pour sortir » que je suis embarrassée... Mais m'épouserez-vous, » bien sûr ?... — Puisque je vous le jure... — Ah !

» mon Dieu, je crois que ma tante monte l'escalier.
» — A ce soir... à dix heures, soyez prête. »

Edmond est enchanté, il court acheter un cheval chez un maquignon, qui lui vend une rosse fort cher, parce qu'il s'aperçoit qu'il a affaire à un enfant. Edmond donne des arrhes, et on doit lui tenir son cheval tout sellé et tout bridé pour le soir. Il revient toujours courant au lieu du rendez-vous. Dans l'adolescence, quand on est joyeux, il semble qu'il soit nécessaire d'aller vite; alors notre sang bout dans nos veines; nous ne pourrions pas être heureux et tranquilles en même temps. Plus tard, nous gardons quelque chose de cette habitude. Le plaisir nous rend remuans : le malheur nous abat.

Adam arrive aussi au rendez-vous. « Eh bien! » lui crie Edmond, dès qu'il l'aperçoit.

« — Victoire!... victoire!... Tronquette ne de-
» mande pas mieux que de partir; elle est enchantée
» d'aller voir Paris : elle m'a même demandé pourquoi
» je ne lui avais pas offert plus tôt de l'enlever...
» Cette nuit, elle sortira par la fenêtre, à l'aide de
» la poulie et de la corde qui sert à monter le foin
» au grenier : car le papa Bertrand l'enferme même
» la nuit. Et toi? — Agathe a fait quelques façons,
» mais enfin elle a consenti; elle sortira à dix heures.
» — Bien, alors nous nous retrouverons ici avec ces
» demoiselles... — Oui... — Tu as un cheval? — Oh!
» un cheval qui est délicieux, à ce qu'on m'a dit; il
» doit être bon, il m'a coûté quinze louis, et c'est une
» occasion... Ah! dis donc, sais-tu le chemin pour
» aller à Paris, toi? — A peu près; d'ailleurs, nous
» demanderons!... Retournons chez nous, et faisons
» nos petits préparatifs. »

Les deux cousins retournent chez eux, tout préoccupés de leur enlèvement. Adam est enchanté ; il rit, il saute dans sa chambre, tout en fourrant deux gilets dans une de ses poches et un pantalon dans l'autre. Edmond n'est pas aussi gai ; il désire être bientôt avec son Agathe : cependant il soupire, il regarde souvent sa mère, son père ; il a parfois envie de les embrasser, de se jeter dans leurs bras, de leur demander pardon de ce qu'il va faire, mais il se contient en se disant : « Que je suis enfant !... » Je reviendrai !... je reverrai mes parens ; ils me » pardonneront... Oh ! oui, je suis bien sûr qu'ils » me pardonneront .. Allons, allons... ne tremblons » pas, et pensons à Agathe. »

Adam va trouver son père, et lui dit : « Je suis » décidé à aller à Paris dans deux ou trois jours ; vous » m'avez dit que vous me donneriez beaucoup d'ar- » gent, voulez-vous me le donner tout de suite ? — » Pourquoi cela, mon ami ? — Parce que je suis bien » aise de m'habituer à avoir de l'argent entre les » mains. »

M. Adrien ne voit rien que de très-naturel dans ce désir de son fils ; il est fort content qu'il se soit décidé à se rendre à Paris. Il ouvre sa cassette, et en tire deux billets de banque qu'il donne à Adam en lui disant : « Voilà deux mille francs ; serre cela avec » soin dans ce portefeuille. — Deux mille francs !... » Ah ! c'est beaucoup d'argent cela !... — Ce n'est » pas tant que tu crois !... l'argent va vite à Paris ; » tiens, voilà de plus trois cents francs en or, pour » que tu n'aies pas besoin de changer tout de suite » un billet... — Bravo ! je vais m'en donner ! — Il » ne faudra pas aller trop vite... L'ami Tourterelle

» sera là pour te diriger. — Oui, oui, il sera là ! » répond Adam, et il se retourne en poussant sa langue contre sa joue, comme les écoliers.

Les deux cousins attendent la nuit avec cette impatience, ce battement de cœur que l'on éprouve à l'approche d'un événement qui doit faire époque dans notre vie. Adam a eu soin de tenir son cheval tout bridé. Quand l'heure est venue, et que chacun est couché, il descend doucement dans la cour ; il pense alors que la grille doit être fermée, et il cherche comment il pourra en avoir la clef sans réveiller Rongin qui place toujours les clefs sous le chevet de son lit. Après avoir inutilement ébranlé la grille, Adam se décide à éveiller le concierge.

Il frappe à la loge de Rongin, d'abord légèrement, puis plus fort : le chien n'aboie pas, parce qu'il a reconnu Adam, mais Rongin se met à crier : « Qui » est là ? au voleur ! au secours !...

» — Veux-tu te taire, vieux poltron ! » dit Adam à demi-voix ; « est-ce que tu ne vois pas que c'est » moi ? — Vous, monsieur... Vous, à cette heure !... » Ah ! mon Dieu !... J'ai cru que c'était une révolu- » tion... — Donne-moi vite la clef de la grille... ou » plutôt viens me l'ouvrir, je vais tout de suite » monter à cheval... — Comment ! monsieur, vous » sortez à présent ?... — Ça ne te regarde pas... Je » sors quand je veux. Mais si tu as le malheur de » dire que tu m'as vu sortir !... Rongin, souviens- » toi de l'invalide... Je ne te dis que ça !... »

Rongin ne répond plus ; il ouvre sa loge, sort en chemise et vient ouvrir la grille à Adam, qui s'éloigne au grand trot. Alors le concierge referme sa grille et va se recoucher en disant : « Va au diable,

» mauvais garnement!... Ce n'est pas moi qui son-
» nerai le tocsin pour qu'on coure après toi. »

Adam a bientôt fait le trajet qui le sépare du moulin; car Adam est bon écuyer, et d'ailleurs il connaît son cheval. La nuit est obscure, le jeune homme ralentit les pas de son coursier en approchant de chez Bertrand, et il descend de cheval à quelque distance du moulin.

Adam attache son cheval à un arbre, et s'approche de la maisonnette. Tout est calme, aucune lumière ne brille aux fenêtres. Il est dix heures et demie sonnées; les habitans du moulin doivent être depuis long-temps livrés au sommeil, excepté la fillette qui attend son amant; à coup sûr celle-là ne sera pas endormie.

Adam se dirige sous la fenêtre du grenier, il tousse légèrement, et appelle à demi-voix Tronquette. Pour toute réponse, il reçoit sur le nez le bout de la corde qui descend le foin. En même temps, Tronquette lui crie : « Pardine! certaine-
» ment que j' sommes là, et je m'embêtais joliment
» de ce que vous n'arriviez pas; est-ce que l'on fait
» attendre comme ça les filles qu'on enlève? — J'ai
» voulu laisser à votre père le temps de s'endormir.
» — Ah! il y a pus d'une heure qu'il ronfle comme
» un sabot!... T' nez ben la corde, j' vas prendre
» l'autre bout... — Prenez bien garde, Tronquette.
» — Oh! gn'y a pas de risques, la corde est solide...
» Ah! tenez... Et mon paquet donc... où qui gn'y a
» mon beau déshabillé des dimanches... »

Tronquette a jeté un paquet de hardes en bas; Adam tient la corde; la fille du meunier se saisit de l'autre bout, elle crie à son amant de lâcher douce-

ment, Adam est obligé de se balancer à la corde pour que Tronquette ne descende pas trop vite, car la grosse fille pèse presque autant que son amoureux; enfin elle approche de terre, et Adam, qui a le nez en l'air, est tout à coup aveuglé par les jupons de son amante, dont le postérieur se trouve alors au dessus de sa tête : mais il fait noir, et d'ailleurs le moment n'est pas opportun pour s'occuper de telles bagatelles. Adam saisit sa maîtresse dans ses bras et involontairement il saisit beaucoup de choses; il porte Tronquette jusqu'à son cheval, l'y fait monter, lui donne son paquet, se place ensuite devant elle, lui recommande de le serrer fortement dans ses bras et pique des deux, enchanté de s'éloigner du moulin.

Arrivés à l'endroit où devaient être Edmond et sa maîtresse, nos fugitifs ne trouvent personne.

« C'est singulier! » dit Adam ; « il avait pourtant » bien moins de chemin à faire que nous. — Qui ça ? » dit Tronquette. — « Mon cousin, que je devais » trouver ici. — Tiens! est-ce que vous enlevez » aussi vot' cousin? — Eh non! c'est lui qui enlève » aussi sa maîtresse; nous devions aller ensemble à » Paris. Attendons-le un peu. — Attendons. »

Une demi-heure s'écoule, Adam s'impatiente ; au moindre bruit Tronquette a peur que son père ne se soit éveillé et qu'il n'ait couru après elle. Si, en attendant Edmond, on pouvait au moins s'embrasser, faire l'amour à son aise, le temps semblerait moins long; mais faites donc l'amour, sur un cheval ombrageux, avec une femme qui est en croupe derrière vous.

Tout à coup Tronquette croit voir quelqu'un arriver à pied par le chemin du moulin. « V'là mon

» père ! » s'écrie-t-elle. Aussitôt Adam pique son cheval, et le fait partir au grand galop, en disant : « Ma » foi! Edmond... nous rejoindra s'il le peut ; je » n'attends pas davantage. »

Voyons ce qui pouvait empêcher Edmond de se trouver au rendez-vous. Dans la demeure de M. Rémonville, on avait coutume de se séparer à dix heures au plus tard ; et, ce soir-là, Edmond n'avait pas manqué d'aller embrasser ses parens. Il était pâle et tremblant en disant bonsoir à sa mère, et il avait eu besoin de répéter plusieurs fois tout bas le nom d'Agathe pour ne point renoncer à son projet.

Enfin il est seul dans sa chambre ; il prend une plume, du papier ; il veut laisser une lettre à ses parens pour leur ôter toute inquiétude sur son absence. Il écrit donc, et quelques larmes tombent de ses yeux et viennent mouiller sa lettre ; Edmond est dans l'âge où l'amour filial ne cède qu'avec peine à un autre amour.

La lettre terminée, Edmond pense qu'il vaut mieux qu'il l'emporte et la mette à la poste dans le premier bourg où il passera : en la laissant dans sa chambre, il craint qu'on ne connaisse trop tôt sa fuite, et qu'on ne fasse courir après lui.

Après s'être muni de l'argent qu'il possède, il sort doucement de sa chambre, et se dirige vers le jardin ; car si le concierge le voyait sortir si tard, il irait sur-le-champ en instruire son père. Mais les murs du jardin ne sont pas hauts, et le jeune homme pourra facilement les escalader à l'aide du treillage qui les couvre.

Edmond a grimpé sur le mur, puis il a sauté sans se donner le temps de la réflexion. Une fois dans la

campagne il court sans s'arrêter jusqu'à Gisors, va chez son maquignon, paie son cheval, monté dessus, et se dirige vers la demeure de madame Benoît. Mais le cheval n'a pas fait dix pas qu'il veut revenir à son écurie. Trois fois Edmond l'en éloigne, et trois fois le sensible coursier y retourne. « Diable! » se dit notre amoureux, « voilà un animal qui n'est pas bon pour » enlever les filles... S'il fait comme ça toute la nuit, » nous ne serons certainement pas à Paris demain. »

Edmond va se plaindre au maquignon; celui-ci le rassure en lui protestant que, dès que son cheval ne sentira plus l'écurie, il ira comme le vent. Puis, à force de coups de fouets, il le fait détaler, et notre jeune homme arrive près de la demeure de sa bien-aimée.

Edmond, qui craint d'être entendu par la tante, s'arrête à une quarantaine de pas de la maison, dans un endroit où l'ombre ne permet pas de l'apercevoir. De là, il regarde les fenêtres d'Agathe; mais tout est noir, tout est fermé, et Edmond n'ose ni s'approcher, ni donner un signal, parce que, dans le silence de la nuit, cela pourrait être entendu de madame Benoît.

Trois quarts d'heure se passent; Edmond, qui a toujours les yeux attachés sur les fenêtres d'Agathe, ne voit rien paraître; mais en regardant par hasard vers la petite porte du jardin, il croit apercevoir une ombre se mouvoir contre le mur. Il pense qu'Agathe pourrait être descendue pour l'attendre, il faut s'en assurer; et comme à cheval cela ferait trop de bruit, il met pied à terre. Mais où attacher sa monture? Il n'y a près de lui ni arbre ni anneau. Edmond espère que son coursier restera paisible, il le laisse pour se

diriger vers l'endroit où il a cru voir quelqu'un. A peine a-t-il fait quatre pas que le cheval se met à trotter vers la demeure du maquignon. Edmond est obligé de courir après sa monture, qu'il ne rejoint qu'à la porte de la maison du marchand, qui, heureusement, est fermée, sans quoi l'animal mènerait son nouveau maître jusqu'à l'écurie.

« Maudit cheval! » dit Edmond en ramenant le sien en laisse. « Si je pouvais te changer!... Mais à » l'heure qu'il est où en trouver un autre!.. Il faudra » bien que tu marches, pourtant. »

Et Edmond est revenu près de la maison de madame Benoît; il va se remettre à l'ombre, lorsqu'il voit Agathe accourir vers lui, avec un carton et un paquet à la main.

« Ah! vous voilà! » s'écrie-t-elle; « j'allais ren- » trer, car il y a une heure que je vous attends... » — Mais il y a aussi une heure que je suis arrivé, » et que je suis là-bas... dans ce coin.... — Et pour- » quoi restez-vous là-bas, et ne vous approchez-vous » pas de la porte?.. Nous aurions pu passer comme » cela toute la nuit à nous attendre... Et si ma tante » se réveillait... si elle m'appelait!... — Venez, ma » chère Agathe; hâtons-nous de réparer le temps » perdu... placez-vous sur la croupe de mon cheval.. » — Monter à cheval! Ah! mon Dieu! moi qui n'ose » pas aller sur un âne... — Ne craignez rien... je » serai près de vous... — Je ne pourrai jamais me » tenir là-dessus... — Vous vous tiendrez à moi... » — Pourquoi ne pas avoir eu une voiture?... — Je » n'y ai pas pensé... à présent il est trop tard... Ma » chère Agathe, un peu de courage. »

Comme la jeune fille qui a consenti à se laisser

enlever ne serait pas contente d'être obligée de retourner coucher chez sa tante, elle se décide à se laisser hisser sur le cheval.

Enfin, Edmond est en selle devant sa maîtresse. Le paquet et le carton sont attachés après le cheval, qui fait cinq tours sur lui-même avant de se décider à quitter Gisors; et, lorsqu'il prend le trot, Agathe, qui a peur de tomber, serre tellement Edmond dans ses bras que le pauvre jeune homme en étouffe; mais il faut bien souffrir un peu pour posséder la femme qu'on aime. C'est ce que se dit Edmond en tâchant de reprendre sa respiration.

Le jour a fait place à cette nuit féconde en événemens. Déjà on est levé chez les deux frères. Chez M. Adrien on ne fait pas attention à l'absence d'Adam, parce qu'on le voit rarement au déjeuner. Il n'en est pas de même chez M. Rémonville : Edmond n'a pas l'habitude de sortir avant d'avoir été embrasser ses parens, et jamais encore il n'a manqué au repas du matin.

Surpris de ne pas le voir, M. Rémonville monte à la chambre de son fils, et il remarque que celui-ci ne s'est pas couché : car Edmond n'a pas songé à se jeter au moins sur son lit.

Le papa descend, s'informe au concierge. Celui-ci n'a pas vu sortir Edmond. On le cherche dans la maison, dans le jardin. Déjà la tendre mère s'inquiète, déjà elle prévoit les plus grands accidens, et elle dit à son époux :

« Ah! mon ami, nous avons peut-être eu tort de » nous opposer à son hymen avec cette jeune fille... » Qui sait ce que son amour lui fera faire?... — Ma » chère Amélie, cette jeune fille ne convenait nulle-

» ment pour femme à notre fils. Ce n'est pas princi-
» palement parce qu'elle est couturière ; mais j'ai
» été prendre des informations à Pontoise, et, d'a-
» près ce que l'on m'a dit, tout me fait présumer
» que mademoiselle Agathe n'en est pas, comme
» Edmond, à son premier amour. Je me défie,
» d'ailleurs, de ces demoiselles qui font continuelle-
» ment jurer à leur amant qu'il les épousera. L'in-
» nocence ne demande pas tout cela pour aimer :
» elle cède au présent, et ne calcule pas sur l'avenir.
» Calme-toi, ma chère amie ; j'aime à penser que
» notre fils n'est pas loin... Peut-être est-il chez mon
» frère : quoique nous soyons un peu en froid avec
» Adrien, je vais aller moi-même m'en informer. »

M. Rémonville traverse le petit espace qui le sépare de la demeure de son frère ; il commence par demander à Rongin s'il a vu son fils. Rongin regarde M. Rémonville avec humeur, et murmure : « Est-ce
» que je suis aussi chargé de veiller sur M. Ed-
» mond ?... — Je vous demande s'il est chez son
» oncle ! — Chez son oncle !... chez son oncle ! Est-
» ce que le matin la grille n'est pas ouverte... ? est-
» ce que je peux être cloué à la porte pour voir qui
» est-ce qui entre... ? Je ne suis pas né pour espion-
» ner... et sans la révo... »

M. Rémonville laisse Rongin parler tout seul, et entre dans la maison... On lui apprend que son frère est au jardin, avec son ami Tourterelle. Quant à Céleste, elle n'a pas encore terminé sa toilette du matin ; chaque jour elle reste plus long-temps devant son miroir, par la raison que chaque jour elle a plus de peine pour se rendre jolie ; il serait même temps qu'elle y renonçât entièrement.

M. Adrien vient d'apprendre à Tourterelle que son fils est décidé à aller à Paris, et qu'il lui a donné la veille deux mille trois cents francs pour l'habituer au maniement de l'argent, lorsque M. Rémonville l'aborde en disant : « Mon frère, auriez-vous » vu mon fils ce matin?... Il s'est absenté sans me » rien dire ; cela m'étonne... Est-ce qu'il serait avec » son cousin? »

M. Adrien regarde Tourterelle d'un air goguenard, en répondant : « Je n'ai pas vu votre fils... » je ne pense pas qu'il soit avec son cousin... Vous » savez qu'ils n'ont pas les mêmes goûts, et qu'ils » ne sympathisent guère entre eux !...

» — C'est vrai... mais cette absence de mon fils » m'étonne... — Oh ! vous ne devez pas être in- » quiet... un garçon si bien élevé ne peut pas se per- » dre !... — Mon frère, sans se perdre on peut faire » des sottises, et malheureusement la meilleure » éducation ne garantit pas des passions ! si cela » était, les gens bien élevés auraient trop d'avan- » tage sur les autres. »

M. Adrien prend sa prise, en disant : « Moi qui » n'ai pas élevé mon garçon comme une fille, je le » laisse sortir quand bon lui semble... par exemple » je n'ai pas vu Adam depuis hier au soir ; eh bien ! » je vous assure que je n'en suis nullement inquiet.

» — Je vous félicite, mon frère, d'être si tran- » quille sur le compte de votre fils. »

M. Rémonville va s'éloigner, lorsque arrive un paysan, poudré depuis la tête jusqu'aux pieds, qui tient un gourdin à la main et semble en menacer tout le monde. Rongin le suit de loin ; car le concierge prévoit qu'il va y avoir du scandale, et il se frotte les mains de joie.

« C'est le meunier Bertrand qui vient à nous, » dit M. Adrien, « que peut-il nous vouloir?

» — Il a l'air furieux, » dit Tourterelle, et le petit homme juge prudent de se mettre derrière les deux frères.

« Je voulons not' fille; quoi que vot' garne-
» ment a fait de Tronquette? Ah! morgué! ça ne
» se passera pas comme ça! » dit Bertrand en s'approchant d'un air furibond.

» — A qui diable en avez-vous, monsieur Bertrand? » répond M. Adrien avec hauteur; « et pourquoi vous
» permettez-vous de vous présenter ainsi chez moi?

» — Pourquoi je me permets!... vot' fils s'est
» ben permis autre chose, lui!... mais il ne le por-
» tera pas loin... Mille z'yeux!... il y a long-temps
» que je le guette; il a déjà senti de ma gaule... Et
» Tronquette!... la coquine!... une fille si ben
» élevée!

» — Mais expliquez-vous donc... qu'est-il arrivé
» à votre fille? — Vot' fils l'a enlevée cette nuit de
» la maison!... Elle a fui par la poulie du grenier,
» ni pus ni moins qu'une botte de foin! »

M. Adrien pâlit; cette nouvelle le suffoque, et la présence de son frère ajoute à son chagrin; cependant il tâche de se remettre, et dit au meunier : « Tout cela n'est pas possible... si on vous a enlevé
» votre fille, pourquoi voulez-vous que mon fils
» soit l'auteur de cet enlèvement?

» — Parce que depuis long-temps votre fils rôde
» autour de Tronquette, qui est un fameux brin de
» fille, morguenne! parce que je l'ai surpris avec
» elle, et que j'ai été obligé d'enfermer ma fille dans
» le grenier. — Si vous l'aviez bien enfermée, on ne

» l'aurait pas enlevée. — Elle s'est sauvée par la » fenêtre, que je vous dis. — Mais encore une fois, » qui vous assure qu'elle soit partie avec avec mon » fils? — Et tenez... lisez ce chiffon qu'elle a laissé » dans sa chambre. »

Bertrand montre à M. Adrien un morceau de papier sur lequel est écrit en lettres de deux pouces : « *Mon paire ne soilié pas inquiète, je va ta Paris* » *aveq mosieur à dent. Ces seulement pour nous di-* » *vairtire.* »

M. Adrien est consterné, et Tourterelle lui dit à l'oreille : « C'est sans doute pour cela qu'il vous a » demandé hier de l'argent.

» — Eh bien, mon frère, » dit M. Rémonville, « vous étiez si tranquille sur le compte de votre fils... » il me semble qu'il use grandement de la liberté » que vous lui laissez... »

M. Adrien se mord les lèvres et ne sait que répondre, lorsque madame Benoît arrive à son tour au pas redoublé, tout en sueur, et le bonnet de dentelle presque renversé par la rapidité de sa marche.

La ci-devant mercière, qui tient aux usages, fait un salut sévère à la société, et s'approche de M. Rémonville, auquel elle dit avec volubilité :

« Monsieur, je viens de votre demeure, on m'a » appris que vous étiez ici, et j'ai pris la liberté de » vous y relancer, monsieur, parce que le sujet qui » m'amène est trop grave pour que je puisse at- » tendre une minute, un seul instant, sans avoir » obtenu justice...

» — Puis-je savoir, madame, à qui j'ai l'honneur » de... — Monsieur, je suis madame Benoît, de Gi-

» sors, mercière retirée avec un honnête avoir. Je » suis la tante d'Agathe, monsieur, et vous devez » avoir entendu parler de moi... »

Au nom d'Agathe, M. Rémonville frémit, et prévoit quelque malheur. M. Adrien relève le nez et écoute; Bertrand cesse pour un moment de jurer; Rongin se frotte les mains avec un redoublement de satisfaction; Tourterelle seul conserve son air bête d'habitude.

« Monsieur, » reprend madame Benoît, « vous » n'ignorez pas que monsieur votre fils aimait ma » nièce Agathe, qu'il en raffolait : moi, je ne re- » cevais M. Edmond que dans l'intention du bon » motif. Du moment que j'ai su que vous ne don- » niez pas les mains au mariage, je lui ai défendu » ma porte. Eh bien, monsieur, savez-vous quelles » sont les suites de votre cruauté? votre fils a en- » levé ma nièce cette nuit!... — Que dites-vous, » madame?..... — La vérité, monsieur..... je n'ai » plus de nièce... et votre Edmond est un subor- » neur. »

M. Rémonville pâlit à son tour, tandis que son frère laisse errer sur ses lèvres un sourire de satisfaction.

« Cela ne se peut pas, madame, » reprend enfin M. Rémonville, « mon fils est incapable de... — » Votre fils a enlevé ma nièce, monsieur, il l'a en- » levée à cheval, qui pis est... Le maquignon qui » a vendu le cheval sait fort bien que c'est à M. Ed- » mond... Toute la ville sait que ma nièce est enle- » vée, c'est un scandale épouvantable..... Je veux » réparation, monsieur!... »

M. Rémonville se frappe le front; il est accablé

de cette nouvelle qui semble avoir entièrement consolé M. Adrien. Madame Benoît fait un tapage épouvantable, en demandant sa nièce, et le meunier recommence à jurer et à tempêter en criant qu'on lui rende Tronquette.

Les deux frères, impatientés de ce bruit, se fâchent à leur tour.

« Il fallait mieux garder votre fille, » dit Adrien.
« — Il fallait mieux garder votre nièce, » dit M. Rémonville.

« — J'allons faire le voyage de Paris, » dit Bertrand, « si je rencontre votre fils je l'assomme...

» — Je vais me plaindre partout, » dit madame Benoît, « si le jeune homme n'a pas enlevé ma nièce » pour le bon motif, je vous attaque en répara- » tion. »

Enfin le meunier et madame Benoît sont partis, les deux frères restent alors quelques momens sans parler ; M. Adrien dit le premier d'un air moqueur : « Il me semble que le jeune homme si bien élevé » fait des siennes...

» — C'est sa première sottise, » répond M. Rémonville, « et il y a long-temps que l'élève de la » nature nous a habitués aux siennes...—Soyez tran- » quille, mon frère, votre Edmond ne s'en tiendra » pas là. — Votre Adam a déjà fait ses preuves..... » le séjour de Paris va l'achever. — Nous verrons » lequel des deux s'y conduira le mieux.

» — Cette fois il y a eu sympathie entre les deux » cousins, » dit Tourterelle pendant que les deux frères se séparent.

Et Rongin est tellement satisfait qu'il regagne sa loge en caressant son chien.

CHAPITRE XVI.

VOYAGE D'ADAM ET DE TRONQUETTE.

Pendant que les deux pères se lancent mutuellement des épigrammes, en endévant au fond de l'ame de l'incartade de leurs fils, Adam allait au grand galop, tenant Tronquette en croupe.

Adam est bon cavalier, Tronquette, habituée à monter sur le cheval du moulin, n'a pas peur et n'étouffe pas son amant dans ses bras; les jeunes gens font beaucoup de chemin en peu de temps. Au point du jour leur cheval, fatigué du double fardeau, commence cependant à ralentir ses pas.

« Nous nous reposerons au premier village, » dit Adam, « car mon cheval a besoin de prendre quelque » nourriture. — Et moi aussi, j'avons besoin de » nourriture, » dit Tronquette, « le dada donne » fièrement de l'appétit. — Soyez tranquille, ma » petite Tronquette, nous déjeunerons bien... Ah! » comme nous allons nous amuser à Paris tous les » deux!... j'ai de l'argent, de l'or... nous ne nous » priverons de rien!... — Ah! ben, il faudra que » vous me régaliez de pâte ferme, on m'a dit qu'on

» la faisait si bonne à Paris... vous m'en achèterez » pour six sous en arrivant. — Oui, Tronquette... » pour six sous, pour six francs. Je ne vous refu- » serai rien... »

Et Adam se retourne pour tâcher d'embrasser la grosse fille, qui lui donne une croquignole sur le nez en disant : « Voulez-vous bien vous tenir tran- » quille ! »

Au point du jour, les voyageurs aperçoivent devant eux une ville qui leur semble considérable.

« C'est peut-être Paris, » dit Tronquette.

« — Est-ce que nous aurions fait quinze lieues » en si peu de temps ? » dit Adam.

Il demande au premier laboureur qu'il aperçoit, le nom de la ville qui est devant eux, et on lui apprend que c'est Pontoise.

« Bon, » dit Adam, « nous avons pris la bonne » route, je sais qu'on passe par Pontoise pour al- » ler à Paris. Nous allons chercher une auberge et » nous y faire servir à déjeuner. »

A Pontoise, la vue d'Adam voyageant avec Tronquette, sur le même cheval, ne cause aucune surprise aux habitans, accoutumés à voir des gens des environs venir dans cet équipage à leur marché. On indique une auberge aux jeunes gens, qui font leur entrée au trot dans la cour en criant : « Peut-on dé- » jeuner ici avec un cheval ?

» — Comment ! si l'on peut déjeuner ? » répond l'aubergiste en aidant Tronquette à descendre, ce qui demande du temps, parce qu'elle a pris racine sur la croupe du bidet ; « on trouve ici tout ce qu'on » veut, toutes les primeurs... comme à Paris.

» — Eh bien, alors, donnez-nous des côtelettes, » et de l'avoine à mon cheval, » dit Adam.

» — Et des gâteaux, » dit Tronquette; « oh! moi, » j'aime la pâtisserie. — Enfin un bon déjeuner; ne » ménagez rien, ça m'est égal de payer cher! »

Avec une telle recommandation on est sûr de s'attirer la considération d'un aubergiste. Celui-ci dit à une servante de conduire les voyageurs au numéro quatre. La servante fait monter les jeunes gens au premier, et leur ouvre une chambre bien cirée, bien frottée, et dans laquelle il y a un lit.

Adam sourit, mais Tronquette reste sur le seuil de la porte en disant : « Tiens! pourquoi t'est-ce » que vous nous menez dans une chambre à lit? » est-ce que vous croyez que je venons le matin » pour nous coucher?

» — Madame, nous avons des lits dans toutes nos » chambres pour les voyageurs qui séjournent. — » Je n'veux pas déjeuner sur un lit, moi. — Mais, » madame, le lit n'est que pour ceux qui veulent » s'en servir; vous n'êtes pas obligée de vous mettre » dessus. »

Adam pousse Tronquette qui entre en faisant la moue, et la servante ferme la porte sur eux en souriant.

« Eh ben! pourquoi qu'alle ferme la porte, à » c'theure? » dit Tronquette, « est-ce qu'elle croit... » que... Ah ben! par exemple! »

Adam, auquel l'absence de la servante donne d'autres idées que celle du déjeuner, s'approche de Tronquette, et cherche à la prendre dans ses bras. La fille du meunier se débat.

« Voulez-vous ben finir vos bêtises, vous savez

» que je ne veux pas d'ça. — Tronquette, vous m'a-
» vez dit que vous m'aimiez cependant. — Oui, je
» vous aime ben, mais je veux que vous soyez sage et
» que vous me laissiez tranquille. — Mais quand on
» aime son amoureux, son amant, est-ce qu'on doit
» refuser de le rendre heureux? — Est-ce que vous
» n'êtes pas heureux d'être avec moi?—Si, mais...je
» le serais bien plus si vous vouliez... Tronquette,
» est-ce que nous ne sommes pas nos maîtres main-
» tenant? — Eh! ben, après? — Est-ce que nous
» n'allons pas à Paris pour être toujours ensemble?
» — Oui, pour nous divertir et manger de la pâte
» ferme. — Et puis faire l'amour. — Ah! j'ai pas dit
» ça. — Ma petite Tronquette, laisse-moi t'embras-
» ser. — Non! — Une seule fois. — Non, parce que
» quand vous commencez, ça ne finit pus. »

Adam n'écoute pas Tronquette, il l'embrasse et veut la presser, l'emporter dans ses bras; mais la grosse fille repousse si vivement son amant, qu'elle l'envoie contre une vieille commode dont il défonce deux tiroirs. Adam, auquel ces manières sont familières, puisqu'il n'a encore fait la cour qu'à des paysannes, se relève en riant et veut courir sur Tronquette, elle s'est emparée d'une chaise, et la jette dans les jambes de son amoureux, celui-ci se frotte les jambes et veut revenir à la charge; Tronquette lance une nouvelle chaise, que son amant évite, et qui va briser deux carreaux de la fenêtre. La fille du meunier, qui se voit au moment d'être prise, se met derrière une table ronde qui est au milieu de la chambre, et sur laquelle est un vieux cabaret de porcelaine dédorée. Les jeunes gens tournent autour de la table qui les sépare; pendant quelques minutes, ce rampart garantit

Tronquette; mais en voulant la saisir par son jupon, Adam renverse la table; les tasses roulent et se brisent. L'aubergiste, attiré par le bruit, monte vivement au numéro quatre, où il trouve tous les meubles sens dessus dessous, les carreaux cassés, et Tronquette se débattant et donnant des coups de poing et des coups d'ongle à son amant, sur les débris des chaises et du cabaret.

« — Qu'est-ce que c'est ? Que signifie ce désor-
» dre ? » dit l'aubergiste d'un air inquiet.

« — Ça signifie que nous jouons, » répond Adam sans se déranger, pendant que Tronquette rajuste son bonnet et son fichu.

« — Vous jouez !... Ah ! vous avez une drôle de
» manière de jouer... Vous brisez les meubles,
» vous cassez les carreaux. — Qu'est-ce que cela vous
» fait si cela nous amuse? — Savez-vous que ces jeux-
» là vous coûteront fort cher... — C'est bon, on
» paiera ce qu'on a cassé... Et ce déjeuner?—On va
» vous le monter. »

L'aubergiste n'est plus aussi satisfait de l'arrivée des jeunes voyageurs ; il craint que leur bourse ne soit pas suffisante pour payer le dégât ; après avoir vivement fait la revue de ce qui est cassé, il descend quatre à quatre à la cuisine, et dit à la servante :

« Laisse là le fricandeau, ne dépouille pas le la-
» pin, ne mets pas les filets sur le gril : je crains
» d'en être pour mes frais avec ces nouveau-venus,
» qui m'ont brisé là-haut pour près de deux cents
» francs !... leur cheval ne les vaut pas. Monte-leur
» du fromage, des cornichons, du saucisson, et
» ne donne rien de plus. »

La servante exécute les ordres de son maître.

Adam et Tronquette se mettent à table. En voyant ce qu'on leur a servi, Adam regarde la servante et s'écrie : « Eh ben !... montez-nous donc le reste.
» — Il n'y a pas autre chose, monsieur. — Com-
» ment ! voilà tout ce que vous avez à nous don-
» ner ?... et les côtelettes ? — On n'en a pas trouvé.
» —Et les gâteaux ? » dit Tronquette. « —Ils ne sont
» pas cuits. — Et du veau ? — Il n'y en a point. —
» Pas de veau à Pontoise ! — Nous avons du mal-
» heur.

» — Ah ben ! c'est égal, » dit Tronquette en se bourrant de fromage et de saucisson, « v'là ben
» assez de quoi manger.

» — Beau régal ! » dit Adam : « je déjeune mieux
» que ça chez papa... Elle est joliment fournie, vo-
» tre auberge... Et c'est ça que votre maître appelle
» des primeurs ?... du vieux fromage tout moisi...
» Tronquette, allons nous-en bien vite à Paris ; nous
» trouverons mieux que tout cela sur notre chemin. »

Tronquette, qui n'est pas, comme Adam, habituée à la bonne chère, quitte avec regret le fromage et le saucisson, mais son compagnon lui prend le bras et lui fait descendre rapidement l'escalier.

Arrivés en bas, les voyageurs trouvent l'aubergiste qui les attend avec son mémoire ; il a fait fermer soigneusement la porte d'entrée, et son garçon est devant, avec le tourne-broche à la main.

« On déjeune mal chez vous, monsieur l'auber-
» giste, » dit Adam : « il paraît que vous promettez
» plus que vous ne pouvez tenir.

» — C'est possible, monsieur, » répond le traiteur d'un air sec, « il y a des jours où les provisions
» manquent... Voilà le mémoire de monsieur...

— » Rien de chaud,... rien de frais,... pas seu-
» lement une côtelette?... — Voilà le mémoire de
» monsieur...

— » Et mon cheval, a-t-il mieux déjeuné que nous
» au moins? — Votre cheval a eu ce qu'il lui fallait...
» — Voici le relevé des frais... — Est-il sellé? bridé?
» Nous partons de suite; j'en ai assez, de votre au-
» berge...

» — Monsieur, on ne s'en va pas comme ça! »
dit l'aubergiste en élevant la voix et en se redressant
comme s'il voulait tirer l'épée; « il faut payer les
» dégâts que vous avez faits chez moi.

» — Est-ce que vous croyez que j'ai envie de m'en
» aller sans payer? » dit Adam, dont les yeux vien-
nent de s'animer, et qui arrache la carte au trai-
teur. « Est-ce que vous me prenez pour un voleur?..

» — Monsieur, je ne dis pas cela, certainement...
» — Voyons ce mémoire..... Ah! mon Dieu, quel
» gribouillage!..... C'est comme quand j'écris,
» moi.... Table,.... dessus de marbre,... chaises,...
» carreaux,... tiroirs,... cabaret de la Chine,...
» fromage,.... cornichons,.... avoine.... Voyons,
» voyons, combien tout cela fait-il? et dépêchons...

» — Monsieur, vous voyez le total... — Oui, je
» vois;... mais c'est égal, je vous demande combien
» ça fait. — Cent soixante-trois francs vingt-cinq
» centimes... — Cent soixante-trois francs!... —
» Vingt-cinq centimes. — Ah! diable, comment
» vais-je faire?... Papa ne m'a pas donné de centi-
» mes... et moi qui ne savais pas qu'il fallait des cen-
» times pour voyager... »

L'aubergiste comprend qu'Adam n'a pas le sou,
et il fait un saut en arrière, en s'écriant: « J'en

» étais sûr !... Il n'a pas d'argent !... Il ne peut pas » payer....

» — Je ne peux pas payer ! » dit Adam, et il tire sa bourse pleine de pièces d'or, et la jette sur une table, en disant : « Tenez, prenez ce qu'il vous faut, » et rendez-moi mon reste. »

A la vue de l'or, la taille du traiteur diminue subitement de trois pouces ; on lui paie un mémoire énorme sans marchander, et d'une manière si confiante, si nouvelle, qu'il ose à peine toucher les pièces d'or du bout du doigt ; tout en prenant ce qui lui revient, il fait des signes à sa servante, à son garçon, et ceux-ci, qui le comprennent, courent à la cuisine.

« Mon cheval, à présent, » dit Adam. « — Mon- » sieur, dans un instant... Je ne crois pas qu'il soit » encore bridé ;... mais je suis désolé que vous ayez » si mal déjeuné... Il y a vraiment des jours où on » est malheureux,... où tout manque... Asseyez- » vous donc un moment. — Non, non ; nous vou- » lons partir... »

La servante accourt, en disant : « Not' maître, » on a trouvé des filets de bœuf chez le boucher. »

Le marmiton vient sur les pas de la servante, en criant : « Not' maître, il y avait encore du fricandeau dans le garde-manger...

» — Ah, mon Dieu !... il y avait du fricandeau !... Voilà les filets qui arrivent... Tout va venir à la fois maintenant ; c'est comme un sort !... » Si monsieur et madame voulaient remonter là » haut, on leur préparerait un excellent repas... Ce » serait si tôt fait ;... d'ailleurs, vous pourriez jouer

» à votre aise en l'attendant ; ma maison est à votre » disposition. »

Mais Tronquette, qui s'est bourrée de fromage, veut partir ; et, quoiqu'il sache à peine compter, Adam sent bien que leur petit jeu a coûté trop cher pour le recommencer. Il faut donc laisser aller les jeunes voyageurs. On leur amène leur cheval ; et ils sortent de l'auberge poursuivis par les révérences de la servante et les saluts du maître.

« Cent soixante-trois francs ! » dit Adam tout en trottant avec Tronquette. « C'est bien de l'argent » pour n'avoir mangé que du saucisson et bu de » mauvais vin. — Dame ! c'est les meubles cassés qui » coûtent le plus cher. — Tronquette, nous tâche- » rons de ne plus renverser les tables. — Ah ! oui ; » mais faudra pus me chiffonner comme à ce ma- » tin ! »

Plus les jeunes voyageurs approchent de Paris, plus leur tournure et leur équipage attirent l'attention. A Montmorency, où ils sont rencontrés par une cavalcade de fashionables et de marchandes de modes, on rit aux éclats en les regardant.

« Ils sont très-plaisans, » disent les jeunes gens en lorgnant Tronquette.

» — Le jeune homme n'a pas l'air ni la mine d'un » paysan, disent les dames. — C'est peut-être une » nourrice qu'il vient d'aller chercher. — Elle est » d'un blond un peu hasardé, la villageoise.

Ennuyé d'être lorgné, et d'entendre ricaner, Adam veut descendre pour aller rosser les jeunes gens ; Tronquette le prie de n'en rien faire, et pour qu'il n'en ait pas le temps elle pique le cheval avec

une épingle, et l'animal s'éloigne de Montmorency au grand galop.

Les voyageurs arrivent à Saint-Denis. Là on se permet encore de rire en les regardant : « Vot' cheval est blessé, » disent des paysans. — « Où donc? » s'écrie Adam en examinant sa monture de tous côtés. « — Eh, pardi ! vous ne voyez pas qu'il a deux » emplâtres sur le dos !... »

Et les éclats de rire recommencent. Adam veut encore descendre pour battre les manans ; mais Tronquette, qui a fait sa provision de talmouses, pique de nouveau leur monture qui les entraîne vers Paris.

CHAPITRE XVII.

L'HOMME DE LA NATURE A PARIS.

L'approche de la grande ville fait sourire de plaisir les jeunes gens ; ils se montrent les édifices qui se dessinent déjà devant eux.

« On dit que c'est superbe Paris, » dit Tronquette. « Je suis ben curieuse de voir les *espectacles* et les » *Turleries*. — Nous verrons tout... nous irons par- » tout... nous avons de l'argent... Mais nous ne cas- » serons plus les tables. »

A la barrière, un monsieur arrête le cheval d'Adam par la bride, et dit à Tronquette : « Qu'avez- » vous dans ce gros paquet?

» — Par exemple! vous êtes bien curieux! » s'écrie Adam. « Qu'est-ce que cela vous fait ce que » nous avons?... — Il faut que je sache s'il n'y a » rien qui paie de droit... — Qui paie... Est-ce » qu'on paie pour entrer dans Paris ?... »

Le commis tâte le paquet, puis lâche la bride du cheval ; il était temps, Adam allait encore se fâcher ; et quoique Tronquette fît son possible pour faire galoper leur monture, l'animal commençait à ne plus être sensible à l'épingle.

Mais on est dans Paris, et les voyageurs ouvrent de grands yeux en regardant à droite et à gauche, persuadés qu'ils vont voir des merveilles; ils ne voient encore que des maisons fort ordinaires, ils avancent, ils trouvent beaucoup de monde, beaucoup de crotte et à chaque instant des embarras de voitures.

« Tiens! ça n'est déjà pas si beau! » dit Tronquette.

— « Ça sent terriblement mauvais! » dit Adam.

Pendant qu'ils regardent les maisons et les boutiques, les passans les examinent, les polissons les suivent, les flâneurs les montrent au doigt : « Est-ce » que ces gens-là ne vont pas bientôt finir? » dit Adam. « Est-ce qu'on est poli comme ça à Paris? » Ils arrivent ainsi à la porte Saint-Denis. Tronquette est honteuse d'être lorgnée; elle baisse les yeux, et enfonce des épingles dans la croupe du cheval. Celui-ci fait un bond, puis s'arrête. Adam le bat, le presse du talon; l'animal, qui probablement n'a pas mieux déjeuné que ses maîtres, baisse les oreilles et n'avance plus.

Les éclats de rire redoublent autour des voyageurs; on crie : « Il avancera! il n'avancera pas! »

Un grand dadais s'arrête devant le cheval en disant : « Ça veut mener une femme en croupe, et ça » ne sait pas seulement tenir son cheval... Beau » fichu cavalier de deux sous!

» — Ah! je suis un f... cavalier! » s'écrie Adam. « Attends! je vais te dire un mot à toi! »

Cette fois Adam est à terre avant que Tronquette ait eu le temps de s'y opposer. Courir sur le grand dadais, le prendre par le milieu du corps, le jeter

sur le pavé et lui appliquer une douzaine de claques, tout cela est pour Adam l'affaire d'un instant.

On a entouré les combattans ; mais les éclats de rire ont cessé : on ne se moque pas d'un homme qui se bat si bien. C'est maintenant son adversaire que l'on montre au doigt en disant : « C'est bien » fait, il n'a que ce qu'il mérite, qu'avait-il besoin » d'insulter ces jeunes gens ? »

Tronquette a vu le combat : elle saute à son tour à terre, dans l'intention, non pas de se trouver mal, comme les belles dames qui voient deux hommes se battre, mais pour aller prêter main forte à son amant, et faire le coup de poing pour lui, si cela est nécessaire.

Quelque chose embarrasse Tronquette; c'est de savoir ce qu'elle fera de son cheval ; mais Paris est rempli de gens obligeans, et elle est à peine descendue, qu'un monsieur s'approche d'elle et lui dit : « Voulez-vous que je garde votre cheval? » — Ah! oui, monsieur, ça m'obligera ben ! » répond la grosse fille. « — Allez, madame... Je le » garderai. »

Tronquette se jette dans la foule qui entoure son compagnon, elle trouve Adam, qui a encore le poing levé sur son adversaire terrassé, et qui lui dit : « En avez-vous assez?

» — Oui, oui, il en a bien assez, » s'écrie Tronquette en prenant le bras d'Adam ; et elle l'entraîne loin de la foule qui s'écarte avec respect, et se garde de ricaner, parce que le jeune voyageur promène autour de lui des regards qui ne sont pas doux.

Tronquette tire toujours Adam, en murmurant : « Si c'est comme ça qu'on s'amuse à Paris, j'en ai

» déjà assez, moi. — Ne pense plus à cela, Tron-
» quette, j'ai rossé ce malhonnête, c'est fini... Mais
» où donc me mènes-tu? — Dam'.... j'vas du côté
» où j'ai laissé not' cheval, avec un monsieur ben
» honnête, qui m'a dit qu'il le garderait... C'est sin-
» gulier... c'était pourtant par ici... Où donc qu'il
» est allé nous attendre?... »

Les jeunes gens regardent de tous côtés, ils n'aperçoivent plus leur cheval. Ils demandent à quelques personnes : « Avez-vous vu notre cheval?... Il était
» là avec un monsieur qui le gardait... »

On ne leur donne aucun renseignement; enfin, une vieille femme, qui a devant elle, en guise d'éventaire, une poêle avec un réchaud et des saucisses, leur dit : « Mes enfans, vous êtes volés!... v'là le
» coup!...

»—Volés!» s'écrie Tronquette; « ah, mon Dieu!...
» et mon paquet... mon beau déshabillé qui était
» dessus... »

Tronquette pleure, Adam est furieux, la foule se presse de nouveau autour d'eux pour voir pleurer Tronquette et entendre jurer son compagnon. Mais Adam entraîne à son tour la grosse fille, en lui disant : « Ne pleure pas... Que veux-tu? ce n'est pas un grand
» malheur : le cheval était devenu poussif...—Ah!...
» mon beau déshabillé.... Hi, hi, hi!.... — Je t'en
» achèterai un autre, trois autres, tant que tu vou-
» dras... — Ah! la vilaine ville, où on se moque de
» vous... où on vous vole... Je veux m'en retourner
» chez nous... Hi, hi, hi!... — Tronquette, veux-
» tu te taire? tu vas encore faire amasser du monde
» autour de nous, car il paraît qu'à Paris on n'a pas

» autre chose à faire que de regarder les gens ; tu » seras cause que je me battrai encore !... »

Tronquette tâche de renfoncer ses larmes, et les jeunes gens remontent les boulevarts du côté de la porte Saint-Martin; la vue des boutiques, des voitures, les marchands ambulans, les toilettes différentes des promeneurs, tout les occupe, les distrait et leur fait oublier la perte qu'ils viennent de faire. Cependant Tronquette pousse encore de gros soupirs, et Adam lui dit : « Si tu reconnais l'homme à qui tu » as laissé notre cheval, montre-le-moi, et son » affaire ne sera pas longue. »

Adam, qui n'a pas bien déjeuné, voudrait trouver une auberge; il presse les pas de sa compagne, qui le force à s'arrêter devant chaque pâtissier : à l'un elle mange de la pâte ferme, à un autre de la frangipane, plus loin du flan.

— « Tu ne pourras plus dîner, » lui dit Adam. Mais Tronquette mange toujours, en disant : « Oh ! » que si !... D'ailleurs, j'aime mieux ça que le dî- » ner. »

Les curiosités, les figures de cire, les spectacles mécaniques du boulevart du Temple, font oublier à Adam qu'il n'a pas dîné.

— « Entrez, entrez, messieurs, mesdames, » crient les banquistes en agitant leur baguette, et en frappant des toiles peintes sur lesquelles sont représentés des lions, des tigres, des enfans à deux têtes, et des femmes sauvages dont les appas sont effrayans.

— « On nous engage à entrer, » dit Adam en tirant Tronquette par le bras, et ils entrent en saluant l'homme de la porte; quand ils sont dans le spectacle, où Adam est surpris de n'apercevoir que

deux ou trois individus qui n'ont point de bas, on vient leur demander leur billet.

« — Qu'est-ce que c'est qu'un billet? » dit Adam.

« — C'est le prix de votre entrée et de celle de » madame. — On paie donc pour entrer ici?—Tou- » jours, monsieur. — Alors, il ne fallait pas à la » porte me crier, *Entrez, entrez,* mais, *Payez, payez...* » J'ai cru que c'était une politesse que vous nous » faisiez. — Monsieur, à Paris, toutes les politesses » se paient. »

Adam tire une pièce d'or pour donner huit sous. Les propriétaires du monstre, qui n'ont jamais la monnaie de cent sous, même avec la recette d'une semaine, prennent la pièce en disant : « Monsieur, » on va vous rendre; » et on est un quart d'heure avant de trouver la monnaie... Enfin, on apporte à Adam treize francs en gros sous, pour que cela fasse plus d'embarras; et quand on voit qu'il empoche sans compter, on lui en escamote encore la moitié, en ayant l'air de l'aider à prendre son argent.

Les voyageurs ont passé leur journée sur le boulevart du Temple; ils ont vu quinze spectacles différens, et Tronquette a avalé pour seize sous de galette : ce qui est plus fort que la plupart des tours qu'on a faits devant eux. Adam cherche toujours l'enseigne d'une auberge. Arrivé au coin de la rue d'Angoulême, il voit à la porte d'une maison du gibier, du poisson, de beaux fruits; il regarde en l'air et parvient à lire : *Au méridien, restaurateur.* Comme il ne s'est pas bourré de pâte ferme, il dit à Tronquette : « On dîne là... entrons-y; nous de- » manderons après une auberge pour coucher. »

Une petite femme, fort gentille, reçoit les voya-

geurs; elle sourit en regardant Tronquette, elle sourit encore quand Adam lui dit : « Est-ce que vous donnez à dîner ici, madame ? » Mais elle lui répond fort poliment : « Oui, monsieur, tout ce que vous » voudrez; donnez-vous la peine de me suivre. »

La petite femme monte un escalier un peu étroit, dans lequel Tronquette n'avance qu'en tâtonnant : mais arrivée au premier, elle ouvre un cabinet et y fait entrer les jeunes gens, en leur disant : « On va » vous apporter la carte, et vous serez servis sur- » le-champ. »

Puis la petite dame les quitte, et Adam lui fait un grand salut, et Tronquette une belle révérence, parce qu'ils se sentent tout joyeux d'avoir rencontré enfin quelqu'un de poli.

Il n'y a pas de lit dans le petit cabinet où sont les jeunes gens, il y a deux banquettes fort bien rembourrées. Tronquette va se jeter sur l'une, et Adam s'assied à côté d'elle; mais il ne cherche pas à l'embrasser, il se rappelle la scène du matin; en ce moment, d'ailleurs, il ne songe qu'à dîner.

Un garçon arrive et présente à Adam une grande feuille de papier imprimé, en lui disant :

« — Monsieur, si vous voulez commander votre » dîner, voilà la carte, et voici une plume et de » l'encre pour faire la vôtre. »

Le garçon sort. Adam développe le papier imprimé, et le parcourt, en s'écriant : « Ah, Dieu ! » que de bonnes choses... mais on s'embrouille dans » tout cela... Tiens, Tronquette, regarde ce que tu » veux. »

Tronquette, qui lit à peu près comme elle écrit, est dix minutes rien que pour épeler les potages, et

le garçon remonte avant qu'elle soit arrivée aux hors-d'œuvre.

« Monsieur a-t-il fait sa carte? » demande le garçon. — « Je ne suis pas venu ici pour écrire, » répond Adam, mais pour dîner. — Alors que veut » monsieur? — Ce que vous avez de meilleur. — » Monsieur, on ne dîne pas ici à tant par tête... — Il » n'est pas question de têtes... Donnez-nous un bon » dîner : le prix m'est égal. »

Ce dernier argument est toujours compris. Le garçon s'éloigne, et bientôt on sert aux jeunes voyageurs un excellent dîner. Volaille, poissons, légumes, vins fins, coup du milieu, rien ne manque. Adam est enchanté; il s'écrie à chaque instant : « A la bonne » heure!... parlez-moi de ça!... c'est autre chose » qu'à Pontoise... Je dînais bien chez papa, mais » c'était encore loin de tout ça!... Hein, Tronquette... » qu'en dis-tu?...

» — C'est fièrement bon! » dit Tronquette en poussant un gros soupir, parce qu'elle n'a plus faim, et que cependant elle veut goûter de tout ce qu'on leur sert.

Tout en buvant le champagne qu'on vient de leur apporter, Adam se souvient qu'ils n'ont pas encore d'endroit pour se loger : il est temps d'y penser, car il est nuit depuis long-temps; il appelle le garçon : « Où y a-t-il une auberge par ici? — Une » auberge?... — Oui, une auberge où l'on couche, » où on loge enfin? — Ah! monsieur veut dire un » hôtel garni?... — Ça ne s'appelle donc pas auberge, » à Paris? — Non, monsieur. — Eh bien! où y a-» t-il un hôtel garni? — Il n'en manque pas à Paris, » monsieur!... — Le plus près... car nous sommes

» las, et nous n'avons pas envie de nous promener » encore après dîner. — Oh! oui que je suis lasse! » dit Tronquette; « dame! quinze lieues à cheval... » presque d'un trait... Aïe, les reins!... j'en peux » plus. »

Le garçon, qui a examiné Tronquette, pense que les jeunes voyageurs ne tiennent pas à loger dans un hôtel de la première élégance; il leur en enseigne un dans la rue où ils sont, et leur propose quelqu'un pour les conduire. Adam accepte; on lui présente la carte qui monte à quarante francs; il trouve que ce n'est pas cher, parce qu'il a parfaitement dîné et bu d'excellent vin, tandis qu'à Pontoise il a donné cent soixante-trois francs pour du saucisson, du fromage et du vin du cru; il est vrai qu'il avait joué avec Tronquette.

Quand Adam et sa compagne sont sortis de chez le traiteur, ils se sentent étourdis; les différens vins qu'ils ont bus commencent à produire leur effet, et le grand air vient d'augmenter l'action du vin. Tronquette est rouge comme une cerise, elle a la respiration courte et gênée; sa langue pâteuse lui permet à peine de prononcer de temps à autre: Oui et non. Adam, au contraire, parle avec volubilité, il tient sa tête haute, et se sent en train de chanter et de danser: heureusement il est nuit et on ne les voit pas, sans quoi il est probable que l'on ferait encore foule autour d'eux. Ils suivent le commissionnaire, Tronquette en se pendant au bras de son amoureux, et en poussant de gros soupirs; Adam, en sautillant et en agaçant sa compagne, qui lui répond, en bredouillant: « Laissez-moi tran- » quille, ou j'vas pleurer. »

CHAPITRE XVIII.

MADAME PHANOR.

Les voyageurs sont arrivés à l'hôtel garni, une dame entre deux âges les reçoit, et leur demande s'ils veulent un appartement complet. « — Nous » voulons tout complet ! » dit Adam en faisant des cabrioles sur l'escalier, tandis que Tronquette s'appuie sur la rampe, sur laquelle elle semble déjà vouloir s'endormir. La maîtresse de l'hôtel, qui est habituée à recevoir toute sorte de monde, offre obligeamment son bras à la grosse fille pour l'aider à monter ; elle ouvre une porte au premier étage en disant : « Voici un appartement délicieux, rien ne » vous manquera... La vue est fort agréable... on a » trois chantiers en face de soi... tout bois de choix. » Ce logement est de cent francs par mois... On » paie toujours la quinzaine d'avance... c'est l'u- » sage. »

Adam tire de l'or de sa poche, en disant : « Ce » qui m'ennuie à Paris, c'est qu'il faut toujours » avoir la main à la bourse ; j'aimerais mieux don- » ner tout de suite tout mon argent, et qu'on me » laissât tranquille après. »

Après avoir reçu son argent, l'hôtesse demande à Adam son nom. « — Pourquoi me demandez-vous » mon nom ? — C'est l'usage, monsieur, il faut » bien savoir qui on loge. — Qu'on est drôle à Paris » avec les usages !... Quand je me promenais dans » les environs de Gisors et que j'entrais me reposer » dans une ferme, on ne me demandait pas mon » nom pour me donner un verre de vin ou une tasse » de lait... Ici, on me fait payer d'avance, et il faut » encore un tas de formalités !... — Monsieur doit » savoir que dans une grande ville ce n'est plus la » même chose ! — Non, madame, je ne sais rien, » que faire mes volontés depuis le matin jusqu'au » soir ; je les faisais chez mon papa, je veux les faire » ici. — Vous les ferez, monsieur... Eh, mon Dieu ! » il n'y a point de ville où l'on soit plus libre qu'à » Paris,... pourvu qu'on ait de l'argent dans sa po- » che, une tenue décente, qu'on se conforme aux » usages, aux lois, aux... — Madame, voulez-vous » nous faire le plaisir de nous laisser nous coucher ? » Vous voyez que nous en avons besoin, car Tron- » quette ronfle déjà sur cette chaise... — Oui, mon- » sieur, très-volontiers... Mais votre nom ? — Adam » Rémonville. — Rémonville, fort bien... Et vous » êtes avec madame votre épouse... — Qui ça... ? » — Cette dame qui s'est endormie là-bas... — Ce » n'est pas mon épouse du tout ! c'est Tronquette, » la fille du meunier Bertrand qui est venue avec » moi à Paris, parce que là-bas son père nous em- » pêchait de nous voir, et que ça nous ennuyait. — » Ah, diable ! mais c'est donc une jeune personne » que vous avez enlevée ? — Comme vous dites. — » Vous êtes bien heureux que je ne sois pas trop

» scrupuleuse !... Mais je suis indulgente pour la » jeunesse... Je dirai que c'est votre épouse, cela » vaut mieux, c'est plus convenable... Ce sera vingt » francs de plus par mois pour le linge et la lu- » mière... On les donne d'avance; c'est l'usage... » — Il fallait donc me les demander tout de suite!... » tenez... Faut-il encore payer autre chose ?... — Si » l'on cire vos bottes, les souliers de madame, si » on bat vos habits, si on fait vos commissions, ce » sera dix francs de plus pour les servantes. Mais » tout le monde sera à vos ordres ; dès que vous au- » rez besoin de quelque chose, il vous suffira de » frapper un petit coup... un tout petit coup... — » C'est bon... tenez, prenez vos dix francs... C'est » fini, j'espère ? — Monsieur, j'ai bien l'honneur » de vous souhaiter le bonsoir. »

L'hôtesse a refermé la porte sur elle. Adam examine la chambre où il est, en murmurant : « Elle » appelle cela un appartement délicieux ! c'était plus » beau chez papa !... Mais pourvu que nous ne man- » quions de rien... n'est-ce pas, Tronquette ?... Dis » donc, Tronquette, réveille-toi donc un peu!... » Eh! Tronquette!... »

Adam prend et secoue vivement le bras de sa compagne, qui ronflait déjà profondément. Tronquette ouvre un œil et se frotte l'autre en s'écriant : « Du son!... du son... *Où c' qu'est* le son ?...

» — Il n'est pas question de son, Tronquette, tu » n'es plus au moulin, nous sommes à Paris... — » Ah, mon Dieu! j' me croyais encore cheux nous... » — Viens donc, Tronquette... Examinons notre » appartement... »

Tronquette se lève en bâillant, et s'accroche au

bras d'Adam, qui l'entraîne dans une seconde pièce où est une alcôve et un lit. Tout cela est meublé pauvrement, avec des objets de hasard; mais des jeunes gens sont rarement difficiles, surtout quand ils sont amoureux. Donnez-leur une chambre à coucher, ils s'y trouveront toujours bien.

Adam sourit en regardant la couchette; Tronquette ne dit rien, parce qu'elle dort tout debout, et que, même les yeux ouverts, elle semble dormir encore. Adam l'embrasse tendrement, et cette fois elle se laisse faire.

« Couchons-nous, » dit le jeune homme. «— Ah, » oui! couchons-nous, » répond la grosse fille en balbutiant.

Et comme Adam aime à mettre promptement ses projets à exécution, et que d'ailleurs Tronquette lui semble en dispositions fort sentimentales, puisqu'elle ne fait que soupirer quand elle ne ronfle pas, le jeune homme se met sur-le-champ en devoir de se déshabiller.

Mais Adam a des bottes qu'il n'a pas quittées depuis la veille; le voyage a fait gonfler ses pieds, il cherche de tous côtés un tire-bottes, et n'en trouve point. Il se décide à sonner un petit coup, comme on le lui a recommandé. Personne ne vient, il recommence; enfin, au quatrième coup de sonnette, une servante arrive, et au bout de dix minutes il parvient à obtenir un tire-bottes.

Adam est retourné près de Tronquette, qui s'est rendormie sur une chaise. Son amoureux, qui n'a plus que le vêtement nécessaire, lui secoue de nouveau le bras en lui criant aux oreilles : « Tron- » quette... déshabille-toi donc... Est-ce que tu n'es

» venue à Paris que pour dormir?... Tronquette... » tu ne veux donc pas te coucher? »

La paysanne ronfle comme un vieil ivrogne; Adam a beau la tirer, la secouer, c'est une masse qui ne semble plus devoir se bouger.

« Ça devient considérablement embêtant! » dit Adam en tournant autour de la grosse fille. « Encore » si elle était déshabillée, je la porterais dans le lit... » Tronquette!... tu ne veux pas te réveiller?... Eh » bien! je vais te déshabiller, moi... »

Aussitôt Adam se met à arracher le fichu, à ôter les épingles, à tirer les manches de la robe. Ce mouvement fait enfin ouvrir les yeux à Tronquette, qui s'écrie : « Holà! là!... j'étouffe. — Tu étouffes!... » raison de plus pour te déshabiller... C'est que je » ne sais pas défaire tout cela, moi... — Ah! j'é- » touffe... — Eh bien! aide-moi donc à te désha- » biller. — Je ne peux pas... j'ai mal au cœur... j'en » peux plus... — Allons, voilà le reste... Maudit cor- » don!... — Coupe! coupe!... — Oui, coupe! » coupe!... je ne peux pas trouver de ciseaux... Si » c'est comme ça qu'on ne manque de rien ici!... »

Adam court à la sonnette, puis va à Tronquette. La servante revient en bonnet de nuit, et dit qu'il ne faut pas sonner si fort. Elle va chercher des ciseaux en grognant, et referme la porte en disant qu'elle espère qu'on la laissera enfin dormir.

Adam a coupé, cassé, arraché tout ce qui gênait la respiration de la grosse fille, et au moment où il lui enlève son corset, celle-ci pousse un *ouf!* capable de faire chavirer un bateau.

« A présent, couchons-nous, » dit le jeune homme en tâchant de faire lever Tronquette. « — Ah!...

» un moment .. j'ai ben soif. . oh! j'ai une soif!...
» — Pourvu que je trouve de l'eau ici, car s'il faut
» attendre après la servante!... »

Adam va ouvrir les armoires, visiter les cheminées; enfin il trouve une carafe dans la première chambre, il revient tout joyeux vers Tronquette, qu'il trouve pleurant comme une biche.

« Eh bien! qu'as-tu donc?... pourquoi pleures-tu
» ainsi?... est-ce que tu étouffes encore?... — Ah,
» oui!... je suis bien malade... Hi hi hi!... j'ai du
» chagrin... j' veux m'en retourner cheux nous!...

» — Voilà une autre bêtise à présent!... tu veux
» retourner chez ton père... qui te battait... qui me
» battait... Y songes-tu?... — Ah!... c'est égal... je
» n'étais pas mal à mon aise comme ça cheux nous...
» C'est le bon Dieu qui me punit d'avoir suivi un
» garçon... Hi hi hi!... J'en ai du repentir à c't
» heure... — C'est-à-dire que tu as une indigestion...
» c'est ta maudite pâte ferme qui t'étouffe. — Ah!
» oui... il y a ben de ça aussi... Ah! que je suis ma-
» lade!... J' veux m'en aller... »

Adam commence à trembler pour sa compagne dont les couleurs ont fait place à une pâleur effrayante; il court dans la chambre, prend de l'eau, en offre à Tronquette qui ne répond plus, lui en jette au visage, crie, appelle, cogne au mur, ouvre les fenêtres, et tape du pied en disant : « Ah, mon
» Dieu!... pauvre Tronquette... Maudite galette!...
» On va dire que je l'ai enlevée pour l'étouffer... Et
» personne ne vient!... Holà!... la maison!... les
» voisins!... »

Adam sort de son appartement; il va sur le carré,

et cogne à la première porte qui se présente devant lui.

Une voix de tête répond au bout d'un moment :

« Est-ce que c'est toi, Sigismond? Comment! » cher amour, deux nuits de suite! Dieu! que c'est » joli! je n'y comptais pas... Attends... j'y vais. »

Adam n'a pas répondu ; bientôt la porte s'ouvre, et une dame en chemise, et tenant un bougeoir à la main, paraît devant lui et fait un mouvement comme pour se jeter dans ses bras ; mais, en s'apercevant qu'elle se trompe, elle s'arrête, et s'écrie : « Ah, mon » Dieu ! ce n'est pas Sigismond!... Ah! ciel... et on » m'a vue dans ce négligé! »

La dame qui se croit en négligé, quand elle n'a que sa chemise, est une femme d'environ vingt-neuf ans, grande, maigre, privée de hanches et de tout ce qui s'aperçoit en négligé. Ses yeux sont grands et assez beaux, mais ils ont une expression de vivacité qui frise beaucoup l'effronterie ; enfin ses traits, qui ont été bien, sont déjà dépourvus de toute fraîcheur, et c'est par le jeu de sa physionomie que cette dame cherche maintenant à suppléer aux charmes qu'elle n'a plus.

Adam n'a fait attention ni au costume ni aux traits de la personne qui est devant lui ; il ne songe qu'à Tronquette qu'il a laissée étouffant : il prend vivement le bras de la dame et l'entraîne vers sa chambre, en disant : « Venez, venez bien vite, je vous » en prie... J'ai absolument besoin de quelqu'un... » être seul.. la nuit.. quand cela vous prend comme » ça!... Ah! venez... dépêchons-nous. »

La grande dame, qui semble avoir l'habitude de se laisser entraîner, suit Adam en le reluquant d'un

œil, et en minaudant de l'autre ; de la main que le jeune homme ne tient pas, elle rapproche le haut de sa chemise contre son sein, et fait semblant d'avoir quelque chose à cacher ; puis elle dit à demi-voix, en tâchant d'avoir l'air ému :

« Mon Dieu ! comme vous êtes vif!.. comme vous » m'entraînez !... Mais, monsieur... je ne suis pas » habituée à... ordinairement on me fait la cour » avant de... Vous m'aviez donc entrevue?... C'est » donc la sympathie...

» — Non, madame ; c'est une indigestion...

» — Une indigestion ! » s'écrie la grande femme en faisant un mouvement pour retirer son bras ; mais Adam ne la lâche pas, et elle reprend aussitôt : « Ah, » Dieu ! comme il me serre !... Il est fort comme un » Turc ! »

On est arrivé devant Tronquette ; la dame fait un mouvement de surprise, et Adam s'écrie : « Vous » voyez l'état où elle est... C'est pour avoir mangé » de la pâte ferme toute la journée... J'ai beau sonner, » personne ne vient. Si vous ne nous secourez pas, » madame, Tronquette va étouffer. »

La grande dame part d'un éclat de rire, en disant : « Étais-je bête !... moi, qui croyais que j'avais fait » une nouvelle conquête !... Je peux dire que je la » gobe, par exemple !...

Adam trouve fort singulier que l'on rie pendant que Tronquette est si mal, et il va demander à cette dame le motif de sa gaîté. Mais avant qu'il ait eu le temps de se mettre en colère, sa voisine s'est approchée de la grosse fille, elle achève de la déshabiller ; puis court chez elle, rapporte une petite fiole, met

quelques gouttes de son contenu dans un verre d'eau, et en fait avaler quelques gorgées à la malade.

L'effet de ce breuvage est prompt : une crise s'opère ; Tronquette est débarrassée d'une partie de ce qui l'étouffait, et sa pâleur devient moins effrayante. Adam commence à respirer, et la voisine l'aide à coucher son amoureuse, en disant :

« C'en était une indigestion, et une fameuse!... » J'en ai eu plusieurs dans le cours de ma vie... J'en » ai même eu beaucoup, mais jamais de cette force- » là. Aussi, mes enfans, pourquoi vous mettez-vous » au régime de la galette?... Une fois en passant, à » la bonne heure : mais toute la journée!... C'est » trop!... — Que voulez-vous, madame... Nous som- » mes à Paris de ce matin seulement... — Et il paraît » que vous n'êtes pas sortis de chez les pâtissiers...

» — Tronquette, qui est de la campagne, aime les » gâteaux... — Oh ! je vois bien qu'elle est de la » campagne, il n'y a pas besoin d'ouvrir ses deux » yeux pour ça!... Mais vous n'êtes pas du village, » vous? — Je demeurais chez mes parens, près de » Gisors. — Et que faisiez-vous chez vos parens? » — Rien, que m'amuser, courir depuis le matin » jusqu'au soir. — C'est à peu près l'état que je fais » à Paris. Vos parens sont donc riches? — Oui, » madame. — Ce cher ami!... est-il heureux d'avoir » des parens riches!... Moi, j'ai un oncle brasseur; » mais il me donne du pied au derrière toutes les » fois qu'il me rencontre... Pour plaisanter, s'en- » tend... Il est très-farceur, mon oncle. Et qu'êtes- » vous venu faire à Paris avec cette grosse dondon? » — Son père nous empêchait de nous voir... J'ai » enlevé Tronquette. — Il l'a enlevée!... Ah! que

» c'est gentil!... Ah! que j'aime les enlèvemens, » moi!... Ça me rapelle Édouard, Alfred et Du- » pont!... Ce cher amour!... Embrassez-moi, j'aime » les hommes qui enlèvent les femmes... »

Adam se laisse embrasser; les manières de la voisine, qui paraîtraient singulières à un autre, sont fort de son goût, et lui semblent toutes naturelles.

Après avoir embrassé Adam, la voisine reprend : « Il est tout jeune!... Quel âge avez-vous? — » Dix-neuf ans, madame. — Dix-neuf ans!... et » trois dents de moins; c'est dommage. Mais ça » n'empêche pas les sentimens. Mon ami, il s'agit » maintenant de faire du thé pour votre Ariane, » qui est abandonnée dans son lit. Heureusement » j'en ai chez moi, car ici c'est une véritable » baraque!... On n'a rien, et on paie fort cher. Je » vais en chercher et venir allumer le feu... Pendant » que le thé se fera, vous me conterez vos amours » et votre enlèvement.

» — Ah! madame, que vous êtes bonne! que je » vous remercie!... — De rien, mon jeune ami. » Est-ce qu'il ne faut pas s'obliger dans ce monde?.. » Je n'ai jamais été inhumaine. Madame Phanor est » connue pour n'avoir rien à elle... Attendez-moi, » mon petit; je vais chercher du thé. »

La voisine ne tarde pas à revenir; elle a jeté sur ses épaules un vieux châle en bourre de soie qui a l'air d'avoir été trois fois reteint. Elle tient un réchaud, elle allume du feu, et pendant que le thé se fait, Adam conte ses aventures, ses amours et tout ce qu'il a fait depuis qu'il est au monde.

Madame Phanor semble prendre beaucoup de plaisir à l'entendre, et tout en l'écoutant, elle s'é-

crie : « Qu'il est drôle... quel caractère prononcé!...
» J'aime ça, moi!... Il ne veut faire que ses volon-
» tés : je me reconnais là!... Mon petit, vous avez
» une balafre à la joue. — C'est quand je chassais ;
» mon fusil a crevé dans ma main. — Pauvre
» amour!... C'est égal, malgré cela et les dents cassées
» nous ferons encore des passions, je vous le pré-
» dis. Mes enfans, je serai votre guide à Paris, je
» vous consacrerai tous mes instans de liberté. »

Pendant cette conversation, Tronquette a sommeillé; et quand elle se réveille c'est pour dire : « Ah! que je voudrais être cheux nous! »

Ce n'est pas sans peine que madame Phanor parvient à faire prendre du thé à la grosse fille, qui trouve cela mauvais. Lorsqu'elle en a bu deux tasses, elle se rendort profondément. La voisine, qui ne paraît pas pressée de rentrer se coucher, dit à Adam :

« Il nous reste beaucoup de thé... Dondon n'en
» veut plus ; si nous faisions un brin de punch... Je
» sens que ça me remettrait... D'avoir été réveillée
» comme ça, en sursaut, ça m'a glacé l'estomac...
» Aimez-vous le punch, mon voisin? — J'en ai,
» je crois, bu une fois ou deux chez papa... Mais
» il y a si long-temps! — Oh! chez *papa!*... Est-il
» drôle quand il dit *chez papa*... Mon ami, je vais
» vous confectionner un petit punch anodin : ça
» nous remettra... c'est réparateur... J'ai justement
» de l'eau-de-vie chez moi, j'en ai toujours par
» précaution. Je vais aller réveiller l'hôtesse pour
» avoir du sucre, car nous n'en avons plus assez;
» elle criera si elle veut!... je m'en lave les talons!...
» Attendez-moi une minute, et entretenez le feu. »

Adam aurait autant aimé se coucher que boire du

punch, mais il n'a pas osé refuser celle qui vient de lui rendre service.

Madame Phanor revient avec une bouteille et un gros morceau de sucre.

« Je croyais que vous attendiez quelqu'un chez » vous? » lui dit Adam en bâillant.

« —Moi... mais non... Ah! c'est à cause de Sigis- » mond... C'est un enfant de cinq ans, qui vient » quelquefois me dire bonsoir avant de se coucher. »

Tout en faisant le punch, la voisine conte à son tour ses aventures à Adam. Elle lui dit qu'elle est veuve, que son mari était officier supérieur, que son mariage l'a brouillée avec ses parens, qui ont été ruinés en banqueroutes; que son mari a eu onze duels, parce qu'elle faisait trop de conquêtes; qu'au dernier il a succombé; qu'enfin elle a encore mille écus de rente et l'espoir de gagner un procès pour un bien d'un demi-million.

Adam écoute tout cela de la meilleure foi du monde. Le punch est fait; madame Phanor s'en verse d'abord deux verres pour le goûter. Elle le trouve trop doux, et y remet de l'eau-de-vie; elle le trouve trop fort, et y remet du sucre.

A force de goûter, madame Phanor a vidé la théière presque à elle seule. Alors seulement s'apercevant qu'Adam est à moitié endormi, elle se lève et lui dit: « Mon voisin, je vais vous laisser : il se » fait tard. Mais, si vous m'en croyez, vous serez » sage ce soir... Dondon a été fort malade... elle a » besoin de repos; vous-même vous n'en pouvez » plus... et on ne doit jamais s'exposer à faire chou- » blanc... Bonne nuit, mes enfans. A demain... » N'oubliez pas que je suis toute à vous. »

Madame Phanor s'est retirée, et Adam ne s'en est même pas aperçu. Il s'est endormi dans un fauteuil et y reste jusqu'au lendemain matin.

Une bonne nuit a entièrement rétabli Tronquette; en se réveillant, le lendemain, elle ne sait plus où elle est. Elle appelle tour à tour son père, son âne et son amant; enfin elle aperçoit Adam dormant encore dans son fauteuil, et elle se souvient des événemens de la veille.

Tronquette se lève, s'habille; puis elle va réveiller Adam, qui, en ouvrant les yeux, est tout étonné de ne s'être point couché. Mais à dix-neuf ans, après avoir fait seize lieues à cheval, on dormirait sur une branche d'arbre.

Adam sonne et demande à déjeuner. Cette fois Tronquette n'ose plus toucher à rien; elle craint de se rendre malade, et prétend que c'est l'air de Paris qui ne lui vaut rien. La grosse fille est encore triste; son indigestion a rembruni ses idées; Adam a beaucoup de peine à la calmer. Il lui parle de madame Phanor et des services qu'elle leur a rendus pendant la nuit.

« Est-ce qu'il ne serait pas poli d'aller la remer-
» cier? » dit Tronquette. « — Mais il me semble que si, » répond Adam. « — Elle demeure en face...
» viens, allons lui dire bonjour. »

Tronquette prend le bras de son amant, comme s'il s'agissait d'aller se promener, et tous deux sortent de leur logement. La clef est à la porte de la chambre de la voisine; Adam, qui ne s'amuse jamais aux cérémonies, ne frappe pas, mais tourne vivement la clef, puis entre brusquement avec Tronquette.

Le lit de la voisine se trouve être justement en face de la porte, et, comme les rideaux ne sont pas fermés, les deux jeunes gens se trouvent vis-à-vis d'un monsieur d'une soixantaine d'années qui a déjà passé une jambe sous la couverture.

Le monsieur reste tout saisi, ne sachant s'il doit ôter sa jambe gauche du lit ou y mettre la droite.

« Qu'est-ce que c'est... Qu'y a-t-il donc? » crie madame Phanor, dont on aperçoit à peine le bout du nez sortir de dessous la couverture.

« Madame, » dit Adam, « c'est nous qui venions » vous remercier. — Oui, » dit Tronquette en faisant une révérence au monsieur. « Je venons vous » remercier de ce qu'à c'te nuit... Vous savez... — » Mes chers enfans, je suis en affaire, mille par- » dons... Vous reviendrez plus tard... ou j'irai chez » vous... Je consulte mon avocat... Nous nous re- » verrons... Faites-moi le plaisir de retirer la clef » de la porte. »

Adam emmène Tronquette en riant; celle-ci continue de faire des révérences devant le bois de lit; le monsieur reste sur une jambe, et madame Phanor remet son nez sous la couverture.

« Quoi que ce vieux faisait donc là? » dit Tronquette lorsqu'ils sont chez eux. « Qu'est-ce que c'est » que ça, un *avoicat?* est-ce que c'est un donneux » de remèdes? »

Adam rit encore, puis dit à la paysanne : « Tron- » quette, que les autres fassent ce qu'ils voudront, » cela ne nous regarde pas. Nous sommes à Paris, » ne songeons qu'à nous amuser. Viens, allons nous » promener... Mais aujourd'hui, tu ne t'arrêteras » pas chez tous les pâtissiers... — Oh! que nenni!...

» j'en ai assez de gâteaux, j'en veux pus jamais man-
» ger... — En nous promenant, nous tâcherons de
» rencontrer mon cousin Edmond, il doit être ar-
» rivé. Et si nous étions ensemble, nous ririons da-
» vantage. »

Adam prend Tronquette sous le bras, et ils s'aventurent de nouveau dans Paris. Ils parcourent les boulevarts, entrent dans les cafés, où Tronquette n'ose plus même manger une flûte. Mais la paysanne reste en admiration devant les magasins de nouveautés. Adam, qui croit que son trésor est inépuisable, achète à la grosse fille des robes, des fichus, un chapeau, des gants; et pour lui un habit, des gilets et de jolies bottines. Il a fallu changer un billet de mille francs, et dans cette première sortie on dépense près de quatre cents francs; mais Tronquette n'est plus triste, et Adam est enchanté de sa journée.

Les jeunes gens ont pris un fiacre, ils se font rouler avec leurs achats; ils trouvent charmant de se promener en voiture; Adam ne veut pas la quitter, il la fait rester à la porte du traiteur où ils vont dîner; il la fait attendre devant les cafés; enfin, quand ils reviennent le soir à leur hôtel, Adam a dix heures de voiture à payer.

Ils sont rentrés dans leur logement surchargés d'emplètes. Ils les étalent sur des chaises, Tronquette essaie le chapeau à folettes, avec lequel elle a l'air d'un cheval de parade; mais elle se trouve superbe, et Adam lui dit : « Tu n'es pas reconnais-
» sable! »

L'heure du repos est venue; cette fois Tronquette n'est pas malade, et Adam ne se soucie nullement de dormir dans un fauteuil. Il presse sa compagne

de se coucher, elle y consent, parce qu'elle croit que le jeune homme agira comme la veille. Elle va se déshabiller derrière les rideaux, et bientôt elle est au lit. Mais au bout d'un moment, Adam arrive dans le *négligé* de madame Phanor, et veut partager la couche de Tronquette; celle-ci crie, et donne des coups de poing à son amoureux. Adam se laisse frapper, et se glisse dans le lit; alors Tronquette en sort, et va s'asseoir dans le fauteuil en jurant qu'elle passera la nuit là. Adam se relève à son tour, et vient chercher Tronquette; la grosse fille va se réfugier derrière une table; Adam court après elle; enfin les jeunes gens recommencent la scène de Pontoise, si ce n'est qu'ils la jouent cette fois en *négligé*.

Le bruit des meubles que l'on renverse, les cris de Tronquette, les éclats de rire d'Adam, troublent le calme de la nuit. Comme ils ont laissé leur clef à la porte, madame Phanor paraît bientôt au milieu d'eux, dans son costume de la veille, et son bougeoir à la main.

« Eh bien! qu'y a-t-il donc encore cette nuit, » mes enfans? » dit la voisine en entrant dans la chambre à coucher, « est-ce que nous avons une se- » conde indigestion?... est-ce que Dondon a encore » daubé sur la galette?... Ah, mon Dieu! quel dés- » ordre!... Sont-ils dróles, comme ça! A quoi donc » jouez-vous là, mes amis? est-ce que vous répétez » *les Fureurs de l'Amour?*

» — Madame, c'est Tronquette qui fait la bête, » et qui ne veut pas se coucher, ou qui prétend que » je reste sur un fauteuil. — Oui... pardi... parce » que, s'il couche avec moi... j' sais ben ce qu'il

» veut... et c'est pas pour ça que j' sommes venue à
» Paris avec lui!...

» — Comment, mes enfans! est-ce que par ha-
» sard vous n'auriez pas encore?... Ah, Dieu! que
» c'est drôle!... Ah! que c'est innocent!... Ah! que
» j'aime l'innocence!... Ah! comme ça me rappelle...
» Non, ça ne me rappelle rien, mais ça me fait
» plaisir... Allons, mes petits chérubins! calmez-
» vous; est-ce qu'on doit faire tant de bruit pour
» ça?... Est-ce qu'il est nécessaire de casser des chai-
» ses... c'est bon au village, ma grosse; mais à la
» ville, ces choses-là doivent se faire décemment et
» sans réveiller les voisins! Éloignez-vous, bel Ado-
» nis. Il a une jambe superbe, ce polisson-là! Je
» vais parler à Dondon, je vais lui faire de la mo-
» rale... Dondon, venez avec moi derrière le ri-
» deau, chère amie. »

Tronquette se laisse prendre la main et conduire au fond de l'alcôve; tandis qu'Adam s'amuse à faire des pirouettes dans la chambre, madame Phanor dit à la paysanne d'un ton doctoral : « Ma chère enfant,
» vous êtes dans votre tort...

» — Comment, madame! parce que je ne voulons
» pas que M. Adam... — Je vous dis, *Pallas*, que
» vous êtes dans votre tort; vous avez suivi ce jeune
» homme; vous saviez qu'il vous aimait, il ne vous
» l'avait pas caché; or, quand un garçon enlève une
» fille, ce n'est pas seulement pour la bourrer de
» pâte ferme... — Mais moi, je n'avons pas cru que...
» — Silence, Dondon! je vous dis que vous n'avez
» pas raison... Voyez votre amant en tunique blan-
» che : il est admirable, il a l'air d'un Romain... Al-
» lons, ma petite! j'aime à croire que vous ne ré-

» veillerez plus les voisins, ce qui nuirait beaucoup » à votre réputation. »

En disant cela, madame Phanor quitte l'alcôve et revient au milieu de la chambre, où elle dit à Adam :

« J'ai parlé à Dondon, elle ne cassera plus les » meubles. Mes enfans, j'ai été bien contrariée ce » matin de ne pas être libre pour vous accompagner » dans votre promenade; mais quand vous êtes ve- » nus j'avais tant d'affaires... j'étais avec un homme » de loi, M. Sigismond...

» — Monsieur Sigismond ! Vous m'aviez dit que » c'était un enfant de cinq ans, » dit Adam.

« — Tu te trompes, mon cœur, je n'ai pas pu te » dire cela... tu l'as rêvé. Mes amis, demain je suis » libre, et je vous consacre ma journée. Nous dîne- » rons ensemble ; je connais les bons traiteurs ; en- » suite nous irons au spectacle, nous louerons une » loge... nous ferons des folies ! nous prendrons des » glaces... Oh ! j'aime les glaces... je me ferais fesser » pour une glace ! Et Dondon, en a-t-elle pris » déjà ?... »

Comme madame Phanor finissait sa question, un individu de cinq pieds sept pouces, ayant un caleçon en sus de sa chemise et un foulard jaune sur la tête, entre dans l'appartement en fronçant ses sourcils noirs et touffus ; ce qui, joint à ses favoris dont les pointes vont se perdre dans les coins de sa bouche, lui donne quelque ressemblance avec un ours.

Le monsieur arrive en se dandinant; il regarde tous les personnages qui sont dans la chambre, puis il dit à la voisine en traînant sur ses syllabes :

« — Qu'est-ce-que ce-la si-gue-ni-fie, de ne point

» re-ve-nir au ber-cail? Est-ce que nous moi-sisse-
» sons chez les voisins? »

Madame Phanor court prendre le bras du monsieur, en disant : « Me voilà, Sigismond; me voilà,
» cher ami. Ces enfans avaient une contestation, une
» querelle conjugale, il faut bien être sensible aux
» chagrins domestiques de l'humanité.

» — Tu ne l'es que de tropse sen-si-be-le !... Al-
» lons... ren-trons, lé-ger-te eré-a-ture, et plus d'é-
» cha-pe-mens, ou j'aban-donne Cu-pi-don pour
» un ci-garre. »

La voisine ne réplique pas, elle prend son bougeoir et s'éloigne avec le grand monsieur, qui ne se donne pas la peine de saluer la société.

« C'est singulier ! » dit Adam; « cette dame ap-
» pelle toutes ses connaissances Sigismond... Cepen-
» dant ce monsieur-là ne ressemble pas du tout à
» celui que nous avons vu ce matin. »

Mais Adam a bientôt oublié madame Phanor et son monsieur; Tronquette s'est recouchée sans rien dire; son amant va la trouver, et, cette fois, la paysanne ne le bat plus et n'ameute plus les voisins. Est-ce la morale de madame Phanor qui a fait son effet? est-ce la fatigue, est-ce l'amour, qui rendent Tronquette moins cruelle?

C'est qu'à tout il y a une fin, et que, dans un cas semblable, telle personne, après avoir fait grand bruit, sera ensuite douce comme un agneau. Quand on veut bien finir par céder, pourquoi ne pas le faire tout de suite?... La vie est si courte! les momens heureux si rares! et le bonheur qu'on se promet nous manque si souvent de parole!

CHAPITRE XIX.

EDMOND ET AGATHE.

Nous avons laissé Edmond à cheval avec mademoiselle Agathe, qui, ayant très-peur de tomber, étouffait son amant à force de l'étreindre dans ses bras. Le cheval avait enfin consenti à quitter Gisors; c'était une grande victoire que le cavalier venait de remporter; aussi Edmond, tout joyeux d'être en route et de tenir sa maîtresse en croupe, s'écriait dans les momens où son amie le serrait un peu moins fort : « Ma chère Agathe!... Quel bonheur!... Nous » voilà nos maîtres... Vous êtes à moi... Que je suis » content!... Tenez-moi un peu plus bas, s'il vous » plaît... — Ah! c'est que j'ai si peur de tomber... » Je n'avais jamais été sur un cheval... Prenez bien » garde... Il me semble qu'il s'emporte... — Oh! il » n'y a pas de danger. — Vous connaissez le chemin » pour aller à Paris? — Oui; c'est-à-dire... mon » cousin le connaît. Mais nous allons le rejoindre... » je lui ai donné rendez-vous près d'ici. — Com- » ment! nous irons à Paris avec votre cousin?... » mais il me semble que nous aurions bien pu y aller » seuls... — Je vais vous dire : c'est que mon cou-

» sin enlève aussi sa maîtresse ce soir... — Vous » allez donc me faire voyager avec une autre femme? » Et comment est-elle sa maîtresse? est-ce une élé- » gante? est-elle jolie?... — C'est tout bonnement » une paysanne... la fille d'un meunier. Mon cousin » a de singuliers goûts! — Une paysanne... à la » bonne heure, j'aime mieux cela; je ne peux pas » souffrir me trouver en compagnie avec une petite » maîtresse... Oh!... comme ça secoue un cheval... » Et puis je suis jalouse, monsieur Edmond, je vous » en préviens... — Ah! ma chère Agathe, est-ce » que je pourrais jamais aimer d'autres femmes que » vous?... est-ce que?... Tenez-moi par mon habit... » vous n'aurez pas besoin de tant me serrer. — Ah! » qu'on est mal là-dessus! »

Les voyageurs sont arrivés au lieu du rendez-vous, et ils n'y trouvent plus Adam et Tronquette, parce que ceux-ci s'étaient enfuis au grand galop en croyant entendre venir Bertrand.

« Ils n'y sont pas! » dit Edmond. « — Nous nous » passerons bien de votre cousin et de sa paysanne! » reprend Agathe. « — C'est que je ne sais pas trop » par où il faut prendre. — Allez toujours, nous » demanderons. »

Edmond remet son cheval au trot. On suit un chemin, puis un autre; et, comme au milieu de la nuit on ne rencontre pas souvent des gens à qui on puisse demander sa route, on voyage au hasard sans savoir où l'on est; mais au point du jour le coursier semble enflammé d'une ardeur nouvelle, il prend de lui-même le galop, ce qui enchante Edmond et fait frémir Agathe.

« Il va comme le vent, » dit le jeune homme;

« le maquignon m'avait bien assuré que j'en serais » content. — Il va trop fort, » dit Agathe, « je crois » toujours que nous allons grimper dans la lune! » — Tant mieux... nous approchons... nous appro- » chons. »

En effet les jeunes gens approchaient, mais c'était de Gisors : le cheval revenait à son écurie... et les » premiers rayons du jour firent voir aux deux amans les toits de la petite ville qu'ils venaient de quitter.

« Ah, mon Dieu!... nous sommes revenus à Gi- » sors! » s'écrie Agathe. « — Se pourrait-il?... En » effet... j'aperçois la maison du maquignon! Ah! » maudit cheval! — Arrêtez-le donc... — Mais il ne » veut plus s'arrêter... il va malgré moi. — Mon » Dieu! est-il possible!... Vous voulez donc me ra- » mener chez ma tante... — Mais non, je ne le veux » pas... »

Cependant le cheval va toujours, il ne s'arrête que devant la porte de son écurie, qui est encore fermée. Nos voyageurs profitent de ce moment de repos pour sauter à terre.

« Laissons là ce méchant cheval, » dit Edmond; « gagnons à pied la première ville, nous y trouve- » rons quelque voiture qui nous mènera à Paris... » — Ah! je le veux bien... Allons à Tric-la-Ville; » je connais le chemin : et il y a de petites voitures » qui vont à Paris. — C'est cela..... Partons vite. »

Edmond a pris le carton, le paquet et le bras d'Agathe, qui ne marche pas facilement, parce que le cheval l'a blessée quelque part; mais l'amour donne du courage, et près de ce qu'on aime, on ne sent

pas ses souffrances ; c'est-à-dire, on les sent toujours, mais on s'en occupe moins.

Il n'y a qu'un quart d'heure que les jeunes gens marchent dans la campagne, et déjà Agathe ralentit le pas, et elle pousse souvent des gémissemens.

« Qu'avez-vous ? » lui demande tendrement Edmond. — « J'ai... j'ai que je suis blessée... Votre » maudit cheval me secouait tant... Ah ! vous auriez » bien dû ne pas m'enlever à cheval !... — Où donc » êtes-vous blessée ? — C'est... dans... c'est dans un » endroit... Vous devez bien deviner où. »

Agathe baisse les yeux ; Edmond devient rouge jusqu'aux oreilles, et il se garde bien de demander à voir la blessure, ce qu'aurait probablement fait Adam.

On marche encore ; cependant Agathe est si lasse, qu'on se décide à chercher un endroit pour se reposer. On est près de la lisière d'un petit bois, et on juge prudent d'y entrer afin de ne pas être aperçu, si par hasard on courait après eux de ce côté.

Le bois est touffu, le gazon épais. Agathe s'est laissée aller sur l'herbe en faisant encore la grimace. Edmond s'est assis près de celle qu'il aime, et il est toujours rouge jusqu'aux oreilles, parce que la solitude du bois, le silence, l'ombrage, les beaux yeux noirs d'Agathe, tout cela lui donne de terribles palpitations. Il a grande envie de jouir enfin de ce bonheur auquel il aspire depuis si long-temps, celui de serrer sa maîtresse dans ses bras. Pour cela, il commence par en passer un derrière Agathe, puis il avance l'autre, il la tient contre son cœur... Il ne voulait que cela d'abord ; mais quand on tient une jolie femme dans ses bras, il est assez naturel de dé-

sirer encore autre chose. Agathe se défendait mal, ou plutôt ne se défendait pas. Elle se contentait de balbutier : « — Vous m'épouserez,... n'est-ce pas?... » — Toute la journée, » répondait Edmond.

Il y a plus d'une heure qu'on est entré dans le bois, et elle n'a semblé être que de cinq minutes aux jeunes gens. Cette heure-là était peut-être la plus belle de leur vie; mais, après l'amour, ce sentiment qui nous transporte au troisième ciel, était arrivée la faim, qui nous rappelle que nous habitons sur la terre. Après avoir été l'égal des dieux, il est cruel d'être soumis aux mêmes besoins qu'un goujat;... mais c'est comme cela, et il faut bien prendre son parti.

Les deux jeunes gens s'avouent mutuellement qu'ils meurent de faim. Il faut se remettre en route. Edmond se lève, tout joyeux, tout fier, tout transporté de son bonheur. Agathe le regarde langoureusement, de cette manière charmante dont les femmes savent nous regarder, quand elles le veulent; elle tend ses mains à son amant, pour qu'il l'aide à se lever. Edmond l'enlève... Agathe fait une grimace et pousse un cri perçant.

C'était la maudite écorchure que l'on avait oubliée dans le feu de la conversation précédente. Ce qui se conçoit fort bien; car tant qu'une blessure est échauffée, elle ne fait pas de mal. Cette fois, Edmond se permet de la regarder sans demander de permission. Une heure dans le bois avait déjà chassé la timidité du jeune homme.

« Pauvre Agathe! » dit Edmond, que tu dois » souffrir!... Mais ce ne sera rien... On met là-des- » sus de la farine, et cela se guérit très-vite. »

Les amans se remettent en route; ils n'ont pas la patience d'attendre qu'ils aient atteint Trie-la-Ville pour déjeuner. Ils entrent chez un paysan, se font servir des œufs, du lait, du beurre, des fruits, et dévorent tout cela. Puis ils gagnent enfin la ville, et montent dans une voiture qui part pour Paris.

La voiture s'arrête plusieurs fois sur la route. A chaque station, Edmond descend avec Agathe; il demande de la farine, et passe avec sa douce amie dans un petit cabinet. Les jeunes gens y restent toujours fort long-temps, et le cocher est obligé de les appeler pour les prévenir qu'on va partir, et ils reviennent rouges et chiffonnés; et, en arrivant à Paris, la blessure n'est point du tout cicatrisée, malgré toute la farine qu'on a employée en chemin, et vous devinez bien pourquoi.

Les deux amans sont à Paris. Edmond donne à un commissionnaire le paquet et le carton, et se fait conduire dans un bel hôtel, où il demande un beau logement, et tout ce qu'il y a de meilleur. Edmond a environ seize cents francs, et quoiqu'il sache mieux compter que son cousin, ce trésor lui semble aussi devoir être inépuisable, parce que, comme son cousin, il n'a que dix-neuf ans.

On traite les deux jeunes gens comme des princes; car Edmond a une figure et des manières trop distinguées pour qu'on le prenne pour un vagabond. Quant à Agathe, elle a presque la tournure d'une dame de Paris.

Les jeunes gens ont bien soupé, puis ils se sont couchés dans un lit bien moelleux, entouré de beaux rideaux de soie. Ils ne cassent point de meubles, et n'attirent pas les voisins par leurs cris, car Agathe

sait se conduire plus décemment que Tronquette, ce qui ne veut pas dire qu'elle ait plus de vertu; mais dans le monde, respectez les convenances; du reste, faites tout ce que vous voudrez!

Le lendemain, Edmond et Agathe vont se promener dans Paris. On ne les regarde pas en riant, on ne les suit point, parce qu'il n'y a rien d'extraordinaire dans leur mise, ni dans leur tournure. Agathe ne se donne point une indigestion de pâte ferme; mais elle prend six glaces et trois sorbets avec son amant, ce qui est infiniment meilleur ton.

Agathe s'arrête aussi devant les boutiques, et Edmond est trop galant pour la laisser admirer à la porte. Comment ne pas satisfaire tous les désirs d'une femme qu'on adore, et qui elle-même ne nous refuse rien? Edmond achète à sa maîtresse chapeaux, châles, robes, fichus, boucles d'oreilles, et il la mène en cabriolet, la fait dîner chez les meilleurs traiteurs. Le soir, il la conduit au spectacle, il la bourre encore d'oranges, de glaces et de bonbons; aussi Agathe est charmante avec son amant; ses yeux expriment toujours le plus ardent amour, et la blessure causée par le cheval n'est pas encore guérie.

Il y a trois semaines que l'on mène cette joyeuse vie. Tous les matins et tous les soirs, Agathe répète à son ami: « Tu m'épouseras, n'est-ce pas? » et celui-ci le lui promet encore. Mais en fouillant un matin à sa caisse, Edmond s'aperçoit qu'il ne lui reste plus que cinquante écus. Il demeure stupéfait: il avait jusqu'alors pris sans compter, il croyait pouvoir y puiser toujours. Pour la première fois Edmond pense à l'avenir... il sent qu'il n'y a pas moyen de continuer le même genre de vie.

Agathe vient dans ce moment chercher son amant, pour aller promener au bois de Boulogne en cabriolet. Mais Edmond lui montre l'état de sa caisse, en lui disant : « Nous n'avons presque plus d'argent... » il faut nous promener à pied... »

Agathe pâlit ; la gaîté qui animait sa figure fait place à une expression soucieuse. On sort, mais on ne rit plus comme la veille ; par suite, on n'est plus aussi tendre que la veille, et toujours par suite, au bout de deux jours, la blessure d'Agathe est entièrement guérie.

La jeune fille, qui ne renoncerait qu'avec peine à la vie agréable qu'elle menait, dit un matin à son amant : « Si tu n'as plus d'argent, il me semble » qu'il faut écrire à ton père pour lui en demander. » Puisqu'il est riche, il ne laissera pas son fils dans » l'embarras. »

Edmond se frappe le front en s'écriant : « Ah, » mon Dieu! tu me fais penser à cette lettre que je » devais mettre à la première poste sur la route... » La voilà... elle est restée dans ma poche... je l'a- » vais oubliée... car tu me fais tout oublier.

» — Mon ami, je ne t'ai jamais conseillé d'ou- » blier tes parens ; mets vite ta lettre à la poste... » Y demandes-tu de l'argent ?

» — Non... je demande seulement mon pardon... » pour la faute que j'ai commise... pour ma dés- » obéissance à leur volonté...

» — Mon ami, c'est de l'argent qu'il faut deman- » der ; c'est bien plus pressé. Rouvre ta lettre, et » peins à tes parens l'embarras où tu te trouves. » Quand on a de la fortune, il faudrait être bien bar- » bare pour laisser son fils sans un sou. »

Edmond se décide à rouvrir sa lettre, et y ajoute un petit post-scriptum dans lequel il avoue qu'il n'a presque plus d'argent. Puis il va mettre sa missive à la poste. Mais son cœur est oppressé : il ne compte pas sur une réponse favorable ; il commence à concevoir que ses parens pourront fort bien ne point lui pardonner d'avoir enlevé la nièce de madame Benoît, et cette idée l'empêche de se livrer à l'espérance.

En attendant la réponse tant désirée, Edmond et Agathe sont allés se promener sur les boulevarts. Le jeune homme est rêveur ; la jeune fille, qui ne tient plus ses yeux baissés comme chez sa tante, dit tout à coup à Edmond :

« — Mon ami, regarde donc cette femme qui ar-
» rive en face de nous... qui donne le bras à un
» jeune homme... Ah ! quelle tournure !... il y a de
» quoi mourir de rire ! »

Edmond lève les yeux, et s'arrête en reconnaissant son cousin qui est devant lui.

Adam s'avançait fièrement avec deux dames sous les bras. A sa droite, il tenait madame Phanor, qui avait une robe sale, un chapeau neuf et des bas troués, et se penchait avec abandon sur son cavalier, en regardant jusque dans le blanc des yeux chaque homme qui passait. A sa gauche, Adam avait Tronquette. C'était elle qu'Agathe avait désignée à Edmond, parce que la fille du meunier, ayant voulu prendre les modes de la ville, les portait d'une façon si comique qu'il n'y avait pas moyen de passer près d'elle sans la remarquer. Ce qui attirait particulièrement les regards était une toque de crêpe bleu, posée presque sur ses yeux, et dont les plumes placées sur une oreille caressaient l'épaule gauche de

la grosse fille, qui, à chaque minute, regardait si ses plumes ne s'étaient pas envolées, ce qui commençait à beaucoup impatienter Adam.

« — C'est mon cousin, » dit Edmond en s'arrêtant. « — Ton cousin... ce grand jeune homme-
» là... Il n'est pas trop élégant... Et ces deux fem-
» mes qui sont avec lui... où a-t-il pris ça?... »

Adam a reconnu Edmond, il quitte aussitôt ses deux femmes, et vient embrasser son cousin, en s'écriant.

« Te voilà!... Ah! que je suis content de te
» rencontrer!... J'avais beau te chercher dans cette
» ville... c'est si grand!... Est-ce ta bonne amie,
» ça?... elle n'est pas trop mal. »

Agathe devient rouge de colère; Edmond ne répond pas, mais Adam continue : « Voilà Tron-
» quette... Tu sais, ma passion, la fille de Bertrand...
» J'espère que je l'ai joliment habillée... Mais je ne
» lui donnerai plus de plumes, elle m'ennuie avec
» ses plumes; elle a toujours peur qu'elles ne s'en-
» volent. L'autre dame, c'est une voisine, madame
» Phanor. Ah! une dame bien aimable... bien gaie!...
» elle ne nous quitte plus. Elle a la complaisance de
» venir avec nous dans les spectacles, chez les trai-
» teurs... Ah! mon Dieu, nous dînerions quatre
» fois par jour, qu'elle dînerait quatre fois pour
» nous faire plaisir; c'est une femme bien complai-
» sante. Ah! à propos... as-tu de l'argent à me prê-
» ter?... Figure-toi que je n'ai plus le sou... Moi
» qui croyais avoir de l'argent pour un siècle! C'est
» étonnant comme tout a filé. Mais j'ai écrit à papa
» ce matin... C'est-à-dire, je lui ai fait écrire par
» madame Phanor... parce que, moi, je n'aime pas

» écrire, j'ai signé seulement; je demande de l'ar-
» gent au papa, et je suis bien sûr qu'il va m'en en-
» voyer. »

Edmond va répondre, quoique Agathe le tire par le bras pour l'emmener, lorsque madame Phanor s'avance en disant : « Eh bien! monsieur Adam,
» vous nous lâchez là comme deux paquets, moi et
» madame votre épouse... Ça ne se fait pas, cher
» ami. Songez que les dames sont toujours exposées
» dans Paris, surtout quand elles n'ont pas l'air de
» voleuses.

» — Je cause avec mon cousin, ma voisine. Le
» voilà... vous savez bien, Edmond, dont je vous
» ai parlé?... — Ah! c'est monsieur votre cousin...
» Enchantée de faire sa connaissance, ainsi que celle
» de madame son épouse. Écoutez, mes enfans :
» puisque vous avez à vous parler d'affaires, en-
» trons quelque part : car, à Paris, quand cinq per-
» sonnes s'arrêtent pour causer, on croit qu'elles
» vont faire des tours de force... Entrons dans un
» café...; nous prendrons quelque chose... Ce n'est
» pas que j'aie besoin de rien...; mais Dondon...
» je veux dire madame Adam, m'a dit qu'elle se sen-
» tait une défaillance d'estomac : c'est son dîner qui
» passe mal. Je crois qu'un petit verre de kirch la
» soulagera. »

Edmond n'est pas fâché de causer avec Adam, et quoique Agathe le tire toujours pour l'entraîner et fasse une moue horrible, il suit son cousin dans un café qui fait le coin du boulevart.

Madame Phanor et Tronquette sont déjà attablées. Edmond dit tout bas à Agathe : « Va t'asseoir un
» moment près de ces dames... pendant que je vais

» causer avec Adam... — Ces dames!... elles sont
» jolies, ces dames... L'une a l'air d'une caricature,
» et l'autre... je n'ose pas dire de quoi!... — Je ne
» serai pas long-temps... Va, je t'en prie... — Ah,
» Dieu! je voudrais être je ne sais où!... »

Cependant mademoiselle Agathe est obligée de céder, et de se placer à la table où madame Phanor se dispute déjà avec le garçon, tandis que Tronquette cherche ses plumes avec sa main gauche. Edmond arrête Adam, qui allait s'asseoir, et l'entraîne sur le boulevart.

« Tu as raison, » dit Adam. « Promenons-nous
» un peu. Je ne suis pas fâché d'être un moment
» débarrassé de mes deux femelles. C'est fatigant d'a-
» voir toujours deux femmes sous les bras... Depuis
» que je suis à Paris je n'ai pas encore été seul un in-
» stant... C'est étourdissant. Dis donc, Edmond,
» sais-tu qu'il y a de bien jolies femmes à Paris?...
» C'est qu'il y en a de toutes les façons!... J'avoue
» que si je n'avais pas toujours Tronquette pendue
» à mon bras, j'aurais voulu faire connaissance avec
» ces jolies Parisiennes... Et toi?

» — Ce n'est pas à cela que je pense! — Oh! toi,
» tu es passionné!... Tu ne songes qu'à ton Agathe.
» Moi, je ne sais pas pourquoi il me semble que
» Tronquette n'est plus aussi jolie ici qu'au village.
» Cette toque... ces plumes... ça la gêne... Elle était
» bien mieux en bonnet plissé... Mais elle a voulu de
» tout cela... Je ne sais rien refuser... Et ton Agathe,
» l'as-tu épousée?... car tu m'as dit qu'elle voulait
» absolument se marier, celle-là. — Je n'ai pas en-
» core pu songer à cela... Autre chose m'occupe
» maintenant... Tu n'as plus d'argent, m'as-tu dit?

» — Encore deux ou trois pièces d'or ; mais ce n'est
» pas pour ma dent creuse... Ça roule si vite !...
» Peux-tu m'en prêter? — Je suis comme toi ; je
» n'ai presque plus d'argent, et je t'avoue que c'est
» cela qui m'inquiète. — Moi, ça ne m'inquiète pas
» du tout... Je suis bien sûr que le papa va m'en en-
» voyer... Je suis même étonné que l'ami Tourte-
» relle ne soit pas déjà venu savoir si je ne manquais
» de rien. — Je ne suis pas aussi tranquille. Mes pa-
» rens n'approuvaient pas mon amour pour Aga-
» the... Ma conduite les aura irrités... Il n'est pas
» certain qu'ils m'envoient de l'argent. — Alors je
» t'en donnerai, moi. — Oh ! tu es bien bon...
» mais... — Mais quoi ? N'est-il pas naturel de s'o-
» bliger?... Si tu avais plus d'argent que moi, ne
» m'en donnerais-tu pas? — Si... mais... — Oh !
» que tu m'ennuies avec tes mais... — Je ne vou-
» drais pas toujours vivre à tes dépens. — Qu'est-ce
» que ça veut dire, mes dépens? Je ne connais pas
» ces phrases-là. Je pense que, entre amis, ce qui
» est à l'un est à l'autre. — Sans doute. Cependant,
» si mon père ne me pardonnait pas... Je ferais en
» sorte de me procurer, par moi-même, des moyens
» d'existence... J'ai quelques talens... je les utilise-
» rais... Je travaillerais. — Tu travaillerais... Bien
» sensible !... Moi, je ne travaillerai pas. D'ailleurs,
» ça me serait difficile : je ne sais rien faire. Je veux
» m'amuser; je suis venu à Paris pour cela. — Mais
» si, par hasard, on ne t'envoyait par d'argent ?...
» — Je te dis qu'on m'en enverra. — Supposons
» qu'on ne t'en veuille plus envoyer... Que ferais-tu ?
» — Ce que je ferais... Ma foi... je... je ne ferais
» rien... Que diable veux-tu que je fasse?... — On ne

» gagne pas sa vie à ne rien faire... Ah! mon » pauvre Adam!... puisses-tu ne jamais regretter » d'avoir si mal employé ta jeunesse! — Ah ça! » dis donc : est-ce que tu vas me faire de la morale, » toi? Ça serait drôle!... Monsieur qui a mangé son » argent aussi vite que moi, et qui voudrait me » donner des leçons... Puisque mon père ne m'a » rien fait apprendre, c'est que probablement il » veut que je ne fasse rien : je remplirai ses inten- » tions. Au reste, comme il doit savoir qu'un gar- » çon de dix-neuf ans ne se nourrit pas comme une » linotte, il m'enverra de l'argent tant qu'il en aura » et que je n'en aurai pas... C'est dans la nature. Et » toi, mon cher cousin, tu me feras grace de tes » leçons, parce que je ne les ai jamais aimées. — » Ce ne sont point des leçons, ce sont des réflexions... » — Je ne veux pas de réflexions... Je veux m'a- » muser : je suis venu à Paris pour ça. Allons re- » joindre ces dames. »

Edmond suit son cousin; et tous deux retournent au café. En attendant ces messieurs, madame Phanor s'était placée entre Tronquette et Agathe; elle avait fait apporter du punch; elle s'en versait à chaque instant, tout en lançant des œillades dans le café, pour voir si on la remarquait. Puis elle arrangeait la toque de Tronquette, et lui caressait le menton, en parlant très-haut : « Je veux, chère » amie, que vous ayez avant peu la meilleure tour- » nure de Paris... Je vous dresserai sur moi... Levez » la tête, chère amour... C'est ça... Mes enfans, je » vous demande pardon si je n'ai pas mis mes dia- » mans aujourd'hui pour vous accompagner, mais » je ne m'attendais pas à sortir ce soir; quand Don-

» don est venue me chercher, j'ai jeté à la hâte un
» ternaux sur mes épaules... le premier venu... J'ai
» dit : Il ne faut pas faire attendre mes enfans. Don-
» don, ta plume tombe trop par derrière... Ta mar-
» chande de modes t'a fichu ça comme on plante
» un soleil. Tu as l'air de *Mimi Pichette*, la reine
» des chiens !... Je te donnerai ma modiste... Vous
» ne buvez pas, mes petites chattes... On s'ennuie
» de ce que les époux ne reviennent point. Ah !...
» je conçois ça. C'est si naturel !... Et vos époux sont
» tous deux bien intéressans... C'est comme mon
» Phanor, que je regrette tous les jours... Ah Dieu !...
» garçon, votre punch est trop léger : mon ami,
» remettez-nous donc un peu d'eau-de-vie là-
» dedans... Que ça flambe !... J'aime quand ça
» flambe, moi... — Mais, madame, il y en a la
» moitié de bu. — C'est bien, garçon; pas d'imper-
» tinence : on vous en paiera trois bols, si c'est né-
» cessaire... Faites ce que je vous dis. Mes enfans, à
» Paris il faut savoir se faire servir, sans quoi on est
» la dupe de toutes ces canailles-là !... Tu ne dis rien,
» Dondon; est-ce que tu étouffes encore, mon
» cœur ?... Pauvre mère ! depuis qu'elle est à Paris,
» elle ne fait que ça !... C'est grace à un indigestion
» que je l'ai connue... Dieu ! quelle nuit nous avons
» passée !... Nous a-t-elle donné du mal cette grosse
» fille-là ! Son époux perdait la tête... C'est tout
» simple !... Ils arrivaient à Paris... Ils ne connais-
» saient personne. Mais madame ne dit rien ?... Ras-
» surez-vous, madame : *le bien-aimé reviendra*. Et
» quand même !... Vous êtes avec une femme qui
» saura vous faire respecter, et à qui les hommes
» ne font pas peur. »

C'était à Agathe que madame Phanor s'adressait alors. Mais Agathe ne répond pas, elle se contente de regarder encore vers la porte d'entrée. Enfin Edmond et Adam reviennent; madame Phanor s'écrie : « Arrivez donc, messieurs; vos épouses n'ont pas » cessé de soupirer après vous... Ah! monstres que » vous êtes!... vous savez bien que vous êtes aimés! »

Edmond s'est placé près d' Agathe, qui lui dit tout bas : « Allons-nous-en, je t'en prie... Cette grande » femme nous fait regarder par tout le monde.

» — Un moment, » répond Edmond, « ce serait » malhonnête si je partais si vite... D'ailleurs, tu as » pris quelque chose, et je veux payer. »

En voyant Adam, Tronquette s'écrie : « C'est ben » heureux!... J'ons cru que vous m'aviez plantée là » pour toute la saison...

» — Tronquette, » dit Adam en se plaçant à la table, « est-ce que tu crois que je ne dois pas faire » un pas sans toi à Paris? — Oui, que je le crois : » vous m'avez enlevée de cheux nous; c'est pour » que je sois avec vous, peut-être? — Est-ce que tu » n'y es pas assez?... — J' veux pas qu'on me laisse » là comme ça... J' veux pas qu'on me quitte du » tout... — Tu ne veux pas? tu ne veux pas?... Ap- » prends que je n'ai jamais su faire que mes volon- » tés...—Ah, oui! mais à c' t' heure, c'est les mien- » nes qu'il faut faire!...

» — Mes enfans, mes bons amis, » dit madame Phanor en criant plus fort que tout le monde, « point de querelles dans le ménage... Je déteste les » querelles!... Dondon n'a pas raison... son cher » époux n'a pas tout-à-fait tort... Nous allons expli- » quer cela en prenant quelque chose...

» — Je ne prend plus rien, » dit Edmond. — » Ni moi, » dit Agathe. Mais Adam est de l'avis de madame Phanor; Edmond, qui veut payer, n'ose pas s'en aller, quoique Agathe le tire toujours en dessous. Un nouveau bol de punch est apporté; Tronquette, qui n'a pas de rancune, va recommencer à trinquer avec son amant, lorsqu'en levant les yeux elle aperçoit un homme en redingote, en guêtres, et poudré à blanc, qui vient d'entrer dans le café avec un autre individu qu'il pousse devant lui; aussitôt son verre lui échappe des mains, elle se jette plus morte que vive derrière madame Phanor en s'écriant : « Ah !... v'là papa !... »

CHAPITRE XX.

QUELQUES PAS EN ARRIÈRE.

En apprenant que son fils avait enlevé la nièce de madame Benoît, monsieur Rémonville avait d'abord éprouvé beaucoup de chagrin ; il avait fait part à sa femme de cet événement, et la bonne mère lui avait répondu : « Mon ami, vous voyez bien que ces » jeunes gens s'adorent... ne nous opposons plus à » leur amour, partons vite pour Paris, allons les » rejoindre et marions-les. »

Mais devenu plus calme, le père d'Edmond dit à sa femme : « Ma chère amie, je vois fort bien que » ces jeunes gens s'aiment maintenant ; mais rien ne » me prouve que cela durera long-temps. Voilà Ed- » mond possesseur de son Agathe, je me garderai » bien de courir après eux sur-le-champ et de vou- » loir les séparer. Non, dans quelque temps cela sera » beaucoup plus facile, et qui sait si d'eux-mêmes... » — Ah ! mon ami, vous ne croyez donc pas au vé- » ritable amour ? — Pardonnez-moi, mais un enlè- » vement ! ... un coup de tête, ne me persuadent » pas qu'on aime véritablement... On peut aimer » beaucoup et ne pas faire de sottises. Au reste, si ces

» jeunes gens résistent à l'épreuve de la possession,
» si cette Agathe se conduit bien... si elle aime encore
» notre fils lorsqu'il n'aura plus d'argent, ce qui ne
» tardera pas, alors... nous verrons... il ne faut ja-
» mais se presser pour sanctionner des folies. En
» attendant, rassurez-vous, j'ai des amis à Paris,
» je saurai quelle est la conduite et la position de
» notre fils. Mais il ne nous a pas encore écrit...
» C'est très-mal. — Mon ami, il n'a que dix-neuf
» ans !... — C'est pour cela, madame ; il ne devrait
» pas déjà savoir oublier sa mère ! »

Chez M. Adrien on pense tout différemment.

« Il est à Paris, » dit le père d'Adam ; « après
» tout... il ne fait que suivre mes intentions... Je
» voulais qu'il allât à Paris.

» — Mais la fille de ce meunier qu'il a enlevée ? »
dit l'ami Tourterelle.

» — Eh, mon Dieu !... voilà bien du bruit pour
» une paysanne ! qui a peut-être suivi Adam malgré
» lui..... — Mais ce père qui veut l'assommer... —
» Bon ! bon... nous lui donnerons quelques écus...
» Nous arrangerons tout cela !... Ces villageois crient
» bien fort, mais ils aiment l'argent... D'ailleurs
» Adam a trop d'esprit pour garder long-temps cette
» fille avec lui. Je la doterai, je la marierai. Si ma
» maudite goutte ne me faisait pas autant souffrir,
» je partirais sur-le-champ pour Paris, afin de faire
» entendre à mon fils que, s'il est permis de cajoler
» une fille des champs lorsqu'on habite la campa-
» gne, à Paris, un jeune homme comme lui doit
» porter ses regards beaucoup plus haut. — Cette
» villageoise doit être toute simple, toute naturelle...
» et puisque votre fils est l'enfant de la nature, je

» ne vois rien d'étonnant à ce qu'il aime une fille
» des champs... — C'est égal, nous la lui ferons
» quitter, parce que le fils de M. Adrien Rémonville
» doit trouver mieux que cela. Dès demain, malgré
» ma goutte, je vais à Paris ; vous m'accompagne-
» rez, n'est-ce pas, mon cher Tourterelle? — Et
» madame votre épouse, qui est-ce qui lui donnera
» le bras pendant mon... pendant notre absence? —
» Elle se promènera seule, ou elle restera chez elle ;
» il me semble, mon ami, que dans ce moment
» mon fils doit seul nous occuper. »

Tourterelle a fait un signe d'acquiescement ; le voyage est arrêté pour le lendemain. Mais le lendemain M. Adrien a une attaque de goutte plus violente, qui le cloue sur son lit, et l'ami Tourterelle se donne une entorse en voulant sauter un petit fossé pour arriver plus vite près de Céleste, à laquelle il venait faire ses adieux.

M. Adrien est désolé. Il veut cependant avoir des nouvelles de son fils, il veut surtout lui conseiller de renvoyer Tronquette à son père. Après avoir réfléchi et consulté sa tabatière, dans laquelle il puise toujours des inspirations, M. Adrien tire avec violence sa sonnette et fait demander Rongin sur-le-champ.

Suivant sa louable habitude, le concierge est dix minutes avant de se rendre près de son maître ; enfin il se présente, et M. Adrien s'écrie :

« Allons donc, Rongin ! .. est-ce qu'on ne vous
» a pas dit que j'avais hâte de vous parler ?...

» — Pardonnez-moi, monsieur, aussi je ne me
» suis pas seulement donné le temps de finir de dé-
» jeuner... On a tant d'ouvrage ici que...

» — Écoutez-moi, Rongin, je vais vous donner
» une nouvelle preuve de l'estime que j'ai pour vous,
» et de la confiance que vous m'inspirez.

» — Monsieur, il me semble que je me suis tou-
» jours conduit de manière à ne point mériter de
» reproches... quoique la servitude ne fût pas mon
» fait, et...

» — Et moi, il me semble que je ne vous fais pas
» de reproches, puisqu'au contraire je vous dis que
» je veux vous donner une nouvelle preuve d'es-
» time...

» — J'entends bien; mais c'est que quelquefois
» on dit des choses pour...

» — Rongin, vous prenez tout de travers, même
» les complimens; taisez-vous et écoutez-moi : mon
» fils est à Paris.

» — Oui... avec la fille de Bertrand, qu'il a en-
» levée...

» — Je sais cela... C'est une folie de jeune homme...
» un tour d'écolier... Cela n'aura aucune suite...

» — Ah! vous êtes sûr que ça n'aura pas de suite?
» Jadis, quand on enlevait une fille, il fallait une
» réparation aux parens... il fallait... — Vous ne
» savez ce que vous dites, Rongin; ne m'interrom-
» pez donc pas. Je veux savoir ce que mon fils fait à
» Paris,.. je veux surtout l'engager à se séparer de
» cette Tronquette pour laquelle on fait tant de bruit.
» Je comptais partir ce matin, ma goutte m'en em-
» pêche; Tourterelle aurait pu me remplacer, il
» vient de se donner une entorse qui le tiendra peut-
» être six semaines sur sa chaise; dans cette occur-
» rence, c'est sur vous, Rongin, que j'ai jeté les
» yeux pour aller à Paris savoir des nouvelles d'A-

» dam; vous parlerez à mon fils, vous lui parlerez » en mon nom...

» — Monsieur Adam n'a pas l'habitude de m'é- » couter, et je crains que... — Pardonnez-moi, il » vous écoutera. Adam ne vous regarde point comme » un domestique; il sait que vous avez eu des mal- » heurs. »

Rongin baisse le nez en murmurant : « Oui... » oui... oh ! il sait... pardieu ! je sais bien ce qu'il » sait.

» — Dans tous les cas vous m'écrirez où en sont » les choses. N'oubliez pas de m'écrire au moins!... » Car vous savez tourner une lettre, Rongin?... — » Si je sais écrire!... Oui, monsieur... je m'en » flatte... Et si j'avais eu le temps... Certainement, » j'avais des idées pour le moins aussi fortes que » M. Rousseau... — Alors faites vos apprêts. Voici » de l'argent, ne le ménagez pas... Prenez la voiture » à Gisors, et ce soir vous serez à Paris. »

Rongin prend l'argent, s'incline, et s'éloigne en se disant : « Je vais faire un petit voyage d'agrément; » quant à son fils, je ne me fatiguerai pas à le cher- » cher. »

Rongin était parti deux jours après les jeunes gens. Arrivé à Paris, il s'était logé dans un joli hôtel garni; là, il se faisait bien nourrir, se levait tard, allait se promener, fréquentait les cafés, lisait les journaux, faisait de la politique, et ne s'occupait pas plus du fils de son maître que s'il n'eût pas existé; mais pour qu'on ne soupçonnât pas la vérité, il écrivait tous les deux jours à monsieur Adrien :

« Je n'ai encore rien *découvairt*, mais je *fesse* nuit » et jour mes *perquisissions*. »

M. Adrien montrait les lettres de Rongin à sa femme, en disant : « Il a un peu oublié l'orthogra-
» phe... mais je suis sûr qu'il se donne un mal de
» galérien pour trouver notre fils!... »

Il y avait plusieurs semaines que Rongin était à Paris, où il menait cette agréable existence qu'il comptait prolonger long-temps. Il avait deux fois aperçu Adam et Tronquette sur les boulevarts ; alors au lieu d'aller à eux, il s'était enfui par un autre côté. Mais un soir qu'il venait encore de rétrograder en apercevant Adam avec deux dames, il se trouva nez à nez avec Bertrand.

Le meunier, qui connaît fort bien Rongin, court à lui et l'arrête, au moment où le concierge allait s'esquiver.

« Que faites-vous à Paris ? » dit Bertrand sans lâcher le bras de Rongin.

« — Je suis à la recherche de monsieur Adam Ré-
» monville, » répond Rongin, en prenant un air d'importance.

« — Et moi aussi je suis t'a sa recherche, et à la
» celle de ma fille; et, par la mille-z'yeux ! si je les
» trouve... Vous voyez ce gourdin que j'ai apporté
» avec moi... Je ne vous en dis pas plus!... — Vous
» ferez ce que vous voudrez : ce ne sont pas mes affai-
» res. — Pardonnez-moi : ce sont vos affaires, puis-
» que c'est le fils de votre maître qui a enlevé ma fille.
» — Mon maître !... mon maître ! — Oh ! il ne s'agit
» pas de faire votre embarras ici, mon vieux; je sais
» bien que vous êtes un sournois ! mais ça ne prendra
» pas avec Bertrand. Je me souviens encore du temps
» où j'allais chez vot' maître pour voir ma cousine Ca-

» therine, et où vous me disiez que vous ne la con-
» naissiez pas... Rappelez-vous qu'alors j'ai manqué
» vous éreinter... — Monsieur Bertrand, il n'est
» plus question de tout cela... Pardon si je vous
» quitte : mais mon devoir... — Non pas, mon an-
» cien ; j'en suis bien fâché, si ça vous ennuie ; mais
» je ne vous quitte plus... J'ai dans l'idée que vous
» savez fort bien où est Tronquette et son séducteur,
» peut-être même qu'à mon insu vous protégez les
» égaremens de la jeunesse. — Je vous assure que...
» — Chut!... vous dis-je ; et donnez-moi le bras...
» Vous cherchez le jeune homme, moi je cherche la
» fille ; en cherchant à deux, nous les trouverons
» plus vite ; désormais nous ne nous promènerons
» plus l'un sans l'autre. Je vas t'élire domicile avec
» vous : tant pis si ça vous dérange... Mais si vous
» essayez de me quitter, je vous préviens que je
» vous jette mon gourdin dans les jambes, et que
» ça pourra vous gêner pour courir. »

Bertrand a passé le bras de Rongin sous le sien ; celui-ci fait une vilaine grimace en marchant à côté du meunier dont le redoutable gourdin lui donne des faiblesses dans les genoux ; il prévoit que le séjour de Paris ne lui offrira plus aucun agrément s'il faut qu'il soit toujours avec M. Bertrand, et il pense que le meilleur moyen de se défaire de sa compagnie est de l'aider à retrouver sa fille. Il dirige alors leur promenade du côté où il a vu aller les jeunes gens ; bientôt il aperçoit Adam se promenant avec Edmond devant un café.

Rongin serre fortement la main du meunier, et l'arrête en lui disant : « Voilà déjà le séducteur. »

En apercevant Adam, les yeux de Bertrand se sont enflammés ; il lève son gourdin et veut entraîner le concierge, en s'écriant : « Je vais lui faire » danser la périgourdine. »

Mais Rongin se pend au bras du meunier et parvient à le retenir.

« — Vous allez faire une esclandre, » lui dit-il ; « à Paris il n'est pas permis de battre comme ça un » homme : ce n'est pas comme à la campagne. D'ail- » leurs, celui-ci s'enfuira, et vous ne saurez pas en- » core où est votre fille. Il vaut bien mieux le guet- » ter de loin, et voir où il ira... Probablement » votre Tronquette n'est pas loin. »

Bertrand sent que le concierge a raison ; il maîtrise sa colère, mais il ne lâche pas Rongin, dont il redoute quelque trahison. Il se tient à l'écart avec lui jusqu'à ce qu'Adam et Edmond entrent dans le café ; alors il s'en approche, regarde à travers les carreaux et pousse un cri de joie, en disant :

« — Elle est là !... — Qui?... votre fille ? — Eh ! » oui ! Tenez, là-bas à cette table... avec deux autres » péronelles... Ah ! comme elle est déguisée ! on lui » a mis sur la tête des panaches et des plumes pour » lui faire oublier son père... Mais je la reconnaî- » trons toujours, moi !... Allons, en avant ! — M. » Bertrand, je vous ai aidé à retrouver votre fille... » elle est là... emmenez-la ; faites ce que vous vou- » drez : vous n'avez plus besoin de moi... — Si fait ! » c'est le fils de votre maître qui m'a dérobé Tron- » quette : vous devez être témoin dans cette affaire- » là... — Je ne veux pas être témoin... — Vous le » serez tout de même... — Mais, M. Bertrand... —

» Mais, M. Rongin, pas tant de raisons, et passez » devant. »

Et le meunier, qui a ouvert la porte du café, pousse Rongin par les épaules et le force à y entrer avec lui.

CHAPITRE XXI.

UNE SCÈNE AU CAFÉ.

Tronquette s'était caché la figure derrière le chapeau de madame Phanor, dans l'espoir que son père ne la verrait pas. Adam, qui tourne le dos à la porte, et qui n'a pas entendu l'exclamation de sa maîtresse, ne comprend rien à sa terreur ; et madame Phanor s'écrie : « Eh bien ! Dondon, qu'est-ce que cela si-
» gnifie ?... On ne joue pas à cache-cache dans les
» cafés, ma grosse : c'est mauvais genre !... »

Mais en ce moment Bertrand s'écrie d'une voix de stentor : « T' as beau te cacher, coquine : je t'ons
» vue et reconnue... Ah ! tu viens comme ça à Paris,
» seulement pour te divertir... et c'est avec un jeune
» homme que tu viens prendre tes divertissoirs !...
» Allons, qu'on se lève, et qu'on me suive plus
» vite que ça !... »

Ces paroles, et la manière dont on les a prononcées, attirent l'attention de toutes les personnes qui sont dans le café, tandis qu'elles pétrifient Adam et Tronquette qui viennent de reconnaître Bertrand, dont le bras est levé, et qui brandit au-dessus du bol de punch son redoutable gourdin.

Madame Phanor, seule, n'est point effrayée par les gestes menaçans du meunier, et, sans quitter son verre qu'elle portait à sa bouche, elle s'écrie : « Qu'est-ce qu'il y a donc ?... qu'est-ce que c'est » que cette scène-là ?... Est-ce que ce monsieur est » ventriloque ?...

» — Je suis un homme offensé... et je viens pour » une offense, » dit le meunier en gardant son attitude menaçante. « Ma fille a été séduite... v'là un » témoin de la chose... N'est-il pas vrai, témoin ? »

Bertrand cherche des yeux Rongin, mais celui-ci s'est sauvé du café sans attendre qu'on l'interpellât.

« Il est parti, le vieux sournois !... c'est égal, » je me passerai de lui... Je suis le père de ma fille » que v'là, et je le ferai voir... — Ah ! vous êtes le » père de votre fille, mon brave homme : vous êtes » plus heureux que beaucoup d'honnêtes gens. Com- » ment ! c'est monsieur ton père, Dondon ! mais » que ne le disais-tu donc ?... »

Et madame Phanor se penche vers l'oreille de Tronquette, et lui dit tout bas : « Ne pleure pas... » laisse-moi faire, je vais l'attendrir... Monsieur, as- » seyez-vous donc !... vous allez prendre quelque » chose. »

Le meunier ne se laisse point toucher par les politesses de madame Phanor, qui ne cesse de demander encore du punch ; il la repousse assez brusquement, et veut saisir sa fille par sa toque, mais la coiffure lui reste dans la main, et Tronquette tombe échevelée aux genoux de son père.

Jusqu'alors Adam n'a rien dit, il est même assez embarrassé. On l'est toujours lorsqu'on se sent coupable; et que dire à un père dont on a enlevé la fille,

lorsqu'on n'a pas intention de réparer sa faute en épousant celle que l'on a séduite? et Adam n'avait nullement cette intention-là.

Cependant, en voyant le meunier saisir sa fille par ses plumes, et celle-ci se jeter aux pieds de son père, Adam se lève et veut retenir Bertrand, en s'écriant : « Morbleu! je ne souffrirai pas que vous la » maltraitiez!...

» — Toi! » dit le meunier, dont les yeux étincel- » lent de colère. « Toi! tu oses parler... Vicieux » scélérat!... Attends! je vas te donner ton compte, » à toi!... »

Bertrand a levé le bras, il fait tourner en l'air son redoutable gourdin; mais en voulant atteindre Adam qui a pris un tabouret pour se défendre, le meunier fait voler en éclats trois carreaux de la devanture du café et la bouteille de bière que buvait un habitué.

Le maître et les garçons du café accourent, et parviennent, non sans peine, à contenir Bertrand. Edmond a arrêté Adam, qui est au moment de lancer son tabouret à la tête du père de sa maîtresse, parce qu'il trouve probablement que c'est le moyen le plus court pour réparer sa faute. Agathe se sauve dans la salle de billard; Tronquette pleure à chaudes larmes; et madame Phanor crie, en gesticulant, mais sans quitter la table :

« Mes enfans!... mes amis, la paix... Mon Dieu! » que c'est bête, entre gens comme il faut, de faire » du bruit... des scènes, pour des enfantillages!... » Rasseyons-nous, prenons quelque chose, et tout » va s'arranger.

» — Monsieur, » dit le maître du café à Bertrand,

» on ne se conduit pas ainsi dans un endroit pu-
» blic... Vous troublez l'ordre... Vous cassez tout...
» Savez-vous que j'aurais le droit de vous faire ar-
» rêter ?

» — Monsieur, » dit le meunier d'une voix ferme,
« savez-vous que ce mauvais sujet m'a enlevé ma
» fille, mon unique enfant ? et pensez-vous qu'un
» père n'ait pas le droit de se plaindre lorsqu'on
» débauche celle que jusqu'alors il avait embrassée
» sans rougir ? »

On ne répond rien à Bertrand ; le maître du café et les garçons cessent même de le retenir ; les personnes qui sont là ne rient plus ; car il y a des discours qui n'ont pas besoin d'être dits avec éloquence pour faire de l'effet, et des choses sur lesquelles on ne peut plus plaisanter.

« — Je veux bien ne pas rosser le jeune homme, »
reprend Bertrand, « du moins pas ici... Je le re-
» trouverai plus tard ; mais je veux que ma fille me
» suive, qu'elle vienne avec moi sur-le-champ,
» qu'elle retourne chez nous, et qu'elle épouse Jé-
» rôme Camus, qui croit qu'elle est allée chez sa
» tante. Allons, Tronquette! lève-toi... Prends mon
» bras, et partons... »

Tronquette se relève sans oser répondre et en sanglotant, tandis que madame Phanor lui dit tout bas : « Épouse Jérôme Camus, ma grosse ; épouse-le,
» crois-moi : tu reviendras ensuite à Paris pour t'a-
» muser, et on n'aura plus le droit de t'en empê-
» cher ; parce qu'un mari, figure-toi que c'est l'é-
» quivalent d'un zéro ! »

Tout en disant cela, madame Phanor a ramassé la toque, et a voulu la replacer sur la tête de la vil-

lageoise; mais le meunier l'en empêche; il rejette l'élégante parure sur la table, en s'écriant :

« Au diable les fanfreluches !... Vous avez déjà » assez gâté ma fille ; elle n'aura pas besoin de ça au » village pour qu'on la montre au doigt. »

Le meunier a pris le bras de sa fille ; il l'entraîne ; Tronquette s'éloigne les yeux baissés, et sans oser regarder Adam, qui ne cherche plus à la retenir.

« Tiens !... il s'en est allé sans payer les carreaux, » dit madame Phanor quelques minutes après que Bertrand est parti.

« — Oh !... je paierai... je paierai tout, » répond Adam, qui est resté pensif devant la table où Tronquette était assise quelques instans auparavant.

« — Et votre cousin... Et son épouse... Ils sont » partis aussi !... Ça fait de drôles de gens !... Laisser » un parent quand il a du chagrin !... Ne pas seule- » ment lui dire adieu. L'épouse de votre cousin me » fait l'effet d'une pimbèche. Elle croit qu'on ignore » qu'elle a été enlevée aussi. J'avais bien envie de lui » lancer un mot à ce sujet, quand elle a tourné la » tête au lieu de trinquer avec moi : mais je me suis » tue, parce que je ne suis pas *mortifiante* de mon » naturel... Eh bien ! mon cher voisin, comme vous » voilà rêveur ! vous avez l'air d'un songe creux... » Parce que le père de votre amie a emmené sa fille, » il ne faut pas vous désoler : il est un peu brutal, » le père de la grosse ; mais il était dans son droit ; » vous avez bien fait de ne pas lui résister. Soyez » tranquille, cher ami ; votre belle vous reviendra, » et après tout, si elle ne vous revient pas, il ne » manque pas de dondons dans Paris.

» — Au fait, je crois que vous avez raison, » dit Adam en se levant; et, pendant qu'il passe au comptoir où il paie les frais de la soirée, madame Phanor demande une grande feuille de papier; elle s'en sert pour envelopper la toque de crépe bleu et les plumes qui caressaient l'épaule de Tronquette; elle attache soigneusement tout cela avec des épingles, et l'emporte avec son ridicule.

Adam a tout payé, il est sorti du café. Madame Phanor a passé son bras sous le sien; elle le lui serre beaucoup plus tendrement que de coutume, et n'est pas deux minutes sans le regarder.

« Pauvre Tronquette! » dit Adam. « — Oui, » pauvre Tronquette, excellente Tronquette! » répond madame Phanor; « elle était un peu bête, » mais très-bonne fille du reste!... — Comme elle » va s'ennuyer au village à présent!... — Sans » doute... elle s'ennuiera d'abord... Il est vrai » qu'elle épousera Jérôme Camus, ce qui la dis- » traira un peu... — Ce n'est pas que j'en fusse en- » core bien amoureux!... Oh! ma foi! j'avoue que » c'était déjà passé. — Vraiment... c'était déjà » passé?... Oh! ces monstres d'hommes!... c'est » volage avant que de naître!... — Et puis... je ne » sais pourquoi, mais il me semble qu'elle était plus » jolie dans son village qu'ici : là-bas elle était tou- » jours gaie, elle riait pour un rien, ici elle ne riait » presque plus. — C'est que l'air de Paris ne lui » convenait pas probablement. — Je lui donnais » pourtant tout ce qu'elle désirait... — Écoutez » donc, mon cher voisin; Tronquette ne savait pas » porter ce que vous lui achetiez; elle n'était pas née

» pour cela. Vous aurez beau mettre une housse de
» velours à un âne, il n'aura jamais l'air d'un che-
» val !... — A Paris il y a de si jolies femmes... —
» Ah ! sans doute... à Paris... il y a des femmes... qui
» sauront au moins vous apprécier... »

Ces derniers mots sont accompagnés d'un coup de coude, d'une œillade et d'un soupir. D'abord Adam ne fait pas attention au nouveau manége de madame Phanor ; cependant il faut bien qu'il s'aperçoive qu'il ne peut lever les yeux sans rencontrer ceux de sa voisine, qui le regarde d'une façon toute particulière ; Adam n'est pas novice, d'ailleurs il y a des femmes avec lesquelles on n'a pas la peine de deviner.

Bientôt la conversation change ; on ne parle plus de Tronquette, madame Phanor a un babil intarissable ; elle est beaucoup plus aimable que la fille du meunier, qui à Paris ne savait que soupirer. Toutes les remarques que fait le jeune homme sont à l'avantage de madame Phanor ; à la vérité, celle-ci a dix ans de plus que Tronquette, elle est maigre et fanée, Adam n'en est pas amoureux ; mais il a dix-neuf ans, et il lui faut absolument une maîtresse.

Après une promenade qui est devenue très-sentimentale, et que l'on a coupée par une station dans un jardin où il y a des bosquets, Adam est rentré à son hôtel garni avec madame Phanor, qui a l'air d'être dans sa poche ; le soir, sa voisine n'a pas été chez elle consulter son avocat, et le lendemain elle se promène avec Adam, coiffée de la toque bleue qui la veille encore parait la tête de Tronquette.

Et la vue de cette toque n'empêche pas Adam de

rire, de faire l'amour avec madame Phanor ; elle ne lui rappelle pas Tronquette ; ou si elle la lui rappelle, cela ne trouble pas ses plaisirs. Monsieur Rémonville a donc raison : l'homme de la nature ne vaut pas mieux que les autres.

CHAPITRE XXII.

LES JEUNES GENS VONT VITE.

Cependant les lettres des deux cousins sont parvenues à leurs parens.

« Il a dépensé tout ce qu'il avait, » dit M. Rémonville en finissant la lettre d'Edmond, « et c'est » pour cela qu'il nous écrit. Je ne lui enverrai rien. » Qu'il quitte son Agathe ; qu'il revienne vers nous ; » alors je lui pardonnerai son escapade. »

Et M. Rémonville répond sur-le-champ à son fils : « Je ne vous envoie pas d'argent, parce que je ne » veux point autoriser vos folies. Si vous avez fait » quelques dettes à votre hôtel, mon ancien ami, » M. Grandpré, les paiera, ainsi que les frais de votre » retour ; vous savez son adresse. Reconduisez votre » Agathe chez sa tante, et revenez vite près de nous » si vous voulez que je vous pardonne. »

La maman trouve cette lettre bien sévère ; mais son mari n'y veut rien changer. Avant qu'elle ne soit fermée, elle demande à y ajouter une seule ligne pour son fils ; elle n'écrit que ces mots : « *Pense en-* » *core à ta mère :* » mais en fermant la lettre, elle glisse dedans un billet de mille francs.

M. Adrien, las de ne rien apprendre par le concierge, venait de lui écrire pour lui ordonner de quitter Paris et de revenir à son poste, lorsqu'on lui apporta la lettre de son fils, ou plutôt celle de madame Phanor; car Adam n'avait fait que la signer, sans même se la faire lire.

En lisant la signature, M. Adrien tressaille de joie. « Mon fils m'écrit, lui! qui ne peut pas souffrir » prendre une plume! quel effort!... Peste!... il » faut qu'il ait des choses bien importantes à me con- » ter... Et cet imbécille de Rongin qui ne sait pas le » trouver! »

M. Adrien fait appeler Céleste, qui était en train de se peindre les sourcils et de se faire des lèvres vermeilles, pour qu'elle vienne entendre la lecture d'une lettre d'Adam. Céleste descend avec un seul sourcil de fait, ce qui donne quelque chose de boiteux à sa physionomie; mais comme l'ami Tourterelle n'est pas là, elle veut bien suspendre sa peinture. Après avoir fait jouer une fanfare à sa tabatière, M. Adrien lit la lettre suivante:

« O mon père! si je vous écris, vous devez bien » penser que c'est parce que j'ai besoin de vous. Le » séjour de Paris est horriblement cher; je n'ai plus » d'argent. Vous ne voudriez pas laisser votre enfant » chéri dans la *débine*, envoyez-moi sur-le-champ » des écus, que je puisse tenir mon rang et vous » faire honneur; songez que votre fils ne doit pas » se restreindre et manger à la *gargotte*. Je vous baise » les mains ainsi qu'à ma vertueuse mère et à tous » nos estimables parens et connaissances. »

Et, par *post-scriptum*: « Envoyez-moi tout de » suite une grosse somme, afin que je vous écrive

» moins souvent, ce qui vous ruinerait en ports de » lettres.

»— Voilà un singulier style! » dit Célestine en se pinçant la bouche, « pour un élève de la nature, » ce n'est pas trop mal, » répond M. Adrien. « — Il » me semble qu'il dépense un peu vite son argent. » — Ah ! je gage bien qu'il sait s'en faire honneur !... » Mais c'est cette Tronquette qui m'inquiète... Il ne » nous en dit pas un mot... Et Rongin qui ne les a » pas rencontrés !... Il est bien fâcheux que Tour- » terelle ne soit pas guéri de son pied et que cela » l'empêche d'aller à Paris. — Il est bien plus fâcheux » que votre goutte vous empêche d'y aller vous- » même !... — Je voudrais savoir si mon frère a » reçu des nouvelles de son fils... Oh ! je rirais bien » s'il épousait sa petite Agathe !... — Et si votre fils » épousait sa paysanne, ririez-vous autant ? »

M. Adrien ne répond rien; il va consulter sa caisse, il se propose d'envoyer des fonds à Rongin pour qu'il les porte à son fils. Mais le lendemain le vieux concierge est de retour chez son maître, devant lequel il se présente d'un air conquérant.

« Victoire, » dit Rongin en se jetant sans façon sur une chaise ; « j'ai découvert le jeune homme; il » était avec sa Tronquette, il ne voulait pas s'en sé- » parer !... Qu'ai-je fait ?... Je suis parvenu à trou- » ver Bertrand, qui cherchait aussi sa fille à Paris; » je l'ai mis sur les traces de nos jeunes gens, et » Bertrand a repris sa fille; par conséquent M. Adam » n'est plus livré aux erreurs de la séduction. Je me » flatte que j'ai proprement rempli vos intentions. » Je n'ai point ménagé mes pas et mon repos ; mais

» quand on a été bien élevé on tient à prouver qu'on » sait faire autre chose que garder une porte. »

M. Adrien est enchanté ; il prend la main du concierge : « C'est bien, Rongin, c'est très-bien ; je » n'attendais pas moins de vous. Ainsi mon fils n'est » plus avec la fille du meunier? — Non, monsieur, » puisque Bertrand a ramené sa fille. Par exemple, » je vous prierai de ne pas dire à M. Adam que c'est » moi qui ai conduit toute cette affaire ; il m'en » voudrait, et comme il est très-vif... — Soyez tran- » quille, mon ami... Ah ! je suis d'une joie... Que » mon frère vienne maintenant,... nous verrons. Il » paraît que son Edmond est toujours avec la petite » couturière, car ma belle-sœur est fort triste. Vous » n'avez pas eu de nouvelles d'Edmond à Paris? — » J'avais bien assez à faire de courir après M. Adam. » — C'est juste, Rongin, vous recevrez cinquante » francs de gratification. — Monsieur, je les accepte » parce que je m'en crois digne. — Quant à mon » fils, j'allais lui envoyer deux mille francs ; il en » recevra quatre mille... Je veux qu'il s'amuse. — » Si monsieur désire que je retourne porter cette » somme à son fils? — C'est inutile maintenant ; du » moment qu'Adam n'est plus avec sa paysanne, je » suis tranquille ; vous l'avez laissé dans le bon che- » min, n'est-ce pas, Rongin? — Ma foi, monsieur, » je l'ai laissé sur les boulevarts... — D'ailleurs, in- » cessamment Tourterelle ira à Paris. » Et M. Adrien très-satisfait de son fils, lui envoie sur-le-champ une lettre de change de quatre mille francs, avec cette courte missive :

« Tu dépenses ton argent un peu vite, mais tu » as quitté la fille du meunier ; je suis content de toi.

» ménage ma caisse, mais lance-toi dans la belle » société... Je suis certain que ton charmant naturel » t'y fera obtenir de grands succès.

» Ton père, ADRIEN. »

Cette lettre est envoyée à la poste de Gisors, et elle part pour Paris avec celle que M. Rémonville le jeune a écrite à son fils.

Edmond avait brusquement quitté le café après la sortie de Bertrand : mademoiselle Agathe, déjà très-mécontente de se trouver dans la compagnie de Tronquette et de madame Phanor, n'avait pas voulu retourner près d'Adam. Mademoiselle Agathe avait aussi ses volontés, et elle exigeait que son amant s'y soumît ; Edmond cédait à sa maîtresse, mais il commençait à trouver qu'elle n'avait pas toujours raison.

Le lendemain de la scène au café, on reçoit de Gisors la réponse si impatiemment attendue. Edmond tremble en reconnaissant l'écriture de son père ; il tremble plus fort en brisant le cachet. Enfin la lettre est ouverte, le billet de banque s'en échappe. Agathe le ramasse, en sautant de joie, et s'écrie : « Tu vois bien que tes parens te pardonnent ! »

Edmond ne l'espérait pas ; la vue du billet de mille francs dilate son cœur, et il lit avec confiance la lettre de son père. En lisant, sa physionomie se rembrunit ; il passe la lettre à Agathe, en disant : « Tiens... je n'y conçois rien... »

Agathe lit à son tour : Edmond n'avait pas aperçu les quatre mots ajoutés par sa mère ; la jeune fille les lui montre, et Edmond comprend d'où vient l'argent ; mais son père est toujours irrité. « Qu'est-ce

» que cela fait? » dit Agathe, «si ta mère te pardonne, » et si elle t'envoie ce que ton père te refuse, cela » revient au même. »

Edmond n'est pas de cet avis ; mais Agathe le caresse, l'embrasse ; elle lui persuade que son père ne tardera pas aussi à pardonner, et Edmond recouvre sa gaîté ; car Agathe est redevenue aimable, tendre, agaçante, et c'est un billet de mille francs qui a produit tout cela ! Le vil métal est donc maintenant nécessaire au bonheur des deux amans : l'amour ne leur suffit plus : quand on veut n'exister que pour l'amour, c'est au fond d'une campagne, et non pas à Paris qu'il faut aller demeurer ; et dans cette campagne, quoique l'on ait un champ, des poules et une vache, il faudra pourtant encore quelques écus !... Quel ennui de ne point trouver un pays où l'on puisse vivre sans argent, cela conviendrait à tant de monde !

Edmond regarde le billet de mille francs : « Avec » cela, dit-il, je sais maintenant qu'on ne va pas » loin... Nous devrions prendre un logement plus » modeste, réformer notre dépense... économiser... »

Agathe rit, et embrasse de nouveau son amant : « Pourquoi t'inquiéter d'avance ?... Cet argent dé- » pensé, tu écriras à tes parens... Ton père ne sera » plus en colère... Est-ce que tu veux que nous vi- » vions comme des ermites ?... »

Mademoiselle Agathe sait si bien s'y prendre, qu'Edmond fait tout ce qu'elle veut ; les projets d'économie sont oubliés, et on dépense lestement l'argent que la bonne maman a glissé dans la lettre.

Cependant, Edmond juge convenable d'aller faire une visite à M. Grandpré, cet ami de son père,

dont il a l'adresse; il pense qu'il voudra bien intercéder pour lui près de M. Rémonville.

M. Grandpré, homme âgé et sévère, reçoit froidement Edmond. Il lui fait une longue morale, l'engage à retourner bien vite chez ses parens; et le jeune homme sort de chez M. Grandpré, en se promettant de n'y plus retourner.

Dans le petit hôtel garni de la rue d'Angoulême, on a reçu aussi la réponse de M. Adrien. Ne pouvant pas déchiffrer l'écriture de son père, Adam porte la lettre à madame Phanor, en lui disant : « Tenez, » tendre amie, voici une réponse de mon cher » père... Faites-moi le plaisir de me la lire, car il a » une écriture si mignonne, si serrée, que je ne pour- » rais par la déchiffrer. »

Madame Phanor brise le cachet; elle commence par lire la lettre de change, puis elle court se jeter dans les bras d'Adam : « Que ton père est aima- » ble!... Il t'envoie quatre mille francs payables à » vue... Ah! il est vrai que je lui avais écrit une » bien jolie épître pour toi!

» — Quatre mille francs!... ce n'est pas trop!... » — Ah! mon ami, c'est bien gentil... Ne fais donc » pas le cruel comme ça avec ton père, je veux qu'on » respecte ses parens!... Je le veux. — Parbleu, » mon père est riche, j'étais bien tranquille!... » Quand j'aurai dépensé cela, je lui en demanderai » d'autre, et toujours comme ça... je n'aurai qu'à » demander. — Tu n'auras qu'à demander... Ah! » cher ami,... quelle existence voluptueuse nous al- » lons mener! Embrasse-moi encore, embrasse-moi » toujours!... — Oui, mais voyons donc un peu ce » que papa m'écrit... — Ah! c'est juste... mais je

» veux que tu ôtes ton chapeau, et que tu écoutes » la lettre de ton père la tête découverte... — » Qu'est-ce que c'est que cette bêtise-là ? — Ce ne » sont point des bêtises... quand on a un père qui » nous envoie des quatre mille francs à vue, dès » qu'on les lui demande, on doit le révérer... Je » suis comme ça, moi, folâtre, mais sensible... Ote » ton chapeau, cher ami. Je commence : *Tu dépen-* » *ses ton argent trop*... Hum !... hum !... hum !...

» — Qu'est que ça veut dire : *hum! hum?*... — » Tu as raison, ton père a une bien vilaine écri- » ture... Remets ton chapeau, cher ami; j'ai peur » que tu ne t'enrhumes. *Tu dépenses ! hum !...* » *hum !...*

» — Ah ça, est-ce qu'il n'y a que des *hum !...* » *hum !...* dans la lettre de papa ? — Attends donc... » Ah ! il est très-content que tu aies quitté la fille » du meunier... il te donnera sa malédiction si ja- » mais tu la reprends. — Bath ! Il y a cela ?... — » Oui, sans doute ; du reste, il t'engage à ne point » ménager sa caisse... et à continuer de fréquenter » la société... que tu vois en ce moment... et avec » laquelle il se dit ton père.

» — Tu vois, mon cher ami, » reprend madame Phanor après avoir fait des boulettes de la lettre qu'elle vient de lire, « que ton père lui-même ci- » mente notre liaison, et t'engage à ne pas la rom- » pre. — Je vois qu'il m'envoie de l'argent, et me » dit de ne point le ménager ; par conséquent, rions, » mangeons, buvons et amusons-nous !... — C'est » ça même, mon petit, tu me prêteras cinq cents » francs, n'est-ce pas ? — Tout ce que tu vou- » dras !... — C'est pour payer une dette d'honneur...

» chez une marchande à la toilette. Je te rendrai
» cela dès que j'aurai touché des fonds de Norman-
» die... — Eh! mon Dieu, que m'importe!... J'en
» ai, tu n'en as pas, je t'en prête, je t'en donne!...
» tu m'en donneras une autre fois!... — Ah! mon
» ami, ton père a bien raison, tu as un charmant
» naturel! »

Adam va toucher la lettre de change de quatre mille francs; madame Phanor l'accompagne, parce qu'elle craint qu'on ne lui donne pas bien son compte, et elle n'oublie pas de prendre les cinq cents francs qu'elle se fait prêter. Ensuite, on ne songe plus qu'à se livrer au plaisir : avec Adam, il faut sans cesse en chercher de nouveaux, car l'homme qui ne sait que s'amuser finit par devenir très-difficile à amuser. Mais madame Phanor fait en sorte qu'il n'ait pas un moment à lui. Elle tâche surtout qu'il ne la quitte pas, et ne se trouve point avec d'autres femmes, car elle s'est aperçue que la constance n'est pas la vertu de l'homme de la nature. Elle étourdit Adam par son babil, par ses caresses, par ses élans de sentimens; elle lui jure, nuit et jour, qu'elle l'adore; qu'elle se tuera s'il la quitte, et Adam n'ose pas la quitter; il dépense lestement son argent avec elle, si bien qu'au bout de six semaines madame Phanor est obligée d'écrire une nouvelle épître à M. Adrien, parce qu'il ne reste plus rien des quatre mille francs qu'il a envoyés.

CHAPITRE XXIII.

TOUS LES DEUX SUR LA MÊME ROUTE.

Le billet de mille francs n'a pas mené loin Edmond et sa maîtresse ; Agathe est devenue très-coquette depuis qu'elle est à Paris ; il lui faut toujours un chapeau frais, une robe à la mode : ce n'est plus cette jeune fille mise modestement, travaillant contre sa fenêtre, et n'ôtant que rarement les yeux de dessus son ouvrage ; ou plutôt c'est toujours elle, mais dans une autre situation. Pour savoir si une femme n'est pas coquette, il faut l'avoir vu résister aux séductions ; nous admirons quelquefois la conduite d'une personne, sans réfléchir que cette personne n'a pas eu occasion de se conduire autrement ; alors, où est donc le mérite, où est la vertu ? Chez celles qui, étant en position de satisfaire leurs passions, n'y ont jamais cédé ; mais trouvez-moi beaucoup de ces personnes-là !

Edmond a écrit une nouvelle lettre à ses parens ; il a peint son embarras, mais il ne parle pas de retourner auprès d'eux, et on ne lui fait pas de réponse. Edmond redevient triste, inquiet ; Agathe est toujours coquette, mais elle est moins caressante, moins

aimante, et elle ne dit plus à Edmond ; Tu m'épouseras, n'est-ce pas? Pauvre amour que celui qui s'envole avec l'argent !... C'est dans le malheur que deux cœurs bien épris se rapprochent ; ceux qui s'éloignent alors ne se sont jamais bien entendus !

Edmond pense à utiliser ses talens, à gagner de l'argent par lui-même ; mais penser à une chose n'est pas encore la faire. Il espère que son père lui pardonnera, et il attend chaque jour de ses nouvelles.

En se promenant un matin seul, dans Paris, Edmond se sent frapper sur l'épaule. C'est Adam qui est près de lui. Adam, vêtu avec la plus grande élégance, mais portant tout cela avec sa bonhomie ordinaire ; il donne le bras à un petit maître, de bonne tournure, joli garçon, dont la physionomie a une expression d'amabilité forcée, et dont les yeux ne se fixent jamais sur ceux de la personne à laquelle il parle.

« Eh ! où diable vas-tu comme cela, en ne » regardant qu'à tes pieds? » dit Adam en arrêtant son cousin.

« Ah ! c'est toi Adam... — Ce cher Edmond! Nous » ne nous sommes pas vus depuis ce jour où Ber- » trand est venu chercher sa fille dans le café... Te » rappelles-tu... cette pauvre Tronquette ! comme » elle pleurait... — Oui... l'as-tu bien regrettée?... » — Moi... Ah! mon Dieu, pas du tout... Je me » suis consolé tout de suite... le même soir, avec » ma voisine... Tu sais bien, cette grande que je te- » nais du bras droit... et qui m'adore à présent... » qui veut se tuer si je la quitte... Elle commence à » m'aimer trop aussi, celle-là ; ça m'ennuie... Tu

» sais que je suis pour le naturel, et Montgry dit que » le changement est dans la nature. Ah! à propos, tu » ne connais pas Montgry... c'est monsieur, mon ami » intime; il y a quatre jours que je le connais; nous » avons fait connaissance dans un café, et déjà nous » ne pouvons plus nous quitter. Ça fait joliment bis- » quer Phanor. Phanor, c'est ma grande. Je suis » heureux, moi, tout le monde m'aime : les femmes » veulent être mes maîtresses, les hommes mes » amis.. Es-tu comme moi, Edmond?...

» — Non, je ne suis pas aussi heureux que toi, » répond Edmond en soupirant. « — En effet, tu as » l'air triste... Conte-moi tes chagrins; tu sais que je » suis ton ami, quoique nous nous soyons battus » quelquefois... Mais ça ne fait rien, au contraire, » on s'en aime mieux après. Parbleu, avec Phanor, » nous avons déjà eu quelques petites disputes qui » ont fini par des chiquenaudes un peu sèches; mais » aussi elle veut toujours être avec moi, pour m'a- » muser comme faisait Tronquette. Je ne peux pas » souffrir m'amuser de force. Vive la liberté!... n'est- » pas, Montgry?

» — C'est dans la nature! » répond le petit maî- tre en souriant d'un air fort gracieux.

« — Ton père t'envoie donc toujours de l'ar- » gent? » dit Edmond. « — Mon père!... Ah! je » crois bien! je n'ai qu'à lui écrire... c'est-à-dire lui » faire écrire par Phanor, et je reçois tout de suite » ce que je veux. Quand je dis tout de suite, je me » trompe; sa dernière réponse a un peu tardé, je » ne sais pourquoi. — Et il ne te gronde pas de rester » ici? — Au contraire... ses lettres sont pleines de » choses aimables; il m'engage à continuer le même

» genre de vie, à ne pas me gêner pour faire danser
» ses écus. C'est Phanor qui me lit tout ça, car je ne
» peux pas lire l'écriture de papa. Et ton père en
» fait-il autant?

» — Non, il ne veut pas me pardonner d'avoir
» enlevé Agathe; il ne me répond plus... — Pauvre
» garçon! tu n'as peut-être plus d'argent... et tu ne
» le dis pas... Attends, attends, je vais t'en donner
» moi... il n'y a que dix jours que j'ai touché le der-
» nier envoi du papa, ce qui fait que je suis encore
» riche; j'ai ça sur moi, dans mon portefeuille;
» c'est Montgry qui m'a donné l'idée d'avoir tou-
» jours ma fortune dans ma poche; il dit que dans
» les hôtels, à Paris, on peut être volé... et puis c'est
» plus commode... J'ai encore trois mille cinq cents
» francs... veux-tu mille francs, en veux-tu deux
» mille? — Mon cher Adam, je te remercie... mais
» je craindrais de te gêner... — Ça ne peut pas me
» gêner, puisque dès que je n'en aurai plus Phanor
» écrira, en demandera, on m'en renverra... et
» voilà! ça va tout seul... Et puis, pour les momens
» où les réponses du papa seront en retard, Montgry
» vient de me dire qu'il connaît un brave homme
» qui se fait un plaisir d'obliger les jeunes gens, de
» leur prêter de l'argent... c'est très-aimable ça...
» je te ferai faire sa connaissance, ça te sera com-
» mode. En attendant, combien veux-tu? Eh! bien...
» si tu peux me prêter mille francs, je te promets de
» te les rendre dès que mes parens... Eh! c'est bon...
» puisque je te dis que je n'en ai pas besoin. Tiens,
» voilà... en veux-tu davantage?... — Non... Oh!
» c'est bien assez.

» — N'oublions pas que nos amis nous attendent au

» Palais-Royal » dit M. Montgry en tirant Adam par le bras.

» — Ah ! c'est vrai... nos amis avec qui tu vas me » faire faire connaissance en dînant... Car je ne les » connais pas encore, moi. Ce qui me plaît à Paris, » c'est que les hommes sont bons enfans... on se lie » tout de suite. Veux-tu venir dîner avec nous, Ed- » mond? — Je ne le puis... Agathe m'attend... — » Phanor m'attend aussi; mais je ne me gêne plus. » Montgry dit que c'est une duperie de se gêner » pour une maîtresse. Adieu, Edmond. — Ah! et » ton adresse... que je puisse aller te rendre... quand » mon père... — Je ne suis plus rue d'Angoulême, » ce n'était pas assez beau; je loge rue Saint-Ho- » noré; tiens, voilà mon adresse; c'est un autre » genre, là; on n'a pas besoin de sonner deux fois » pour être servi... C'est Montgry qui m'a fait chan- » ger de logement. Adieu... Viens me voir. »

Adam s'éloigne, entraîné par le beau monsieur, qui semble avoir hâte de séparer les deux cousins, et qui a paru éprouver une contraction nerveuse en voyant le billet de banque passer du portefeuille d'Adam dans les mains d'Edmond. Ce dernier retourne plus gaîment près de son Agathe. Il lui montre ce que son cousin lui a prêté, et Agathe revient un peu de la mauvaise opinion qu'elle avait conçue d'Adam, depuis la scène du café

Edmond paie quelques dettes qu'il a contractées dans son hôtel; mais malgré les instances d'Agathe il ne veut plus y rester. Il loue une petit appartement bien modeste dans le Marais, achète, en meubles fort simples, ce qui leur est strictement nécessaire, et conduit sa maîtresse dans ce nouveau logement.

Agathe fait la moue en entrant dans le petit logement, où elle cherche en vain les belles glaces, les riches draperies de l'hôtel qu'elle vient de quitter. Elle se jette sur une chaise et se met à pleurer.

Edmond est ému de la douleur d'Agathe ; mais il sent qu'il a eu raison de quitter l'hôtel où il fallait vivre en seigneur. Il s'approche de sa maîtresse et lui dit tendrement : « Pourquoi pleures-tu ? — Par-
» ce que c'est bien cruel, après avoir habité un beau
» logement, de venir dans une chambre comme
» celle-ci. — Nous n'avons pas qu'une chambre,
» nous en avons deux... et un cabinet... — Ah !
» oui... c'est superbe... Et c'est au moment où vo-
» tre cousin vient de vous prêter de l'argent... Je
» ne conçois pas cela... — Moi, je ne veux pas être
» encore obligé de lui en emprunter... — Pourquoi
» donc ? puisqu'il ne demande qu'à vous obliger.
» — Je ne me sens pas fait pour vivre aux dépens
» d'un autre. Si mon père ne m'envoie rien, j'es-
» père bien travailler pour m'acquitter... — Ah !
» Dieu, que c'est vilain ici !... — Mais, Agathe...
» qu'importe le logement... quand on s'aime bien !...
» Notre seul désir était d'être ensemble : n'y serons-
» nous pas ici ? — Ah ! c'est égal, moi je trouve
» qu'on s'aime mieux dans un riche appartement. »

Edmond ne répond rien ; il s'éloigne tristement d'Agathe, qui s'écrie au bout d'un moment : « Com-
» ment se fait-il que votre cousin soit si heureux,
» qu'il ait de l'argent tant qu'il en veut, et que
» nous soyons toujours gênés, nous ? — C'est que
» le père d'Adam trouve bon que son fils soit venu
» à Paris ? — A la bonne heure, c'est un bon père
» cela !... Mais le vôtre... Ah !... — Agathe !... —

» Eh bien, après ! quand vous me regarderez, vous » ne m'empêcherez pas de dire que votre père est » très-méchant, et qu'il n'a pas le sens commun. »

Edmond se tait, mais il soupire. Il commence peut-être à trouver au contraire que son père avait plus raison que lui.

« Qui est-ce qui nous fera à dîner ici ? » reprend Agathe. « — Mais... personne... est-ce que » tu ne pourras pas... toi-même... puisque tu n'as » rien à faire... — Moi, faire la cuisine !... Ah ! bien » il est joli celui-là... Vous verrez que je me serai » fait enlever pour faire la cuisine ! comme ce serait » amusant !... et chez ma tante je ne la faisais pas : » n'y comptez pas, j'aimerais mieux me laisser mou- » rir de faim !... »

Edmond va s'asseoir dans un coin de l'appartement ; et pendant le reste de la journée les amans ne se parlent plus.

Mais un amant qui n'a pas vingt ans ne boude pas long-temps sa maîtresse. Edmond, qui ne veut pas laisser Agathe mourir de faim, va lui prendre le bras, et l'emmène dîner chez un restaurateur. Là, les amans font la paix, car Agathe et très-gourmande, et Edmond lui rend son amabilité en lui faisant manger des friandises et boire du champagne.

« Tu conviendras, mon bon ami, » dit Agathe, « qu'il vaut bien mieux dîner ici que chez soi ; d'a- » bord on n'a pas d'embarras, ensuite c'est meil- » leur... — Oui... mais... le prix... — Nous écono- » misons sur le logement... n'est-ce pas suffisant ?... » D'ailleurs puisque tu veux travailler, toi, qui as » mille talens, qui sais dessiner,... toucher du piano, » jouer du violon ; certainement, quand tu le vou-

» dras, tu gagneras beaucoup d'argent. A Paris, on » dit que les gens à talens font tout de suite for- » tune... — Tu crois? Au fait, j'ai peut-être tort de » m'inquiéter. Dès demain je m'occuperai sérieuse- » ment de trouver des élèves ou une place dans quel- » que administration... — Mais tu auras soin de » dire que tu veux une belle place et de très-forts » appointemens. Quand on demande, vois-tu, il » faut tout de suite demander ce qu'il y a de mieux; » et quand ton père verra que tu n'as plus besoin de » lui, je suis sûr qu'il te pardonnera. »

Tranquillisé par cet espoir, Edmond demande encore du champagne, et, en attendant qu'on ait une belle place et qu'on gagne beaucoup d'argent, on fait sauter les écus du cousin, et avant de tenir ce qu'on espère on dépense ce qu'on tient; mais dans la vie le présent et l'avenir se font toujours mutuellement du tort.

Quelques jours après, Edmond va trouver son propriétaire, homme qui lui a paru répandu dans le beau monde; il lui fait part de son désir de trouver un emploi ou d'utiliser ses talens.

« — Vous êtes bien jeune, » lui dit-on, et on sourit quand il ajoute qu'il veut avoir de très-forts appointemens. Cependant on lui promet de penser à lui. En attendant l'effet de cette promesse, la somme que le cousin a prêtée diminue chaque jour; mademoiselle Agathe ne veut rien réformer dans ses plaisirs, et lorsque Edmond veut faire quelque représentation, elle lui ferme la bouche en lui disant : « Ne » sois pas inquiet, on pense à toi. »

Enfin, le propriétaire d'Edmond le fait demander. Celui-ci se hâte de se rendre près de lui, per-

suadé qu'on lui a trouvé un emploi très-lucratif.

« Monsieur, » lui dit son propriétaire, « j'ai » plusieurs fois parlé de vous ; mais les places sont » difficiles à obtenir. Jusqu'à présent je n'avais rien » trouvé ; aujourd'hui cependant j'ai quelque chose » à vous offrir : mon épicier vient de régler un » compte avec moi. C'est un fort gros épicier, quoi- » qu'il vende en détail ; il fait de très-bonnes affai- » res ; il vient de me dire qu'il avait besoin de quel- » qu'un pour mettre ses livres en ordre... pour les » tenir... — Quoi, monsieur, vous m'offrez une » place chez un épicier ! » dit Edmond en rougis- sant de dépit. « — Vous ne seriez point dans la » boutique, M. Edmond, vous seriez dans une » chambre à part ; c'est pour tenir les livres ; tenez, » voici son adresse... Il donnera, m'a-t-il dit, six » cents francs d'appointemens. — Six cents francs » par mois ? — Non, monsieur, non ; six cents francs » par an. — Je vous remercie, monsieur, mais cela » ne me convient pas. »

Edmond revient de très-mauvaise humeur près d'Agathe, il lui fait part de ce qu'on vient de lui pro- poser. « — Six cents francs par an ! » dit Agathe, « combien cela fait-il par mois ? — Cinquante francs. » — Ah ! quelle horreur !... nous dépensons quelque- » fois cela dans une journée. J'espère que tu as refusé ? » — Sans doute, mais avec tout cela nous n'avons » plus d'argent... — Plus du tout ?... — A peu près ! » — Va trouver ton cousin, tu sais son adresse... — » Pour lui emprunter de l'argent, et ne pas le lui » rendre... Oh ! non... — Je ne te dis pas que tu » lui emprunteras ; mais il voit plus de monde que » nous, il pourra te faire faire quelque bonne con-

» naissance... Ne t'a-t-il pas dit qu'il connaissait un » monsieur qui aimait à obliger les jeunes gens? — » Non, je ne veux pas aller voir Adam sans lui ren- » dre ce que je lui dois... — Que vous êtes entêté... » —Pas assez quelquefois. — Qu'est-ce que cela veut » dire, monsieur? »

Edmond ne répond rien. Agathe pleure, on se boude pendant le reste de la journée. Le lendemain, on se boude encore, et il n'y a plus moyen d'aller faire la paix en buvant du champagne. On commence à éprouver mille privations, Agathe pleure plus fort; Edmond se rapproche d'elle, il veut lui prendre la main, elle la retire vivement.

« — N'est-ce donc pas assez d'être pauvre!... faut- » il encore ne plus s'aimer! » dit tristement Edmond. « — Si vous m'aimiez, vous feriez ce que je vous » dis... vous iriez chez votre cousin. — Mais, Aga- » the, doit-on emprunter quand on ne sait pas » comment on rendra? — Mais, mais... c'est bien » vilain de vouloir rester dans l'embarras quand » on pourrait en sortir... C'est surtout affreux » de ne pas faire mes volontés dans ce moment-ci » où... — Où... Quoi donc, Agathe? — Où vous de- » vriez voler au-devant de mes moindres désirs... » parce que la moindre contrariété peut me faire » beaucoup de mal. — Du mal... Comment? — Sans » doute... dans l'état où je suis... — L'état où tu es?... » Eh oui! monsieur... Mon Dieu, vous ne compre- » nez rien... Eh bien... je suis enceinte, monsieur. » — Tu es enceinte! il se pourrait!... »

Et Edmond se met à sauter, à danser; il prend Agathe dans ses bras, la presse, l'embrasse; l'idée d'être père lui tourne la tête. Bientôt cependant cette

grande joie se calme; la réflexion est venue... Le présent n'est pas couleur de rose, et l'avenir... mais Agathe le regarde tendrement, et lui dit : « Iras-tu » chez ton cousin ? — Oh ! tout de suite, » répond Edmond, qui craint de fâcher encore sa maîtresse. Il embrasse Agathe et sort précipitamment.

Edmond a l'adresse d'Adam; il n'est pas dix heures du matin, il espère le trouver. Arrivé à l'hôtel de la rue Saint-Honoré, il demande M. Adam Rémonville. « Il ne loge plus ici, » dit le concierge; « voici » l'adresse où il a prié qu'on lui envoyât ses lettres.

» — Mon cousin change bien souvent de demeure, » se dit Edmond en se rendant rue de Rivoli. Arrivé à un hôtel magnifique, il entre dans une cour spacieuse, où des laquais brossent des habits, sellent des chevaux, ou préparent d'élégans tilburys : « — Mon » cousin est plus heureux que moi, » se dit Edmond, « il augmente ses dépenses, lorsque je suis forcé de » diminuer les miennes ! »

Edmond demande M. Adam Rémonville; on lui indique un appartement au premier. Il monte un escalier frotté, ciré, et dont le milieu est recouvert d'un tapis. La clef est sur la porte, Edmond pénètre dans une belle antichambre; il n'y trouve qu'un petit jockey, qui dort sur une chaise.

« — Adam a pris un jockey, » se dit Edmond, « et » moi je cherche une place !... Oui, mais moi je » serai père... Agathe me donnera un gage de no- » tre amour... Mais cet enfant comment l'élever... » le nourrir ?... »

Ces réflexions ont arrêté le jeune homme dans l'antichambre, il est tiré de ses pensées par des éclats de

voix et un bruit violent qui ressemble à quelques meubles qui se brisent.

« — Il paraît que mon cousin est éveillé, » se dit-il, « entrons. » Il traverse un joli salon, et arrive dans une chambre à coucher où il trouve madame Phanor, les cheveux en désordre, le teint animé, se promenant d'un air furibond, au milieu de la chambre, sur les débris d'un *lavabo* et d'un *somno*, tandis qu'Adam, encore couché, siffle tranquillement l'air : *O ma tendre musette!*

« — Ah! c'est Edmond! ce cher Edmond! » dit Adam, en se mettant sur son séant. « Ma foi, cousin, » tu arrives à propos ; Phanor me faisait une scène... » Tiens, regarde... elle a déjà cassé tout cela ; tu se- » ras peut-être plus heureux que moi, tu la feras se » taire.

» — Personne ne me fera taire quand j'ai à parler, » et que j'ai des motifs légitimes de courroux, » s'écrie madame Phanor en continuant de marcher avec agitation dans la chambre. « Au reste, je ne suis pas » fâchée que votre cousin soit là... Il sera juge entre » nous... J'estime votre cousin, je le révère ; ce n'est » pas comme ce polisson de Montgry, un escroc, un » impertinent qui vous a détaché de moi, parce qu'il » craint que je ne m'oppose à ses manœuvres !...

» — Ce n'est ni Montgry ni d'autres qui m'ont » détaché de toi, ma chère Phanor!

» — Alors, pourquoi m'as-tu quittée, monstre!... » Monstre que j'adorais!... que j'adore encore... que » j'adorerai toujours... car c'est plus fort que moi... » Hi, hi, hi... Ah, Dieu !... que c'est bête... aimer » encore un homme qui vous abandonne... qui vous » bat... qui vous est infidèle... J'étais venue ici dans

» l'intention de le tuer et de me tuer après... Oui,
» monsieur... Tenez, voyez plutôt ce canif que j'avais
» caché dans ma manche... Va !... horrible canif, je
» te foule aux pieds... Non ! quand je vois cet hom-
» me-là, je ne puis plus conserver d'idées barbares...
» Je deviens tout sentiment... Tu as beau faire, per-
» fide ! je t'aimerai toujours, va !... Hi, hi, hi !...
» Cochon d'amour !... Que je m'en veux !... C'est
» égal, il faut que je t'embrasse, il le faut !...

Et madame Phanor court au lit d'Adam ; elle prend l'homme de la nature par la tête, l'embrasse à plusieurs reprises avec des mouvemens frénétiques, puis s'écrie : « Pourquoi as-tu quitté l'hôtel
» où nous étions ensemble ? Pourquoi es-tu venu
» te loger ici sans moi et à mon insu ?

» — Parce que tu m'ennuyais toute la journée,
» et qu'il est inutile que nous restions ensemble,
» puisque je ne t'aime plus.

» — Ah ! tu ne m'aimes plus ! Ah ! je t'ennuyais...
» Tiens, vilain grossier,... attrape ça ;... c'est pour
» t'apprendre à dire de ces choses-là au nez d'une
» femme. »

Madame Phanor a donné une vigoureuse paire de soufflets à Adam ; celui-ci, furieux à son tour, saute en bas du lit et poursuit la grande femme dans la chambre ; mais Edmond l'arrête et se jette entre eux.

» — Sans mon cousin, je vous donnerais votre
» danse, » dit Adam ; « mais fichez-moi le camp et
» que je ne vous revoie plus.

» — Eh bien ! oui, je m'en vas, » répond madame Phanor, en mettant à la hâte son chapeau. « Oui, je te quitte, scélérat. Mais avant, je suis bien

» aise de te dire que ton père t'écrivait tout le con-
» traire de ce que je te lisais : qu'il est fort mécon-
» tent de toi, et qu'il ne veut plus t'envoyer d'ar-
» gent. A présent, sois aimable, si tu peux... Va à
» cheval, donne à dîner à ton Montgry... Ça ne du-
» rera pas long-temps;... je ne suis plus là pour
» écrire des lettres à ton père... Un jour, peut-
» être, tu me regretteras :... tu te diras : Où est-elle,
» la femme aimante et sensible que j'ai bousculée!...
» Mais tu la chercheras en vain ; je te défends de
» m'approcher !... Tiens, voilà mes adieux. »

En disant ces mots, madame Phanor se retourne, lève sa robe, lâche un vent et se sauve en tirant les portes après elle.

La sortie de la grande femme a entièrement dissipé la colère d'Adam ; il se jette sur son lit, en riant aux éclats.

« — C'est une bonne enfant ; j'avais vraiment de
» l'amitié pour elle ; mais elle était devenue trop en-
» nuyeuse... elle ne me laissait pas mon maître un
» moment, et tu sais que je n'aime pas la gêne,
» moi... Et puis elle me disait du mal de Montgry ;
» et je n'aime pas qu'on médise de mes amis. Ce
» cher Montgry, un si bon enfant,... si gai... et qui
» m'a fait faire connaissance avec des femmes si jo-
» lies,... si bien tournées... Ah ! c'est tout autre
» chose que Phanor !

» — Adam, as-tu entendu ce qu'elle t'a dit au
» sujet de ton père? il paraîtrait qu'elle ne te lisait
» pas exactement ses lettres... — Bah ! bah !... elle a
» dit cela pour m'inquiéter, mais ça ne m'inquiète
» pas du tout!... Pourquoi mon père serait-il fâ-
» ché?... Il m'a toujours dit : Suis tes penchans. Il

» me semble que je ne fais pas autre chose... Cependant, depuis trois semaines il est en retard;... » c'est assez singulier...

» — Tu as peut-être besoin d'argent?... et tu » pensais que je t'apportais les mille francs que je te » dois;... mais je ne puis encore...— Ah! tu es fou! » Est-ce que je me rappelle si je t'ai prêté de l'argent? J'en ai prêté à beaucoup d'autres personnes... qui ne m'en font jamais souvenir. — Ce qui » augmente mon inquiétude, c'est que bientôt... » ah! mon cher Adam,... bientôt je serai père. » — Bah!... Tu fais des enfans, toi? — Mon Agathe » est enceinte... Oh! j'en suis bien content... et » pourtant, je ne sais comment sortir d'embarras! » — Écoute: je n'ai plus d'argent, c'est vrai, mais » je vais en avoir. Montgry est allé me chercher son » petit homme qui oblige les jeunes gens;... par » exemple, il se fait payer un peu cher pour cela; » moi, je croyais qu'il obligeait pour rien; mais il » m'a dit que ce n'était pas l'usage. — Et il te prête » de l'argent sur ta parole?... — Oui, sur ma parole, » et puis je signe quelque chose, un papier... je ne » sais quoi; il m'a déjà prêté une fois mille écus, » que je lui ai rendus avec l'envoi du papa. Cette » fois je vais lui en demander le double, parce que » dans cet hôtel-ci Montgry m'a dit qu'il fallait dépenser davantage... J'ai déjà pris un jockey... Si » tu veux, il te prêtera aussi. — Tu crois? — Pourquoi pas?... Tiens! je l'entends: je le reconnais » à son catarrhe; c'est Montgry qui l'amène; tu » pourras tout de suite t'entendre avec lui. »

L'élégant Montgry arrivait en effet, avec un petit homme âgé, assez mesquinement vêtu, et qu'à son

extérieur on aurait cru en position de demander de l'argent plutôt que d'en prêter. En voyant Edmond, le petit-maître fait un mouvement d'humeur qui se change sur-le-champ en un salut gracieux, et le vieux bonhomme râpé salue à droite, à gauche et jusqu'à la cheminée, avec une profonde humilité.

« — Bonjour, papa Moïse, » dit Adam en s'étendant sur son lit; « vous ne m'avez pas fait attendre, » c'est bien ; j'aime les gens qui obligent vite, moi, » quand même je devrais les payer plus cher... J'ai » encore besoin de vous... Vous savez que la der- » nière fois je vous ai exactement remboursé!...

» — *Ya, mein herr:* aussi che suis tout au ser- » vice de monsié, » répond le petit homme, avec un accent qui s'accorde parfaitement avec l'air national empreint sur sa figure.

» — Le brave Moïse est trop heureux d'obliger » un homme aussi distingué que mon ami Adam Ré- » monville, » dit M. Montgry en faisant des pirouettes au milieu de la chambre. « Nous sommes mi- » neur, c'est vrai; mais nous payons nos dettes, et » si nous ne les pouvions plus payer, alors cela re- » garderait le très-honoré père!

» — Oui, ce serait alors à mon père qu'on s'a- » dresserait. Oh! Montgry m'a mis au fait... Dis » donc, Montgry : Phanor sort d'ici ; elle m'a fait » une scène... elle m'a même souffleté... Sans Ed- » mond, qui était là, je lui aurais rendu ses claques : » mais j'aime autant ne pas l'avoir fait...

» — Décidément, mon cher Adam, vous voilà » un homme à la mode! » répond le petit-maître : » les femmes raffolent de vous, elles se disputent » votre conquête... Oh! vous irez loin!

» — Ah ! tu crois que j'irai loin ?... Eh bien! alors, » mon vieux Moïse, vous allez me prêter six mille » francs. Montgry a dû vous dire que c'était cette » somme que je voulais.

» — *Ya, mein herr :* che avais le somme sur moi, » avec le petite reconnaissance que monsié aura le » bonté de signer... »

En disant cela, M. Moïse tirait de son portefeuille des billets de banque et un papier timbré. Adam prend les billets et signe sans lire ce qu'on lui présente.

« — Voilà comme j'aime à mener les affaires, » dit Adam en regardant les billets de banque. « C'est » drôle, qu'il faille des chiffons de papier comme » cela pour avoir des habits, une bonne table... tout » ce qu'on veut... jusqu'à des conquêtes ; car tu m'as » dit qu'avec cela on faisait des conquêtes à Paris : » n'est-ce pas, Montgry ?

» — A Paris et partout!... C'est un talisman dont » le pouvoir est universel... c'est la véritable phar- » macopée, cela guérit tous les maux...

» — Mon ami Moïse, vous allez avoir la complai- » sance de donner aussi quelques talismans à mon » cousin que voilà, qui a des maux à guérir, et qui » s'amuse à faire des enfans. »

Le petit vieillard regarde Edmond, qui était resté tristement dans un coin de la chambre, et Montgry s'écrie : « Ah ! ah ! le cousin emprunte aussi de l'ar- » gent!... A la bonne heure, j'aime cela ! cela an- » nonce un caractère qui se forme... et des disposi- » tions à faire son chemin.

» — Je tâcherai de faire le mien avec honneur, » monsieur, » dit Edmond, « et si monsieur veut

» bien me prêter, j'espère par mon travail être
» bientôt à même de...

» — Laisse-nous donc tranquille avec ton tra-
» vail ! » dit Adam en faisant une culbute sur son lit;
« est-ce qu'on vient à Paris pour travailler ?

« — Che pouvoir pas prêter sur la trafail, » dit
M. Moïse; « mais si monsié est le cousin de monsié
» Atam, et que son père il soit riche aussi... com-
» bien voudrait monsié ?

» — Comme moi, » dit Adam; « n'est-ce pas,
» cousin ?

» — La moitié de cette somme me suffirait. — Si
» monsié veut laisser son adresse, j'ai un corres-
» pondant à Gisors, che écrirai, et che saurai si che
» puis... — Ah ! qu'on se garde bien de dire cela à
» mon père ! » s'écrie Edmond.

« — Non, non, monsié ; soyez tranquille... on
» dira pas au père !... Donnez le adresse... che irai
» vous rendre réponse. »

Edmond donne son adresse à M. Moïse, qui fait de nouveaux saluts à la compagnie, et sort presque à reculons.

Adam veut que son cousin déjeune avec lui ; mais Edmond ne sait pas encore être long-temps éloigné d'Agathe ; malgré les prières d'Adam et les plaisanteries de Montgry, il quitte ces messieurs, et revient à son modeste logement.

Agathe s'informe du résultat de sa démarche. En apprenant qu'il faut attendre la réponse de M. Moïse, elle s'étonne qu'Edmond n'ait pas emprunté à son cousin ; mais Edmond est inflexible sur ce chapitre, et Agathe fait encore la moue.

Quatre jours s'écoulent sans qu'on ait de nouvelles

du petit vieillard; la gêne des jeunes gens augmente, et avec elle l'humeur d'Agathe et l'inquiétude d'Edmond.

Le cinquième jour, de grand matin, on sonne à leur porte; c'est M. Moïse, qui, sans aucun préliminaire, se met à compter mille écus à Edmond.

« Quoi, monsieur! » s'écrie le jeune homme, « vous voulez donc bien... vous avez assez de con-» fiance pour...

» — *Ya, ya,* che avais confiance puisque che » prêtais... Combien voulez-vous de temps pour » rendre? — Mais si ce n'était pas trop long, six » mois... — Va pour six mois... »

Le petit homme écrit un billet et le présente à Edmond; celui-ci lit avant de signer, et s'étonne que le montant de la somme qu'il reconnaît devoir, avec les intérêts, ne se monte qu'à trois mille soixante et quinze francs; Adam lui ayant dit que M. Moïse se faisait payer fort cher.

« — Ce n'est que cela pour l'intérêt? » dit Edmond, en regardant le juif avec surprise. « — Ya... » — Mais vous prenez plus cher à mon cousin. — » Ya, mais je avais plus de sûreté en vous. »

M. Moïse est parti, laissant les jeunes gens fort étonnés de son procédé; mais l'étonnement fait place à la joie. La bonne humeur est revenue, et avec elle cet amour qui ne séjourne qu'au sein des plaisirs et de la bonne chère; amour beaucoup plus commun que celui qui brave les privations et l'adversité.

CHAPITRE XXIV.

SÉJOUR DE TOURTERELLE A PARIS.

M. Adrien commençait à trouver que son fils dépensait son argent beaucoup trop vite ; en neuf mois de temps, il lui avait envoyé dix mille francs, et une nouvelle lettre venait d'arriver avec des demandes d'argent. C'était à cette dernière épître qu'il n'avait pas répondu, et c'est ce qui avait nécessité le second emprunt d'Adam au respectable M. Moïse, qui obligeait l'homme de la nature moyennant soixante pour cent d'intérêt, tandis qu'il ne prenait que cinq à Edmond. Mais nous connaîtrons sans doute le motif de cette différence dans sa conduite avec les deux cousins.

M. Adrien ne veut pas laisser paraître l'humeur qu'il a contre son fils; il ne montre plus à sa femme les lettres qui viennent de Paris, et quand il voit son frère, il feint d'être très-content de la conduite qu'Adam mène dans la capitale : « C'est un gaillard qui voit le beau monde, » dit-il : « cela coûte un » peu !... mais il faut que jeunesse se passe... Je laisse » agir la nature. Quant à la fille du meunier !... oh ! » il y a long-temps qu'on n'y pense plus. »

M. Rémonville, qui a toujours l'air soucieux depuis l'absence de son fils, et qui a fait deux fois le voyage de Paris, d'où il n'est pas revenu plus satisfait, ne répond rien aux discours de son frère, ou se contente de lui dire : « Je vous fais mon compli- » ment. Moi, je ne suis pas content de mon fils. »

Avec l'ami Tourterelle, M. Adrien est plus franc. Le petit homme recommence à marcher, mais il boite encore un peu, et n'a pas voulu aller à Paris, de crainte de fatiguer son pied. M. Adrien, qui ne marche qu'avec le secours d'un bras et d'une canne, n'est pas en état de courir après son fils; aussi presse-t-il chaque jour Tourterelle de se mettre en route. Il se flatte que la présence et les conseils de son ami rendront Adam plus sage; il voudrait surtout savoir quelle figure fait son fils dans la capitale, s'il y éclipse son cousin; c'est un article sur lequel Rongin n'a jamais pu lui répondre.

Tourterelle, après avoir soigné, tâté et frotté son pied pendant fort long-temps, se croit en état de marcher sans boiter. Il consent à se rendre à Paris. M. Adrien lui remet de nouveaux fonds pour l'élève de la nature. Le petit homme, après avoir fait de tendres adieux à Céleste, mis une casquette doublée en fourrure et pressé la main de son ami, part pour la capitale, où il se propose de s'amuser quelque temps, et de voir tout ce qu'il y a de nouveau depuis vingt-cinq ans qu'il ne l'a visitée.

Tourterelle est arrivé à Paris sur les trois heures de l'après-midi. Il prend un fiacre, et se fait conduire à l'hôtel où loge Adam. Le petit homme ne se reconnaît plus dans Paris; en descendant sous une

arcade de la rue de Rivoli, il se persuade qu'il est au Palais-Royal.

Adam vient de sortir en tilbury avec Montgry, mais il doit rentrer bientôt pour changer de toilette. Le voyageur laisse son bagage, en disant qu'il va se promener autour du bassin.

En sortant de l'hôtel, Tourterelle s'aperçoit qu'il n'est pas dans un jardin; on lui fait reconnaître les Tuileries, il se décide à aller regarder les cygnes jusqu'au retour d'Adam.

Tourterelle se rend près du bassin. Après avoir regardé les cygnes une demi-heure, il retourne à l'hôtel, savoir si le jeune homme est de retour. Pendant trois heures, le petit homme fait le même manége; mais Tourterelle est un homme qui contracte facilement des habitudes.

Il va se rendre pour la cinquième fois à l'hôtel, lorsqu'en sortant des Tuileries, un tilbury arrive sur lui avec la rapidité de l'éclair. Tourterelle veut passer... Un cabriolet vient à sa droite, un landau arrive par la rue Castiglione. Le petit homme, qui n'est plus habitué aux voitures, ne sait où se fourrer. Les cris: *gare, gare*, l'étourdissent; la rapidité des équipages l'effraie. Tourterelle n'est plus leste, il ne l'a même jamais été : il est atteint au côté par le tilbury qui le jette avec violence sur le pavé.

Le tilbury s'est arrêté : c'était celui qui ramenait Adam et son ami à l'hôtel. Désolé de l'accident qu'il vient de commettre en voulant conduire un tilbury dans Paris, Adam est descendu; il s'approche du blessé que déjà la foule entoure, et jette un cri de surprise en reconnaissant l'ami intime de son père. De son côté, Tourterelle reconnaît le jeune homme,

et lui tend la main : « Comment, c'est toi qui m'as » renversé, Adam!... Eh bien! il y a trois heures » que je t'attendais, mon garçon. — Ah! M. Tourte- » relle, que je suis fâché!... J'ai voulu conduire... » je fais toujours des sottises... — C'est une bonne » leçon que ça te donne; mon ami. Aie... J'ai une » côte brisée!... »

Montgry a envoyé chercher du monde à l'hôtel; on prend Tourterelle, on l'emporte. Adam le fait conduire dans sa chambre, et mettre dans son lit; il envoie chercher un des premiers médecins de la ville; l'homme de l'art annonce que M. Tourterelle a une côte fracturée, que la guérison sera longue, et nécessitera de grands soins. Adam s'écrie : « On » le mettra dans du coton si cela est nécessaire; » mais venez le voir souvent, et traitez-le comme » un pacha. »

Voilà donc Tourterelle installé dans le lit et dans la chambre d'Adam; celui-ci se fait dresser un lit dans une pièce voisine, et met tout l'hôtel sens dessus dessous pour que le malade soit servi à la minute.

Quand ses premières douleurs sont calmées, Tourterelle fait venir Adam près de lui. Le jeune homme arrive avec son inséparable Montgry, qui témoigne au malade un profond respect.

« — Mon cher Adam, » dit Tourterelle, « j'étais » envoyé à Paris par ton père... — Ah! à propos de » mon père, je suis bien mécontent de lui!... — » Mais il n'est pas non plus très-content de toi. » — C'est lui qui est dans son tort... Comment, » M. Tourterelle! voilà trois mois qu'il ne m'a point » envoyé d'argent... Qu'est-ce qu'il veut donc que

» je fasse à Paris sans argent?... Vous m'en appor-
» tez, j'espère... — Oui, mon ami, mais... — C'est
» fini, M. Tourterelle; je ne suis plus fâché... je lui
» pardonne... — Mais je te dis que... — Moi, je
» vous dis que c'est fini... je n'ai pas de rancune...
» Allons, mon cher M. Tourterelle! guérissez-vous
» bien vite, et vous vous amuserez avec nous...
» N'est-ce pas, Montgry, que nous amuserons l'ami
» de papa?

» — Je me ferai un devoir d'introduire monsieur
» dans les meilleures réunions, » dit Montgry en
s'inclinant.

« — Oh! c'est que Montgry est étonnant, » re-
prend Adam; « il connaît tout le monde... il me
» mène avec lui, on me reçoit très-bien, on m'en-
» gage sans cesse à dîner; enfin, je plais partout où
» je vais. Mon père a eu raison de ne rien me faire
» apprendre, je vous assure qu'on me trouve très-
» bien comme je suis; loin de me nuire, Montgry dit
» même que mes manières naturelles et sans art sont
» ce que l'on aime surtout en moi... Oh! vous ver-
» rez qu'on est très-aimable à Paris. Si j'avais jamais
» besoin d'argent ou de place, je suis sûr que c'est à
» qui m'obligerait. On a bien tort de médire du
» monde; moi, je le trouve charmant, le monde!...
» Et les femmes!... Oh! les femmes... elles sont
» d'une sensibilité... d'une franchise... d'une con-
» stance... Je n'en ai pas encore trouvé une qui m'ait
» trompé.

» — Vraiment! » dit Tourterelle; « diable! il me
» paraît que depuis vingt-cinq ans tout est changé
» dans Paris! Allons, dès que je serai guéri, vous me
» mènerez avec vous... J'ai emporté quelques éco-

» nomies, et... — Soyez tranquille, vous n'en serez » pas embarrassé ici. »

Avec les fonds que son père lui envoie, Adam continue ses folies, mais il recommande Tourterelle aux gens de la maison. Le petit homme est parfaitement soigné ; un médecin vient le voir deux fois par jour; sa blessure est parfaitement guérie : il ne lui reste que des douleurs dans les reins qui l'empêchent de se lever. Tourterelle se dédommage de sa retraite en faisant une chère succulente; il fait cinq repas par jour dans son lit.

Il y a un mois que Tourterelle est à Paris; cloué dans son lit, il ne voit Adam que le matin, au déjeuner : il lui est donc assez difficile de veiller sur sa conduite, et de savoir si en effet il ne fréquente que la bonne ou du moins la belle société. Enfin Tourterelle se sent mieux; il marche dans sa chambre, et ne souffre presque plus. Un matin il annonce à Adam qu'il veut sortir; mais comme un convalescent ne peut pas aller loin, il se propose de se rendre seulement aux Tuileries.

« — Mon jockey vous donnera le bras, » dit Adam; « moi, j'irai vous retrouver, où serez-vous?... — » Mais j'irai voir les cygnes autour du bassin. — » C'est convenu. Nous irons vous prendre là, Mont- » gry et moi, pour aller dîner à l'entrée des Champs- » Élysées. »

Adam est parti, Tourterelle sort sur les deux heures, on lui a dit que c'était le moment où la belle compagnie se promenait aux Tuileries. Comme le petit homme craint de manquer son rendez-vous avec les jeunes gens, il se rend sur-le-champ au bas-

sin, s'assied sur un banc de pierre qui est vis-à-vis, et congédie le jockey.

Cinq heures ont sonné. Tourterelle commence à se lasser de regarder nager les cygnes; il trouve que l'on dîne trop tard à Paris. Pour tuer le temps, il se décide à faire le tour du bassin; et comme, par précaution, il a emporté une flûte dans sa poche, il se propose de la distribuer aux habitans du bassin.

Depuis quelque temps le petit homme est livré à cette innocente occupation, lorsque Adam arrive, et lui prend le bras, en s'écriant : « Pourquoi mon joc-
» key vous a-t-il quitté?... De loin je vous regar-
» dais marcher : vous n'êtes pas encore solide. Al-
» lons dîner! Montgry nous attend chez le traiteur...
» Appuyez-vous sur moi, serrez-moi le bras. »

Ces messieurs vont s'éloigner du bassin, lorsque madame Phanor se présente devant eux et les arrête. La grande femme a sur la tête un voile noir plein de trous; elle le rejette fièrement en arrière, et se place devant Adam.

« Monsieur, il y a un temps infini que je cher-
» che l'occasion de vous parler.

» — Madame, j'en suis bien fâché, mais nous al-
» lons dîner... Monsieur m'attend depuis long-temps
» aussi, et je ne puis...

» — Il faut cependant que vous puissiez, » reprend madame Phanor d'un ton irrité, en marchant sur la pointe des pieds d'Adam pour l'empêcher d'avancer, tandis que Tourterelle, effrayé du ton de la grande femme, tire tant qu'il peut son compagnon par le bras.

« Ah çà! Phanor, est-ce que tu veux encore me
» faire une scène?... Tu sais que je ne les aime pas...

» Prends garde ! mon cousin n'est pas là pour me » retenir.

» — Il n'est pas question de scenes, monsieur : je » ne suis point une femme à scènes... j'ai trop bon » genre, et je me respecte trop pour cela... Oh! vous » ne vous en irez pas et vous m'écouterez. Monsieur, » vous avez beau le tirer par le bras; je vous dis » qu'il m'écoutera... On doit des égards à une femme » qui a eu des faiblesses pour nous... Adam, viens » faire un tour avec moi, sous les marronniers : » cinq minutes, et tu es libre...

» — Non, du tout, je ne vais pas sous les marron- » niers : je veux aller dîner, nous avons faim...

» — Oui, j'ai très-faim, » murmure Tourterelle en tirant Adam à lui. Mais madame Phanor les bloque contre le bassin, de manière qu'ils ne peuvent plus reculer; et elle retient Adam par le devant de son habit : « — Cinq minutes, je te dis... et tu ne » me revois pas avant la fin du monde... On ne re- » fuse pas cinq minutes à une femme qu'on a adorée ! » et tu m'as adorée, méchant !...

» — C'est possible, mais je ne m'en souviens pas... » D'ailleurs, je n'ai rien à te dire... — Moi, j'ai des » confidences à te faire. Viens un moment sous les » marronniers... un seul instant. — Non, je ne veux » pas...

» — Puisqu'il vous dit qu'il ne peut pas, ma- » dame... » reprend Tourterelle en essayant encore d'emmener Adam.

» — Ha çà ! est-ce que cette vieille ganache ne » nous laissera pas tranquilles ! » s'écrie madame Phanor en séparant brusquement Adam et Tourterelle; le petit homme a été forcé de lâcher le bras

d'Adam; mais il s'avance pour le reprendre; la grande femme, qui veut l'en empêcher, se jette au devant de lui et le repousse de toute sa force. Le pauvre Tourterelle n'était pas encore solide; il tombe en arrière, mais derrière lui était le bassin, et c'est dans l'eau qu'il disparaît.

Tout cela s'est fait si promptement qu'Adam n'a pas eu le temps de prévenir la chute de l'ami de son père. En le voyant tomber dans l'eau, c'est d'abord sur Phanor qu'il veut satisfaire sa colère; celle-ci se sauve à travers le jardin. Adam court après elle, et, pendant ce temps, Tourterelle fait la planche au milieu des cygnes, étonnés de se voir un nouveau compagnon.

Le monde s'amasse; on retire le petit homme. Adam revient; il fait, pour la seconde fois, porter Tourterelle à son hôtel. On le remet au lit, parce que le bain impromptu lui a fait une telle frayeur, qu'il en a les sens presque tournés; on envoie chercher le docteur, qui déclare qu'il y a fièvre, avec symptômes alarmans, et qu'on va faire une maladie.

En effet, Tourterelle est obligé de passer encore un mois au lit par suite de sa chute dans le bassin; cette fois il ne peut pas se dédommager de sa retraite en faisant bonne chère; mais on a grand soin de lui: le docteur le visite tous les jours; et, tous les matins, Adam vient s'informer de son état.

Le petit homme, qui a déjà perdu à Paris tout son embonpoint, voit enfin sa fièvre cesser et sa santé renaître; il commence à se lever, à marcher dans la chambre, et se flatte d'être bientôt en état de sortir.

« Ton père doit être mécontent que je ne lui

» aie pas encore écrit, » dit-il un matin à Adam ; « je » gage qu'il croit que je passe tout mon temps à m'a- » muser.

» — A propos, » répond Adam, « j'ai là trois » lettres pour vous. J'ai toujours oublié de vous les » donner. D'ailleurs, vous étiez malade ; j'ai pensé » que ça ne vous amuserait pas de lire ; j'ai dans » l'idée qu'elles sont de mon père... — Voyons, » mon ami. »

Les lettres sont, en effet, de M. Adrien, qui gronde Tourterelle sur ce que le séjour et les plaisirs de Paris lui font oublier de lui donner des nouvelles de son fils.

« — Les plaisirs de Paris!... » dit Tourterelle, en hochant la tête, « je n'en ai pas encore beaucoup » goûté... Depuis deux mois et demi que je sui sici, » j'ai vu les cygnes nager et plonger,... voilà tout. » — Oh! mais... vous voilà guéri, je veux que vous » vous amusiez. Vous sentez-vous en état de sortir » demain? — Ma foi! oui;... je me risquerai de- » main ; d'ailleurs, M. le docteur me l'a permis! — » Eh bien! soyez tranquille, nous nous divertirons! » J'aurai un landau : c'est une voiture commode, » solide; vous serez là-dedans comme dans votre lit... » et je vous ferai parcourir tous les boulevarts. — » Mais tu ne conduiras pas? — Non, nous aurons » un cocher. Je vais aller retenir tout cela... »

Adam va sortir; son jockey arrive et lui remet une lettre cachetée avec de l'empois. Adam parvient à déchirer le cachet, en disant : « Je gage, mon cher » monsieur Tourterelle, que c'est un billet doux,... » un billet d'amour, enfin. C'est singulier! les fem- » mes veulent à toute force que je sois leur amou-

» reux... Ah! c'est bien pis ici qu'aux champs...

» — Prends garde, mon garçon, prends garde :... » tu te livres trop aux voluptés... Je te trouve bien » maigri, tu n'as plus ta fraîcheur,... ton velouté » d'autrefois.

» — Vous voyez que cela ne m'empêche pas de » plaire; mais j'avoue que ça m'ennuie de lire des » lettres; avec ça que les dames ont des écritures » si menues... Ah! celle-ci est de Phanor. Vous sa- » vez?... cette grande femme des Tuileries. — Oui, » oui,... je ne sais que trop. — Monsieur Tourterelle, » vous pourrez dire à mon père que je fais bien des » passions à Paris, et sans me donner aucune peine » pour cela...

» — C'est comme moi, il y a trente ans, mon » ami; mais, lis donc ta lettre. — Ce n'est pas la » peine; je n'y réponds jamais. — On doit toujours » lire, mon ami : c'est plus honnête, même quand » on ne veut pas répondre. »

Adam se décide à lire la lettre de madame Phanor. « Voilà la treizième fois que je t'écris depuis » notre rencontre aux Tuileries...

» — Je m'en souviens, de la rencontre! » dit Tourterelle en soupirant.

« Cette lettre sera la dernière... » (Ah! tant mieux!) « Je t'attends ce soir à huit heures; contre le spec- » tacle de Franconi. Mais si tu ne viens pas à ce » dernier rendez-vous d'une femme qui ne se con- » naît plus, tu ne périras que de ma main.

» — Ah, mon Dieu! » dit Tourterelle, « c'est ef- » frayant! — Elle n'a qu'à m'attendre à son ren- » dez-vous de ce soir !... — Mon ami, tu devrais » aller montrer cette lettre-là à un commissaire de

» police. — Bah! c'est pour rire! Oh! je suis au fait
» de tout cela maintenant... Montgry m'a ouvert les
» yeux... C'est assez nous occuper de ma ci-devant
» voisine; j'ai un rendez-vous avec une jolie blonde,
» qui est bien plus séduisante... — Tu en connais
» donc de toutes les couleurs, mon garçon? —
» Quand je vous dis que c'est une fureur... Allons!
» reposez-vous, et demain nous commencerons nos
» caravanes. »

Le jour est arrivé où Tourterelle espère enfin s'amuser à Paris. Il n'est encore que sept heures du matin Le petit homme dort paisiblement dans son lit, et rêve peut-être aux plaisirs qu'il compte goûter dans la journée. Il n'y a de levé dans l'hôtel que les valets, qui vont, viennent, causent et flânent, en attendant le réveil des maîtres.

Madame Phanor, qui connaît parfaitement les coutumes des hôtels garnis, entre dans celui d'Adam, en disant d'un air délibéré : « Je vais parler
» au jockey de M. Rémonville. » Et la grande femme monte lestement l'escalier; elle arrive devant l'appartement d'Adam. Suivant l'usage des hôtels, la clef est à la porte : elle entre sans faire de bruit, s'assure que le jockey n'est pas là, et pénètre à pas de loup jusqu'à la chambre à coucher, où elle croit que son perfide couche toujours, parce qu'elle ignore qu'il a cédé son lit à Tourterelle.

Malheureusement pour celui-ci, il dormait le visage tourné vers la ruelle, un ample foulard lui cachait les yeux, et, pour entretenir une douce chaleur, il avait sa couverture jusqu'à la hauteur de son nez.

Madame Phanor voit que le lit est occupé; alors elle tire de dessous son châle une canne dont elle s'est

munie avec intention, et frappe à tour de bras sur le dos du dormeur, en s'écriant :

« Ah! tu ne viens pas aux rendez-vous que je » te donne!... Ah! tu te fiches de moi tout-à-fait!. » Tiens, voilà pour te rappeler notre amour!... ».

Le petit homme, éveillé par les coups de bâton, veut appeler du secours; mais, au premier cri qu'il pousse, madame Phanor lui jette la couverture par dessus la tête, en disant :

« Tu ne sortiras pas de là-dessous que je ne » t'aie bien rossé; et plus tu crieras, plus je frappe- » rai fort. »

Et la grande femme continue de faire tomber la canne sur la grosse masse qui se remue et se débat en vain sous la couverture. Ce n'est que lorsqu'elle est lasse de taper, que tout à coup elle rejette toute la couverture en arrière, en s'écriant : « Voyons la » mine que tu fais maintenant, beau Narcisse!... »

Mais au lieu d'Adam elle découvre Tourterelle, qui s'est mis en peloton, et qui est violet depuis la tête juqu'aux pieds. A cette vue, madame Phanor laisse tomber le bâton, en s'écriant : « Encore le » petit vieux!... Ah, mon Dieu! qu'est-ce que j'ai » fait? »

Et la grande femme sort précipitamment de l'appartement, et s'éloigne de l'hôtel en retroussant sa robe jusqu'aux jarretières pour courir plus vite.

Tourterelle a repris ses sens; il sonne, appelle, crie; Adam accourt avec les gens de la maison. Le petit homme est couvert de meurtrissures : il ne cesse de dire : « On m'a assommé! je suis assommé!... » Je n'en reviendrai pas.

» — Qui vous a mis dans cet état? » lui dit-on.

Mais le pauvre homme n'a rien vu, rien distingué; il ne peut que répéter : « On m'a assommé pendant » que je dormais. »

Les projets de plaisirs font place aux médicamens; le landau est renvoyé, le docteur rappelé, et Tourterelle est derechef cloué dans son lit.

Cette nouvelle aventure force Tourterelle à garder la chambre six semaines encore. Au bout de ce temps Adam lui dit : « Vous voilà guéri, vous allez » pouvoir sortir; j'espère qu'enfin je vais vous » amuser.

» — Non, mon ami, » répond le petit homme : « j'ai bien assez de Paris comme cela, j'y ai passé » quatre mois, et cela me suffit. Demain, je ferai re- » tenir ma place à la voiture, et je partirai.

» — Vous trouvez donc que vous vous êtes assez » amusé? — Oui, mon ami, bien assez. J'ai vu les » cygnes, ça me suffit... Je ne veux pas voir autre » chose. Je ne suis pas heureux à Paris, et je ne se- » rai tranquille que quand je serai chez moi. J'avais » apporté deux mille francs pour m'amuser; je les » remporterai : voilà tout!... — Comme vous vou- » drez... Il faut faire ses volontés; je ne connais » que ça!... — Mais je dois quelque chose ici pour » mon logement?... — Le logement! non, puisque » vous avez logé dans mon appartement. — A la » bonne heure : mais ma nourriture, et puis ce mé- » decin,... et les drogues que j'ai prises... — Ah! » oui, vous devez pour cela quelques misères. Ici » on est très-honnête, on ne demande jamais tant » que les gens ne s'en vont pas. — Comme je veux » m'en aller, fais-moi le plaisir de me faire donner » ma note. — Mon jockey va aller la demander. »

Le jockey va et revient bientôt avec la note. Tourterelle fait un bond sur son fauteuil, en la regardant.

« — Qu'est-ce que vous avez donc?... » dit Adam. « — Mais c'est horriblement cher!... Pour nour- » riture pendant quatre mois, *neuf cent quarante-* » *cinq francs!...*

» — Ah! je dépense bien plus que cela, moi... Il » est vrai que je ne suis pas malade.

» — Pour médicamens fournis par le pharma- » cien, *quatre cent vingt-huit francs!*

» — Il faut convenir aussi que vous en avez ter- » riblement pris... Vous aviez toujours quelque ti- » sane sur votre table de nuit.

» — Enfin, pour visite de M. le docteur, *six* » *cents francs!*

» — Dame!... il vous a si souvent visité, le doc- » teur... Moi, je trouve que ce n'est pas cher!

» — Pas cher?... Total, *dix-neuf cent soixante-* » *et-treize francs*... A peine s'il me restera de quoi » payer ma voiture... — Mais aussi songez que vous » avez passé quatre mois à Paris... — Mais je n'y ai » vu que les cygnes!... »

Tourterelle est désolé, il demande une réduction. Le maître de l'hôtel lui fait dire qu'il n'y a rien à rabattre, et que c'est en considération de ses trois maladies successives que le docteur veut bien ne demander qu'une si modique somme. Le petit homme paie, en pleurant de désespoir d'être venu à Paris.

Le lendemain, il n'a garde de manquer la voiture; il est pressé de s'en aller. Adam lui dit, en lui faisant ses adieux : « Monsieur Tourterelle, je n'ai plus » d'argent; vous aurez la complaisance de dire à

» mon père de m'en envoyer. Puisqu'en quatre mois
» vous avez dépensé à Paris deux mille francs sans
» sortir de votre chambre, il ne doit pas trouver
» étonnant que j'en dépense quatre fois autant, moi
» qui vais dans le monde, chez les traiteurs, à che-
» val, aux spectacles, et en bonnes fortunes.

» — C'est juste, » dit Tourterelle ; « tu as parfai-
» tement raison... Je dirai à ton père de t'envoyer
» de l'argent, mais je ne te l'apporterai pas moi-
» même. »

Et le petit homme a repris la route de Gisors.

CHAPITRE XXV.

QUI N'EST PAS ROMANESQUE.

Les mille écus du juif Moïse avaient pendant quelque temps ramené les plaisirs et l'union dans la demeure d'Edmond et d'Agathe. Depuis qu'il sait que son amie porte dans son sein un gage de leur amour, le jeune homme n'ose plus rien lui refuser ; il se fait un devoir de satisfaire tous ses désirs.

Mais loin de songer à devenir plus économe, Agathe semble au contraire être chaque jour plus coquette ; elle est, de plus, capricieuse, contrariante, boudeuse ; la plus petite chose lui donne de l'humeur, lui agace les nerfs ; le pauvre Edmond souffre, et n'ose pas se plaindre.

Comme Agathe veut chaque jour aller au spectacle, à la campagne ou chez le restaurateur, et qu'Edmond craint de lui faire du mal en la contrariant, les mille écus vont vite. Bientôt on n'aura plus rien, et l'échéance du billet approche, et M. Rémonville continue de garder le silence avec son fils.

Edmond se désespère. Mais c'est lorsqu'il est seul, c'est loin des yeux d'Agathe qu'il se livre à l'inquiétude, aux chagrins qui le dévorent : il sait qu'elle

ne le consolerait pas. Voulant absolument faire quelque chose, Edmond s'est décidé à se présenter chez l'épicier qui avait besoin d'un commis pour tenir ses livres ; mais il est trop tard, la place est donnée depuis long-temps.

L'amour n'habite plus avec les jeunes gens. Bientôt Edmond est forcé de refuser à Agathe le chapeau, la robe qu'elle désire ; elle se fâche et menace de se trouver mal : son amant lui montre le vide de leur caisse.

Cette vue ne rend pas à Agathe sa bonne humeur ; elle se plaint, s'emporte, et dit : « Quand on ne » sait pas gagner de l'argent, quand on n'est bon à » rien, on n'enlève pas une demoiselle de chez ses » parens. »

Le pauvre Edmond cache sa figure dans ses deux mains : il pourrait répondre bien des choses ; mais Agathe est enceinte, et il se tait.

Un matin, Agathe dit à son amant :

« Que comptez-vous faire, monsieur ? nous ne » pouvons pas nous passer d'argent. Il faut aller re- » trouver ce petit juif, lui emprunter encore...

» — Lui emprunter !... et dans quinze jours le » billet que je lui ai fait échoit, et je ne sais com- » ment le payer... — Eh bien ! vous ne le paierez » pas !... Que craignez-vous ? vous n'avez pas vingt- » et-un ans : on ne vous mettra pas en prison !... » — Et vous pensez qu'à cause de cela je veux que » cet homme soit dupe de sa confiance !... Ah ! vous » ne me connaissez pas encore, Agathe. Jusqu'à ce » moment, il est vrai, je n'ai fait que des sottises... » mais du moins je n'ai pas manqué d'honneur... Ce » que vous venez de dire me rend à moi-même ; oui,

» à quelque prix que ce soit, je sortirai de cette si-
» tuation. »

En disant ces mots, Edmond est parti brusquement de chez lui. Il marche au hasard, il n'a point de but déterminé; mille pensées, mille projets, qui ne peuvent s'exécuter, naissent et meurent dans son esprit; le souvenir de ses parens revient souvent à sa mémoire, et il se dit : « Si j'ai fait une faute, mon
» père m'en punit bien cruellement!... il oublie... il
» abandonne tout-à-fait son fils... Parce que je lui
» ai désobéi, il ne veut pas me tendre la main dans
» le malheur où je me trouve... Ah!... je serai père
» bientôt... Mais il me semble que jamais... non,
» jamais je n'aurai la force de rester fâché contre
» mon fils! »

Tout en songeant à son père, il se ressouvient de M. Grandpré, cet ami de M. Rémonville, qui habite à Paris. Edmond n'a été qu'une seule fois le voir; c'est dans le commencement de son séjour à Paris : depuis ce temps il n'y est pas retourné. Il est vrai que M. Grandpré lui avait fait un accueil bien froid, et qu'il avait fortement blâmé le jeune homme sur son escapade; mais, en ce moment, Edmond se sent le courage de supporter les sermons les plus sévères. Il pense que l'ami de son père pourra lui donner de bons conseils, l'aider à sortir de la position où il se trouve, et il se décide à se rendre chez lui.

M. Grandpré était seul. Edmond est introduit dans son cabinet. Il entre, en tremblant, chez le vieillard, dont le front austère et les cheveux blancs inspirent le respect et imposent au jeune homme, qui sent bien que sa conduite est blâmable.

» Vous voilà, monsieur ! » dit M. Grandpré à Edmond ; « il y a plus d'un an que je ne vous ai vu. » Il paraît qu'à Paris vous n'avez pas même le » temps de voir les amis de votre père. »

Edmond rougit, mais il avoue ses torts ; il raconte au vieillard tout ce qu'il a fait depuis qu'il est à Paris ; il ne lui cache ni ses folies, ni ses dettes, ni son embarras.

M. Grandpré a écouté le jeune homme sans l'interrompre. Lorsque Edmond a cessé de parler, il lui dit froidement :

« — Je savais tout cela. Mais je vois avec plaisir » qu'au moins vous n'avez menti en rien.

» — Quoi, monsieur, vous saviez...

» — Tout ce que vous faisiez, oui, monsieur : » croyez-vous donc que votre père ne m'avait pas » recommandé de vous surveiller ?... Lui-même est » venu trois fois à Paris pour s'assurer de votre » situation.

» — Il est venu à Paris, et il n'a pas voulu me » voir !... — Quand un fils abandonne ses parens, » ce n'est point à eux de retourner vers lui : ils peu- » vent l'attendre, mais ils ne vont pas le chercher. » Pensez-vous que votre père doive être content de » votre choix ? Depuis que vous êtes à Paris, la » conduite de votre Agathe n'a-t-elle pas justifié la » sévérité de vos parens ? Au lieu de chercher, par » son travail, à vous procurer quelques ressources, » c'est elle qui vous a mis dans la position où vous » êtes ; au lieu de vivre modestement en se trou- » vant heureuse de pouvoir vous prouver son » amour, sa coquetterie, son goût pour les plaisirs, » augmentent chaque jour. Croyez-vous, monsieur,

» que votre père serait satisfait de vous avoir donné
» une telle compagne? »

Edmond ne répond rien. M. Grandpré reprend :
« Quant à votre billet au juif Moïse, tranquillisez-
» vous... vous ne lui devez rien. Ce n'est pas lui,
» c'est votre père qui vous a donné cet argent...

» — Se pourrait-il, monsieur? — Le juif a fait
» prendre des informations à Gisors; votre père l'a
» su, et a payé l'usurier Moïse pour qu'il eût l'air
» de vous obliger à bon compte. Pour preuve, voici
» votre billet que je vous rends. Vous auriez su cela
» plus tôt, si vous étiez venu plus tôt chez moi. »

Edmond reprend son billet; des larmes mouillent ses yeux.

« Vous êtes content de ne plus devoir? » lui dit M. Grandpré. « — Ah! monsieur... je suis content
» surtout de voir que mon père ne m'avait pas aban-
» donné, comme je le croyais!... »

Le vieillard serre la main du jeune homme, puis lui dit : « Votre cousin vous a prêté mille francs,
» je vais les lui renvoyer de votre part. Il va vite
» votre cousin... Mais cela regarde son père. Main-
» tenant, vous n'avez plus de dettes : que comptez-
» vous faire? Voulez-vous retourner chez vos pa-
» rens?... Je ferai reconduire mademoiselle Agathe
» chez sa tante...

» — Non, monsieur, je ne quitterai pas Agathe
» dans la situation où elle se trouve... Si elle a eu
» des torts, j'en suis peut-être cause... Je dois au
» moins les oublier... Si je l'abandonnais mainte-
» nant, c'est alors que je ne mériterais pas l'indul-
» gence de mon père.

» — Que voulez-vous donc faire? » dit M. Grand-

pré au bout d'un moment. « — Je voudrais trouver » une place : mon père m'a fait donner de l'éduca- » tion, je voudrais lui prouver que ses soins n'ont » pas été perdus... — Eh bien... prenez cette lettre ; » elle vous recommande à un des premiers ban- » quiers de cette ville... S'il le peut, je suis persuadé » qu'il vous donnera de l'emploi.

» — Ah, monsieur!... combien je vous remer- » cie!... — Allez! Et ne soyez plus si long-temps » sans venir me voir. »

Edmond est sorti de chez M. Grandpré, heureux, léger, et déjà plein d'espérance ; il court chez le banquier pour lequel il a une recommandation. Celui-ci lui dit : « Je ne puis vous placer en ce moment » qu'aux copies de lettres, avec huit cents francs » d'appointemens : voyez si vous voulez prendre » cela. — Oui, monsieur ; tout ce que vous vou- » drez!... — Demain vous pouvez entrer en fonc- » tions. »

Le jeune homme est enchanté d'être placé dans une maison recommandable, et d'avoir huit cents francs d'assurés ; c'est peu pour des gens qui ont mangé sept mille francs en un an : mais par son travail, par son assiduité, Edmond espère parvenir. Il rentre chez lui aussi gai qu'il en était parti soucieux.

En voyant la figure rayonnante d'Edmond, Agathe lui dit : « Vous avez trouvé de l'argent? — Non : » mais je ne dois plus rien à personne, mon père a » payé pour moi, et j'ai une place... non pas chez » un épicier cette fois, mais chez un banquier, j'en- » tre demain en fonctions, et j'ai huit cents francs » d'appointemens.

» — Huit cents francs... par an?... — Sans doute.

» — Et c'est pour cela que vous êtes si joyeux!...
» — N'ai-je pas sujet de l'être? je ne dois plus rien,
» j'ai une place dans une maison recommandable;
» je puis espérer, par mon travail, avancer et par-
» venir!... — Ah! oui, tout cela est fort beau...
» c'est-à-dire que dans deux ans vous aurez peut-être
» douze cents francs. Joli avenir!... nous mènerons
» une belle existence avec nos huit cents francs!...
» Ah, Dieu!... si j'avais su!... »

Mademoiselle Agathe ne dit plus rien, elle se contente d'aller faire la moue dans un coin de la chambre, et Edmond, qui est peiné de ne pas lui voir partager sa joie, boude aussi de son côté.

Le lendemain, Edmond se rend à son bureau. On l'installe dans son emploi; le jeune homme s'acquitte de sa besogne avec zèle et intelligence; on voit que c'est avec plaisir qu'il se livre au travail.

Lorsqu'il retourne chez lui, Edmond trouve Agathe nonchalamment assise sur un fauteuil; elle a passé sa journée là, à soupirer, à gémir, à regretter les plaisirs qu'ils ne peuvent plus goûter, et la journée lui a semblé d'une longueur extraordinaire; elle l'eût trouvée plus courte, et elle aurait versé moins de larmes, si, comme Edmond, elle avait cherché à utiliser son temps.

Edmond se garde bien de faire aucun reproche à sa maîtresse; au contraire, il la console, l'encourage, lui fait espérer un sort plus heureux. Mais comme pour le moment ils sont sans argent, le jeune homme va se défaire de quelques bijoux qu'il s'était achetés; il vend sa montre, sa chaîne d'or; il sacrifie sans regret tout ce qu'il possède pour que

son Agathe ne manque de rien; heureux encore si, pour prix de ses soins, de son travail, il voyait quelquefois un sourire sur les lèvres de sa maîtresse; mais c'est en vain que maintenant il cherche dans ses yeux l'expression d'un doux sentiment.

Non content de travailler assidûment à son bureau, Edmond emporte de la besogne chez lui; il veille, il passe les nuits à écrire, pendant que son Agathe se livre au repos, et ces instans sont ceux où il jouit de quelque tranquillité. Car, plus elle approche du terme de sa grossesse, plus Agathe devient acariâtre, maussade, emportée. Tout excite son humeur; elle ne parle à Edmond que pour le quereller. Et pourtant, afin de procurer à sa compagne quelques douceurs, afin de satisfaire encore quelquefois ses fantaisies, c'est avec du pain et de l'eau qu'Edmond se nourrit, c'est en s'imposant mille privations qu'il espère n'avoir pas besoin de recourir à M. Grandpré : car, en lui avouant leur misère, il craindrait que ses parens ne fussent encore plus en droit d'accuser sa maîtresse.

Le moment marqué par la nature est arrivé. Edmond a vendu presque tous ses effets, pour qu'à cet instant Agathe ne manquât de rien; mais, soit qu'Agathe n'ait point assez ménagé sa santé, soit que ses fréquens accès de colère aient nui à sa position, elle ne met au monde qu'un enfant mort.

Cet événement, qui désole Edmond, ne semble pas affecter Agathe. Tout aux soins de sa santé, elle ne pense qu'à elle, ne s'occupe que d'elle; sa seule crainte est que sa couche n'ait altéré ses traits, et c'est avec un miroir sur son lit qu'elle attend son entier rétablissement.

Cependant la conduite d'Edmond a été remarquée ; d'abord on félicite le jeune homme sur son zèle, ensuite on s'aperçoit qu'on n'a pas un commis qui ne sait qu'écrire ; en apprenant qu'il sait l'anglais, l'allemand, l'italien, on lui accorde plus de considération, on lui confie des travaux plus importans. Chaque jour fournit à Edmond l'occasion de montrer ses talens, son intelligence; et il n'y a que cinq mois qu'il a sa place, lorsque son chef lui annonce que, pour prix de son zèle, de ses talens, il le met à la correspondance, et lui donne deux mille francs d'appointemens.

Edmond reçoit comme une faveur ce qui n'est qu'une justice; mais le vrai mérite est modeste. Edmond retourne près d'Agathe transporté de joie, et fier de l'avancement qu'il vient d'obtenir. Il est si doux de pouvoir se dire : C'est à mon travail que je dois mon bonheur; c'est beaucoup plus flatteur qu'une fortune que nous donne le hasard ou la naissance, et en général, les biens les plus durables sont ceux que l'on acquiert par son seul mérite.

Mademoiselle Agathe reçoit avec assez d'indifférence la nouvelle de ce changement dans leur position. Depuis quelque temps elle est entièrement rétablie, et passe toutes ses journées contre sa fenêtre; mais ce n'est point pour travailler, c'est pour regarder, ou au moins pour se faire regarder par un beau monsieur qui habite dans la maison qui est en face de ses croisées. Edmond ignore cette circonstance; il ne revient chez lui que pour dîner ; le soir, il retourne à son bureau ; et quand il rentre se coucher, il est nuit : on n'est plus aux fenêtres.

Edmond est d'autant plus content de l'avancement

qu'il vient d'obtenir qu'il ne doute pas que son père ne l'apprenne bientôt par M. Grandpré, auquel lui-même est allé en faire part. Edmond écrit une nouvelle lettre à ses parens, il implore son pardon, et sollicite encore leur consentement pour épouser Agathe; car il croit que c'est parce qu'il n'a pas tenu jusqu'alors la promesse qu'il avait faite à sa maîtresse que celle-ci lui montre tant de froideur.

Edmond reçoit enfin une réponse de son père; M. Rémonville le félicite d'avoir fait son chemin dans la maison de banque où il est entré, mais il n'approuve pas encore son mariage. Il l'engage à réfléchir long-temps avant de prendre mademoiselle Agathe pour épouse. Cependant le ton de cette lettre annonce que M. Rémonville, touché de la bonne conduite de son fils, ne résistera pas long-temps à ses prières, et qu'avant peu il le laissera maître de son choix.

C'est à son bureau qu'Edmond a reçu cette lettre; elle le rend si heureux que, pour la première fois depuis qu'il est en place, il quitte un peu plus tôt son travail. Il lui tarde de montrer à Agathe la lettre de son père; il est persuadé que cela va dissiper son humeur, et lui rendre sa maîtresse aussi aimante, aussi aimable qu'autrefois.

Edmond se rend en toute hâte à sa demeure; il a toujours une clef de chez lui; précaution nécessaire pour ne point déranger Agathe quand elle repose. Edmond entre, appelle Agathe, visite les deux pièces qui composent tout leur logement. Agathe n'y est point.

« Elle sera allée se promener, » se dit-il en se jetant sur un siége. « C'est pourtant l'heure de notre

» dîner... Elle ne m'avait pas dit qu'elle eût à sor-
» tir. »

Edmond attend, avec ennui d'abord, puis avec inquiétude. Plus d'une heure se passe, et Agathe ne revient pas. Il se lève, se promène dans la chambre, se met à sa croisée; n'y tenant plus, il descend enfin pour s'informer à la portière à laquelle il n'a pas l'habitude de parler.

Avant qu'il ait eu le temps de l'interroger, la portière lui présente une lettre, en lui disant : « Voilà ce que madame m'a dit de remettre à mon-
» sieur. Mais monsieur passe toujours si vite... il ne
» s'arrête jamais, on n'a pas le temps de le voir... ni
» même de l'appeler. »

Edmond prend la lettre : un tremblement soudain parcourt son corps, un triste pressentiment l'agite; il n'écoute plus la portière, il est déjà remonté chez lui. Il brise le cachet, et lit avidement ce billet d'Agathe :

« Monsieur, nous ne nous convenons plus; vous
» ne m'offrez pas la position qui me plaît; il est plus
» sage de se quitter que de se rendre malheureux.
» Je sais que vous faites votre possible pour que je
» ne manque de rien, mais j'aime mieux trouver
» une fortune toute faite que de passer ma jeunesse
» à attendre la vôtre. Du reste, je ne vous en veux
» pas, et suis toujours votre amie. »

Cette lettre est tombée des mains d'Edmond; il reste comme pétrifié, il étouffe... Tout à coup il se lève, il veut courir sur les traces de la perfide... Mais ce projet est bien vite abandonné, Edmond retombe sur sa chaise, en disant :

« Non, je n'aurai pas la lâcheté de courir après

» elle... Je ne puis pas la forcer à m'aimer... Mais » après tout ce que j'ai fait pour elle!... Me quit- » ter ainsi!... C'est donc là le prix de mes sacrifi- » ces!... de mes soins!... de mon amour!... »

Et de grosses larmes coulent le long des joues d'Edmond; car on a des larmes pour une première trahison!

CHAPITRE XXVI.

INCONVÉNIENS DU POSTICHE.

Pendant qu'Edmond travaillait, et s'efforçait par une meilleure conduite de faire oublier sa première faute, Adam se livrait avec plus d'ardeur que jamais à son goût pour les plaisirs; ou plutôt il cherchait chaque jour quelque nouvelle distraction, quelque amourette, pour chasser l'ennui que traîne toujours après soi une vie oisive et dissipée.

Depuis qu'il habite Paris, Adam n'est plus ce jeune homme frais et vermeil dont le seul aspect annonçait la force et la santé; il est pâle, maigre; ses yeux, gonflés par les veilles, ont perdu de leur éclat; ses traits, fatigués par les excès en tous genres, ont vieilli sa figure avant le temps.

Depuis le départ de Tourterelle, Adam a reçu deux fois de l'argent de son père; les envois étaient accompagnés de lettres sévères, dans lesquelles M. Adrien disait à son fils que sa conduite avait dérangé sa fortune, qui n'était que suffisante pour exister honorablement. Et en effet, pour satisfaire aux demandes de son fils, M. Adrien a diminué sa maison : il a renvoyé son jardinier, et Rongin est

maintenant obligé de cumuler cet emploi avec celui de concierge; ce qui ajoute beaucoup à sa mauvaise humeur.

M. Adrien a vendu en secret une ferme qui lui rapportait mille écus de rente. Le produit de cette vente a été absorbé par les envois faits à Paris. M. Adrien cache à sa femme, et surtout à son frère, le dérangement de sa fortune. Il affecte encore de dire que son fils obtient à Paris les plus grands succès par son aimable naturel; mais comme ce naturel commence à lui coûter fort cher, dans chacune de ses lettres M. Adrien supplie son fils de quitter Paris.

Mais Adam ne lit point les lettres de son père; il se contente de regarder si elles contiennent des lettres de change. Depuis qu'il n'a plus madame Phanor pour secrétaire, c'est son ami Montgry qui se charge de sa correspondance.

M. Montgry, qui serait très-fâché qu'Adam quittât Paris, se garde bien de lui dire ce que son père lui écrit; ainsi que madame Phanor, il arrange à sa convenance les lettres de M. Adrien, et Adam continue de dépenser son argent comme un fou et comme un sot, persuadé que son père doit être content de lui.

Une lettre de M. Adrien contient la nouvelle de la mort de son épouse. Céleste n'est plus; elle a terminé son existence comme elle a passé toute sa vie, en rêvant à une nouvelle manière d'arranger ses cheveux.

Cependant cette perte a été sensible pour M. Adrien: sans avoir de l'amour pour les gens, on s'habitue à eux, et l'on a plus de peine à perdre une habitude

qu'à remplacer un attachement. M. Adrien a donc instamment prié son fils de venir, au moins pendant quelque temps, lui aider à supporter cette perte. Mais c'est Montgry qui a, comme de coutume, lu la lettre; craignant que la nouvelle qu'elle contenait ne décidât Adam à partir, il a trouvé tout simple de ne point lui en dire un mot.

Blessé de l'indifférence de son fils, M. Adrien pense que le meilleur moyen de le forcer à revenir près de lui est de ne plus lui envoyer d'argent. Mais, grace à l'usurier Moïse, Adam peut encore se passer de son père. L'élève de la nature approche de sa vingt et unième année. On lui fait signer des lettres de change en blanc, parce qu'on sait que plus tard on en obtiendra le remboursement. M. Moïse a pris des informations avant d'avancer ses fonds: Adam ne sachant point calculer, lisant à peine, ne se méfiant de personne, et croyant à la bonne foi de ceux qui l'entourent, signe sa ruine future, en remerciant les misérables qui abusent de sa confiance et de sa crédulité.

Chaque jour Adam augmente ses dépenses, et fait de nouvelles dettes; non-seulement son ami Montgry puise dans sa bourse et vit à ses dépens, mais les connaissances qu'il lui fait faire hâtent encore sa perte. Adam se trouve, il est vrai, avec des femmes jolies, séduisantes et de meilleur ton que madame Phanor : mais, pour plaire à ces dames, il faut leur procurer mille plaisirs, et, pour obtenir leurs faveurs, il faut être magnifique.

Quelquefois Adam dit à Montgry : « Mon ami, » c'est singulier; tu dis que je plais à toutes les fem- » mes : et cependant en voilà beaucoup qui, pour

» m'écouter, me demandent, l'une un collier, l'au-
» tre des boucles d'oreilles, celle-ci un cachemire,
» celle-là une bague... Ha çà ! si je ne leur donnais
» pas ce qu'elles veulent, je ne leur plairais donc
» plus?

» Si, mon ami, » répond Montgry, « si; vous
» leur plairiez... Mais elles ne vous céderaient pas...
» Que voulez-vous? c'est caprice, c'est bizarrerie!...
» On veut mettre votre attachement à l'épreuve...
» — Oh! du reste, tu sais que je ne recule pas pour
» faire un cadeau!... L'argent ne me coûte rien, à
» moi!... — C'est une justice à vous rendre : vous
» êtes fort généreux. Mais aussi, mon cher Adam,
» vous êtes un peu volage; dès que vous voyez une
» jolie femme, vous voulez la posséder. — Que veux-
» tu, c'est dans ma nature!... Tiens, maintenant,
» je suis amoureux de cette jolie dame en plumes
» rouges, qui était hier chez ta maîtresse... — Ma-
» dame Dorsay?... — C'est ça même. — Vous n'a-
» vez pas mauvais goût... Une des plus jolies femmes
» de Paris! — C'est pour ça qu'elle me plaît... Crois-
» tu que je puisse aussi lui plaire... en lui offrant des
» cadeaux comme aux autres?... — Mais ce sera dif-
» ficile : madame Dorsay est très-bien entretenue par
» un gros financier... Lui offrir mieux serait diffi-
» cile... même impossible!... Avec cela, votre père
» est fort en retard avec vous... — C'est vrai; mais
» il faudra bien qu'il réponde. En attendant, nous
» avons le papa Moïse, qui est si obligeant. — Oui,
» mais... — Mon ami, je n'aime pas les mais. Cette
» dame m'a enflammé, charmé, j'en suis amou-
» reux : je la veux, il me la faut... — Il vous la
» faut!... Savez-vous que vous parlez comme un

» sultan ? — C'est qu'apparemment il y a du sultan
» dans ma nature. Voyons, Montgry : aide-moi à
» faire la conquête de cette dame... A quoi diable
» rêves-tu ? — Je pense qu'il vaudrait bien mieux
» tâcher de lui plaire sans vous ruiner. D'ailleurs,
» madame Dorsay est une femme singulière : elle
» est capable de refuser vos présens, tandis que, si
» vous lui plaisiez, cela irait tout seul !... — Eh
» bien ! tâchons que ça aille tout seul ; je le veux
» bien, moi. C'est entendu, je ne lui ferai pas de ca-
» deaux, et je lui plairai la même chose... — Oh !
» un moment... vous allez vite. Vous a-t-elle re-
» marqué hier?... — Je ne sais pas trop... Il y avait
» tant de monde!... Ah! si... Comme je dansais en
» face d'elle, je crois qu'elle a dit : Voilà un mon-
» sieur qui ne va jamais en mesure. — Ah ! c'est tou-
» jours quelque chose. Voyons, permettez que je
» vous examine... — Est-ce que tu veux faire mon
» portrait? — Non, ce n'est pas cela... Oui, vous
» êtes bien... vous êtes fort bien !... — Oh! mon
» père m'a dit cent fois que j'étais superbe... — Mais
» vous avez une cicatrice à la joue... — Ça ne se voit
» pas de l'autre côté. — Il vous manque quelque
» chose cependant... — Non, je t'assure qu'il ne me
» manque rien.. — Si... si... Ah ! c'est cela... Ce
» sont des dents par devant... — Qu'est-ce que ça
» fait? j'en ai assez pour manger. — Oh! cela fait
» beaucoup, mon cher ami, cela fait immensément,
» surtout avec madame Dorsay ; je sais qu'elle aime
» les belles dents... — Je tiendrai ma bouche fermée
» quand elle me regardera. — Oui, mais pour lui
» faire votre cour, pour lui déclarer votre amour,
» vous ne pourrez pas tenir votre bouche fermée!

» — C'est vrai, ce serait assez difficile... A moins » de faire le muet. — Eh non ! mon cher ; il y a un » moyen bien plus facile, et auquel vous auriez dû » songer plus tôt. C'est de vous faire mettre des » dents... — Comment ! on met des dents ! Je croyais » qu'on ne pouvait que nous en ôter ! — Détrom- » pez-vous ; à Paris, il y a des personnes qui ont du » postiche depuis la tête jusqu'aux pieds ! — Ah ! que » c'est drôle !... Et ça ressemble au naturel ? — On » s'y trompe. Mais, en fait de dents, c'est la chose » la plus ordinaire. — Et tu crois que je serais mieux » avec du postiche dans la bouche ? — Cela vous » épargnera beaucoup de cadeaux ; cela vous com- » plétera, enfin. — En ce cas, mon ami, allons » vite chez le dentiste ; je veux qu'il me complète » sur-le-champ. »

Les deux amis se rendent chez un des premiers dentistes de la capitale. Adam ouvre sa bouche, et se tient ainsi devant l'homme de l'art, persuadé qu'il doit avoir la bouche ouverte tant qu'il sera chez lui. Ce n'est pas sans peine que le dentiste l'engage à ne pas se fatiguer d'avance. On le fait asseoir, on examine sa mâchoire, et le dentiste lui dit : « Ma foi ! » monsieur, vous êtes bien heureux. — Pourquoi ? » parce que j'ai eu trois dents de cassées ? — Parce » qu'en se cassant, les racines vous sont restées, et » c'est l'essentiel. Le reste n'est rien. — Ah ! vous » trouvez que le reste n'est rien ; moi, comme je » trouve que je ne fais pas assez de conquêtes avec » mes racines, je veux que vous me mettiez des » dents. — Rien de plus aisé, monsieur, du moment » que vous avez les racines, cela ira tout seul ! — Et » si je n'en avais plus ? — Cela irait également ; mais

» le procédé offrirait moins de solidité. Je vais vous
» mettre des dents à pivots ; c'est ce qu'il y a de
» mieux. — Mettez-moi cela à pivots, à ciseaux, à
» tout ce que vous voudrez, mais mettez-moi des
» dents qui tiennent ! — Oh ! monsieur, cela tien-
» dra parfaitement ; vous pourrez casser des noiset-
» tes avec... — Que je fasse des conquêtes, c'est tout
» ce que je demande... — Monsieur veut-il cela au-
» jourd'hui ? — Certainement, tout de suite... J'ai
» une passion dans le cœur, et, pour lui plaire, il
» faut que je sois complet. — Alors, monsieur, as-
» seyez-vous là. — Ça me fera-t-il mal ? — Pas du
» tout ! — Ça sera-t-il long ? — Deux petites heures...
» — Deux heures !... Et vous ne pouvez pas me les
» mettre sans que je reste là ! — C'est impossible...
» — Allons ! il faut avoir de la patience, quand on
» veut plaire ; je penserai à ma belle, et je tâcherai
» que ça m'amuse.

» — Moi, mon cher ami, » dit Montgry, « je ne
» vois pas qu'il soit nécessaire que je reste à vous
» regarder. Je vais tâcher d'arranger une partie de
» plaisir dont madame Dorsay sera. Alors vous pous-
» serez votre pointe auprès d'elle. — C'est ça ; tâche
» que je pousse ma pointe... Ce cher Montgry est-il
» complaisant !... — Je vous attendrai, comme à
» l'ordinaire, à cinq heures, à la Rotonde, pour
» dîner ensemble. — C'est convenu. »

Montgry s'est éloigné, et Adam livre sa mâchoire au dentiste. Quoiqu'on lui ait assuré que cela ne lui ferait aucun mal, le pauvre garçon pousse de temps à autre des gémissemens qui ne semblent pas causés par le plaisir. Deux heures s'écoulent ; Adam, qui a la figure violette, et tous les nerfs de la tête agacés,

demande si c'est bientôt fini. « Encore un petit moment, » lui dit-on.

Le petit moment a duré une heure, et l'homme de l'art continue de limer, de mesurer, d'essayer les dents. Le patient murmure : « Est-ce bientôt fini ! » et on lui répond : « Encore un petit moment. »

Il y a cinq heures qu'Adam est sur le fauteuil ; lorsque, n'y tenant plus, il fait un saut en l'air, renverse la cuvette qui est à côté de lui, et marche dans la chambre en s'écriant : « Sacré mille colo-
» quintes !... j'aimerais mieux recevoir tous les jours
» cent coups de pied au derrière, que de faire ce
» métier-là ! »

Ce n'est pas sans peine que le dentiste le décide à reprendre sa place. Enfin, après une séance qui a duré près de six heures, l'opération est terminée ; on présente un miroir à Adam, qui se voit trois dents de plus dans la bouche.

« J'espère que vous êtes content, monsieur, » lui dit le dentiste ; « il est impossible d'avoir des
» dents qui jouent mieux le naturel. — Oui, mais
» elles ne sont pas de la même couleur que les autres.
» — C'est l'affaire d'un jour ou deux. — Ça me
» gêne un peu. — Cela se fera... — Il me semble
» que j'ai trois maisons dans la bouche. — Demain
» vous n'y penserez plus. — Ainsi-soit-il. Et combien
» vous dois-je ? — C'est cent vingt francs... pour
» les trois. — Diable ! c'est heureux que ce ne soit
» pas la pièce. On aurait une mâchoire d'or à ce
» prix-là !... — Jadis, monsieur, c'était beaucoup
» plus cher. — Il paraît qu'il faut être à son aise
» pour avoir du postiche !... C'est égal pour être
» beau on ne doit pas marchander. Mais vous me ré-

» pondez de la solidité de mes dents ? — Oh ! mon-
» sieur, vous pouvez déchirer des côtelettes avec. »

Adam a payé. Il sort de chez le dentiste en faisant une drôle de grimace, il n'ose plus ni rire ni ouvrir la bouche. Il va trouver Montgry qui l'attendait depuis plus d'une heure.

« Eh ! arrivez donc, mon cher ! » dit Montgry,
« vous êtes en retard. — Parbleu ! le damné den-
» tiste n'en finissait pas... il ne voulait pas quitter
» ma bouche. — Voyons, mon ami : regardez-moi..
» souriez un peu... C'est bien, c'est très-bien... Vous
» n'êtes plus le même ; cela vous fait une tout au-
» tre figure. — Je crois bien que je ne suis plus le
» même... Je n'ose plus ouvrir la bouche ni la fer-
» mer, de peur de perdre mes dents. — Bon ! vous
» vous y ferez... Allons dîner. Est-ce que vous n'a-
» vez pas faim ? — Si vraiment, j'ai une faim de
» tous les diables ! »

On se rend chez le traiteur ; on se met à table : Montgry mange comme quatre, tandis qu'Adam soupire, fait des grimaces, et ne glisse que quelques mies de pain dans sa bouche.

« Eh bien ! mon cher, il me semble que cela ne va
» pas ? » dit Montgry. — Non, ça ne va pas du tout...
» — Vous n'avez pas d'appétit ? — Au contraire,
» j'ai une faim dévorante ! — Pourquoi donc ne
» mangez-vous pas ? — Parce que cela ne m'est pas
» du tout commode. Mon postiche me gêne horri-
» blement ; à chaque bouchée que je risque, il me
» semble que je vais avaler mes dents. Ah ! mon
» ami, je crois que j'ai fait une bêtise de me faire
» embellir : moi qui suis pour le naturel, je n'au-
» rais pas dû donner dans le postiche !

» — Allons, mon cher, songez donc à la femme » charmante que vous aimez et dont vous ferez main- » tenant la conquête! — Mon ami, j'ai beau y son- » ger, ça ne me remplit pas le ventre; je veux bien » être amoureux, mais je ne veux pas me mettre au » régime des caniches et ne vivre que de *boulettes*. — » Vous vous habituerez à vos dents. Allons! allons! » mangez hardiment... N'ayez pas peur... J'ai ar- » rangé pour demain une partie délicieuse avec ces » dames... une cavalcade. Madame Dorsay monte » très-bien à cheval, vous aussi; vous serez son che- » valier. J'ai retenu pour vous un cheval superbe... » un anglais qui trotte supérieurement. — A la » bonne heure... Oh! à cheval je suis solide. Dieu! » comme je vais faire le gentil, et sourire... et trot- » ter!... En attendant, je vais tremper mon pain » dans la sauce. »

Adam achève de dîner tant bien que mal. Toute la soirée il ne cesse de faire jouer sa mâchoire et de se regarder dans une glace; mais quoique Montgry ne fasse que lui répéter qu'il est charmant, il se trouve beaucoup moins bien que lorsqu'il n'avait rien de faux : il lui semble que ses nouvelles dents lui donnent l'air d'un sanglier.

Le lendemain Adam, un peu plus accoutumé à ses supplémens, se rend avec Montgry chez la maîtresse de ce dernier. Là se trouve madame Dorsay, ainsi que plusieurs autres petites-maîtresses, et des jeunes gens mis à la dernière mode, et qui à cause de cela se croient beaucoup de mérite, et ne disent pas une parole sans paraître enchantés des jolies choses qui leur sont échappées.

Adam est un peu rustique au milieu de ces mes-

sieurs ; mais comme il a toujours l'argent à la main, et que sa bourse est constamment ouverte à chacun, on daigne le trouver d'une originalité et d'un naturel très-agréables.

Adam fait le gentil près de madame Dorsay. Cette dame rit beaucoup de la déclaration d'amour qu'il lui adresse. Un autre pourrait penser qu'on se moque de lui, mais Adam prend les choses du bon côté : il se persuade qu'il a plu.

L'heure de monter à cheval est venue ; tout le monde est au rendez-vous. Les dames, amazones élégantes, montent de jolis chevaux qu'elles dirigent avec grace. On amène à Adam un grand cheval anglais qui semble plein de feu.

« Vous en serez content, » dit l'écuyer ; « il a le » trot un peu dur, mais il allonge supérieurement : » d'ailleurs, montez-le à l'anglaise. — Qu'il ait le » trot dur tant qu'il voudra, » dit Adam en s'élançant sur le cheval ; « je ne fais rien à l'anglaise, mais » je monterais un cerf sans tomber ! »

La cavalcade se met en route ; c'est vers le bois de Boulogne qu'on se dirige. Adam s'élance et caracole près de madame Dorsay. On admire la manière aisée dont il conduit son coursier, la facilité avec laquelle il le dompte ; et l'homme de la nature, enchanté des complimens qu'on lui adresse, trotte et caracole de plus belle.

Mais tout à coup Adam a pâli ; il s'est arrêté, il rapproche son cheval de celui de Montgry.

« Bravo ! mon cher, bravo ! » s'écrie Montgry, » vous allez comme un ange ! comme un diable » même !... Vous faites des merveilles ! — Ah ! oui, » je fais de belles choses !... Vous ne savez pas ce

» qui vient de m'arriver, en trottant si bien !... —
» Vous m'effrayez... Auriez-vous perdu votre porte-
» feuille ?... — Eh non ! c'est bien pis, ma foi !...
» une de mes dents,... de mon postiche, qui est tom-
» bée !... Probablement le trot l'aura détachée. —
» Ah, diable !... En effet, vous en avez une de
» moins... — De quoi vais-je avoir l'air ?... Moi qui
» étais complet tout à l'heure ! — Il faut la remet-
» tre. — Puisque je vous dis que je l'ai perdue. Qua-
» rante francs de fichus !... — Ah ! pour une... C'est
» un peu de côté,... cela ne se remarquera pas... —
» Vous croyez ?... — Oui,... vous rirez un peu
» moins... Mais nous sommes en arrière... Madame
» Dorsay vous fait signe... Allons, mon ami, vite,
» un temps de galop... »

Adam pousse un soupir et lance son cheval ; il arrive près de madame Dorsay qui lui dit : « Com-
» ment, monsieur, vous êtes en arrière, vous !... si
» excellent écuyer ! Venez près de moi, et dépassons
» ces dames. »

En disant cela, l'amazone pousse son coursier ; Adam en fait autant. Au milieu de la carrière, une autre de ses dents se détache ; il la voit tomber aux pieds de son cheval. Il est pétrifié, il ne sait s'il doit arrêter sa monture et descendre, ou continuer de trotter ; mais son cheval l'emporte ; madame Dorsay l'appelle ; déjà il est loin, et son regard dit un dernier adieu à sa dent. Il jure comme un damné. Cependant madame Dorsay lui parle ; il faut qu'il lui réponde, et il ne faut pas qu'elle voie ce qui lui manque. Adam est au supplice.

« — Ne trouvez-vous pas que nous faisons une
» promenade charmante, monsieur ? » dit la dame

» en retenant son coursier pour attendre Adam.
« — Oui, madame; oui, charmante!... (Gredin
» de dentiste!) — Un temps délicieux! — Oui, ma-
» dame, un beau temps! (Ça devait tenir si bien!) —
» Une compagnie aimable!... — Ah! madame, cer-
» tainement que la compagnie... (Encore quarante
» francs de tombés!) — Et des chevaux excellens...
» — Oui, les chevaux sont assez bons... (Jolie partie
» de plaisir! perdre sa mâchoire en route!...) —
» Mais, monsieur, vous n'allez plus!... Poussez donc
» votre cheval!... Est-ce que vous avez déjà jeté
» tout votre feu? — Ah! madame,... j'ai jeté bien
» autre chose;... je veux dire que j'ai perdu... Non,
» je n'ai pas perdu... c'est mon cheval qui... — Al-
» lons, monsieur! un peu de courage : rattrapons
» ces messieurs. — Oui, madame, rattrapons ces...
» Ah! sacré mille bombes... — Qu'avez-vous donc,
» monsieur?... — Voilà la dernière qui f... le
» camp!... — Est-ce que votre cheval a fait un
» écart? — Que la peste étouffe le postiche!... J'ai
» tout perdu!... Voilà ma beauté par terre!... »

Heureusement pour Adam, madame Dorsay est en avant, et le bruit des chevaux l'empêche d'entendre ce qu'il dit. On est arrivé au lieu où l'on doit faire halte et déjeuner. Le pauvre Adam fait une mine horrible, il se tient à l'écart et ne veut plus ouvrir la bouche.

Il faut pourtant descendre de cheval pour entrer chez le restaurateur où la compagnie se rassemble. Montgry s'approche d'Adam qui est resté sur son coursier, et lui dit : « Pourquoi donc ne descendez-
» vous pas?... — Ah, mon ami!... Je suis au déses-
» poir!... — Qu'y a-t-il, encore? — J'ai tout perdu...

» — Comment ?... — Oui, j'ai perdu toutes mes
» dents... Tiens, vois... — Quoi ! les autres sont tom-
» bées aussi !... Ah, diable ! c'est fâcheux ! — De quoi
» vais-je avoir l'air près de madame Dorsay qui m'a
» vu complet ce matin ? — Tenez votre mouchoir
» sur votre figure;... plaignez-vous des dents. — Je
» crois, f...! bien, que je m'en plaindrai... J'ai assez
» sujet de m'en plaindre !... — Ne parlez guère, et
» ne mangez pas... — C'est ça ! comme c'est amu-
» sant !...—Demain, vous vous en ferez mettre d'au-
» tres.— Non, de par tous les diables, je n'en ferai
» pas mettre d'autres ; j'en ai bien assez comme cela. »

Adam se décide à aller rejoindre la société en tenant son mouchoir sur sa bouche, et pendant que les autres déjeunent, il se tient à l'écart en pestant et en jurant après sa sotte coquetterie. Pour revenir à Paris, il se venge sur son cheval de sa mésaventure ; ne craignant plus de rien perdre, il va comme le vent ; aussi laisse-t-il bien loin derrière lui toute la société et revient-il seul à Paris, où, à peine arrivé, il va se jeter sur son lit pour tâcher d'oublier, dans le sommeil, les accidens arrivés à sa mâchoire.

Quelques jours après cette partie, Adam se décide à se présenter devant madame Dorsay, et, malgré ce qui lui manque, à tenter de faire sa conquête ; mais soit que la petite-maîtresse s'aperçoive du changement qui s'est opéré dans la figure d'Adam, soit qu'elle tienne peu à le séduire, elle lui rit au nez encore plus positivement qu'avant la partie de cheval.

Adam est entêté ; il pense que, pour séduire cette belle rieuse, il doit employer les mêmes moyens

qu'avec les autres : il prodigue les cadeaux. On reçoit ses présens, mais on continue de rire de son amour.

« Je ne lui ai encore rien envoyé d'assez beau, » se dit Adam, « jai fait les choses mesquinement, et » ce n'est pas ainsi qu'on plaît aux belles. Je veux » maintenant l'éblouir, l'étonner; mais pour l'é- » blouir il me faut de l'argent, et je n'en ai plus... » Mon père, qui se donne le ton de ne plus rien » envoyer!... Je vois bien qu'il faudra que je me » fâche... Mais j'en ai prêté cent fois à Montgry... » Parbleu!... je suis bien sot de n'avoir pas songé » plus tôt à lui en demander. »

Adam court chez son ami Montgry; celui-ci n'était jamais chez lui. C'est chez le traiteur qu'il le rencontre.

« — Mon cher Montgry, j'ai été chez toi ce ma- » tin, » dit Adam. « — Mon ami, je n'y suis jamais » le matin, on me trouve rarement dans la journée, » et je sors tous les soirs... Mais vous savez que je » vais chez vous tous les jours. Que me voulez-vous? » — Mon ami, je n'ai plus d'argent; en attendant » que mon père m'envoie des fonds, j'ai pensé que » tu pourrais m'en prêter... à ton tour. — Mon » cher ami, vous m'avez bien jugé... Tout ce que » j'ai est à vous! — Ce cher Montgry!... J'en étais » bien sûr! — Malheureusement je ne possède pas » moi-même une obole! — Tu n'as pas d'argent? — » Pas du tout. — Diable! c'est malheureux! Alors il » faut avoir recours au vieux Moïse, quoique je lui » doive déjà beaucoup, à ce que je crois!... Tu lui » écriras de passer chez moi. — Je l'ai rencontré au- » jourd'hui, et je sais que son intention est juste-

» ment d'aller vous voir demain.—Alors ça se trouve » bien. »

M. Moïse se rend chez l'élève de la nature; mais ce n'est plus pour prêter, c'est pour demander qu'il se présente. Le moment que l'on attendait est arrivé. Adam a depuis quelques semaines dépassé ses vingt-un ans. Il faut qu'il paie ses lettres de change ou qu'il aille en prison; et on l'y fera mettre, parce qu'on sait fort bien que son père ne l'y laissera pas.

Quand Adam ouvre la bouche pour emprunter encore, le vieil usurier l'interrompt en lui disant : « — Che suis désolé, mais vos lettres de change sont » échues depuis six semaines. Che vous ai sommé de » payer... vous n'avez pas répondu... Che me suis » mis en règle. — Que diable me chantez-vous » là?— Il faut me payer soixante-six mille francs que » vous me devez. — Que je vous doive soixante-six » mille francs ou soixante francs, » dit Adam, « c'est » la même chose; car je ne peux rien vous donner. » — Alors monsieur ira en prison jusqu'à ce que son » père paie pour lui. »

Adam ne conçoit pas qu'il faille aller en prison, parce qu'on a mis sa signature sur un petit morceau de papier; mais M. Moïse a amené avec lui des gens qui sont chargés de le lui faire comprendre.

Adam cherche des yeux son ami Montgry. Le petit-maître n'est pas là; c'est un homme qui disparaît avec les plaisirs. Bien heureux encore quand ces amis-là, après avoir mangé vos dîners et bu votre vin, ne vous font pas des semonces et de la morale au moment où vous n'avez plus rien. On trouve tant de gens comme cela! toujours disposés à manger votre bien et à censurer vos actions.

Adam crie, jure, s'emporte; il veut battre M. Moïse et les gardes du commerce. Le vieil usurier parvient à l'apaiser en lui disant : « Che n'ai pas envie de » vous garder en prison ; votre père paiera pour » vous tout de suite... C'est seulement pour qu'il se » presse que nous faisons cela ; c'est dans votre intérêt ; aussitôt qu'il aura payé, che reprêterai à vous » très-volontiers. — Mais que fait-on en prison? — » Tout ce qu'on veut, depuis le matin chisqu'au » soir. Il n'y a pas d'endroit où l'on s'amuse autant.

» — Puisqu'on fait tout ce qu'on veut, ça me » va, » dit Adam. « Quand je ne m'y amuserai plus, » je m'en irai ; n'est-ce pas? — Ya; ce n'est qu'une » petite formalité! »

On a eu l'honnêteté de faire venir une voiture; Adam y monte avec M. Moïse et deux particuliers fort polis, et il se rend en prison, aussi gaîment que s'il allait au spectacle.

CHAPITRE XXVII.

RÉSULTAT INÉVITABLE.

M. Rémonville et la bonne Amélie ont revu leur fils ; ils l'ont, de nouveau, pressé contre leur cœur. C'est dans les bras de ses parens qu'Edmond a été chercher du soulagement à la douleur que lui a causée l'abandon d'Agathe. Bienheureux lorsque, dans nos peines, nous avons encore le sein d'une mère pour écouter nos plaintes, pour répondre à nos soupirs.

On avait reçu Edmond comme un enfant chéri, impatiemment attendu. Du reste, nul reproche, pas un mot sur le passé n'avait été prononcé. Les gens d'esprit ne reviennent pas sur ce qui est fait : les cœurs généreux pardonnent entièrement.

Pour aller voir ses parens, Edmond avait demandé à son chef la permission de s'absenter une quinzaine de jours. Cette permission lui avait été sur-le-champ accordée. On ne refuse pas une légère faveur à celui dont la conduite et le travail méritent constamment des éloges.

En pressant son fils dans ses bras, M. Rémonville lui dit : « Ma fortune est suffisante pour que tu puis-

» ses te passer de place. Si la vie des bureaux te fa-
» tigue ou t'ennuie, reste avec nous, et envoie ta
» démission à ton chef.

» — Non, mon père, » dit Edmond. Si vous me
» le permettez, je resterai dans la carrière où je suis
» entré. Il me semble que l'oisiveté est une honte,
» tant qu'on est en état de travailler ; et je ne suis
» pas encore d'âge à me reposer. Je vous remercie
» de votre bienveillance, et des sacrifices que vous
» feriez pour moi ; mais laissez-moi tirer parti de l'é-
» ducation que vous m'avez donnée. La fortune que
» l'on a acquise par son travail est bien plus douce
» que celle que nos parens nous donnent. »

La bonne mère fait un peu la moue en songeant que son fils ne restera pas encore près d'elle. Mais M. Rémonville presse la main d'Edmond en lui disant : « Je t'approuve, mon ami. Continue, par ta
» conduite, de mériter l'approbation de tes chefs.
» Viens passer près de nous tous les momens dont
» tu pourras disposer, et je ne doute pas qu'un heu-
» reux avenir ne soit le prix de tes travaux. »

On est tout au bonheur, tout à la joie pendant les quinze jours qu'Edmond passe chez ses parens. Il n'en est pas de même dans la maison voisine. M. Adrien, qui a déjà mangé près de la moitié de sa fortune pour payer les dépenses de son fils à Paris, est assis sur son grand fauteuil, dans son salon du rez-de-chaussée. Il est seul ; car Céleste n'est plus ; et, depuis son voyage à Paris, l'ami Tourterelle, dont la santé ne s'est jamais bien rétablie, ne quitte plus que rarement Gisors.

M. Adrien pense à son fils, dont il ne reçoit des nouvelles que par des étrangers qui ne savent que

lui demander de l'argent. M. Adrien est affecté de l'indifférence qu'Adam a montrée pour la mort de sa mère : et ses réflexions ne sont pas gaies. En ce moment, des éclats de rire, des chants joyeux parviennent à son oreille. Il sonne Rongin pour en connaître la cause.

Au bout de dix minutes, Rongin arrive. Sa mine est encore plus renfrognée depuis qu'il est jardinier et concierge. Il ressemble à un vieux dogue qu'on ne peut plus approcher sans qu'il grogne.

« — Qu'est-ce donc, Rongin? Que se passe-t-il » par ici, et d'où partent ces chants joyeux? » dit le vieillard goutteux en se soulevant un peu sur son fauteuil.

« — Ce que c'est... parbleu!... ce que c'est!... » Vous ne le savez donc pas? — Si je le savais, Ron- » gin, il me semble que je n'aurais pas besoin de » vous le demander. — Ah! vous m'avez souvent » dérangé pour rien dans mes occupations! Et à » présent qu'il faut que je travaille double... moi » qui n'aurais pas dû servir. — Rongin, je vous ai » demandé d'où partaient les chants que j'ai enten- » dus tout à l'heure. — Ils partent!... ils partent de » chez votre frère!... on est tout en fête chez lui » depuis que leur fils est revenu. — Mon neveu est » revenu chez son père? — Eh oui!... il y a déjà » quatre jours... Oh! le père et la mère ont l'air » d'en être enchantés; il paraît que le jeune homme » se conduit maintenant très-proprement à Paris. » On dit qu'il travaille comme un nègre, et qu'il a » déjà une place de vingt mille francs dans un bu- » reau de tabac. — Allons, vous êtes fou, Rongin! — » Non, monsieur; je dis la vérité. Ce sont les do-

» mestiques de monsieur votre frère qui me l'ont
» dit : ils me l'ont répété tous les quatre; car on a
» encore quatre domestiques à côté, tandis qu'ici
» nous ne sommes plus que deux... C'est gentil!...
» — Mais cette Agathe qu'Edmond avait enlevée?
» — Oh! il paraît qu'il est parfaitement guéri de
» son amour. Il a chassé la demoiselle de chez lui à
» coups de manche à balai, et lui a défendu, sous
» peine de mort, de jamais lui reparler. C'est un
» jeune homme qui paraît maintenant bien sage,
» bien rangé, et qui gagne de l'argent!... On dit
» qu'il a apporté à sa mère un diamant gros comme
» un œuf!... A la bonne heure, il ne renie pas ses
» parens, celui-là. — C'est bon, en voilà assez. Lais-
» sez-moi. »

M. Adrien renvoie Rongin. Ce qu'il apprend de son neveu ajoute au chagrin qu'il ressent de la conduite de son fils. Il ne voudrait pas laisser voir son humeur, et il n'est pas maître de la cacher; il désire être seul; il craint même la présence de Tourterelle. Rongin, qui sait cela, revient bientôt d'un air joyeux annoncer à son maître que M. Rémonville et son fils désirent le voir.

M. Rémonville a pensé qu'après une si longue absence son fils devait aller présenter ses devoirs à son oncle. Peut-être aussi est-il bien aise de se venger un peu des épigrammes de son frère, en montrant Edmond, dont il n'a plus que des éloges à faire. Il se présente donc avec son fils chez M. Adrien, qui n'ose pas refuser leur visite.

M. Adrien fait ses efforts pour sourire, pour paraître content en présence de son frère et de son neveu. Ceux-ci ont assez de discrétion pour ne point pro-

noncer le nom d'Adam. Mais M. Adrien croit mieux cacher la vérité en étant le premier à en parler.

« Vous revenez de Paris, » dit-il à Edmond. « Vous » vous y êtes amusé... C'est bien. Adam y est en- » core, lui. Il paraît qu'il s'y amuse toujours beau- » coup; il va dans le grand monde... il obtient des » succès partout... Mais, quand il en aura assez, il » reviendra. Je le laisse libre... il faut que jeunesse » se passe!...

» — Oui!... et tout ce qui est ici y passe aussi! » murmure Rongin, qui a l'air de ranger quelque chose dans un coin du salon.

« Mon fils va retourner à Paris, » dit M. Rémonville. « Il a une place honorable et lucrative » dans une maison de banque. Il me récompense » maintenant des soins que j'ai pris pour son édu- » cation en se distinguant par son travail et ses ta- » lens.

» — C'est fort bien. Chacun fait comme il veut. » Il ne faut contrarier les penchans de personne. » Adam va revenir gros et gras comme un moine. » Il plantera des choux avec moi en me contant ses » aventures de Paris. »

M. Rémonville voit bien que sa présence et celle de son fils ne sont pas agréables à son frère; il abrége sa visite, et retourne chez lui. Là le bonheur est véritable : on ne grimace point en voulant paraître joyeux; de même que, dans les jours de la souffrance, on n'a pas cherché à dissimuler ses larmes.

Les quinze jours écoulés, Edmond a embrassé ses parens; il est reparti pour Paris, où il se livre avec ardeur au travail. C'est pendant ce temps que

son cousin achève sa ruine, et qu'il est conduit en prison.

M. Adrien était depuis quelque temps sans nouvelles de son fils ; il se flattait que, las de ne plus recevoir d'argent pour continuer ses folies, Adam allait revenir au toit paternel ; lorsqu'un matin Rongin lui apporte une lettre qui vient de Paris. M. Adrien croit reconnaître l'écriture, et il lit le billet suivant :

« Votre fils m'a fait des traits ignobles. C'est égal ; » je l'ai adoré : je l'adore peut-être encore (une » femme n'est jamais sûre de ça) ; et à présent que » tous les chenapans qui l'ont grugé le laissent là, » moi, je prends la plume pour vous apprendre que » votre bijou est en prison pour la somme de soixante » et quelques mille francs, qu'il doit à l'usurier » Moïse. C'est désagréable ; mais enfin l'enfant est » votre fils, et il prétend qu'il n'a fait que suivre » vos conseils. Ce qu'il y a de certain c'est que, s'il » ne m'eût pas quittée, nous n'aurions encore mangé » que le quart de cette somme. Tirez-le de là bien » vite. Votre servante.

» PHANOR. »

Cette lettre a foudroyé le vieillard ; il reste quelques instans sans pouvoir proférer une parole, les yeux fixés sur le fatal papier. Rongin, qui est resté dans la chambre par curiosité, se rapproche de son maître, en disant : « Est-ce que la goutte de mon- » sieur lui remonte ?... Est-ce que ce sont encore » de mauvaises nouvelles de l'enfant de la nature ?... » Ah ! dame ! on lui a lâché la bride, et alors...

» — Taisez-vous, » s'écrie M. Adrien d'une voix

forte et avec une expression qui impose au con-
« cierge. Laissez-moi; sortez, et n'entrez ici que
» quand je vous sonnerai. »

Rongin n'ose pas même murmurer; car il n'a jamais vu son maître lui parler sur ce ton. Il s'éloigne la tête basse, mais il se dit : « Ce polisson d'Adam
» aura encore tout mangé. »

M. Adrien reste plusieurs heures livré à ses réflexions. Pour tirer son fils de prison, pour payer une somme qui dépasse soixante mille francs, il faut qu'il donne à peu près tout ce qui lui reste; et, après avoir toujours vécu dans l'aisance, il est dur d'être, sur le déclin de ses jours, réduit au plus strict nécessaire. Cependant M. Adrien ne peut se dissimuler que la conduite de son fils ne soit le résultat de la manière dont il l'a élevé. *Il n'a fait que suivre vos conseils*, a écrit madame Phanor. Cette phrase est sa condamnation.

« Oui, je lui ai appris à ne faire que ses volontés...
» à suivre ses penchans ! » se dit M. Adrien en relisant la lettre. « C'est donc ma faute s'il est en prison
» à présent... Et je ne puis l'y laisser... Je donnerai
» ce qui me reste... Je vendrai cette maison... Avec
» le produit de cette vente j'aurai encore de quoi
» vivre avec économie... Je n'irai pas demeurer à
» Gisors... Non; on m'y a connu riche... J'achète-
» rai quelque petite maisonnette... quelque chau-
» mière isolée... là-bas... près du tombeau de ma
» pauvre femme !... Ah ! elle a aussi bien fait de
» mourir... elle n'a pas vu le résultat des folies de
» notre fils. »

M. Adrien aurait pu conserver encore sa demeure. Pour cela il n'aurait fallu que s'adresser à

son frère, lui confier son embarras, et avoir recours à sa bourse. M. Adrien sait très-bien que M. Rémonville s'empresserait de lui être utile. Mais loin de vouloir avouer à son frère la position où il se trouve par suite de l'inconduite de son fils, M. Adrien espère encore pouvoir la lui cacher. Ce maudit amour-propre, qui nous empêche de convenir que nous avons fait des sottises, est encore la seule compagnie que nous laisse l'adversité.

Avant tout, M. Adrien écrit à un homme de loi de Paris, pour savoir si madame Phanor lui a dit la vérité. La réponse qu'il reçoit lui apprend qu'on ne l'a pas trompé. Alors il ne s'occupe plus que de réaliser l'argent nécessaire pour rendre son fils à la liberté. M. Adrien a vu un homme d'affaires de Gisors; il l'a chargé de vendre sa maison le plus promptement et le plus secrètement possible. Pour que son frère ignore cette vente jusqu'au dernier moment, M. Adrien préfère s'imposer encore quelques sacrifices.

Malgré les peines qu'il se donne pour terminer promptement toutes ces affaires, ce n'est qu'au bout de deux mois que M. Adrien est parvenu à compléter la somme nécessaire pour son fils. Il l'envoie à l'homme de loi de Paris; le charge de remettre douze cents francs à Adam lorsqu'il sortira de prison, et de lui dire que c'est le dernier argent qu'il doit attendre de son père.

Quelques jours après avoir terminé cette affaire, M. Adrien reçoit une lettre de Gisors, qui lui apprend que sa maison est vendue; qu'il n'a plus qu'à venir signer les actes nécessaires pour en toucher le montant. Malgré sa goutte, M. Adrien monte à che-

val, et va à la ville. Après avoir vendu sa maison, il achète une maisonnette située à un demi-quart de lieue de son ancienne demeure, dans un endroit écarté et éloigné de la route. Puis il place chez un honnête négociant la somme qui lui reste : elle lui produira neuf cents francs de revenu. C'est avec cela qu'il faut qu'il vive maintenant. Il se trouverait encore assez riche, s'il pouvait cacher à son frère que c'est Adam qui l'a réduit à cet état.

M. Adrien revient chez lui, où l'on a été fort étonné de son absence qui a duré deux jours. Il congédie sa cuisinière, et fait venir Rongin devant lui.

« Mon pauvre Rongin, » dit M. Adrien, « je vais » t'apprendre une triste nouvelle : je viens de ven- » dre ma maison ! — Vous avez vendu votre maison ! » Par exemple !... Qu'est-ce que cela signifie ?... » Une maison à laquelle j'étais accoutumé... où je » me plaisais... Pourquoi donc l'avez-vous vendue ? » — Pourquoi !... parce qu'il le fallait apparem- » ment !... Parce que je n'avais plus le moyen de la » garder... — Eh bien ! c'est du propre ! Et, probable- » ment, c'est votre satané fils qui est cause de... — » Silence, Rongin, point de réflexions ; elles sont » inutiles maintenant. J'ai acheté une petite maison- » nette dans les environs... Je n'ai plus qu'un revenu » très-médiocre. Cependant je puis encore vous » garder... Nous vivrons tous les deux frugalement. » Vous cultiverez le petit jardin qui dépend de ma » nouvelle demeure, et nous pourrons finir nos jours » en paix. Voyez, Rongin, si cela vous convient, et » si vous voulez m'accompagner dans la maisonnette » que je vais habiter. — Ça ne laisse pas que d'être » gentil... Servez donc des maîtres pendant vingt-

» cinq ans, pour être récompensé comme ça... Au » lieu de monter en grade, il faudra que je fasse tout » à présent. — Rongin, rien ne vous oblige à me » suivre : faites ce qui vous conviendra ! — Pardi !... » où diable voulez-vous que j'aille à présent ? A » soixante-cinq ans je ne vais pas aller me faire » jockey. Et quand ferons-nous cette belle retraite ? » — Quand le nouveau propriétaire viendra pren- » dre possession de cette maison. »

Quinze jours plus tard (c'était par une belle matinée d'automne), M. Adrien reçoit l'avis que le nouveau propriétaire va arriver. Cette nouvelle lui est transmise par un homme à jambe de bois, qui doit remplacer Rongin dans ses fonctions de concierge ; celui-ci est stupéfait en reconnaissant Dumont dans son remplaçant.

L'invalide frappe doucement sur l'épaule de Rongin en lui disant : « Il me paraît que je vais pren- » dre votre place, mon vieux... — Oui... c'est ce » que je vois... Est-ce que c'est vous qui achetez la » maison ? — Non, vraiment ; mais M. Solange, » qui en est l'acquéreur, est mon ancien capitaine ; » il s'est souvenu de moi et m'a nommé son con- » cierge... Ma foi ! cette demeure est fort bien située. » On doit être agréablement ici ; je sens que je m'y » plairai... Me voilà avec une douce retraite pour » mes vieux jours... Mais je ne m'attendais pas à vous » remplacer... Et vous... vous ne vous doutiez pas, » il y a trente et quelques années, qu'un jour je » prendrais aussi votre place.. Mais celle-ci, je » puis l'accepter sans rougir, je m'en flatte... Le » vieux soldat d'Austerlitz n'a point fait de bassesses » pour l'obtenir. Tenez, mon ancien, j'ai toujours

» pensé, moi, qu'il y avait une Providence, qui se » chargeait de nous venger de certaines choses que » nous autres nous oublions quelquefois, tandis » que là-haut rien ne s'oublie ; et tôt ou tard on » fait le compte de chacun. »

Rongin ne souffle pas un mot. Il salue humblement le nouveau concierge, et va rejoindre son maître, auquel il dit : « Partons, monsieur ; croyez-» moi, n'attendons pas l'arrivée de ces nouveaux » venus... Vos paquets sont faits ; on nous les por-» tera là-bas ; partons sur-le-champ. »

Rongin a hâte de s'éloigner de l'invalide, qui est sa bête noire. Mais M. Adrien ne peut pas aller vite ; il souffre beaucoup de sa goutte, et d'ailleurs on ne quitte pas si lestement, et pour n'y jamais revenir, une demeure dont on a été le maître et où l'on a passé la moitié de sa vie.

Cependant M. Adrien se résigne ; il jette encore quelques regards sur son cabinet, son grand fauteuil, son jardin ; puis il prend sa canne, et, en s'appuyant sur le bras de Rongin, quitte cette maison, dont les folies de son fils l'ont chassé.

Le pauvre goutteux n'avait pas fait encore vingt pas sur la pelouse, car il n'allait pas vite, lorsqu'il se sent arrêté, pressé par le bras de quelqu'un. C'est M. Rémonville, qui a couru après son frère, et qui veut le retenir. « Que viens-je d'apprendre ? » lui dit-il. « Vous avez vendu votre maison... Vous la quittez ; » et je n'ai rien su de tout cela... Est-ce un revers » de fortune, le besoin d'argent, qui vous aurait » forcé d'agir ainsi ?... Et vous ne m'avez rien dit !... » Vous ne vous êtes point adressé à moi... Adrien, » ne suis-je donc plus votre frère ?... Où allez-vous ?

» De grace, venez chez moi... Vous y serez chez » vous... Vous serez entouré de soins... d'amis.

— » Je vous remercie, mon frère, » répond M. Adrien en pressant la main de M. Rémonville, et en détournant les yeux pour cacher son émotion. « Je » vous remercie de vos offres amicales... mais je » n'ai nul besoin de secours. J'ai vendu cette maison » parce que... depuis la mort de ma femme, je ne » m'y plais plus... Elle est trop grande pour moi... » J'en ai acheté une... qui me convient mieux, et je » vais m'y retirer. Mais, je vous le répète, je n'ai » aucun besoin d'argent.

» — Ainsi donc, mon frère, vous refusez de ve- » nir habiter avec nous... Pourriez-vous vous rap- » peler encore quelque différence dans notre ma- » nière de voir ?... Pensez-vous donc que jamais je » vous dirais un mot à ce sujet ?...

» — Non, mon cher Rémonville; mais je vous » assure que je serai très-bien dans ma nouvelle » propriété... Soyez heureux... Nous nous verrons » quelquefois... J'irai vous voir... mais ne me rete- » nez plus... Adieu. »

M. Rémonville voit que ses instances seraient inutiles. Il serre encore une fois la main de M. Adrien, et le regarde tristement s'éloigner, tandis que le vieillard goutteux, s'appuyant sur sa canne et le bras de Rongin, fait de pénibles efforts pour hâter sa marche, afin de dérober son émotion à son frère, et surtout pour lui cacher deux grosses larmes qui sont tombées sur ses joues lorqu'il a jeté un dernier regard sur la maison où son fils est né.

CHAPITRE XXVIII.

L'HOMME DE LA NATURE EN PRISON.

Adam était depuis long-temps en prison. Pendant les premiers jours, il avait trouvé drôle d'habiter une maison où il y a si nombreuse société; il avait ri, bu, chanté avec ses compagnons; il possédait encore quelques pièces d'or et les avait facilement dépensées; alors Sainte-Pélagie lui semblait un endroit agréable où l'on s'amusait autant, plus même que dans beaucoup de réunions où l'avait mené Montgry; il croyait que le vieux Moïse ne l'avait pas trompé et que dans une prison on était libre de faire toutes ses volontés. Il est vrai que jusqu'alors il n'avait pas eu la volonté de sortir, parce qu'il ne s'était pas ennuyé; mais lorsqu'il n'eut plus d'argent pour se divertir avec les autres détenus, il trouva le temps long et la prison moins gaie. Un matin, il voulut sortir en disant : « Décidément j'ai assez de prison » comme cela; le vieux Moïse m'a dit que ce n'était » qu'une formalité : voilà huit jours que je suis ici, » c'est bien assez. Je veux m'en aller parce que je » ne m'y amuse plus. »

Cette demande singulière n'eut point de succès.

On fit entendre difficilement à Adam qu'il ne sortirait que quand son créancier serait soldé, ou consentirait à le laisser libre. Alors seulement le pauvre Adam comprit ce que c'est qu'une prison; il sentit qu'il n'avait plus sa liberté, ce bien si précieux, ce bien contre lequel on échangerait volontiers tous les autres. Il s'emporta, cria, voulut s'en aller malgré tout le monde; disant qu'il n'est pas dans la nature d'empêcher un homme de sortir quand il en a envie, et que nous ne sommes pas nés avec des jambes pour qu'un de nos semblables ait le droit de nous priver d'en faire usage. On se contenta d'abord de rire au nez d'Adam; il donna quelques coups de poing aux gardiens, et voulut s'échapper; alors on le resserra, on l'enferma plus étroitement, il fut l'objet d'une surveillance particulière, et il fallut bien, cette fois, que l'homme de la nature cessât de faire ses volontés : mais aussi dès cet instant sa prison lui devint odieuse, et la captivité fut cent fois plus cruelle pour lui que pour les autres prisonniers.

L'usurier Moïse n'avait pas fait savoir au père d'Adam que son fils était en prison, parce que, ne se doutant pas que son débiteur était incapable d'écrire lui-même, il était persuadé que le jeune homme avait sur-le-champ appris cette nouvelle à ses parens. De son côté Adam pensait que son ami Montgry continuait d'écrire pour lui à son père; il est donc probable que le fils de M. Adrien serait resté long-temps en prison, si un jour madame Phanor n'eût accompagné à Sainte-Pélagie une de ses amies qui allait y voir son amant, lequel passait régulièrement neuf mois de l'année sous les verrous.

Là, madame Phanor avait aperçu Adam, pâle,

amaigri, triste et malade. Le pauvre garçon était assis dans la cour sur un banc de pierre. Pendant qu'à quelques pas de lui les prisonniers riaient et s'amusaient entre eux, il avait la tête baissée sur sa poitrine et ne la relevait que pour regarder le ciel; alors il poussait un gros soupir, en murmurant : « Ne » pas être libre... quel supplice !... Et mon père me » laisse ici !... »

En reconnaissant Adam, madame Phanor crie, pleure, a des attaques de nerfs; elle attire les prisonniers autour d'elle; enfin on l'a calmée, et elle supplie elle-même la société de la laisser causer à part, avec Adam. Celui-ci éprouve un sentiment de plaisir en revoyant cette femme avec laquelle il a fait mille folies, il lui tend la main, mais elle lui saute au cou, elle l'étouffe de caresses, en lui disant :

« — Pour combien es-tu ici? Imbécile, qui ne » m'écrit pas! qui ne me fait pas au moins prévenir!.. » Parle... Je vas vendre mon châle... il est tout » neuf... mon voile... mes chemises s'il le faut... » Parle donc !

» — Je dois soixante et quelques mille francs... à » ce que je crois !... » répond tristement Adam.

» — Soixante mille francs !... Dieu! quelle boule » de loto !... J'aurais beau vendre mes nippes et moi » avec, ça ne ferait jamais ta somme !... Mais ton » père, comment se fait-il qu'il te laisse ici?

» — Je n'y comprends rien ! Cependant Montgry » a dû lui écrire que j'étais en prison...

» — Montgry !... Tu comptes encore sur Mont- » gry !... Pauvre poulet !... quand donc cesseras-tu » de te laisser plumer ?... Est-il venu te voir, ton » cher ami, depuis que tu es ici ? — Non... Il est sans

» doute malade... Cependant depuis si long-temps
» que je suis prisonnier, il aurait dû venir en effet...
» —Mon bon ami, tu as un joli naturel, c'est vrai ;
» mais ton naturel te bouche l'œil : tu crois tout ce
» qu'on te dit, tu te fies à tout ce que tu vois !... Ce
» n'est pas ça du tout, mon petit : on te fait la queue
» depuis le matin jusqu'au soir !... Ton Montgry,
» auquel tu fourrais sans cesse de l'argent, ne songe
» plus à toi, maintenant que tu n'as plus rien;
» tes dames si pimpantes, qui daignaient recevoir
» tes cadeaux, feront semblant de ne pas te reconnaî-
» tre quand tu auras un habit râpé. Tâche donc de
» ne plus être si bête !... Moi, je t'aimais pour toi.
» Tu m'as donné une fois cinq cents francs, c'est vrai,
» mais alors je te croyais riche comme un lingot...
» et si j'avais à présent un million, je le partagerais
» avec toi. En attendant, prends toujours ces sept
» livres dix sous... c'est tout ce que j'ai sur moi... —
» Non... je n'ai pas besoin de... — Prends vite ! ou je
» te fiche des soufflets. Sois calme... ne fais plus des
» yeux jaunes comme ça. Je vais écrire à ton père,
» et de la bonne encre; et s'il ne t'envoie pas de quoi
» sortir d'ici, j'irai le chercher moi-même, avec un
» parapluie à canne. »

Madame Phanor a encore embrassé Adam, et elle est partie. Elle avait tenu sa parole. Bientôt, l'homme de loi, auquel M. Adrien avait remis le soin de terminer les affaires de son fils, avait été voir Adam à Sainte-Pélagie, en lui annonçant que son père s'occupait de payer ses dettes. Enfin, après cinq mois, qui lui ont paru cinq siècles, on vient annoncer à l'élève de la nature qu'il est libre.

Adam était assis sur un banc de pierre, dans la

cour de la prison, lorsque le concierge vient lui apporter cette heureuse nouvelle.

En apprenant qu'il est en liberté, un feu nouveau brille dans les yeux d'Adam; ses esprits abattus, absorbés par la captivité, semblent renaître à la vie : car la liberté, si précieuse pour tous, était l'existence pour cet homme qui depuis sa naissance n'avait connu aucun obstacle à ses vœux.

Il se lève, saute au cou du concierge en balbutiant : « Je suis libre, dites-vous ?... je ne suis plus forcé de » rester ici ?... je puis sortir enfin ?—Oui, monsieur, » quand vous voudrez. — Quand je voudrai !... Ah ! » tout de suite, sur-le-champ !... Ouvrez-moi la » porte. — Mais, monsieur, vous n'avez pas votre » chapeau... votre cravate, vos.... — Je n'ai pas be- » soin de chapeau pour m'en aller... je vous aban- » donne ce que j'ai ici... ouvrez-moi... — Mais, » monsieur... — Ouvrez-moi, sacrebleu ! ouvrez- » moi... »

Adam est comme un fou, il n'écoute plus rien, et le concierge se hâte de le mettre dehors. L'homme de loi qui est venu délivrer Adam, et qui sort avec lui, espère qu'il s'arrêtera lorsqu'ils seront dans la rue : mais à peine se voit-il hors de la prison que l'homme de la nature se met à courir de toutes ses forces, craignant de ne jamais pouvoir s'éloigner assez vite de Sainte-Pélagie.

Comme, s'il le perdait de vue, il ne saurait plus où le retrouver, l'homme d'affaires est obligé de courir après son client, auquel il a des fonds à remettre : mais Adam se souvient des exercices de sa jeunesse, il court vite et long-temps sans se fatiguer.

Il n'en est pas de même de l'homme de loi; c'est

un monsieur d'une cinquantaine d'années, qui depuis long-temps passe les trois quarts de sa vie dans son cabinet; ses jambes sont bientôt fatiguées de l'exercice forcé que son client lui fait faire; à chaque instant il voit s'augmenter la distance qui le sépare d'Adam, et c'est en vain qu'il lui crie : « Monsieur... » monsieur... arrêtez-vous donc... écoutez-moi » donc... j'ai à vous parler. »

Adam n'écoute pas, n'entend rien, et court toujours.

En voyant un jeune homme pâle, mal habillé, sans chapeau et sans cravate, qui court de toutes ses forces, puis un monsieur d'un extérieur honnête qui essaie de l'atteindre, en criant : « Arrêtez donc ! » les passans ne doutent point que le premier ne soit un voleur.

Ce bruit se répand de bouche en bouche : « C'est » un voleur !... » se disent les curieux; et bientôt quelques-uns courent aussi après Adam; les petits polissons des rues se joignent à ceux qui ont couru les premiers. Adam entend beaucoup de monde courir derrière lui, il distingue enfin les cris « : Arrêtez ! » Arrêtez ! » et il n'en court que plus fort.

Mais quelques hommes, qui viennent du côté opposé, se dévouent pour saisir le voleur; quatre d'entre eux barrent le passage à Adam; d'autres lui mettent la main sur le collet, en s'écriant d'un air de triomphe : « Nous le tenons !... » Adam se débat et veut taper ceux qui s'opposent à ce qu'il passe, en disant : « Je suis libre... je vous dis encore une fois » que l'on m'a rendu ma liberté, laissez-moi donc » en user.

» — Il paraît que vous en usez trop bien, mon

» gaillard, » dit un de ceux qui tiennent Adam. « Allons ! allons! au corps-de-garde, puis en prison. » — Comment ! vous voulez que j'aille encore en » prison?.. J'en sors...—Oh ! nous nous en doutions » bien. — C'est donc pour se moquer de moi qu'on » m'a dit que j'étais libre... mais j'aime mieux me » faire éreinter que de rentrer en prison. »

Et Adam se met à jouer des pieds et des poings. Enfin l'homme de loi parvient à percer la foule. « Voilà votre voleur, monsieur, » disent les officieux qui ont arrêté Adam.— « Mon voleur ! » dit l'homme d'affaires en s'essuyant le front. « Qui diable vous a » dit que ce jeune homme fût un voleur ? C'est un » prisonnier pour dettes que je viens de faire sortir » de Sainte-Pélagie. »

Ce n'est pas sans peine que l'on fait comprendre aux badauds qu'ils se sont trompés. Les gens qui jugent sur l'apparence ne veulent jamais avoir tort.

L'homme de loi parvient à retirer Adam des mains de ceux qui voulaient le faire rentrer en prison. Il s'éloigne avec lui de la foule; mais il passe son bras sous le sien, et le force à marcher sans courir, en lui disant : — « Monsieur, si c'est ainsi que vous » usez de votre liberté, vous la perdrez bien vite.— » Comment, monsieur, je ne suis pas le maître de » courir dans les rues si ça me fait plaisir ?— Par- » donnez-moi... mais alors il faudrait être habillé » décemment; sinon, on vous prendra pour un fou » ou un voleur, et on vous arrêtera. — Belle f..... » liberté que celle qui m'empêche de jouer des jam- » bes quand ça me fait plaisir !... Ah ! mon père avait » bien raison de se plaindre des hommes... Me pren- » dre pour un voleur parce que je cours sans cha-

» peau... Si ça me plaît d'être sans chapeau?... si » j'aime mieux cela? si je veux que mes cheveux » voltigent en liberté? »

Pendant qu'Adam parlait, le temps s'était mis à l'orage. Bientôt une pluie violente tombe sur l'homme de la nature qui a toujours la tête nue. Cela met fin à sa déclamation contre les chapeaux, et il accepte la proposition de l'homme d'affaires, qui lui offre de monter dans un fiacre pour se rendre chez lui.

CHAPITRE XXIX.

LE MONDE DE TOUS LES TEMPS.

L'homme de loi a remis à Adam douze cents francs de la part de son père, en lui annonçant que c'est le dernier secours qu'il recevra de lui; il lui a ensuite fait une belle morale pour l'engager à changer de conduite et à retourner dans ses foyers.

Adam a pris l'argent et n'a pas écouté la morale : il songe à se dédommager, au sein des plaisirs, de ses cinq mois de détention; mais il se promet de ne plus mettre sa signature sur aucun papier; et comme le malheur donne toujours un peu d'expérience, il ne retourne pas au magnifique hôtel de la rue de Rivoli, mais à celui beaucoup plus modeste de la rue d'Angoulême.

Adam voudrait aller remercier madame Phanor; elle lui a donné son adresse, mais il l'a perdue. En attendant qu'il rencontre son ancienne amie, il se rend à la demeure de Montgry; le petit-maître a changé de logement, et l'on ignore où il est allé demeurer.

Adam ne croit pas à tout ce que madame Phanor lui a dit sur le compte de Montgry, et il voudrait

le retrouver. « Il ne doit pas être toujours sans ar-
» gent, » se dit-il ; « il faudra qu'il m'en donne, à
» son tour. Avec mes douze cents francs je n'irai
» pas loin, quoique je ne fasse plus de cadeaux au
» beau sexe. Ce sont ces diables de repas qui rui-
» nent!... Mais j'y songe... tous ces bons amis, que
» je régalais avant d'aller en prison, me répétaient
» sans cesse : Venez donc dîner, venez donc déjeu-
» ner avec nous : votre couvert est toujours mis,
» vous nous ferez plaisir. Parbleu ! il me semble que
» voilà le moment de leur faire plaisir; et en allant
» tous les jours déjeuner chez l'un, dîner chez l'au-
» tre, je n'aurai rien à dépenser. Dès demain je vais
» vivre comme cela. »

Adam ne songe pas que sa mise n'est plus élégante, que son habit est râpé, sale et usé; que son pantalon n'a pas la coupe à la mode. Il n'a plus la garderobe brillante de la rue de Rivoli, elle a été vendue pour payer une partie de ce qu'il devait à son hôtel. Depuis qu'il est libre, Adam ne s'est point occupé de sa mise; il croit qu'il vaut mieux garder son argent pour manger et se divertir, et que la toilette n'est pas une chose essentielle. Madame Phanor a raison : son naturel l'empêche d'y bien voir.

Adam se présente donc avec confiance chez une de ses brillantes connaissances; un valet fait une légère grimace en le toisant; sans remarquer cela, Adam pénètre dans l'appartement, et se jette dans un fauteuil, avec autant de familiarité que lorsqu'il était l'amphitryon.

Le monsieur chez lequel il agit ainsi l'examine avec surprise, mais lui dit d'un air assez gracieux :

« C'est vous, monsieur Adam! On m'avait assuré » que vous étiez en prison... Je suis enchanté que » cela ne soit point!...

» — J'y ai été cinq mois, c'est bien assez. Savez-» vous ce que je viens faire chez vous?... — Non, » en vérité. — Je viens vous demander à déjeuner. » — Ah! vous venez... — Oui; je me suis rappelé » vos invitations; oh! maintenant j'en profiterai. Je » viendrai souvent... deux ou trois fois par se-» maine... peut-être plus! C'est selon... »

Le monsieur a froncé le sourcil, et le bout de son nez est devenu blanc. Cependant il s'efforce encore de sourire en répondant: « Vous me ferez grand » plaisir... C'est fort aimable de votre part... Mais » nous ne commencerons pas à déjeuner ensemble » aujourd'hui, car je déjeune en ville; on m'attend, » et je vais sortir. — Ah!... Alors ce sera pour de-» main. — Oui... Oh! demain très-volontiers. — » En ce cas, adieu. Je vais déjeuner chez un autre » ami. »

Adam sort, et le monsieur, après l'avoir reconduit, dit à son domestique : « Prévenez le portier » pour qu'il ne laisse plus monter ce malôtru qui » vient sans façon s'installer chez moi; qu'il me dise » toujours à la campagne. »

Adam va chez une autre personne, et y déclare aussi franchement le but de sa visite et ses intentions pour l'avenir. Là on fait semblant d'avoir déjeuné, et d'être désolé de ne pouvoir plus rien lui offrir. En le reconduisant, on donne les mêmes ordres au domestique.

Adam ne se décourage pas : il va chez un troisième ami : celui-là se dit malade et au régime de

la tisane. Chez un quatrième, on est obligé de sortir pour affaire majeure. Le cinquième lui répond : « — Je ne déjeune jamais ; je ne fais qu'un repas par » jour, c'est le dîner. — En ce cas, » dit Adam, « je viendrai dîner. Mais sacrebleu ! c'est ennuyant, » cela ; il faut pourtant que je déjeune... Allons ! » pour aujourd'hui je me paierai encore ce repas-» là. »

Adam se décide à se donner lui-même à déjeuner. A l'heure du dîner il espère être plus heureux, et il se met en course de bonne heure, pour ne pas trouver encore les gens au moment de leur digestion.

Il se rend d'abord chez l'ami qui lui a dit qu'il ne faisait qu'un repas par jour. Mais l'ami est parti pour la campagne ; on ne sait pas quand il reviendra.

« Tiens ! il va la campagne en hiver... et il ne » m'en a rien dit ce matin, » murmure Adam. « Il » me semble que ce n'est pas très-honnête... Ah çà ! » est-ce que Phanor m'aurait dit vrai ?... est-ce que » dans le monde on se ferait continuellement des » complimens dont on ne pense pas un mot, et des » offres de services qu'on ne veut pas tenir ?...

Adam se présente dans une autre maison en annonçant, avec sa bonhomie ordinaire, qu'il vient dîner, et qu'il viendra souvent. On se regarde, on chuchote, on se fait des mines, et on lui dit enfin d'un ton glacial. « Nous avons dîné, et toute la » semaine nous dînons dehors.

» — Vous avez déjà dîné ! » s'écrie Adam. « Vous » avez donc changé vos heures d'habitude ? — » Nous n'avons pas d'heure. — Cependant quand » vous dîniez avec moi, ce n'était jamais avant cinq

» heures ! — Autres temps, autres soins... — Au-
» tres soins... Est-ce que vous avez d'autres estomacs
» aussi?... Mais écoutez, je suis sans façon, moi :
» puisque vous avez dîné, je dînerai seul... Faites-
» moi servir ce qui est resté, je m'en accommoderai. »

On se regarde de nouveau ; on trouve la proposition non-seulement inconvenante, mais encore très-impertinente ; la maîtresse de la maison court dire à sa cuisinière : « Fermez bien la porte de votre cui-
» sine, jusqu'à ce que ce manant qui vient d'arriver
» soit parti ; il serait homme à nous prendre de
» force notre dîner. »

Pendant que madame fait barricader cuisine et office, monsieur répond à Adam, en se pinçant le nez et les lèvres : « Nous n'avons pas pour habitude,
» monsieur, de faire manger nos restes aux per-
» sonnes que *nous invitons* à dîner avec nous ; et
» quant à celles que nous n'*invitons pas*, il est beau-
» coup plus convenable qu'elles dînent ailleurs...

» — Ça veut dire que vous n'avez rien à me don-
» ner, n'est-ce pas ? » dit Adam en prenant son cha-
» peau. « — Mais... monsieur... il me semble qu'avec
» de l'usage on doit... — Mais, mais... Pas tant de
» phrases ! Je ne vous demande pas de l'usage, je
» vous demande à dîner. Vous n'avez rien à me
» donner ?... Bonjour. »

Adam se remet en course. Mais il hoche la tête et se dit : « Ça va mal !... ça se gâte... Je crois que
» tous ces drôles-là se sont moqués de moi quand
» ils m'ont offert leur table : et pourtant, moi,
» c'est de bon cœur que je leur ai bien souvent donné
» d'excellens dîners !... »

Adam veut essayer encore de l'amitié des gens du

monde. Il se rend chez un beau parleur qui était souvent de ses parties avec Montgry, et qui était un de ceux qui admiraient le plus le charmant naturel d'Adam.

« M. Belleprose va se mettre à table, » dit le domestique en cherchant à empêcher que l'homme de la nature ne pénètre chez son maître. « — Il va se » mettre à table, » s'écrie Adam : « ah ! pardieu, » c'est bien heureux !... au moins en voilà un que je » ne manquerai pas. » Et, repoussant le valet, Adam entre brusquement dans la salle à manger; où il trouve en effet son ami Belleprose qui est assis devant un couvert élégant et qui s'apprête à se servir du potage.

Adam commence par prendre une chaise et se placer à table en face de M. Belleprose, puis il lui dit :

« Mon cher ami, je viens dîner avec vous... J'ar- » rive au beau moment, puisque vous alliez com- » mencer...

» — Oui, ma foi ! Allons, mon cher, placez-vous » là... Germain, un couvert, vite, un couvert pour » M. Adam Rémonville. »

M. Belleprose a donné cet ordre d'une manière fort aimable. Adam se dit : « A la bonne heure ! au » moins en voilà un qui ne m'a pas trompé, et qui » est de bon cœur... »

Mais, tout en mangeant le potage, M. Belleprose examine Adam, et lui dit : « Mon cher, d'où vient » que vous, jadis si élégant, négligez autant votre » toilette ? d'honneur, si je ne vous connaissais pas, » je vous prendrais pour un échappé de prison.

» — Vous ne vous tromperiez pas ;... je viens de

» prison en effet. Vous ne saviez pas cela ?... — Non » ma foi ! J'arrive de la terre de la belle Henriette, » où j'ai passé quatre mois. — Et moi j'arrive de » Sainte-Pélagie, où j'en ai passé cinq. — Vous aviez » donc des dettes ? — Comme vous dites. — Vous les » avez payées, puisque vous êtes libre ? — C'est mon » père qui les a payées. Je suis libre ; mais mon cher » père m'a fait prévenir qu'il ne paierait plus rien » pour moi ; c'est pour cela que, voulant économiser, » je me mets sur le pied de dîner en ville, de déjeuner » en ville... Je souperais même en ville, si c'était pos- » sible. Figurez-vous que depuis ce matin, je cours » pour cela. Eh bien ! croiriez-vous que vous êtes le » seul chez qui j'aie pu attraper à dîner ? les autres » m'ont dit des choses... des raisons... qui n'avaient » ni queue ni tête... Mais qu'ils aillent au diable ! c'est » chez vous que je dînerai. Vous êtes un bon enfant, » un bon garçon, vous ; aussi je viendrai tous les jours » vous tenir compagnie aux heures des repas... »

Pendant qu'Adam parlait, il s'opérait un grand changement dans la physionomie de M. Belleprose : ses sourcils se fronçaient, son front se rembrunissait, son regard perdait son expression aimable pour en prendre une inquiète et embarrassée. Le moindre observateur aurait remarqué ce changement ; mais Adam n'est nullement observateur. Dans ce moment, d'ailleurs, il ne s'occupe que de son potage ; et comme il voit que son ami ne lui en offre pas de nouveau, il en prend lui-même une seconde assiettée.

Tout à coup M. Belleprose se lève, et quitte la table comme frappé d'une idée subite.

« Où donc allez-vous ? lui crie Adam. Mais on ne

lui répond pas. Après avoir fini son potage, celui-ci appelle encore, en disant : « Eh bien ! vous me » laissez seul... Envoyez-moi du vin au moins... » Ça me fera prendre patience. »

M. Belleprose revient au bout de dix minutes, et va se remettre à table, en s'essuyant la bouche. « Mille pardons ! » dit-il ; « j'avais quelques ordres » à donner... une lettre pressée à écrire... Mainte- » nant je suis tout à vous... — Ah ! tant mieux. Mais » faites-nous donc apporter à boire... — Comment ! » est-ce que la carafe n'est pas là ?... La carafe !... » Est-ce que vous buvez du vin dans une carafe ? — » Mon ami, je ne bois pas de vin, moi ; jamais de » vin... De l'eau, toujours de l'eau, c'est plus sain » et plus tonique. — Que diable me contez-vous » là !... J'ai assez souvent dîné avec vous, je vous ai » vu boire du vin... et très-joliment ; je me rappelle » même que vous étiez grand amateur !... — Oh ! » je ne vous dis pas que je ne sois pas amateur ; je » l'aime toujours, mais je n'en bois plus. Vous n'en » trouverez jamais chez moi, depuis mon inflam- » mation de poitrine ; il m'est défendu. — Ah ! vous » avez été enflammé ?... C'est fâcheux ! »

Adam ne dit plus rien, mais il fronce le sourcil. Au bout d'un moment, le domestique vient enlever le potage, et apporte un morceau de bœuf gros comme un œuf et sec comme du parchemin, qu'il place avec un grand sérieux sur la table.

M. Belleprose coupe une tranche de son bœuf et la présente à Adam ; celui-ci repousse l'assiette en disant :

« Je n'aime pas le bouilli ; chez mon père je n'en » mangeais jamais : celui-ci me fait l'effet d'une se-

» melle de soulier. Qu'est-ce que vous avez pour dî-
» ner, après cela?

» — Ma foi! mon cher ami... je n'ai pas autre
» chose... C'est là mon ordinaire; depuis mon in-
» flammation, je suis réglé comme un papier de
» musique....

» — Vous dînez avec de la soupe et ce petit ro-
» gaton de bouilli? — On ne dit pas bouilli, on dit
» bœuf..... — Bœuf!... bœuf!... Et il n'y aurait pas
» de quoi nourrir un chat!... — Je me contente de
» cette table frugale, je m'en trouve même très-
» bien... — Et quand vous veniez dîner avec moi,
» vous étiez le plus gourmand de la compagnie!...
» Il vous fallait les mets les plus friands, les plus
» recherchés. — C'est justement l'abus que j'en fai-
» sais qui m'a rendu malade; je préfère une nourri-
» ture moins épicée et plus saine... Le potage, le
» bœuf, et une pomme cuite; je ne sors pas de là. —
» Ah! vous ne sortez pas de là! Et c'est tout ce que
» vous contez offrir à un ami qui vous a cent fois
» bourré de truffes et enivré de champagne. — On
» ne s'enivre jamais chez moi! — Monsieur Belle-
» prose!—Monsieur Adam Rémonville?— Vous êtes
» un ladre, un fesse-matthieu, et vous vous conduisez
» comme un cuistre!... — Monsieur... voilà des
» propos bien inconvenans; et si je n'étais pas chez
» moi... — Oh! je vous les dirais dehors la même
» chose!... Vous croyez que je ne devine pas votre
» vilenie!... C'est de peur que je ne revienne dîner
» chez vous que vous me traitez ainsi..... Mais tran-
» quillisez-vous! j'ai assez de vous et de votre table.
» Je suis franc et de bon cœur, moi; je n'aime pas
» les gens à deux faces. Tenez, voilà votre bœuf!...

» Mettez-le dans vos bottes : ça vous garantira de » l'humidité. »

Et Adam lance le petit morceau honteux au visage de M. Belleprose. Celui-ci devient pourpre, il ferme les poings, il a l'air de vouloir sauter aux yeux d'Adam : mais cependant il ne bouge pas de sa place, et laisse l'homme de la nature sortir tranquillement de chez lui.

« Phanor avait raison ! » se dit Adam en allant dîner chez un traiteur. « Les hommes ne disent pas » du tout ce qu'ils pensent... Ils mentent comme des » charlatans... Et souvent pour le plaisir de men- » tir... ou par habitude peut-être. Quelle nécessité » de m'accabler d'invitations quand je n'avais pas » le temps de les accepter, pour me tourner le dos » quand je veux bien y répondre ? Je commence à » concevoir que c'est une sottise de dépenser son » argent pour amuser les autres. A la vérité, je me » suis amusé aussi, et on ne peut guère s'amuser seul. » Il y a des gens que la musique, que la peinture » amusent, moi, je n'y connais rien... D'autres font » des vers... des chansons... je ne comprends rien » à tout cela. Mon père m'a élevé pour que je ne » fasse que mes volontés, et il se fâche de ce que je » les fais... Mon père n'a pas le sens commun ; si je » retourne jamais chez nous, je lui ferai bien voir » qu'il est dans son tort. »

Adam ne va plus chez ses anciennes connaissances; il continue de manger à ses frais; il trouve que c'est le meilleur moyen de manger à sa volonté, à son appétit ; il a raison : le morceau de pain que nous achetons a meilleur goût qu'un mets délicat qu'on nous servirait d'un air dédaigneux. Les parasites ne

sont pas de cet avis; mais ces gens-là n'ont ni cœur, ni ame, ni fierté; ils n'ont que de l'estomac.

Adam voit chaque jour ses fonds diminuer. Il sait qu'il ne doit plus compter sur M. Moïse; d'ailleurs, il est bien décidé à ne plus mettre son nom sur des lettres de change. L'homme de la nature aime sa liberté. Mais comment vivre à Paris! Et pourtant il ne peut se décider à retourner chez son père; la maison paternelle lui semble devoir être maintenant un séjour fort ennuyeux : depuis qu'il habite Paris les plaisirs champêtres n'ont plus d'attraits pour lui.

« Si je pouvais rencontrer Montgry, » se dit Adam, « je suis persuadé qu'il m'aiderait; je l'ai ai-
» dé assez souvent, moi !... Il puisait dans ma bourse
» comme dans la sienne, en me disant : Mon ami,
» entre nous tout doit être commun. D'après cela,
» il me semble que je devrais maintenant prendre
» dans sa caisse sans compter. »

Un soir, Adam voit enfin ses désirs satisfaits; en se promenant au Palais-Royal, il aperçoit Montgry, toujours élégant, brillant, parfumé et mis à la dernière mode. Adam court après lui, et lui prend le bras, en s'écriant : « Je te retrouve enfin;
» ce n'est pas malheureux !... »

Le petit-maître fait un mouvement rétrograde et pâlit; mais il se remet presque aussitôt, et répond en reprenant son air aimable :

« Comment; c'est vous, mon cher Adam?... Ah!
» pardon, je ne vous avais pas reconnu d'abord...
» Je suis tellement distrait... — Moi, je t'ai reconnu
» tout de suite... Il y a long-temps que je te cher-

» che... — Passons dans le jardin, nous y causerons » plus à notre aise. »

Adam entre avec Montgry dans le jardin, où il fait nuit, il continue de tenir le bras du petit-maître. — « Mon ami, depuis que je ne t'ai vu, j'ai été cinq » mois en prison... — Se pourrait-il? Ah! mon » Dieu! je n'ai pas su cela; j'aurais été vous y voir » tous les jours!... — C'est ce que j'ai pensé... Sans » cette pauvre Phanor, je crois que j'y serais en- » core... C'est ce vieux scélérat de Moïse qui m'a » joué ce tour-là, en me disant que ce n'était qu'une » formalité,.... que je m'amuserais beaucoup en » prison!... — Ce vieil usurier m'a aussi ruiné, volé » indignement!... — Il t'a ruiné? — Eh mon Dieu, » oui! C'est un infâme!... un fripon qui m'a mis » dedans! — Il me semble plutôt que c'est moi qu'il » a mis dedans... — Enfin votre père a payé? — » Oui. — Alors vous pouvez recommencer à vous » divertir? — Non, parce que mon père a dit qu'il » ne paierait plus... — Eh! mon cher, les pères di- » sent cela, et ils paient toujours. — Mais, comme » je n'entends pas retourner en prison, je ne veux » plus signer de billets, et on ne veut pas me prêter » sur ma parole; conçois-tu cela, toi? — Oh! je le » conçois parfaitement. — Écoute : tu t'amuses, » toi; tu vas avoir la complaisance de m'amuser; je » t'ai procuré des plaisirs tant que j'ai pu; c'est à » ton tour : tout était commun entre nous; ça doit » toujours être la même chose. A dater d'aujour- » d'hui, je puise dans ta bourse, et j'espère que ça » te fera plaisir. »

Montgry part d'un éclat de rire, et cet accès de gaîté dure fort long-temps. Adam, impatienté, lui

quitte le bras en s'écriant : « Pourquoi ris-tu ?... Je » n'aime pas qu'on me rie au nez, sans que je sache » pourquoi.

» — Pardon, mon cher, mais... Ah ! ah ! ah !... » Vous êtes vraiment si drôle... Ah ! ah ! ah !... — » Je suis drôle ? — Je veux dire si naïf... D'hon- » neur, vous êtes bien l'homme de la nature !... — » Eh bien ! après,... quand je serais l'homme de la » nature... Est-ce que nous n'en sommes pas tous, » de la nature ? Est-ce que tu as été pétri dans un » mortier avec du miel et du sucre, toi ? — Non, » mon cher ! mais je veux dire par là que vous êtes » en arrière; que vous n'entendez pas du tout la vie » de Paris. Vous croyez à tout ce qu'on dit, à tout ce » qu'on promet !... C'est un échange de com- » plimens qui n'engage à rien... — Moi, c'est un » échange d'argent que je demande à présent. — » Mon ami, est-ce qu'on revient sur le passé ?... « Vous avez eu de l'or : vous vous êtes amusé, on » s'est amusé avec vous ;... c'est tout simple. Vous » n'en avez plus, on s'amuse sans vous ; eh, mon » Dieu !... c'est l'histoire de tout le monde.

» — Je ne veux pas que ce soit mon histoire. — » Vous ne referez pas les hommes, mon cher ! — » Non, mais je donnerai des coups de poing à ceux » qui me feront des sottises, comme j'ai fait à ce po- » lisson de Belleprose qui voulait me faire dîner avec » de l'eau et de la savatte. — Mon cher, des coups » de poing ne sont pas des raisons; et c'est d'ail- » leurs de très-mauvais genre. Mais écoutez. Je vous » aime,... je vous aime beaucoup... Je ne ferai pas » maintenant comme ceux qui vous ont tourné le » dos, parce que vous n'avez plus rien. Fi donc ! Je

» veux vous former ,... vous dresser... Je sais qu'il » y a de l'étoffe chez vous; et, loin de vous aban- » donner, je veux vous mettre en état de faire bien- » tôt une figure encore plus brillante qu'autrefois !

» — Ah ! à la bonne heure ! c'est parler, cela ! Je » t'avais bien jugé... Que je t'embrasse !... »

Montgry se dégage, non sans peine, des bras d'Adam, et lui dit : « J'ai affaire à la Chaussée- » d'Antin, rue de Clichy. Venez avec moi jusque-là. » En route, je vous instruirai de mes intentions. »

On se met en marche. Adam est tout oreille, et Montgry reprend son discours.

« — Mon cher Adam, vous ne connaissez rien à » la société ; vous avez quitté le giron maternel sans » rien savoir ; vous avez dépensé votre argent avec » les autres : c'est dans l'ordre. Maintenant il s'agit » de prendre rang parmi ceux qui s'amusent aux » dépens des autres ; après avoir été dupe il faut de- » venir adroit... — J'ai donc été dupe, moi ! — On » appelle dupes ceux qui traitent, et adroits ceux » qui se font traiter... Comprenez-vous ? — Je » comprends que je n'ai pu me faire traiter, puisque » personne n'a voulu me donner à déjeuner ni à » dîner. — Mais, mon cher, il ne faut pas pren- » dre les choses à la lettre : on se fait traiter en ga- » gnant adroitement l'argent des novices... —Com- » ment veux-tu que je gagne de l'argent? je ne sais » rien faire. — Vous en saurez bientôt assez. Vous » n'êtes pas très-fort au jeu, c'est vrai; mais votre » air franc, rond, vous servira à merveille, en éloi- » gnant tout soupçon de malice... — Ha çà ! je ne » comprends pas du tout. Vous voulez me donner » de la malice ? — Je veux vous rendre heureux au

» jeu. — Comment voulez-vous que j'y sois heureux, » si le sort m'est contraire? — Le sort!... Le sort » est un mot que ne connaissent pas les gens adroits... » Je vous apprendrai à corriger le sort, à le maîtri- » ser; enfin, par différens moyens, à gagner tou- » jours vos adversaires. Comprenez-vous à présent? »

Adam s'est arrêté: ils sont rue Saint-Lazare; mais il y a près d'eux une boutique ouverte: il se remet à marcher, en disant: « Oui, je comprends, je vous » le prouverai tout à l'heure... Vous voulez m'ap- » prendre à tricher au jeu... à voler l'argent des » personnes avec qui je jouerai. — Fi donc, mon » cher! ce n'est pas voler; c'est corriger la fortune.... » c'est faire ressource de ses talens et de son indus- » trie. — Ah! c'est une industrie? — Tout comme » une autre. Tant pis pour ceux qui ne savent pas » s'en garantir... Il faut que les sots paient leur » dette aux gens d'esprit. — Comme ça, lorsque » j'ai joué avec vous et vos amis, on a fait de l'indus- » trie avec moi. — Eh! mais, mon cher, c'était » dans l'ordre. »

On est arrivé dans un endroit fort sombre de la rue de Clichy.

Adam s'arrête de nouveau devant Montgry; il commence par lui appliquer deux soufflets vigoureux; puis lui prend fortement l'oreille, en lui disant: « Ah! gredin, après m'avoir volé, tu veux me » faire voleur... — Mon cher Adam... vous n'en- » tendez pas... je... — Tu es un drôle, un misé- » rable... Si tu en valais la peine, je t'assommerais; » mais je veux bien te lâcher, à condition que tu me » donneras ta bourse en restitution de ce que tu m'as » emprunté et volé: ce sera toujours autant de rat-

» trapé. — Monsieur, je vais crier à la garde, à » l'assassin... — Et moi, je vais t'appliquer du mau- » vais genre. — Aïe !... aïe !... — Allons, vite un à » compte... — C'est une horreur... une... Aïe !... » aïe !... Tenez, voilà vingt louis... — Ce n'est pas le » demi-quart de ce que tu me dois, mais c'est égal. » A présent ton habit... Tu auras le mien en » échange... — Ah ! par exemple... — Et ton cha- » peau... — C'est une infamie... c'est un cas pen- » dable... Aïe !... aïe !... — Dépêchons, ou je co- » gne ! »

Montgry se décide à donner son bel habit et son chapeau ; Adam lui jette au nez sa vieille défroque ; il passe le frac neuf, met sur sa tête le chapeau à la mode, puis s'éloigne du petit-maître, en lui criant : « Tu es bien heureux que je te fasse grace du reste. »

CHAPITRE XXX.

SECONDES AMOURS.

Edmond est à Paris : il a repris le cours de ses occupations. La visite qu'il a faite à ses parens a beaucoup diminué le chagrin qu'il éprouvait de la trahison d'Agathe, et lorsqu'il revient à Paris, le souvenir de sa première maîtresse ne lui cause plus qu'un vague sentiment de regret, où l'amour-propre est peut-être pour beaucoup plus que l'amour.

Edmond est joli garçon; sa tournure est distinguée sans avoir rien qui dénote de la fatuité ; il s'exprime avec grace, il est aimable et modeste : il doit trouver facilement des occasions qui lui feront perdre entièrement le souvenir de sa perfide ; et quoique Edmond se livre avec ardeur au travail, quoique sa conduite ne mérite que des éloges, cela ne veut pas dire qu'il évite les occasions de se distraire de son premier amour.

> Faut d' la sagess', pas trop n'en faut :
> L'excès en tout est un défaut.

Plusieurs mois se sont écoulés. Le banquier chez lequel Edmond travaille est de plus en plus satisfait de son jeune commis. Connaissant la famille d'Edmond, il ne donne pas un bal, pas une soirée sans que le jeune homme y soit invité. Dans ces réunions bril-

lantes, mais choisies, Edmond se forme aux manières du grand monde, à cette politesse de bon ton, à cette aisance de la bonne société. Là il cause avec des dames aimables, spirituelles; il y a toujours quelque chose à gagner dans la conversation d'une femme de bonne compagnie; Edmond le sent maintenant, car, loin de gagner avec Agathe, il avait beaucoup perdu.

Plusieurs fois, quoique sans l'avoir cherché, Edmond a eu l'occasion de faire connaître ses talens. On a fait de la musique; il a tenu le piano, ou accompagné une dame sur le violon; quelquefois sa voix douce et juste s'est mêlée à celle plus mâle de quelque amateur. « Ce jeune homme a tous les ta-
» lens! » disent les dames. « — Et c'est un excellent
» sujet, » ajoute le maître de la maison; « il est fort
» instruit, parle plusieurs langues, et comprend
» très-bien les affaires. »

Alors tous les yeux se portent sur Edmond, qui tient les siens baissés et fait semblant de ne pas entendre; mais en secret son cœur bat de plaisir, et il se dit: « O mon père!... combien je vous remercie
» des soins que vous avez donnés à mon éducation!...
» C'est à vous que je suis redevable du bonheur que
» je goûte en ce moment! »

A une grande soirée que donne le banquier, on annonce le général Desparmont et sa fille, et l'on voit entrer dans le salon un homme d'une cinquantaine d'années, d'une figure agréable quoique un peu sévère, et une jeune personne fort jolie qui peut avoir seize ans.

Le général et sa fille arrivaient d'une campagne éloignée: c'était la première fois de l'hiver qu'ils

venaient aux soirées du banquier. Edmond ne les avait donc pas encore vus. Ses yeux se sont arrêtés sur mademoiselle Desparmont; il l'examine, la détaille avec cette curiosité qu'un jeune homme ressent à l'aspect d'une jolie personne. Edmond voit beaucoup de jolies femmes dans la société : il n'en a pas encore rencontré une qui lui ait paru réunir autant de graces que la fille du général. Ce qui n'était que simple curiosité est déjà devenu un attrait irrésistible; il ne peut plus porter ses regards d'un autre côté, il ne voit plus dans le salon qu'une seule femme.

Edmond s'est placé dans un coin du salon; là, sans être obligé de causer, d'être galant, il peut tout à son aise contempler la jolie demoiselle; mais il prête l'oreille lorsqu'on dit près de lui : « Voilà le » général avec sa fille, mademoiselle Céline. Elle est » fort bien, cette jeune personne; on la dit aussi » douce, aussi bonne que jolie. »

Edmond regarde la dame qui vient de dire cela; il la remercierait presque, quoiqu'il ne sache pas pourquoi. Mais une autre dame répond : « Le gé- » néral est fou de sa fille!... C'est naturel; il n'a » qu'elle d'enfant, et sa femme est morte il y a cinq » ou six ans. Cette jeune personne fera un fort bon » parti : elle aura au moins trente mille francs de » rente en se mariant. »

Edmond n'éprouve plus autant de plaisir; son cœur se serre, et il détourne pendant un moment ses regards de dessus la fille du général. Mais bientôt il ne peut résister au désir de regarder ces yeux bleus, si grands et si doux; cette bouche aimable, dont le sourire est si vrai, le parler si timide; et ce

front noble que couvrent, sans le cacher, de beaux cheveux blonds cendrés. Edmond admire jusqu'au moindre mouvement de mademoiselle Céline. Dès qu'une femme nous plaît, tout en elle nous paraît charmant, et la fille du général avait sur-le-champ captivé le cœur du jeune homme.

Edmond était resté dans son petit coin; il ne s'occupait pas du reste de la société, et il espérait qu'on ne le remarquerait point; mais on va faire de la musique, et on a besoin de lui au piano. Edmond voudrait en ce moment avoir un talent supérieur; mais, au lieu de se distinguer, il ne peut pas faire aller ses doigts; il ne voit plus ses notes, il passe des mesures. On rit, les dames le plaisantent sur ses distractions. Son trouble, son embarras augmentent lorsqu'on amène la jolie Céline près du piano. Elle va chanter, et c'est Edmond qui doit l'accompagner; il ne sait plus où il en est: heureusement on fait beaucoup plus attention à la chanteuse qu'à l'accompagnateur. La fille du général chante bien: on l'applaudit, et on ne remarque point les accords barbares que fait le jeune homme.

La danse succède bientôt à la musique; Edmond attend pour danser que la fille du général ne soit pas engagée. Enfin il est son cavalier, il peut toucher sa main et lui adresser quelques mots. Edmond n'est pas assez audacieux pour faire sur-le-champ une déclaration d'amour; d'ailleurs il sait que ce n'est pas avec une jeune personne bien élevée que l'on mène l'amour aussi vite. Mais il a causé avec Céline; ses yeux ont rencontré les siens: c'est déjà quelque chose pour un amoureux.

Cette soirée a fini bien vite pour Edmond; il en

attend avec impatience une autre où il espère revoir Céline. Mais l'amour ne lui fait pas négliger son travail : il redouble de zèle pour continuer de mériter les marques de distinction flatteuses qu'il reçoit de son chef.

L'occasion de se retrouver avec la fille du général Desparmont ne tarde pas à se présenter. Elle est bientôt suivie de plusieurs autres, car Edmond reçoit des invitations de tous côtés. Le talent est toujours recherché, mais bien plus encore lorsqu'il est modeste. Edmond a pris sa revanche, il a fait plus d'une fois la musique avec Céline; il n'est plus un étranger pour elle. Le général lui-même remarque Edmond, que ses talens agréables font rechercher partout; et l'éloge qu'en fait le banquier chez lequel il travaille, décide le général à engager le jeune Rémonville à venir aussi à ses réunions.

Edmond est dans le ravissement d'être engagé par le général. Cependant à ces transports de joie succèdent parfois des momens de tristesse. Il pense que Céline est trop riche pour qu'il puisse jamais espérer l'obtenir.

Malgré cela, Edmond continue de faire ce qu'il peut pour lui plaire, et surtout pour la mériter. En songeant à Céline, ce qu'il fait toute la journée, il pense que, cette fois, ses parens ne blâmeraient pas son choix, et son plus ardent désir serait qu'ils pussent voir la fille du général.

Edmond revenait un jour de son bureau, tout préoccupé de ses amours, lorsqu'un homme l'arrête en lui disant : « Est-ce que tu ne me reconnais » pas non plus, toi? »

Edmond lève les yeux : il voit devant lui Adam,

non plus brillant et tel qu'il était rue de Rivoli; mais sale, défait, sans tenue, et vieilli avant le temps. Edmond avait totalement oublié son cousin, que d'ailleurs il avait peu fréquenté à Paris. Son aspect subit, les changemens qu'il remarque dans sa personne, lui font éprouver une sensation pénible. Il lui tend la main.

« — C'est toi, Adam?... Mon pauvre Adam!... » Comme tu es changé!... Est-ce que tu as été ma- » lade?...

» — Non... Ce n'est pas moi, c'est ma bourse qui » est malade. Mais je vois avec plaisir que tu me re- » connais, au moins... En effet, je suis un peu » changé... Toi aussi, tu es changé, mais en beau, » depuis que nous nous sommes vus... te rappelles- » tu?... à mon hôtel...

» — Oui, je me souviens aussi que tu m'as plu- » sieurs fois obligé et de bien bon cœur. Viens avec » moi, Adam, viens, il me sera doux de t'être utile » à mon tour.

» — Ah, bravo! c'est parler, cela... Eh ben! re- » garde comme on se trompe : je te croyais un sour- » nois, parce que tu es un savant; et j'avais confiance » entière dans Montgry. Ah! Phanor a raison, je » suis d'un naturel bien bête! Ce coquin de Mont- » gry qui voulait m'apprendre à escroquer le monde » au jeu!... Tiens, c'est son habit et son chapeau » que j'ai là... ils ne sont déjà plus propres... J'ai » rattrapé un peu de son argent aussi; mais je l'ai » dépensé... Je vais te conter tout cela. »

Adam suit Edmond à sa demeure, en lui racontant toutes ses aventures. Quand il en est à sa der-

nière scène avec Montgry, Edmond lui dit : « Tu as » eu tort d'agir ainsi, Adam ; on ne doit pas se » faire justice soi-même. — Et qui voulais-tu donc » qui me la fît ? — On s'adresse aux gens de loi. — » C'est ça... j'aurais dit à Montgry, tu ne veux pas » me rendre mon argent : eh ben ! attends-moi là ; » je vais chercher la justice pour te faire payer ; il » m'aurait attendu aussi ! Va, il n'a eu que ce qu'il » méritait. Mais maintenant me voilà de nouveau » sans le sou !... Et mon père, qui devient entêté » comme une mule !... qui ne m'envoie plus rien ! » n'est-ce pas indigne de sa part ?... — Adam ! on » ne doit pas parler ainsi de ses parens !... — Ah ! » est-ce que tu vas aussi me faire des phrases, de » la morale, toi ! alors, bonjour... Je n'aime pas » les remontrances... »

Adam s'éloignait déjà ; Edmond court à lui, le retient et le ramène, en lui disant : « Tu as tou- » jours une mauvaise tête !... Mais ne te fâche pas ; » je n'ai jamais eu l'intention de te faire des remon- » trances, et en t'obligeant aujourd'hui je ne me » croirai pas encore quitte avec toi. — A la bonne » heure ; c'est que, vois-tu, dans le commencement » de mon séjour à Paris, tout le monde me trou- » vait aimable, drôle, original !... A présent, cha- » cun se permet de trouver que je ne connais pas » les usages, et cela m'ennuie. »

On arrive chez Edmond ; il prend dans son secrétaire un billet de cinq cents francs, et le presente à son cousin en lui disant : « Tiens, mon cher Adam, » accepte cela. Mon seul regret est de ne pouvoir » t'offrir plus ; mais je n'ai pas de bien forts appoin- » temens, et, dans le monde où je vais, il faut de

» la toilette;... on est forcé à quelques dépenses : je
» n'ai encore pu mettre que cela de côté.

» — Donne, mon ami. Oh ! je ne t'en veux pas !...
» J'accepte de bon cœur ce qu'on m'offre de même...
» D'ailleurs, j'espère pouvoir te rendre.... Le cher
» papa ne sera pas toujours cruel. A la vérité, je ne
» lui écris pas... parce que je ne sais pas tourner une
» lettre; mais il doit savoir, lui, que je ne suis pas
» un gaillard à vivre douze ans avec douze cents
» francs !... Il y a long-temps que je serais sec
» comme un coucou si je n'avais pas fait regorger
» Montgry... et quelques autres bons amis du temps
» de ma fortune. Tous ces gaillards-là, auxquels
» j'avais prêté de l'argent comme à des frères, ne
» voulaient plus même me reconnaître, ou refusaient
» de me donner la main... Quand j'ai vu ça, je me
» suis dit : Attendez, mes chers amis, je vous force-
» rai bien à me voir et à vous souvenir de moi. Et
» toutes les fois que je rencontrais un de mes débi
» teurs de ce genre-là, je l'abordais à coups de pied
» et à coups de poing... Oh ! cela m'a attiré quel-
» ques scènes au corps-de-garde, c'est vrai; mais le
» plus souvent cela m'a fait recevoir des à-compte.
» Et je t'assure que, si l'on traitait ainsi tous ces in-
» solens débiteurs qui ont l'air de rire au nez de ceux
» qu'ils ont ruinés, on les rendrait au moins plus
» polis avec leurs créanciers. Mais je te laisse, mon
» cousin..... Adieu, tu as à travailler, je ne veux pas
» te gêner... et puis ça ne m'amuserait pas de te
» regarder écrire. Embrasse-moi : tu es un bon
» garçon. »

Adam embrasse son cousin et le quitte. Il a cinq cents francs dans sa poche, il ne pense plus qu'à se

divertir. Adam est ce que bien des gens appellent philosophe : ne songeant qu'au présent, oubliant le passé, ne s'inquiétant pas de l'avenir. C'est plutôt de l'insouciance que de la philosophie.

Tant qu'il a de l'argent, l'élève de la nature fait bonne chère et se divertit. Son séjour en prison ne lui a pas fait perdre son penchant pour le beau sexe; mais, comme il n'a plus le moyen de faire de brillans cadeaux, ce n'est pas vers les Laïs à la mode qu'il tourne ses regards; il faut qu'il se contente de la simple grisette; encore celles-ci ne cèdent-elles pas toujours aux désirs d'Adam, car les grisettes veulent qu'on leur plaise, et Adam n'est plus séduisant.

Un nouveau défaut est venu augmenter le nombre de ceux qu'Adam avait déjà, et ne contribue pas peu à lui faire perdre les faveurs des belles : dans les petits cabarets que la nécessité l'a forcé de fréquenter, Adam a pris l'habitude de boire outre mesure, souvent même de se griser complétement; des ivrognes lui ont persuadé qu'on trouvait au fond de la bouteille la richesse, l'amour et le bonheur. Adam s'est adonné au vin; il n'en est pas devenu plus riche et n'en a pas fait plus de conquêtes, bien au contraire; mais son nez est devenu plus rouge et son esprit plus lourd.

Possesseur des cinq cents francs que lui a donnés son cousin, Adam s'informe encore de madame Phanor; il voudrait manger avec elle cet argent. Il n'a pas oublié l'amitié qu'elle lui a témoignée lorsqu'il était en prison. Mais ses recherches sont infructueuses, et cela ne l'empêche pas de mener lestement l'argent du cousin : trois mois ne sont pas encore écoulés lorsqu'il voit la fin de ses fonds. Alors Adam

trouve tout naturel de retourner chez Edmond. Il se dit : « C'est un bon garçon, qui m'a juré que ça » lui faisait plaisir de m'obliger... Je lui procurerai » souvent ce plaisir-là. »

Edmond n'est pas encore revenu de son bureau lorsque Adam se présente chez lui.

« — M. Rémonville ne tardera guère, » dit le portier. « — Eh bien ! je vais l'attendre chez vous, » » répond Adam qui est entre deux vins, et, alors, aime beaucoup à parler. « Je suis M. Rémon- » ville aussi, car je suis le cousin germain d'Ed- » mond. »

Le portier fait asseoir Adam, en lui faisant de grands saluts, et celui-ci s'installe dans la loge, et se met à conter ses aventures à M. Finot, c'est le nom du portier. M. Finot écoute tout cela avec respect et considération, quoiqu'il y ait des aventures qui lui semblent fort drôles. Après avoir parlé une demi-heure, Adam demande à se rafraîchir, parce qu'il a la bouche sèche ; M. Finot s'empresse d'aller chercher une bouteille à quinze, en priant le cousin de M. Rémonville de vouloir bien garder sa loge, ce qu'Adam fait avec grand plaisir

M. Finot est revenu avec du vin ; Adam boit et recommence à conter. La bouteille tire à sa fin, lorsque Edmond rentre chez lui. Il est fort surpris de trouver son cousin trinquant avec son portier.

« Je t'attendais, mon cher Edmond, » dit Adam en se levant ; « je t'attendais gaîment... Je n'ai » plus le sou ; je viens te demander de l'argent... » Je sais que ça t'obligera... Je causais avec M. Fi- » not... Adieu, monsieur Finot... Vous êtes un por-

» tier comme je les aime... — Monsieur, j'ai bien » l'honneur... — Oh! nous nous reverrons... »

Edmond n'a rien dit; il a poussé un profond soupir, et s'est contenté d'engager son cousin à monter; ce que celui-ci fait après avoir serré la main de M. Finot.

« Tu n'as déjà plus rien? » dit Edmond à Adam quand ils sont chez lui.

« — Non, mon cousin, plus rien du tout, car » c'est M. Finot qui a payé la bouteille. — Je la lui » rembourserai; il n'est pas convenable que tu te » fasses régaler par mon portier. — Moi, je ne suis » pas fier; j'ai trouvé cela tout naturel... — Sais-tu, » mon cher Adam, que tu mènes l'argent un peu » vite?... Ce que j'en dis... ce n'est pas pour t'en » faire reproche... mais... — Oh! je sais que tu es » un bon enfant... Je ne me fâcherai pas... Mais je » t'assure que j'aurais pu manger tes cinq cents » francs bien plus vite si j'avais voulu!... j'y ai » mis de la modération... Maintenant, je ne donne » plus de cachemires aux belles!... pas si bête!... » je paie à dîner, et encore pas toujours... — Mais, » Adam, il me semble que la vie que tu mènes doit » bien t'ennuyer... — M'ennuyer? pas du tout!... » Je m'amuse tant que je peux!... — Tu perdras ta » santé... — Bah!... est-ce qu'à notre âge on peut » perdre sa santé?... Je dis notre âge, car je suis né » en même temps que toi... Nous sommes jumeaux » de naissance, et nous sommes venus en même » temps à Paris... Nous avions dix-neuf ans alors... » Il s'est déjà écoulé près de quatre années depuis... » Te rappelles-tu, Edmond, que j'enlevais Tron- » quette... et toi Agathe?... — Oui, oui... je m'en

» souviens parfaitement... — A propos d'Agathe... » qu'est-ce que tu en as fait? qu'est-elle donc de- » venue ?... — Oh ! je t'en prie, ne me parle plus » d'Agathe... Il y a long-temps que j'ai cessé de la » voir...— Ah ! c'est différent... C'est que j'ai comme » une idée de l'avoir rencontrée l'autre soir avec un » particulier sous le bras..., et ce n'était pas toi... » Je me suis dit : la demoiselle au bon motif m'a » tout l'air de faire des traits à mon cousin... Comme » j'étais un peu *pompette*, j'avais envie de lui faire » une scène à ton intention... — Ah ! ne va pas faire » jamais une chose semblable !... je ne te le pardon- » nerais pas !... Mais c'est assez parler d'une per- » sonne qui, depuis long-temps, m'est devenue » totalement étrangère. Dis-moi, Adam : pourquoi » donc ne vas-tu pas passer quelque temps près de » ton père ?... Il y a bien long-temps que tu ne l'as » vu..... Est-ce que tu n'as pas envie de l'embrasser ? » — Ma foi ! non... Je n'y pense pas du tout... Tu » sais bien que, chez nous, j'étais quelquefois quinze » jours sans voir mes parens... — Oui, malheureuse- » ment pour toi !...— Ce n'est pas de ça qu'il s'agit... » Tu vas me donner de l'argent, n'est-ce pas ? »

Edmond fouille dans son secrétaire ; il en tire cent écus en or, et les donne à son cousin, en lui disant : « Voilà tout ce dont je puis disposer...

» — Eh bien ! c'est bon, mon petit, ne te gêne » pas ; une autre fois, tu me donneras davantage, » voilà tout. — Mais Adam, je t'en prie, ne va plus » boire chez mon portier... Cela n'est pas dans les » convenances... — Va te promener, avec tes con- » venances ! ce sont elles qui m'ont ruiné dans la rue » de Rivoli. La nature ! je ne connais que ça ! —

» Mais... — Ne t'inquiète donc pas de moi!... Donne-
» moi de l'argent quand j'en aurai besoin, c'est
» tout ce que je te demande... Pour le reste, ça me
» regarde; je suis assez formé pour me gouverner...
» Depuis que j'ai quitté ma nourrice, je fais mes
» volontés; il me semble qu'il serait un peu tard
» maintenant pour me repétrir le caractère... —
» Hélas!... — Ne soupire pas comme ça, mon cou-
» sin : tu te fais de la peine mal à propos... Je me
» trouve très-bien, très-gentil, très-aimable... il
» me semble que c'est suffisant. Adieu, porte-toi
» bien. A une autre fois. »

Adam a mis l'or dans son gousset, il donne une poignée de main à son cousin, et le quitte. Edmond le regarde tristement s'éloigner, en se disant : « Pau-
» vre Adam!... Quel avenir se prépare-t-il!... Il
» fait un bien mauvais usage de l'argent que je lui
» donne!... Mais puis-je le lui refuser?... Il m'a obligé
» autrefois. Maintenant, je n'ai plus rien... me voilà
» gêné moi-même... Mais qu'importe!... Je n'ai pas
» besoin d'argent pour être heureux, pour penser
» à Céline. Si j'en voulais, je sais très-bien que mes
» parens m'en enverraient sur-le-champ... Mais
» comme je ne veux pas leur dire ce que j'ai fait
» pour Adam, je ne leur en demanderai point. »

Les cinq cents francs avaient duré trois mois à Adam; les cent écus ne le menèrent que six semaines. Au bout de ce temps, il va de nouveau s'installer dans la loge de M. Finot, pour y attendre que son cousin rentre se coucher, et il arrive complétement gris, parce qu'avant d'aller chercher de l'argent chez son cousin, il a voulu boire le peu qui lui restait.

M. Finot est un portier très-poli, qui ne se grise jamais dans la semaine ; c'est donc avec peine qu'il entend le cousin de son locataire lui demander du vin, lorsqu'il peut à peine se tenir. Mais M. Finot est trop respectueux pour désobéir aux ordres du monsieur; et quoique le monsieur soit dans les vignes, il va lui chercher du vin, et a la complaisance de prêter l'oreille aux histoires qu'il lui débite.

Edmond ne rentre qu'après minuit. Il a passé la soirée chez le général. Il a été près de Céline; ses yeux et ceux de la jolie demoiselle se sont souvent rencontrés: il est dans l'ivresse; ses espérances le transportent au troisième ciel, à ce ciel où les amans et les poètes se voient si vite... et d'où ils descendent de même.

Au moment où il va monter son escalier, il entend une voix enrouée crier : « Eh!... pas si vite, » cousin !... Nous sommes là qui te guettons, mon » vieux ! Eh ! eh !... Tu rentres un peu... un peu » dans le tard, cher ami... Ah ! ah ! tu viens de faire » tes farces... libertin... C'est comme moi hier!... » J'ai joliment été aimable ! »

Edmond a reconnu la voix d'Adam; il s'approche, et rougit de honte, en voyant son cousin qui peut à peine articuler et porte encore son verre à ses lèvres, tandis que M. Finot se tient respectueusement debout, en faisant une figure à la fois triste et comique.

« Comment, c'est vous, Adam ! vous... aussi » tard ? » dit Edmond en tâchant de cacher le dégoût que lui inspire l'état de son cousin.

« — Aussi tard !... Qu'est-ce que tu dis?... C'est » toi qui es en retard... Demande à ce brave por-

» tier... au respectable M. Finot... Il y a plus de » trois heures que je suis ici!... Mais c'est égal, je » ne t'en veux pas... Je ne veux pas que tu te gê- » nes... D'ailleurs, je suis chez Finot comme chez » moi!...

» — Pourquoi lui avez-vous donné du vin? » dit tout bas Edmond à son portier. Celui-ci répond d'un air contrit : « Monsieur votre cousin l'a voulu : » je n'ai pas osé désobéir à monsieur votre cousin... » il avait pourtant déjà sa suffisance quand il est » arrivé.

» — Il me semble que vous n'avez pas été raison- » nable ce soir, » dit Edmond en se rapprochant d'Adam.

« — Raisonnable! Qu'est-ce que tu me chantes, » mon cousin? — Je dis, Adam, que tu as tort de » boire plus qu'il ne convient... — Plus... de boire » plus qu'il ne convient!... Ah! ah!... ce pauvre » Edmond! qui croit que j'ai... que j'ai trop bu... » Tiens, je te parie que je bois encore mes trois bou- » teilles sans que... sans qu'il y paraisse... Finot va » aller chercher du vin... ou ben, non..., nous al- » lons monter tous les trois chez toi... avec Finot... » Viens, Finot!... Et si je renonce d'un verre, je » veux être un sans cœur!... »

Edmond voit qu'il est inutile de parler raison en ce moment. Il aide Adam à se lever; et, aidé du portier, le fait monter chez lui. Arrivé là, Adam commence par se jeter dans un fauteuil, en disant : « Allons, buvons..., rions..., chantons... Où est donc » Finot?... J'aime beaucoup Finot, moi.

» — Il n'est pas l'heure de boire, ni de faire du » bruit, » dit Edmond. « Couchez-vous, ou mettez-

» vous sur mon lit : car vous n'êtes pas en état de
» retourner chez vous à présent. Demain, nous cau-
» serons.

» — Tiens, c'est... c'est vrai, cousin : je peux
» bien coucher chez toi... Oh! parbleu !... c'est
» juste... j'aurais dû y penser plus tôt!... C'est ça!...
» à présent, c'est fini... je coucherai chez toi tous
» les jours! »

Cette résolution ne convient nullement à Edmond; mais il ne juge pas même nécessaire d'y répondre. Il aide Adam à gagner son lit. A peine celui-ci est-il dessus que le sommeil s'empare de lui. Alors Edmond va se placer dans un fauteuil, où il tâche de prendre un peu de repos, tout en faisant de fort tristes réflexions sur la vie que mène son cousin, et ne pouvant s'empêcher de penser aussi qu'il serait bien désagréable que ses épargnes et le fruit de son travail ne servissent qu'à entretenir les vices de M. Adam.

La nuit s'est écoulée. Edmond a peu dormi : Adam n'a fait qu'un somme. Sur les sept heures il s'éveille, et voit Edmond qui travaille à son bureau.

« Tiens!... où diable ai-je donc couché?» dit Adam en se frottant les yeux.

« Chez moi, » répond Edmond. « — Chez toi...
» Par quel hasard?... Ah! oui... je crois me rappe-
» ler... mais c'est comme un rêve... Adam, écoute-
» moi; mais, je t'en prie, ne prends pas en mal les
» conseils que je vais te donner. Rappelle-toi que
» c'est ton ami qui te parle; que c'est pour ton bien
» que je veux te rendre sage... — Qu'est-ce que tu
» vas donc me dire? — Hier, à minuit passé, je t'ai
» trouvé chez mon portier... mais dans quel état!...

» Tu étais ivre... complétement ivre!... — Bah!...
» Vraiment?... Ma foi! c'est possible!... Que veux-
» tu?... il faut bien se distraire... — Appelles-tu se
» distraire, se mettre au rang de la brute; se priver
» de l'usage de toutes ses facultés? Je conçois qu'au
» milieu d'une réunion joyeuse on se livre à quel-
» ques excès de folie; mais je ne conçois pas cette
» ivresse froide, cette débauche dégoûtante qui se
» renouvelle chaque jour, et avilit, dégrade l'être
» qui s'y abandonne. Au sein même de ses plaisirs,
» on doit se rappeler qu'on est homme, et ne point
» se mettre dans le cas d'être la risée d'un enfant. »

Adam a froncé le sourcil pendant le commencement du discours de son cousin. A la fin, cependant, il semble entendre la raison; il va prendre la main d'Edmond, et lui dit : « Eh bien! oui... j'ai eu tort...
» j'avais trop bu... Je conviens que cela m'arrive
» quelquefois. Que veux-tu!... l'ennui!... le désœu-
» vrement!... Et puis, les femmes nous font sou-
» vent des perfidies... Alors je bois, parce que le
» vin fait oublier bien vite une infidèle... Mais, dis
» donc, tout cela n'empêche pas que je n'aie plus
» d'argent... Tu vas m'en donner, n'est-ce pas?...

» — Quoi! tu as déjà dépensé les trois cents francs
» que je t'ai remis il y a si peu de temps? — Oui,
» mon petit! — Mais, Adam... — Mais, que veux-
» tu?... J'ai beau vouloir ménager; je ne sais pas
» comment cela se fait, l'argent fond dans mes
» mains. Ensuite j'ai du malheur : je tombe sur des
» princesses qui m'escroquent ou me font des far-
» ces. Tiens, par exemple, il y a deux jours j'étais
» chez une jolie femme... Oh! une superbe femme...
» d'un très-bon genre... je n'avais plus qu'un napo-

» léon dans ma poche, et certainement mon inten-
» tion était de le faire durer plusieurs jours. Mais
» voilà la belle femme qui me dit, après que nous
» eûmes causé sentiment : C'est drôle, je prendrais
» bien quelque chose... Là-dessus, moi, je lui ré-
» ponds naturellement : Et que prendriez-vous
» bien ?... Mais, me dit-elle, j'ai comme une envie
» de prendre un petit verre de rum... voulez-vous
» m'en régaler? Tu penses bien que je ne refusai pas,
» d'autant plus que, deux petits verres de rum,
» ça ne devait pas me ruiner. Ma belle femme ap-
» pelle sa bonne. Moi, qui n'avais pas de monnaie,
» je donne mon napoléon à la domestique, en lui
» disant : Allez nous chercher deux verres de rum.
» C'est très-bien ; la domestique est partie. Nous cau-
» sons encore sentiment. Je trouvais seulement que
» la bonne était un peu long-temps à nous appor-
» ter le rum et le restant de ma pièce de vingt
» francs. Enfin elle arrive ; mais chargée comme un
» baudet !... rapportant un gigot, un pot-au-feu,
» une volaille, une salade, jusqu'à un pain de quatre
» livres !... Bref, mon napoléon y avait passé ; et
» quand je demandai ma monnaie, on me répondit
» très-sèchement : Il ne reste rien... J'ai cru que je
» devais faire mon marché pendant que j'étais de-
» hors. Que veux-tu qu'on dise à cela ?... Et voilà
» comment j'ai vu disparaître ma dernière pièce d'or.

» — Mon pauvre Adam ! tu vois maintenant bien
» mauvaise société !... Crois-moi : quitte Paris. Dans
» une grande ville il faut s'occuper ; sinon, on y fait
» des sottises. A la campagne il est mille manières
» de passer le temps ; l'oisiveté y est moins dange-
» reuse ; les distractions moins chères...

» — Ah ! laisse-moi tranquille avec ta campa-
» gne !.. Voyons : me donnes-tu de l'argent ?.. — Je
» n'ai que cent francs... C'est tout ce qui me reste
» jusqu'à ce que je touche mon mois... Les voici. —
» Ç'a n'est pas grand'chose !.. Mais enfin, puisque
» tu n'as que ça !... — Mais, Adam, promets-moi,
» jure-moi que tu ne te griseras plus ! — Oh ! sois
» tranquille !.. je vais me conduire comme une
» vierge !... Adieu... A une autre fois. »

Adam sort de chez Edmond. Il a en ce moment l'intention de s'amender et d'être plus économe; mais les mauvaises habitudes se prennent facilement, et on ne s'en corrige pas de même. La société qu'il voit maintenant lui fait perdre le peu de bonnes manières qu'il avait contractées chez ses parens; il se livre de nouveau à son penchant pour le vice, et les cent francs de son cousin sont bientôt dépensés.

Adam retourne chez Edmond. Il ne sent pas qu'il abuse de sa bonté et qu'il lui fait payer bien cher l'avantage de l'avoir obligé le premier. Mais il y a des gens qui, pour nous avoir rendu un service, se croient en droit d'en exiger sans cesse; il y en a d'autres qui trouvent tout naturel de vivre sans rien faire, aux dépens de parens qui, par leur travail, jouissent d'une honnête fortune. C'est une grande calamité d'avoir de tels parens !... C'est un plus grand malheur encore d'avoir été obligé par quelqu'un de peu délicat !

Edmond n'est pas chez lui lorsque Adam se présente pour le voir. Cette fois l'homme de la nature n'est point gris ; car il n'a plus d'argent depuis la veille. Il entre dans la loge de M. Finot. Mais le portier se tient sur la réserve ; il a promis à Edmond

de ne plus aller chercher du vin quand son cousin reviendrait le voir.

« Bonjour, papa Finot, » dit Adam. — Monsieur, » je suis bien votre serviteur, » répond le portier en ôtant respectueusement son bonnet grec. « — Ed- » mond n'est pas chez lui? — Non, monsieur. — » Rentrera-t-il bientôt? — Mais je ne le pense pas... » Il n'est que midi : M. Rémonville ne rentre pas » ordinairement avant son dîner... à moins que ce » ne soit pour changer de toilette... Mais alors il est » toujours au moins cinq heures et demie. — Ah! » diable!... c'est contrariant cela!...

Adam se jette sur une chaise; et M. Finot reste debout à regarder la pointe de ses souliers, en s'appuyant sur son balai de bouleau pour cacher son embarras; car le portier dit en lui-même : « Il va » me prier d'aller chercher du vin : comment ferai- » je pour lui refuser? »

Après avoir gardé quelque temps le silence, Adam s'écrie : « Je suis très-fâché de ne pas trouver Ed- » mond : car je n'ai plus d'argent... et Edmond est » mon caissier, comme vous savez, monsieur Finot... » — Oui, monsieur... je sais... c'est-à-dire, vous » m'avez dit que... — Oui, mon cousin me donne de » l'argent quand j'en veux. Dame! il en gagne; je » n'en gagne pas : n'est-il pas tout naturel qu'il m'en » donne? — Certainement, monsieur; je suis loin » de blâmer monsieur votre cousin. — Aujourd'hui » j'aurais voulu... J'avais un rendez-vous avec une... » avec un ami... et à un rendez-vous il faut toujours » prendre quelque chose; n'est-ce pas, M. Finot? » — Monsieur, il y a si long-temps que je n'ai eu de » rendez-vous!... — Que vous ne savez plus ce qu'on

» y fait... je comprends... Sacredié! je suis vexé!... » je suis... Eh! mais... nous pourrions arranger » cela... Papa Finot, est-ce que vous ne pourriez » pas me prêter une vingtaine de francs? mon cou- » sin vous les rendrait. »

M. Finot n'est pas très-satisfait de la proposition; il répond en hésitant un peu : « Monsieur... sans » doute... D'ailleurs, je suis bien sûr que monsieur » n'est pas capable de me faire du tort... et je sais » que son cousin est un garçon qui, certainement... » — Oui, comme vous dites. Eh bien! alors vous » me prêtez vingt francs, n'est-ce pas? — Monsieur, » cela me serait difficile.... je n'en ai que dix chez » moi... — Dix! On ne boit pas trois bouteilles de » champagne avec cela... Enfin c'est égal... donnez- » moi vos dix francs, et faites-vous les rendre par » mon cousin. »

M. Finot fouille dans une vieille commode; il parvient, en réunissant quelques pièces blanches à des gros sous, à faire dix francs, qu'il présente d'un air pénétré au cousin de son locataire; Adam prend la somme et s'en va, en disant : « Vous préviendrez » mon cousin pour qu'il me mette des sonnettes de » côté, il m'en faudra. »

Le lendemain matin, en montant à Edmond ses bottes bien cirées et son habit battu et brossé, M. Finot tournait et retournait autour du jeune homme; il ne savait comment entamer l'entretien. Après avoir toussé plusieurs fois, le portier dit : « Je crois que j'ai oublié de faire savoir à monsieur » que son cousin est venu hier...

» — Mon cousin? » dit Edmond, qui frémit maintenant dès qu'on lui parle d'Adam. « Ah! il est

» venu?... — Oui, monsieur... dans la journée... —
» Et... était-il gris encore?.. — Non, monsieur...
» Oh! il est de la justice de dire qu'il était à jeun...—
» S'il pouvait se corriger de ce vilain défaut!... Ah,
» monsieur Finot! ce garçon-là m'inquiète beau-
» coup... — Oui... je crains... Il venait demander
» de l'argent à monsieur son cousin.— De l'argent!...
» mais je n'en ai plus!... Il n'y a pas moyen d'y suf-
» fire!... Je me prive de tout... Je sais bien que je
» pourrais en demander à mon père qui ne m'en
» refuserait pas... mais que penserait-il de moi?...
» il faudrait donc lui dire l'emploi que j'en fais, et
» c'est ce que je voudrais éviter. — Oui... c'est bien
» embarrassant... d'autant que.... hum!... hier...
» il paraît que c'était pressé; et monsieur va peut-
» être me blâmer de ce que... — Quoi donc, mon-
» sieur Finot?... — C'est que j'ai eu l'honneur de
» prêter dix francs au cousin de mousieur... qui en
» aurait voulu plus... mais je n'avais que cela. »

Edmond rougit jusqu'au blanc des yeux, mais il fouille bien vite à sa poche et y prend dix francs qu'il remet à son portier. « Tenez, monsieur Finot... Que
» ne le disiez-vous plus tôt!.. Ah! je ne puis vous
» blâmer... au contraire... Mais mon cousin!... le
» malheureux! — S'il m'en demande encore... fau-
» dra-t-il...? — Je ne sais que vous dire... En tous
» cas, soyez certain que je vous tiendrai exactement
» compte de ce que vous lui prêterez! »

Le portier s'est retiré, en plaignant le pauvre Edmond d'avoir pour cousin un ivrogne et un paresseux. Emond va à son bureau chercher, en travaillant et en pensant à ses amours, l'oubli des contrariétés que lui cause Adam, et celui-ci mange dans

un cabaret les dix francs que lui a prêtés M. Finot.

Adam trouve commode d'aller emprunter au portier; car il sent qu'il se conduit mal, et il est bien aise d'éviter les remontrances de son cousin. Il va trois fois par semaine tirer de M. Finot le plus d'argent possible. Le portier est remboursé le lendemain par Edmond, et celui-ci s'impose mille privations pour payer les sottises d'Adam.

Mais un soir, en revenant d'une réunion brillante qu'a donnée son banquier, Edmond trouve la porte cochère de sa maison ouverte; il entend des cris : il entre, et voit Adam ivre mort dans sa cour, et tenant au collet l'honnête Finot, qui est pâle et tremblant.

« Ah! monsieur! » s'écrie le portier, « venez me » délivrer de votre cousin : il veut me rosser, parce » que je ne peux pas lui prêter d'argent... Et je vous » jure que ce soir je n'ai pas un sou...

» — Tu mens, Finot!... Sacré Finot!... tu as des » sous dans ta vieille commode! » répond Adam en secouant le portier. « Je veux des fonds... drôle! » coquin... ou je te pulvérise!...

» — C'est vous qui êtes un drôle! » s'écrie Edmond en courant délivrer le portier, et en repoussant Adam avec une telle violence qu'il va rouler contre le mur de la cour. « Non content d'abuser de ma bonté, de » celle de ce brave homme, dont vous n'êtes pas » honteux d'emprunter les épargnes, vous osez lever » la main sur lui... Vous venez la nuit faire du scan- » dale dans une maison honnête!... Sortez d'ici, » monsieur, sortez sur-le-champ, et n'y rentrez » jamais... »

Il semble que la présence d'Edmond, que son ac-

tion, sa voix qui est menaçante, aient dégrisé le malheureux Adam : il se relève, ramasse son chapeau, tient ses yeux baissés, puis enfin gagne la porte, en murmurant : « Je ne reviendrai plus! »

CHAPITRE XXXI.

RETOUR D'ADAM CHEZ SON PÈRE.

M. Adrien est installé depuis long-temps dans sa nouvelle demeure. C'est une maisonnette bien modeste, composée de deux pièces au rez-de-chaussée, et autant au seul étage qui soit au-dessus. Mais il y a une petite cour avec deux espèces d'armoires fermées par des treillages, et dans lesquelles sont parqués des lapins; il y a aussi un pigeonnier, un colombier; un jardin qui n'est pas élégant, et qui n'est ni sarclé ni sablé, mais où tout est en rapport, et qui produit beaucoup de fruits et de légumes. Enfin, ce n'est qu'une bicoque, en comparaison de la jolie maison qu'on occupait auparavant; mais en oubliant la demeure qu'on a quittée, on peut encore se trouver bien dans la maisonnette; on peut y être plus heureux même!... Le bonheur est comme la vertu; on ne devinerait pas toujours où il va se nicher.

Rongin a fait une grimace horrible en voyant la nouvelle habitation; il a murmuré en parcourant le jardin, bougonné en visitant les chambres, et grogné en regardant la cour. C'est bien pis, lorsqu'il faut qu'il s'occupe de la cuisine, qu'il prépare le dî-

ner de son maître et le sien; alors il a des accès de désespoir. Mais M. Adrien est habitué à l'humeur de son vieux domestique; il n'y fait plus attention, ou se contente de lui répéter froidement : « Rongin, » vous êtes libre de ne point rester avec moi. » Mais le désespoir de Rongin s'apaise; car tout s'apaise dans ce monde : les ouragans et les grandes colères, les tempêtes et les sanglots. Rongin s'habitue à sa nouvelle demeure, aux lapins et aux poules qui lui fournissent des gibelottes et des omelettes, au petit jardin qui donne des légumes et des fruits; et comme la nécessité est le meilleur maître, il se forme même dans l'art de la cuisine, quoiqu'en épluchant ses oignons il répète encore : « Je n'étais pas né pour cela. »

Lorsque sa goutte le lui permet, M. Adrien va quelquefois voir son frère; mais il ne l'engage point à venir le visiter : son amour-propre souffrirait de le recevoir dans sa maisonnette. Il ne séjourne jamais long-temps chez M. Rémonville, car les heureux parens ne peuvent s'empêcher de parler souvent de leur fils, de leur cher Edmond, qui vient les voir quelquefois, et dont on n'a plus que des éloges à faire; et ces éloges font mal à celui qui a été ruiné par son fils.

L'ami Tourterelle est mort, et il y a tout lieu de croire que c'est des suites de son voyage d'agrément à Paris. M. Adrien a cru que son fils reviendrait près de lui en sortant de prison : mais le temps se passe; on ne voit pas Adam, on n'en entend plus parler. Le vieillard pense sans cesse à son fils, dont il est très-inquiet; mais il n'a plus que Rongin avec qui il puisse en parler, et le ci-devant concierge est

loin d'être, sur ce sujet, du même avis que son maître.

« Que fait mon fils maintenant ? » dit M. Adrien en se promenant dans son jardin, appuyé sur le bras de Rongin. « — Des sottises probablement, et » suivant son habitude... — Je sais bien qu'en lui » faisant rendre sa liberté... Je lui ai fait remettre » douze cents francs... — Avec ça un garçon sage » se serait établi !... — Mais il y a déjà plus de neuf » mois !... Adam ne doit plus avoir d'argent. — Est-» ce que vous êtes fâché qu'il ne vous en demande » plus ? est-ce que vous n'êtes pas content de vous » être ruiné pour lui ?.... Voulez-vous encore vendre » cette bicoque, qui est tout ce qui vous reste ; vous » mettre sur la paille... et moi aussi par contre-coup, » pour que votre fils fasse le marquis et enlève des » meunières ? — Non, Rongin, mais je veux revoir » mon Adam. Qui vous dit qu'il n'est point corrigé ? » Et puis il doit avoir si bon air, si belle tournure... » car enfin, s'il a mangé de l'argent, c'est dans la » haute société... — C'est ce que nous ne savons » pas. — Pardonnez-moi, puisque Tourterelle, qui » a logé avec lui à Paris, m'a dit qu'Adam menait un » train de prince. — Oui ; c'est ce train-là qui l'a » fait aller en prison. — Rongin, vous n'avez ja-» mais aimé Adam ; vous le jugez trop sévèrement. » — Monsieur, je dis seulement que ce qui peut » vous arriver de plus heureux, c'est de n'en plus » entendre parler. — Et moi je vous dis qu'Adam » reviendra sage, corrigé, las de faire des folies ; » qu'il tiendra compagnie à son père et fera encore » l'admiration du pays, comme à dix-sept ans ! »

Ces conversations se renouvelaient souvent entre M. Adrien et son domestique. Mais Adam ne don-

nait pas de ses nouvelles : cela désolait l'un ; cela enchantait l'autre.

La belle saison était revenue, et M. Adrien allait souvent s'asseoir sur un banc de bois, placé au pied d'un chêne qui ombrageait sa demeure. De là sa vue pouvait plonger dans les environs; il apercevait sur sa droite et à peu de distance, un petit mur au-dessus duquel se dessinaient quelques urnes, quelques colonnes funéraires : c'était le cimetière; c'était là que reposaient les restes de sa femme. Cette vue n'était pas gaie, mais le vieillard la préférait à celle de son ancienne demeure et de la maison de son frère.

Un jour, que le goutteux était assis à cette place tandis que Rongin, à quelques pas plus loin, donnait à manger aux lapins, un homme s'avance péniblement du côté de la maisonnette; il vient par le sentier qui conduit à l'ancienne demeure de M. Adrien. Cet homme est déguenillé : un habit sale et percé en plusieurs endroits, un mauvais pantalon de toile, un lambeau de cravate noire et un chapeau dont les bords sont cassés, annoncent sa misère et inspirent la pitié; il paraît, de plus, souffrant et faible; il s'appuie sur une branche de noyer qui lui sert de canne, et s'arrête souvent, comme pour reprendre haleine et regarder avec attention le pays et le site qui l'environnent.

« Voilà un pauvre diable qui paraît bien malheu-
» reux, » dit M. Adrien en apercevant le voyageur.
« Rongin, apporte du pain et quelque chose; nous
» lui donnerons de quoi se restaurer...

» — Un mendiant ! » murmure Rongin ; « qu'il
» aille demander aux riches ; nous ne le sommes

» plus ; nous n'avons pas de trop pour nous. — Al-
» lons, Rongin ! apporte quelque nourriture, je le
» veux... Je ne sais pourquoi la vue de ce pauvre
» homme me fait mal. »

Le voyageur s'est arrêté à une trentaine de pas de la maisonnette; il la considère quelque temps, ainsi que le vieillard qui est assis devant ; tout à coup il se remet en marche, et s'avance droit vers M. Adrien.

Lorsque le voyageur n'est plus qu'à quelques pas du vieillard, il s'arrête en le regardant fixement, mais sans prononcer un mot.

« Attendez, mon ami ! » dit M. Adrien, « atten-
» dez ! on va vous donner quelques secours. »

L'homme déguenillé s'approche encore, et répond d'une voix sourde et d'un ton de reproche : « Comment ! mon père, vous ne reconnaissez pas
» votre fils ? »

M. Adrien lève les yeux : il a peine à croire ce qu'il vient d'entendre ; il a reconnu la voix d'Adam, mais il ne peut reconnaître son fils dans le malheureux qui est devant ses yeux : et pourtant c'est bien lui; c'est Adam qui est devant son père.

A force de le regarder, le vieillard parvient à retrouver ses traits ; alors un cri de douleur lui échappe, et tout en lui tendant les bras, il peut à peine murmurer : « C'est toi ! mon fils... toi... dans
» cet état !

» — Son fils !... » s'écrie Rongin qui s'avançait avec un morceau de pain et quelques fruits, « son
» fils !... Et c'est comme cela qu'il revient !... Eh
» ben ! c'est du joli !... ça promet ! »

Mais quoique son père lui tende les bras, Adam est resté immobile et ne l'a pas embrassé; cette froi-

deur accable le vieillard. « — Pourquoi ne viens-tu » pas dans mes bras ? » lui dit-il ; « pourquoi n'em- » brasses-tu pas ton père, après une si longue ab- » sence ? N'en éprouves-tu pas le besoin ?... Est-ce » parce que tu es mal vêtu que tu n'oses m'ap- » procher ?... Ah ! ne crains rien... j'oublie tes fo- » lies !... Tu reviens souffrant, malheureux ; je ne » te ferai aucun reproche... Je n'aperçois plus les » lambeaux qui te couvrent... Je ne vois plus que » mon fils !...

» — Vous ne me ferez aucun reproche ! » répond Adam d'un ton dur. « C'est bien heureux !... Mais, » moi, il me semble que je puis vous en faire... Si » je reviens dans cet état, à qui la faute si ce n'est à » vous ? Vous n'avez donné aucun soin à mon éduca- » tion, vous ne m'avez pas fait apprendre les choses » les plus nécessaires. « Fais tes volontés, suis tes » penchans ! » voilà ce que vous m'avez dit : et vous » vous étonnez que je me ruine à Paris ! qu'il m'y » faille sans cesse de l'argent !... et vous vous lassez » de m'en envoyer... Je manquais de tout... je suis » tombé malade... Si j'étais mort de misère et de » besoin... dites, n'était-ce pas votre faute ?... »

Le vieillard a laissé tomber sa tête dans ses mains ; des larmes coulent de ses yeux, et il s'écrie : « Mon » fils ! ne m'accable pas... Je suis assez puni en te » voyant malheureux ! »

Les larmes de son père ont touché le cœur d'Adam ; il prend la main du vieillard : « Allons... ne » vous affligez plus... Tenez,... je ne savais pas ce » que je disais... Mais que voulez-vous ?... la fati- » gue... et puis la faim, ça donne de l'humeur... il

» faut m'excuser... C'est moi qui ai tort... Allons, » embrassez-moi, et pardonnez-moi. »

Et il prend son père dans ses bras, et pendant quelques momens le tient pressé contre son cœur. Enfin, leur émotion s'est calmée. M. Adrien s'empresse de faire entrer son fils dans sa demeure, il le fait asseoir devant une table, et Rongin la couvre de tout ce qu'on peut trouver dans la maison.

Adam mange et boit avec avidité. Lorsque sa faim est apaisée, il dit en regardant autour de lui : « A » propos, pourquoi donc êtes-vous déménagé ?... » Pourquoi avez-vous quitté la grande maison là- » bas ?... J'y suis allé d'abord... Mais un vieil inva- » lide qui garde maintenant la porte... Tu sais, » Rongin... le même qui t'a reconnu chez ma nour- » rice pour un garçon perruquier... celui qui t'a » donné le coup de bâton dont tu portes la cica- » trice... »

Rongin tourne le dos, et feint de ne pas entendre. Adam continue : « Ce vieux soldat m'a appris que » mon père demeurait maintenant de ce côté... » Quelle idée avez-vous eue de vendre votre mai- » son ?... Et ma mère... où est-elle? je ne l'ai pas » vue... Et l'ami Tourterelle, est-il remis des acci- » dens qui lui sont arrivés à Paris ?

» — Ta mère !... Tu me demandes des nouvelles » de ta mère !... Comment, mon fils ! n'as-tu pas » reçu la lettre où je t'apprenais sa mort ?... Tu m'as » répondu pourtant... — Répondu .. je ne vous ai » jamais répondu... Est-ce que je sais écrire une » lettre ?... à peine si je sais les lire. C'était Phanor » ou Montgry qui me lisaient les vôtres, et appa- » remment qu'ils ont craint de me faire du chagrin:

» ils ne m'ont pas appris la mort de ma mère...
» Pauvre chère femme !... elle n'a pas dû vous rien
» dire pour moi ! car de son vivant elle ne s'occupait
» guère de son fils !... et je ne crois pas qu'elle m'ait
» embrassé trois fois !...

» — Nous avons eu bien des torts, ta mère et moi;
» je le sens maintenant !... Elle, en négligeant son
» enfant, en ne lui faisant jamais une de ces caresses
» qui nous gagnent le cœur, la confiance d'un fils;
» et moi, en croyant que la nature seule suffisait
» pour former un homme, au moral comme au phy-
» sique. Tu as fait des folies, des dettes; c'est pour
» les payer, pour te tirer de prison que j'ai été for-
» cé de vendre ma maison. Car déjà, pour te sou-
» tenir à Paris, j'avais aliéné ma fortune ! mais te
» voilà, tu es revenu près de ton père; tu ne le
» quitteras plus, j'espère. Cette demeure et le peu
» qui me reste nous suffiront... Tu dois être désen-
» chanté des plaisirs coûteux de la ville, et dans
» cette petite maisonnette tu verras, mon ami, que
» nous pourrons vivre heureux. Mais dis-moi donc
» comment il se fait que tu te sois laissé venir dans
» cet état avant de revenir trouver ton père ?

» — Ma foi ! que voulez-vous ?... J'aimais Paris...
» je ne pouvais plus m'en tirer !... — Mais tu avais
» des amis... tu étais recherché, goûté à Paris : tes
» lettres me l'ont dit. — Mes lettres... elles n'étaient
» pas de moi; mes secrétaires vous mentaient, et me
» mentaient... Tenez, mon père : on s'est moqué de
» moi et de mon naturel... On m'a grugé... ruiné...
» A la vérité, je m'y prêtais de bonne grace; on me
» disait que j'étais aimable, franc, charmant... et
» c'est gentil de s'entendre dire cela. Je conçois que

» avec de la fortune on entretienne autour de soi des » gens pour nous dire de ces petites gentillesses; une » fois ruiné, on m'a tourné le dos... on ne m'a plus » rien offert; on m'a laissé en prison. Un seul de » mes bons amis, après m'avoir avoué qu'il m'avait » escroqué mon argent, m'a proposé de m'ap- » prendre à escroquer celui des autres. Rassurez- » vous... je lui ai donné le prix de sa leçon. Enfin, » après avoir mangé et bu les douze cents francs » qu'on m'a remis de votre part en sortant de pri- » son, j'ai rencontré mon cousin Edmond... Il m'a » secouru et de fort bon cœur même; pendant quel- » que temps j'ai vécu à ses dépens...

» — Ton cousin Edmond! » dit M. Adrien en poussant un profond soupir; « ainsi il t'a vu mal- » heureux!... et il sait... — Oh! il sait que je ne suis » qu'un vaurien. Je ne me suis pas même montré » reconnaissant de ses services... J'ai eu des torts en- » vers lui... Mais quand on a bu un coup de trop... » C'est comme tout à l'heure : quand on a faim, ça » fait dire des sottises!

» — Allons! » se dit tout bas Rongin, « il paraît » qu'il se soûle à présent : c'est du propre!...

» — Enfin, » reprend Adam, » m'étant disputé, » fâché avec Edmond, je ne savais plus à qui m'a- » dresser, lorsque j'ai retrouvé Phanor... Vous sa- » vez!... celle qui vous a appris que j'étais en prison. » C'est une bonne enfant que Phanor : pendant quel- » que temps j'ai vécu avec elle; mais elle n'était pas » non plus dans une position brillante, quoiqu'elle » attende toujours des fonds de Normandie. Bref! » après avoir fait une maladie qui m'a bien changé, » Phanor m'a conseillé de venir vous trouver en me

» disant : « Il faut pourtant que tu saches si tu as » un père ou non. » Elle m'a donné cent sous pour » faire la route : mais je ne sais comment il se fait » que j'ai tout dépensé à la première barrière ; alors, » il m'a fallu faire le chemin sans rien prendre... » C'est pour cela que j'étais si faible en arrivant. »

M. Adrien embrasse encore son fils; il lui fait quitter les vêtemens misérables qui le couvrent, et lui en donne des siens, en attendant qu'un tailleur de Gisors l'ait rhabillé; il l'installe dans la plus jolie chambre du premier, et l'engage à se reposer de ses fatigues, de ses folies, et à tâcher de se trouver heureux près de son père.

Adam a promis à Phanor et s'est promis à lui-même de ne plus se griser, et dans les premiers jours de son arrivée chez son père il tient assez bien son serment. Lorsque le tailleur de Gisors l'a habillé convenablement, M. Adrien, qui trouve encore son fils fort bien, le mène chez son frère, et le présente à celui-ci, en disant : « Voilà l'enfant prodigue re- » venu... Il a fait un peu le diable! mais maintenant » il va vivre tranquillement avec moi : il plantera » nos choux, bêchera mon jardin, et fera ma partie » d'écarté... car il joue très-bien l'écarté depuis » qu'il a été à Paris. »

M. Rémonville reçoit fort bien son neveu : mais il lui fait une légère morale pour l'engager à ne plus quitter son père. Adam, qui n'aime pas la morale, se promet de ne plus retourner chez son oncle.

Quoi qu'en dise son père, l'élève de la nature ne se soucie pas de bêcher le jardin de la maisonnette ni de planter des choux; il aime mieux boire et manger. Mais comme on ne peut pas toujours être

à table ni avoir le verre à la main, surtout quand on veut devenir sobre, Adam se promène dans les environs, ou se repose en fumant sa pipe. Il bâille souvent, car le séjour des champs n'a plus d'attraits pour lui. Rongin hausse les épaules en murmurant: « Il ne sera pas long-temps sans faire des sottises!... » Il boit comme un trou!... il mange comme un » ogre!... C'est un joli pensionnaire qui nous est ar- » rivé là! Mes poules et mes lapins y passeront bien » vite!... »

Les prédictions de Rongin ne tardent pas à se réaliser : déjà plus d'une fois Adam a laissé sa raison au fond d'une bouteille. Lorsqu'il est en cet état, il crie, jure, s'emporte, et fait le diable. Alors son père évite sa présence, et Rongin se sauve, en disant : « Il est » gentil, l'enfant prodigue, qui devait revenir faire » l'admiration du pays! »

Quand il est gris, ce n'est pas seulement chez son père que l'élève de la nature commet du désordre; il court la campagne, entre dans les chaumières, va demander à boire chez les paysans, puis leur cherche querelle; et cela finit toujours par des pots cassés, que M. Adrien est obligé de payer.

« Il est encore comme à seize ans, » dit le vieillard en payant les hauts faits de son fils. — Oui, » répond Rongin, « il est aussi aimable... Il ne sera pas content » que vous ne soyez sur la paille... Déjà vous vous » privez de mille petites douceurs depuis qu'il est » revenu, afin que monsieur boive tout son soûl! — » Rongin! je te défends de dire cela à mon fils!... — » C'est ça! il faut se laisser plumer et se taire!... » Encore si on était né dans la servitude... — Ron- » gin... tu me fais souvenir que mon fils a parlé d'un

» invalide qui t'a connu garçon perruquier étant » jeune... Il me semble que cela ne s'accorde guère » avec les histoires que tu m'as faites sur ta fortune » passée. —M. Adam était gris quand il a dit cela... » c'est un rêve qu'il a fait... — Il faudra que je lui en » reparle... — Eh bien ! monsieur, après ? quand » j'aurais été coiffeur... qu'est-ce que cela prouve ?... » Dans ce temps-là on portait de la poudre, et il » fallait beaucoup de talent pour être perruquier. » — Mais alors, Rongin, vous auriez dû vous trou- » ver heureux lorsque vous étiez mon concierge, au » lieu de vous plaindre sans cesse de votre sort. — » Mais je crois que je peux bien me plaindre à pré- » sent que je fais tout ! — Quittez-moi, Rongin, » si cela ne vous convient pas !... — C'est ça !... à la » porte. Jolie retraite... Au reste, du train dont il y » va, votre fils ne me laissera pas grand'chose à » faire ! »

Lorsque Adam n'est pas gris, il cherche à faire des conquêtes dans les environs ; son penchant pour les femmes n'est point passé ; mais il n'a plus ces joues roses qui, à dix-sept ans, charmaient les villageoises ; il ne charme plus personne ; on ne cède plus à ses doux propos : alors il rentre de mauvaise humeur, et se grise pour se consoler. Quand il est gris, il brise tout chez son père ; puis, quand il a tout brisé, il sort et va se battre avec les paysans.

En se promenant un matin à jeun dans la campagne, Adam se trouve près du moulin qui appartenait à Bertrand. Cette vue lui rappelle ses anciennes amours : il s'approche de la maison où il a fait connaissance de Tronquette. Il s'étonne de n'avoir pas plus tôt songé à la grosse fille, et se dit : « Elle doit

» être ici, puisque son père l'a emmenée... Je ne » serais pas fâché de rire avec elle, comme autre- » fois; surtout à présent que je n'ai rien de mieux à » faire. »

Adam entre dans la maison; il pénètre dans la chambre où il a pour la première fois aperçu la fille du meunier, et il pousse un cri de plaisir en y retrouvant Tronquette, qui est assise et travaille à la même place qu'autrefois.

Tronquette a jeté aussi un cri de surprise en reconnaissant Adam. Celui-ci court à elle, lui prend la tête, et quoiqu'elle se défende, il l'embrasse à plusieurs reprises, en disant : « Te voilà, ma petite » Tronquette : que je suis content de te revoir !... » Ah ! je crois vraiment que je t'aime autant que la » première fois !... tu es un peu grossie, c'est égal : » tu es toujours bien... Mais laisse-moi donc t'em- » brasser...

Tronquette se débat tant qu'elle peut, en disant : » Mais finissez donc... voulez-vous ben finir ?... re- » gardez donc .. est-ce que vous êtes fou ?... » Et elle tâche de faire apercevoir à Adam deux enfans en bas âge qui se roulent dans un coin de la chambre, et un gros homme tout couvert de farine, qui est assis près d'une table et ouvre de grands yeux en voyant qu'on serre Tronquette de si près. Mais Adam ne voit rien, n'entend rien, il veut toujours embrasser Tronquette, lorsque le gros homme vient se mettre entre eux, en disant :

Ah ça ! quoi donc que vous avez, l'ami ?... Qui est- » ce qui vous a permis de tâtonner ainsi ma femme?

» — Votre femme! » répond Adam, « je ne sais » pas si elle est votre femme à présent : mais je sais

» qu'elle a été la mienne long-temps; par conséquent, j'ai le droit d'ancienneté... Otez-vous de » là, mon gros père!... »

Et Adam veut écarter le meunier : celui-ci résiste. Tronquette, qui voit le moment où son ancien amant va rosser son mari, se jette entre eux, en s'écriant : « Voulez-vous nous laisser tranquilles, » monsienr Adam ? Si je vous avons connu... un petit » brin... étant fille, est-ce que ça vous donne le » droit de venir m'embrasser à c't' heure que je » suis la femme de Jérôme Camus que v'là, qui » a succédé à mon père dans son moulin... et dont » j'avons déjà ces deux gros enfans que vous voyez?... » Fi, monsieur! c'est ben vilain de venir comme ça » troubler le monde qui ne vous dit rien ! »

Tronquette finit ce discours en pleurant. C'est le grand argument des femmes : cela ne prouve pas qu'elles aient raison, mais cela fait souvent le même effet.

« — Je ne comprends pas, » dit Adam, « pourquoi je ne peux pas faire aujourd'hui ce que j'ai » fait si souvent autrefois. Vous ne voulez pas que » je vous embrasse, parce que votre mari est là ?... » Eh bien! je reviendrai quand il n'y sera pas.

» — Moi, je vous défends de revenir, » dit Jérôme Camus d'un air furibond. « — Et moi, je te » dis que je reviendrai tout de même, » répond Adam en s'éloignant tranquillement.

Et en effet, le lendemain, Adam, qui est entêté, et qui tient à embrasser Tronquette, parce qu'il y a fort long-temps qu'il n'a embrassé personne, se di-

rige vers le moulin, après avoir bu sa bouteille pour se donner de la résolution.

La porte de la maison est fermée. Adam fait le tour de l'habitation; il aperçoit les deux enfans jouant dans une chambre, mais il ne voit pas Tronquette.

« Est-ce que cet impertinent Camus l'aurait » emmenée avec lui? » se dit Adam. « Je ne con- » çois pas un homme ridicule à ce point-là! Je vous » demande quel mal ça lui fera que j'embrasse sa » femme!... »

Adam va s'éloigner, lorsqu'en passant devant un petit hangar, il aperçoit Tronquette qui charge des bottes de paille sur sa tête, il court à elle, et, pour commencer la conversation plus commodément, fait choir Tronquette sur la paille. Madame Camus veut se défendre; Adam ne lui en donne pas le temps; elle veut crier, la paille l'en empêche, et Adam se dispose à lui prouver qu'il l'aime toujours, en disant : « Tu ne faisais pas tant de façons autre- » fois! Comme les femmes sont capricieuses! »

Tronquette s'est résignée à se laisser embrasser. Il y a un proverbe qui dit : « Il faut souffrir ce qu'on » ne peut empêcher : » elle s'en fait l'application. Ce proverbe-là est souvent mis en action. Mais des coups de balai, distribués à tort et à travers, viennent couper la conversation. C'est Jérôme Camus qui a aperçu Adam et sa femme sur les bottes de paille.

Adam trouve fort mauvais que M. Camus vienne le battre et le déranger. Il s'empare d'une fourche qui est sous sa main, et au moment où le pauvre

mari revient à la charge, Adam lui enfonce dans les côtes une des dents de la fourche.

Le meunier tombe, en criant qu'il est mort; la meunière crie en voyant tomber son mari, et Adam se sauve en jetant la fourche derrière lui.

Adam arrive chez son père. M. Adrien jouit d'un moment de sommeil après une violente attaque de goutte; mais Rongin est là, et l'élève de la nature lui conte ce qu'il vient de faire.

« — Il ne nous manquait plus que cela, » s'écrie Rongin; « votre père se prive de tout pour vous!... » pour payer vos fredaines!... et vous tuez un » homme, à présent!... C'est le bouquet!...—Com- » ment, Rongin! est-ce que tu crois qu'on me fera » quelque chose? — Si l'on vous fera quelque » chose!... Oui, monsieur. D'abord, il n'est pas » permis de chiffonner une femme en présence de » son mari;... attentat aux mœurs. N'est-ce pas » assez de faire un homme cocu! est-ce qu'il faut » encore l'enfourcher?... Si on permettait cela, où » en serions-nous?... — Mais, Rongin, j'ai cru qu'il » était naturel... ayant connu Tronquette... — » Vous faites de belles choses, avec votre naturel!... » On va vous arrêter, vous conduire en prison... — » En prison!... Oh! je ne veux plus y aller... — Il » faudra donner de l'argent à la veuve, aux enfans... » Cela va achever de ruiner votre père!... »

Adam se frappe le front et s'écrie : « Tu as raison, » Rongin : je ne fais que des sottises... Mais c'en est » fait,... je veux me corriger... Mon pauvre père!... » Il fallait donc me dire plus tôt que ma présence » lui était à charge... Adieu! Je m'en vais. La vie que

» je mène ici m'ennuie... Je veux travailler,... ga-
» gner de l'argent;... oui, je le veux... Dis à mon
» père que je tâcherai de ne plus le faire rougir. »

Adam reprend son chapeau, son bâton et quitte de nouveau la demeure de son père. Rongin le regarde aller en se disant : « Pourvu que cette fois il
» ne revienne pas! »

CHAPITRE XXXII.

ADAM VEUT BIEN FAIRE.

Débarrassé des visites de son cousin, Edmond peut se livrer entièrement à son amour pour la fille du général. Céline est l'objet de toutes ses pensées, le but de tous ses vœux; en redoublant de zèle à son bureau, il a obtenu un nouvel avancement; il n'a point encore une fortune, mais il est fier de devoir à son travail la place honorable qu'il occupe déjà dans le monde. Cependant Edmond pense souvent à Adam; il se repent de lui avoir parlé, de l'avoir renvoyé si durement; mais ce mouvement d'indignation était alors bien naturel. La colère passée, Edmond ne se rappelle plus que son cousin, pauvre, manquant de tout, sans ressource, sans amis dans Paris; alors son cœur saigne, et il dit à son portier : « — S'il revenait, ne le renvoyez pas, » je vous en prie... Oubliez ce qu'il a fait!... Dites-» lui que je ne lui en veux plus... que je ne suis plus » fâché contre lui. »

Et l'honnête Finot, qui n'a point de rancune, répond au jeune homme : « — Soyez tranquille,

» monsieur... Je sais ce que c'est qu'un homme » qui a bu... Je pardonne de bon cœur à M. votre » cousin ; je ne le crois pas méchant ! Il me serrait » un peu ferme, c'est vrai ; mais c'est le vin seul » qui agissait. »

Edmond avait été plusieurs fois voir ses parens, mais c'était avant qu'Adam ne revînt chez son père. Depuis cette époque, ses occupations, et peut-être son amour, ne lui ont pas laissé le temps de s'absenter de Paris. M. Rémonville a écrit à son fils pour lui apprendre que son cousin est revenu au toit paternel. Edmond sent son cœur soulagé ; il est tranquille sur le sort d'Adam, et il fait part de cette nouvelle à l'honnête Finot qui, de son côté, quoiqu'il n'en veuille pas à Adam, aime tout autant que le cousin de son locataire ne revienne plus, parce que le monsieur n'a pas le vin aimable.

Dans ses courtes visites chez ses parens, Edmond ne leur a point fait l'aveu de son nouvel amour ; mais il n'a parlé que des bals du général Desparmont, de ses soirées, de l'agrément de ses réunions ; puis de mademoiselle Céline qui en fait l'ornement, et avec laquelle il danse, chante et fait de la musique. Edmond ne s'aperçoit pas qu'il n'ouvre la bouche que pour citer mademoiselle Céline, pour parler de mademoiselle Céline, et qu'il redit cent fois la même chose. Ses parens se regardent en souriant ; ils ont bien vite deviné le secret de leur fils. La bonne mère dit à son mari : « Cette fois il n'a pas mal placé » ses affections. — Il me semble que si, » répond M. Rémonville, « car le général est beaucoup plus » riche que nous ; il voudra sans doute pour gendre » un homme qui ait une grande fortune, ou un

» grade dans l'armée, ou un emploi important; et » Edmond en sera pour son amour. »

Mais la maman réplique : « — Si cette jeune per- » sonne aime notre fils, et si le général aime sa fille, » je ne vois pas pourquoi notre Edmond, qui est joli » garçon et qui maintenant se conduit si bien, ne » serait pas son époux! »

Tandis que les parens d'Edmond faisaient leurs conjectures, le père de la jeune Céline faisait ses observations ; car, dès qu'une demoiselle atteint l'âge des amours, c'est l'état d'un père d'observer, de surveiller tous ceux qui entourent sa fille; et le général s'entendait fort bien à cette tactique. Il avait remarqué que M. Edmond Rémonville aimait beaucoup à danser avec sa fille, à faire de la musique avec sa fille, et que mademoiselle Céline, qui était gaie et paraissait s'amuser lorsque Edmond était là, devenait au contraire triste et rêveuse quand le jeune homme ne faisait pas partie de la réunion.

Ces remarques donnaient à penser au général. Céline était la candeur même ; elle n'avait point de secrets pour son père, et il était bien certain qu'en la questionnant elle lui avouerait ses sentimens. Mais peut-être n'était-ce pas encore de l'amour, et n'était-ce qu'une simple préférence ; peut-être Céline ignorait-elle elle-même l'état de son cœur. Le général craignait de trop se presser : sur ce chapitre un père est beaucoup plus embarrassé qu'une mère, qui a de bonne heure l'habitude de recevoir toutes les confidences de sa fille, ou qui du moins devrait en avoir l'habitude.

Le général avait pris des informations sur la famille d'Edmond, et ces informations avaient été sa-

tisfaisantes. Ce que le banquier lui disait de son jeune commis ne pouvait aussi qu'être favorable au jeune homme ; en apprenant le dernier avancement qu'il avait obtenu, M. Desparmont avait serré la main à Edmond, en lui disant : « — C'est bien ! mon ami ; » continuez ainsi, et vous ferez votre chemin. » Ces paroles avaient transporté Edmond; il croyait y voir l'annonce de son futur bonheur ; il les répétait sans cesse, en se disant : « — Le général est content de » moi ; il m'a serré la main... et Céline!... Ah ! c'est » moi qui lui ai serré la main !... Encore un avan- » cement, et je me déclarerai... et j'oserai avouer à » M. Desparmont que j'adore sa fille; quelque chose » me dit qu'il ne s'en fâchera pas ! »

C'est en faisant ces projets, en se livrant à ces espérances, qu'un jour, dans la rue Montmartre, Edmond aperçoit Adam vêtu d'une veste et d'un pantalon de toile, et assis sur une borne, près de plusieurs commissionnaires.

Edmond s'arrête, il croit s'être trompé ; celui qu'il examine baisse la tête et semble vouloir éviter ses regards ; mais Edmond s'approche, il s'assure que c'est bien son cousin qui est devant lui. Il va doucement lui frapper sur le bras, et lui dit : « C'est toi, » Adam ?... Pourquoi donc détournes-tu les yeux ?... » Est-ce que tu ne me reconnais plus ?

» — Si fait, » répond Adam en levant la tête, « mais j'espérais que tu ne me reconnaîtrais pas, » toi. — Tu es à Paris !... Je te croyais vivant tran- » quillement près de ton père. — Non !.... je ne » peux vivre tranquille nulle part ; mon pauvre père » s'est ruiné pour moi... Si j'étais resté, je l'aurais » mis sur la paille... J'ai beau vouloir corriger mon

» maudit naturel!... C'est plus fort que moi.... Il
» m'entraîne, il me force de céder à mes penchans....
» Dame!... on ne m'a pas appris à les maîtriser!...
» C'est égal, je suis parti. J'ai voulu travailler, tâcher
» de gagner ma vie. Je suis revenu à Paris. Je me
» suis fait commissionnaire... C'est un état comme
» un autre, et ça ne demande pas de grandes con-
» naissances... si ce n'est celle des rues. Ça irait en-
» core... car on se fait à tout! Malheureusement,
» quand j'ai fait une bonne journée, le lendemain
» je me grise et je ne fais rien; alors les camarades
» disent que je suis un mauvais sujet; et je me bats
» avec eux, pour leur prouver qu'ils ont tort.

» — Mon pauvre Adam!... toi, faire des commis-
» sions!... — Que veux-tu! puisque je ne suis bon
» qu'à ça! — Et pourquoi n'es-tu pas venu me voir
» en revenant à Paris? — Te voir!... Non... Tu
» m'avais chassé... et, au fait, tu avais bien fait... Je
» m'étais si mal conduit!.. — Ne parle plus de cela,
» Adam, j'ai eu tort aussi... Ne m'en veux pas.....
» Oublie le passé... Donne-moi la main, pour me
» prouver que tu n'es plus fâché... — Fâché!...
» Quand c'est moi qui ai fait toutes les sottises!...
» Tiens, tu es trop bon pour moi!... — Allons!...
» donne-moi la main, te dis-je, donne donc... »

Adam donne la main à Edmond en détournant la tête; car pour la première fois il sent des pleurs mouiller ses yeux, et il en est honteux, sans se douter que ces larmes qu'il répand alors effacent une partie des fautes de sa vie.

« — Tu vas venir chez moi, » dit Edmond. —
« Chez toi!... — Je le veux. Je demeure toujours
» dans la même maison.... Va-s-y sur-le-champ, je

» vais faire une course, et je reviens te trouver. — » Mais... — Point d'observation, va; tu diras au » portier de te donner mes clefs; tu m'attendras » chez moi... Tu entends? — Oui, mon cousin. »

Edmond s'éloigne; et Adam se dirige vers la demeure où jadis il allait si souvent. Il trouve M. Finot balayant sa cour; le portier ne peut réprimer un mouvement d'effroi en reconnaissant le cousin de son locataire. Il se hâte de dire: « M. Rémonville » n'est pas chez lui.

» — Je le sais, monsieur Finot, » répond Adam, « je » viens de rencontrer Edmond, il m'a dit de venir » l'attendre chez lui. — Ah! c'est différent, mon- » sieur!... — Monsieur Finot, je vous ai un peu bous- » culé, ce certain soir où... Mais je n'avais pas ma » raison... Malheureusement il m'arrive souvent de » la perdre!... — Ne parlons pas de cela, monsieur, » je vous en prie... — En effet, ça vaudra mieux... » Voulez-vous me conduire chez mon cousin? — » Oui, monsieur... C'est maintenant un étage au- » dessous... Dame! M. Rémonville a pris un plus » beau logement, il fait bien ses affaires; mais aussi » c'est un jeune homme bien *méritoire!* — Oui! » dit Adam en soupirant. « Il va bien, et moi je vais » mal!... Nous avions pourtant commencé de » même! »

Le portier ouvre la porte du logement d'Edmond, et y laisse Adam, dont il craint encore la société, quoique celui-ci paraisse fort doux pour le moment.

Adam examine l'appartement d'Edmond; la vue de ces pièces élégamment meublées et fraîchement décorées lui rappelle l'hôtel de la rue de Rivoli.

« J'ai eu un beau logement comme cela, » se dit-il, « et aujourd'hui je suis dans un galetas !... Mais » enfin... je ne pouvais plus rester chez mon père... » Ce mari de Tronquette que j'ai enfourché !... Je » n'ai pas non plus voulu aller chez Phanor... Elle » n'en a pas trop pour elle... Je ne veux plus qu'elle » vende ses robes pour me nourrir... Ah ! si je pou- » vais redevenir riche !... Malheureusement je ne » crois pas qu'on fasse fortune en faisant des com- » missions... Et je ne sais pas faire autre chose ! »

Edmond ne tarde pas à rentrer : il commence par prendre dans sa garde-robe des vêtemens qu'il présente à Adam, en lui disant : « Mets cela... je ne » veux pas que tu restes vêtu ainsi. — Mon cousin, » ces vêtemens-là sont trop élégans pour moi main- » tenant ; c'était bon autrefois !... Ceux que j'ai con- » viennent à un commissionnaire. — Tu ne l'es plus, » Adam ; crois-tu que je veuille te laisser dans cette » situation !... Non... tu demeureras avec moi, mon » logement est assez grand ; je paierai ta pension chez » un traiteur, où tu déjeuneras et dîneras tous les » jours, et j'aurai soin que tu ne sois pas sans argent... » Pour tout cela, je ne te demande qu'une promesse, » qu'un serment : c'est de ne plus te griser. »

Adam se jette dans les bras de son cousin, il l'embrasse de toutes ses forces, en lui disant : « Tu veux » donc aussi te ruiner pour moi !... Après toutes les » sottises que j'ai faites !... Je ne mérite pas tes bien- » faits... Je resterai avec toi ! mais comme ton do- » mestique..... Je te servirai... Je battrai tes habits... » Enfin je tâcherai de me rendre utile... Je ne veux » pas vivre encore à tes dépens... Je ne trouve plus » que ce soit dans la nature, car la nature ne m'a pas

» donné des bras pour que je les tienne croisés, tandis que les autres travaillent. Mais je te promets » de ne plus boire que de l'eau tant que je serai avec » toi!

» — Tu vas trop loin, Adam; on peut boire du » vin, et ne pas se griser. Tu me seras utile quand » cela se pourra, mais tu ne seras pas mon domestique, parce que tu es le fils de mon oncle... et de » plus mon ami. Conduis-toi sagement, ce sera la » meilleure manière de me prouver ta reconnaissance. »

Adam se laisse persuader : on cède aisément à ce qui nous rend heureux. Edmond l'installe chez lui, lui donne une pièce de son logement, et lui met de l'argent dans sa poche.

Adam est profondément touché de la noble conduite de son cousin à son égard. Il va trouver madame Phanor et lui apprend sa nouvelle position; madame Phanor lui dit: « Tu devrais baiser les pas » ou du moins les pieds de ton cousin... Il se conduit bien galamment avec toi!... j'espère que si » l'occasion se présente de lui rendre quelques services, tu ne la rateras pas? — Oh! non... à coup » sûr!... — Assure-le aussi que je suis sa très-humble servante... Si j'avais une robe propre, j'irais » lui présenter mes devoirs. »

Adam demeure avec Edmond; mais il tient son serment; il ne se grise plus, il n'emprunte plus d'argent à M. Finot, et cherche sans cesse l'occasion de se rendre utile à son cousin.

« Je suis content de toi, » lui dit un jour Edmond, tu es sage maintenant. — Et moi je ne suis » pas encore content, » répond Adam, « car tu tra-

» vailles comme quatre, moi, je ne fais rien que me
» promener. Je voudrais tant te rendre service aussi...
» je voudrais te voir heureux !... Es-tu bien heu-
» reux ? — Oui, sans doute, » répond Edmond en
souriant. « — Excuse-moi si je te demande cela,
» c'est que j'ai remarqué que tu soupirais souvent,
» et ça me contrarie... »

Edmond se rapproche de son cousin. Un amant est toujours satisfait quand il peut parler de celle qu'il aime.

« Si je soupire, mon ami, » dit-il à Adam, « c'est
» que je suis amoureux... — Ah ! tu es amoureux...
» Oh ! je sais ce que c'est !... je l'ai trop été, moi...
» — Cette fois, mon cher Adam, c'est pour la vie...
» j'aime une demoiselle charmante... un ange enfin !
» — Eh ben ! est-ce que cet ange ne veut pas de toi ?
» — Oh ! j'ai tout lieu de croire que je suis aimé !...
» — Alors pourquoi donc soupires-tu ? quand on
» s'aime tous les deux, il me semble que ça doit
» aller vite ! — Tu crois toujours, Adam, qu'il s'a-
» git d'une amourette !... Cette fois c'est une épouse
» que je voudrais avoir... Céline joint à sa beauté,
» des vertus, des talens... Elle ferait mon bonheur...
» — En ce cas épouse-la. — Épouse-la !... C'est
» bien facile à dire !... mais Céline a un père... qui
» est riche... qui a été général... — Est-ce qu'il est
» méchant, ce père général ? — Non... il me té-
» moigne même de l'amitié... me reçoit très-bien...
» Cependant je crains encore... je n'ose me décla-
» rer... si le général Desparmont n'accueillait pas bien
» ma demande... Ah ! mon cher Adam... s'il me
» refusait sa fille, j'en mourrais !... — Tu en mour-
» rais ? — Peut-être ai-je tort de craindre... Cepen-

» dant le temps s'écoule, et chaque jour augmente » mon amour. »

Edmond a quitté Adam. Celui-ci reste quelques instans à réfléchir ; tout à coup il se frappe le front et s'écrie : « Oui, sacredié !... voilà l'occasion de » rendre service à mon cousin, et si je la laissais » échapper je serais un fichu animal !... Il s'agit de » le rendre heureux... il n'ose pas parler au père de » sa Céline, parce qu'il est amoureux ; moi, qui ne » le suis pas, je parlerais pour lui au grand turc, au » grand mogol, si c'était nécessaire. Comme ça l'af- » faire se décidera tout de suite, et il est impossible » qu'on refuse mon cousin. »

Adam s'habille de son mieux. Tout en faisant sa toilette, il se dit : « Il s'appelle le général Despar- » mont... je ne sais pas son adresse, mais Finot doit » la savoir ; » et il va demander au portier l'adresse du général. M. Finot la savait, parce que plusieurs fois Edmond avait dit où il allait. Adam se met aussitôt en marche pour se rendre chez le général.

Adam est arrivé chez le père de Céline ; il demande à un domestique si le général Desparmont est chez lui, et sur la réponse affirmative il dit : « Conduisez- » moi. — Quel est votre nom, monsieur ? je vais » vous annoncer. — Mon nom... Adam Rémonville, » cousin d'Edmond Rémonville, que vous devez » voir souvent ici. »

Le domestique se hâte d'aller annoncer à son maître que le cousin de M. Edmond demande à lui parler. Le général n'a jamais entendu parler à Edmond de son cousin, mais il dit au valet d'introduire sur-le-champ ce monsieur.

Adam est vêtu assez convenablement, mais il

n'a jamais eu bon ton, et, dans les dernières positions où il s'est trouvé, il a totalement perdu le peu de bonnes manières qu'il avait encore, pour en contracter d'autres qui ne sont plus celles de la bonne société. Dès son entrée dans le salon, le général est frappé de son ton et de sa tenue.

« C'est monsieur qui est le général, père de la » jeune Céline ? » dit Adam en entrant d'un air délibéré, et en gardant son chapeau sur sa tête.

« — Oui monsieur, » répond le général, « et vous » êtes, m'a-t-on dit, le cousin de M. Edmond Ré- » monville ? — Oui, monsieur, son propre cousin, » le fils de son oncle Adrien .. Est-ce qu'il ne vous » a jamais parlé de moi ? — Non, monsieur. — C'est » étonnant, je lui ai pourtant fait bien des farces !... » mais enfin, moi, je viens pour vous parler de lui. » — Donnez-vous la peine de vous asseoir, mon- » sieur. — Oh ! je parlerai bien debout... je n'aime » pas beaucoup rester en place... asseyez-vous si » vous voulez. Tenez, général, je n'en fais ni une » ni deux, voilà la chose : Mon cousin Edmond » aime mademoiselle votre fille, qu'il dit jolie » comme un amour ; il se flatte d'être aimé d'elle... » ça se conçoit ; il est bien mon cousin... J'étais » gentil aussi, moi, jadis !... mais je me suis bien » gâté !... — Comment, monsieur, votre cousin » vous a dit qu'il aimait ma fille et qu'il en était » aimé ? — Il faut bien qu'il me l'ait dit, puisque je » le sais... sans cela je ne l'aurais pas deviné... Je » ne suis pas sorcier, moi !... je suis l'enfant de la » nature... et la nature fait de très-mauvais sujets. » Mais revenons à nos alouettes : Edmond aime » donc votre fille, il n'ose pas vous le dire, parce

» qu'il est timide ; moi, qui ne le suis pas, je viens
» vous le dire pour lui ; j'espère que cela vous con-
» viendra et que nous marierons bientôt ces deux
» amans... Alors, je vous réponds que je danserai à
» la noce !... mais je ne me griserai pas, parce que
» j'ai promis à mon cousin de ne plus me griser,
» car j'ai le vin méchant, et je rosse alors jusqu'à
» son portier, M. Finot, qui est pourtant une ex-
» cellente pâte d'homme. »

Le général a fait une singulière figure pendant ce discours ; ses sourcils se froncent, ses traits se rembrunissent. Lorsque Adam a fini de parler, il le regarde quelque temps en silence, ce qui par parenthèse impatiente déjà celui-ci ; enfin le général lui dit :

« Vous êtes le cousin d'Edmond, monsieur ? —
» Mais il me semble que je vous l'ai déjà dit. —
» C'est qu'à vous voir, je ne me serais jamais douté
» qu'il existât la moindre parenté entre vous. —
» Nous sommes pourtant nés le même jour. — Pour-
» rais-je savoir ce que vous faites à Paris, vous,
» monsieur ? — Ce que je fais ? — Oui, quelle est
» votre profession ? — Je ne fais rien, j'ai mangé le
» bien de mon père,... j'ai vécu long-temps aux
» dépens de mon cousin, et puis avec Phanor, une de
» mes anciennes maîtresses. J'ai voulu retourner chez
» nous ; mais mon père n'a plus qu'une bicoque, et puis
» j'ai enfourché le mari de ma première maîtresse.
» Je suis revenu à Paris. Je ne sais rien faire... C'est
» là toute l'éducation qu'on m'a donnée... ça n'est
» pas commode quand on n'a plus d'argent... Ed-
» mond m'a retrouvé au coin de la rue... il m'a re-
» pris chez lui !... C'est un trait superbe, et dont je

» tiens à lui prouver ma reconnaissance... Voyons,
» papa général, vous m'avez l'air d'un bon enfant. »

En disant cela, Adam frappe sur le ventre du général; celui-ci se recule en disant: « Monsieur,...
» cette familiarité... — Ah! vous êtes à cérémonies,
» vous!... Moi, je suis pour le naturel!... Va comme
» je te pousse... J'ai pourtant fait une figure bril-
» lante pendant quelque temps... Eh bien! pendant
» ce temps-là même j'étais encore plein de naturel!
» C'est mon élément.

» — Monsieur, s'il faut vous l'avouer, vous ne me
» faites pas l'effet d'être un très-bon sujet. — Vous
» avez mis le nez dessus, général, je suis un vau-
» rien!.. un mange-tout;... et pourtant j'ai com-
» mencé à Paris, comme Edmond... ça n'a pas
» tourné de même! — Vous avez commencé comme
» Edmond? — Certainement, nous avons lâché nos
» parens, et nous sommes venus chacun avec une
» donzelle en croupe... Moi, j'enlevais Tronquette,
» la fille du meunier, et lui, Agathe, la couturière!...
» Et allez donc!...

» — Edmond a enlevé une jeune fille! » s'écrie M. Desparmont en se rapprochant d'Adam. « Êtes-
» vous bien sûr de ce que vous venez de dire, mon-
» sieur? — Tiens! cette question!... Si j'en suis sûr?
» puisque je vous dis que nous avons arrangé cette
» partie-là ensemble; nous devions même venir en-
» semble à Paris; mais je suis arrivé le premier,
» parce que j'avais un meilleur cheval. — Et cette
» jeune fille qu'il a enlevée, qu'en a-t-il fait? —
» Parbleu! il en a fait... tout ce qu'il a voulu... Il
» voulait aussi l'épouser celle-là!... Oh! il en était
» terriblement amoureux de son Agathe... il est resté

» long-temps avec elle : ce n'est pas comme moi, » qui n'ai gardé Tronquette que six semaines... Mais » lui, comme il avait fait un enfant... — Un en- » fant ? — Peut-être deux ; dame! je ne sais pas au » juste... Ils sont restés long-temps ensemble, mais » il a fini par la quitter, et il a bien fait. C'était une » mijaurée. A présent, il aime votre fille... Oh! il » l'aime, pour le moins autant qu'il aimait Agathe; » aussi, général, j'espère que vous ne serez pas un » barbare, et que vous la lui donnerez pour femme? »

Le général ne répond pas. Les confidences d'Adam l'ont tellement saisi qu'il n'est pas encore revenu de sa surprise. Adam lui frappe sur l'épaule : « — Dites » donc, mon général... Ah! pardon, vous n'aimez » pas qu'on vous touche... C'est égal, faites-moi le » plaisir de me répondre : donnerez-vous votre fille » à mon cousin?

» — Monsieur, de telles affaires demandent de » la réflexion. Cependant, bientôt votre cousin aura » de mes nouvelles. — Et je me flatte qu'elles se- » ront bonnes, et que je n'aurai pas fait une course » inutile? — Non... je vous assure que votre visite » aura été très-utile, au contraire. — Eh ben! à la » bonne heure; en ce cas, adieu, je vous tire ma ré- » vérence... Des nouvelles le plus tôt possible; vous » entendez, général. — Oui, monsieur, on en aura. »

Adam sort et laisse le général absorbé dans ses réflexions. Persuadé que sa démarche aura un heureux résultat, Adam revient chez Edmond à l'heure où celui-ci quitte son bureau; il lui crie de loin :

« Eh bien! les amours ? — Eh bien!... quoi? — » Est-ce qu'il n'y a pas du nouveau?... Est-ce que » tu n'as pas reçu des nouvelles du père de ta belle?

» — Non... pourquoi cela? — Ah! dame!... c'est » une idée,... un espoir que j'avais. »

Adam ne sort pas pour voir plus vite arriver la lettre. Elle vient le soir; Edmond est absent, mais dès qu'il rentre, Adam la lui donne; il fait un mouvement de joie en disant: « C'est du général... Je re- » connais son écriture... — J'en étais sûr! » dit Adam. « — C'est sans doute quelque nouvelle invi- » tation pour un bal... un dîner... — C'est peut- » être mieux que cela; lis donc vite. »

Edmond brise le cachet et lit ce billet:

« Monsieur, vous ne trouverez pas mauvais que » je vous prie de vouloir bien cesser les visites que » vous me rendiez; je n'ai jusqu'à ce moment aucun » reproche à vous faire; mais je suis père, monsieur, » et vous devez apprécier le motif de ma conduite. »

Edmond peut à peine achever cette lettre; il se laisse tomber sur une chaise avec désespoir, en s'écriant: « Malheureux que je suis!... Je ne la verrai » plus! »

Alors Adam se cogne le front contre le mur, en disant: « Voilà un père qui ne vaut pas deux sous. »

CHAPITRE XXXIII.

ADAM VEUT ENCORE OBLIGER EDMOND.

Edmond ne sait d'abord à quoi attribuer le changement de conduite du général à son égard ; il pense cependant que M. Desparmont s'est aperçu de son amour pour sa fille, que cet amour lui a déplu, et que c'est pour cela qu'il lui a donné son congé : le pauvre amant se désole ; il prévoit que, ne voulant pas lui accorder Céline, on la mariera à un autre, et il ne cesse de dire : « Le jour où elle sera à un » autre, je me tuerai. »

Adam n'a pas avoué à son cousin ce qu'il a fait ; quelque chose lui dit que sa visite au général n'a pas produit un bon effet. Mais en cherchant un jour à consoler Edmond, il s'écrie : « Je ne conçois pas » que le père de ta demoiselle se conduise ainsi » avec toi !... surtout après tout ce que je lui avais » dit en ta faveur. »

Edmond est frappé de ces mots ; il regarde son cousin avec anxiété : « Que viens-tu de dire, A- » dam ?.... Tu avais parlé en ma faveur au général » Desparmont ?... — Eh ! mon Dieu, oui !... Je ne » te l'ai pas encore dit... je ne sais pas pourquoi.

» Mais, vois-tu, j'ai voulu te servir... J'ai voulu
» presser ton bonheur, ton mariage... Tu n'osais
» pas te déclarer, je me suis dit : Je ferai la déclara-
» tion pour lui, et je la ferai chaudement... et je l'ai
» faite. — Tu as été chez le général ? — Un peu ! —
» Tu l'as vu ?— Et certainement... Il m'a d'abord
» reçu assez poliment... Nous avons jasé long-temps
» comme une paire d'amis... Quoique ça, il a paru
» un peu offusqué de ce que je lui avais tapé sur le
» ventre, mais ç'a s'est passé... — Ah, mon Dieu !
» que m'apprends-tu là !... Mais de quoi as-tu causé
» avec le général ? — De moi, de toi... de ce que
» nous avons fait tous les deux... Tout ça pour lui
» prouver que tu es un bien meilleur sujet que
» moi... Oh ! je ne me suis pas flatté, va !...—Au-
» rais-tu parlé d'Agathe... de ma première folie...
» — Oui, je crois que j'ai dit un mot d'Agathe...
» Mais j'ai eu soin de lui faire remarquer que tu l'a-
» vais plantée là après lui avoir fait un enfant... Oh!
» j'ai bien arrangé tout cela !... — Malheureux !...
» c'est toi qui m'as perdu !... Je comprends mainte-
» nant la colère du général ! — Qu'est-ce que tu dis
» donc ?... Je t'ai perdu... moi !... C'est pas possible !..
» il faudrait que ton général fût bien ridicule pour
» avoir pris de travers ce que je lui ai dit ! Edmond...
» mon cousin... Réponds-moi donc... Si j'ai fait une
» sottise... si je t'ai nui, veux-tu que je me pende?...
» Je me pends tout de suite. »

Edmond s'est jeté sur un siége, la tête baissée sur sa poitrine; enfin il lève les yeux sur Adam, et lui dit avec douceur en lui tendant la main :

« Je ne t'en veux pas, tu as voulu me servir...
» Mais tu ne sais pas que ce que tu as fait dans l'in-

» tention de m'être utile est ce qui m'a perdu aux » yeux du général... — Comment ! il se serait fâché » pour quelques espièglerie de jeunesse ?... — Un » père ne regarde pas ces choses-là aussi légèrement. » M. Desparmont me croit maintenant un libertin, » un mauvais sujet, et il craindrait de me donner » sa fille !... — S'il a pris la chose de travers, alors... » — N'importe, je lui écrirai. Je lui avouerai fran- » chement tout ce que j'ai fait, je ne lui cacherai » rien... Peut-être trouvera-t-il alors que je suis » moins coupable qu'il ne le croit. »

Edmond écrit une longue lettre au général ; il espère pendant quelques jours recevoir une réponse favorable; mais le temps s'écoule et le général ne répond pas. Alors Edmond perd toute espérance de reconquérir l'amitié de M. Desparmont, et il se livre de nouveau à sa douleur; mais il ne fait aucun reproche à son cousin, quoique celui-ci soit l'auteur de ses peines.

Adam est furieux contre le général, il espérait que la lettre d'Edmond réparerait sa sottise ; quand il voit qu'elle reste sans réponse, et que le pauvre Edmond supporte son malheur sans cesser d'être aussi bon pour lui, il jure de ne point prendre de repos qu'il ne lui ait fait posséder celle qu'il aime. Mais ne sachant pas encore comment s'y prendre pour en venir à son but, il se rend chez madame Phanor dont il connaît l'imagination fertile en expédiens de tous les genres.

Madame Phanor occupe maintenant une petite mansarde de la rue de la Lune. Depuis quelques années la grande femme a perdu le peu de charmes qu'elle possédait encore; cependant ses yeux sont aussi brillans qu'autrefois, c'est tout ce qui lui reste; mais

cela n'a pas suffi pour retenir ou ramener des adorateurs généreux, et comme madame Phanor a, dans son beau temps, mangé ce qu'elle avait avec des Sigismond de tous les quartiers, elle s'est trouvée au dépourvu lorsque les jours d'épreuve sont arrivés. Cela n'empêche pas madame Phanor d'être toujours disposée à rendre service, et d'offrir le peu qui lui reste à ses amis. Bien différente de la fourmi qui n'est pas *préteuse*, madame Phanor s'est perdue par son trop de penchant à prêter tout ce qu'elle possédait.

Adam arrive chez son ancienne connaissance, la seule dont l'amitié ait survécu à sa ruine. Il trouve Phanor en jupon court et en corset sale, savonnant ses bas dans une terrine placée au milieu de sa chambre. Elle lui jette un tendre regard, et continue son savonnage, parce que depuis long-temps elle n'en est plus avec Adam sur la cérémonie. Adam s'assied près d'elle, et sans lui adresser la parole, se met à prononcer deux ou trois jurons très-énergiques.

« Qu'est-ce que tu as donc, l'Amour? Qu'est-ce » qu'il y a de nouveau? Comment finiras-tu ton dis- » cours, si tu le prends si haut en commençant? » dit madame Phanor en frottant ses bas.

« — Ce qu'il y a! » répond Adam en se donnant une claque sur le front, ce qui annonce chez lui une profonde émotion : « Ce qu'il y a, sacré f.....! » C'est que je suis un âne, un imbécille, un dindon!... » — Mon ami, ce n'était pas la peine de te mettre » en colère pour m'apprendre cela... Je ne t'ai ja- » mais pris pour un aigle, et ton père ne s'est pas » mis en frais pour développer tes organes intellec-

» tuels. Mais c'est égal, tu as tes qualités et ton phy-
» sique. Enfin, d'où vient cette fureur?... Est-ce
» que tu as encore fait des sottises à ton cousin,
» à ce jeune homme que je porte dans mon cœur,
» parce qu'il t'héberge, t'empâte gratis, et te donne
» encore de temps à autre la fine pièce de cent sous,
» avec laquelle nous allons dîner dans des cabinets
» particuliers où il n'y a pas de papier sur les murs,
» mais où il y a des canapés? »

Après avoir encore juré deux ou trois fois pour se soulager, Adam conte à madame Phanor ce qu'il a fait dans l'intention de servir les amours de son cousin, sa visite chez le général, et ce qui en est résulté pour Edmond.

« Je ne puis pas te blâmer, » dit madame Phanor quand Adam a cessé de parler, « tu as agi dans
» un bon but : ça n'a pas réussi, mais ce n'est pas
» ta faute. Si ce général s'est fâché en apprenant
» que ton cousin a fait quelques fredaines, il faut
» qu'il soit bien ridicule; est-ce qu'il veut que le
» mari de sa fille ait son innocence!... Ah ben, par
» exemple!... il n'a qu'à lui faire épouser un lézard
» alors!... Dans tout cela je ne vois pas pourquoi
» tu jures depuis un quart d'heure comme un char-
» retier, ce qui est très-mauvais genre.

» — Je jure, parce que mon cousin est au déses-
» poir; il pleure, il gémit, il se dessèche; s'il n'ob-
» tient pas sa petite, il est capable de faire quelque
» coup de tête... Et moi je veux qu'il ait la petite,
» qu'il l'épouse, et qu'il soit heureux.

» — Ah! c'est différent. Il fallait me dire ça tout
» de suite, je t'aurais compris... — Voyons, Phanor,
» trouve-moi un moyen pour marier nos amans...

» pour faire consentir le père... Fais-moi le plaisir
» de laisser tes bas un moment, pour chercher cela.
» — Mon ami, je chercherai tout aussi bien en sa-
» vonnant, et je suis bien aise d'avoir des bas blancs
» demain. — Dis donc, Phanor, si j'allais rosser le
» père de la demoiselle jusqu'à ce qu'il ait donné
» son consentement!... — Non... il ne faut rosser
» personne; fi donc!... de quoi aurait-on l'air?...
» — Si alors... je... si... diable!... c'est encore dif-
» ficile!... Attends... si nous enlevions la demoi-
» selle!... — Ma foi!... ce ne serait peut-être pas si
» bête... — Nous la conduirions chez Edmond...
» — Non... jamais! et la décence donc!... On amè-
» nerait la petite ici... puis tu y ferais venir le cou-
» sin... comme par hasard; puis nous laisserions
» les deux amans causer ensemble... pendant toute
» une nuit... Nous les laisserions seuls... tu en-
» tends... et deux amans ensemble... tu comprends
» qu'ils ne s'amuseront pas à compter les étoiles...
» Après, ma foi, ce qu'un père peut faire de mieux,
» c'est de pardonner et de marier bien vite pour
» que ça ne s'ébruite pas. — Bravo!... Tu arranges
» cela supérieurement!... Il faut que je t'embrasse,
» Phanor...—Allons, polisson!... Prenez garde à ma
» terrine... — Ce pauvre Edmond!... grace à moi,
» enfin, il sera heureux!... On ne dira plus que je
» ne fais que des sottises... Voyons, Phanor, il faut
» tout de suite enlever la fille du général. — Tu en
» parles à ton aise... Tu crois qu'on enlève comme
» cela les demoiselles de famille!... — Oh! je sais
» enlever les filles, moi; est-ce que je n'ai pas en-
» levé Tronquette?... est-ce qu'elle n'avait pas une
» famille, celle-là? — Oui; mais elle voulait bien te

» suivre... elle était d'accord avec toi; et celle-ci, » il faut au contraire l'enlever sans qu'elle s'en » doute, sans quoi elle pourrait bien ne pas se lais- » ser faire. — Tu crois?... — Tiens! si je le crois!... » Oh! que ces hommes naturels sont vicieux! ils » pensent que nous ne demandons qu'à sauter le » pas!... A douze ans, si un homme m'avait em- » brassée malgré moi, je lui aurais mangé le nez! » — Voyons, Phanor, il n'est pas question de ce » que tu aurais mangé, il s'agit d'enlever mademoi- » selle Céline de chez son père, sans que ça paraisse. » — C'est ce qu'il faut chercher... — Eh ben, cher- » chons. »

Après avoir réfléchi cinq minutes, s'être gratté le front et l'oreille, Adam recommence à jurer, en disant : « Je n'entends rien aux malices, moi. J'ai » envie d'aller tout bonnement chez le général, je » sais où c'est; je demanderai la chambre de sa fille. » Arrivé là, je prends la petite dans mes bras, je me » sauve avec elle en descendant quatre à quatre, et » si on me dit quelque chose en chemin, je rosse à » tort et à travers!

» — Ce serait du gentil! » répond madame Phanor : « tu ne peux pas aller chez le général, on t'y » connaît; et d'ailleurs tu gâterais tout. Attends!... » les moyens les plus usés sont souvent les meil- » leurs! — Voyons ton moyen usé. — Le général » doit sortir quelquefois sans sa fille, pour aller en » société. — Sans doute; après? — Après, c'est bien » simple... Je fais une toilette décente... sans trop » de recherche... d'ailleurs je n'ai que ma robe de » jaconas à carreaux, mais elle me va très-bien. — » Après, après?... — Je m'habille donc décemment,

» je me présente chez mademoiselle... Comment
» l'appelles-tu? — Céline. — Céline, c'est bien. Je
» lui dis que son père la demande... qu'il est indis-
» posé... — C'est ça... qu'il est mort même! —
» Non!... ça la saisirait trop. Enfin, je lui dis qu'il
» m'envoie la chercher; elle me suivra : j'ai l'air si
» respectable quand je veux!... nous aurons une ci-
» tadine à la porte... la plus belle possible, et je
» conduis la petite ici... — Bravo!... tu as de l'es-
» prit gros comme un éléphant!... Je n'aurais ja-
» mais trouvé cela, moi. Allons, habille-toi, et va
» chez le général voir s'il est sorti. — C'est ça!...
» J'irai demander s'il est sorti pour ensuite me pré-
» senter de sa part... Ce serait bien adroit!... Il faut
» d'abord rôder autour de la maison du général pour
» voir s'il sort seul, et tâcher de s'informer où il
» va... Ça te regarde, cela, mon ami. Je ne suis pas
» faite pour rôder dans les rues!... — Sois tran-
» quille! je vais me mettre en embuscade, et dès
» que j'aurai appris que le moment est venu, je vien-
» drai t'avertir. »

Adam quitte madame Phanor, et va se placer contre une borne, à peu de distance de la maison de M. Desparmont. Il reste là immobile, les yeux fixés sur la porte cochère. Il passe ainsi la journée sans voir le général. Ne voulant pas s'éloigner à l'approche de la nuit, il entre dans un cabaret voisin, et, comme on ne peut pas s'asseoir dans un cabaret sans rien prendre, il se fait donner un morceau de pain, du fromage et une bouteille de vin; puis se place contre une croisée d'où il voit parfaitement en face. Mais sa bouteille se vide, et la soirée n'est point passée; il en demande une seconde,

pour faire quelque chose ; plus tard il en prend une troisième. Enfin, à onze heures le cabaret ferme, et Adam en sort à moitié gris, jurant contre le père de la jeune Céline qui n'est pas sorti de la soirée.

Pendant qu'Adam veillait et recommençait à se griser, le tout dans l'intention de faire le bonheur de son cousin ; que celui-ci se désolait jour et nuit en soupirant le nom de Céline ; voyons ce qui se passait chez le général.

M. Desparmont n'avait rien dit à sa fille de la visite qu'il avait reçue, ni de la lettre qu'il avait écrite à Edmond ; mais Céline avait bien vite remarqué que le jeune Rémonville ne venait plus chez son père, et que celui-ci évitait de la conduire dans les réunions où elle aurait pu rencontrer Edmond. Céline trouvait fort singulier que ce jeune homme si aimable cessât de venir chez eux, et que son père ne s'en plaignît pas. Cependant elle n'osait en parler la première ; mais vingt fois par jour le nom d'Edmond était sur le bord de ses lèvres, et, sans trop se dire pourquoi, elle craignait de le prononcer. Céline devenait triste, rêveuse ; son piano ne lui plaisait plus, son dessin ne pouvait la distraire ; elle voulait bien aller dans le monde ; mais lorsqu'elle y était, elle refusait de chanter, de danser, et témoignait bientôt le désir de retourner chez elle ; enfin, Céline avait du chagrin ; le général s'en apercevait, mais il ne voulait pas en avoir l'air. Pour tâcher de la distraire il ne quittait pas sa fille ; il n'allait pas en société sans elle, et c'est pour cela qu'Adam se grisait inutilement tous les soirs devant sa porte.

M. Desparmont dit un jour à sa fille : « Nous au-
» rons ce soir du monde, soigne ta toilette... On

» fera de la musique; étudie un peu ton piano;
» depuis quelque temps il me semble que tu le né-
» gliges. »

Céline baisse les yeux; elle tourne et retourne autour de son père; enfin elle n'y tient plus, et elle dit d'une voix tremblante: « Est-ce que M. Edmond
» viendra m'accompagner?

» — Non... Je ne l'ai pas invité, » répond froidement le général. Cette réponse ne satisfait pas Céline; elle reste debout devant son père, elle semble attendre qu'il en dise davantage, et comme il se tait, elle reprend timidement:

« Est-ce qu'il est malade, M. Edmond?... Ordi-
» nairement vous lui disiez de venir. »

Le général voit bien qu'il faut parler; il dit à sa fille d'un air indifférent: « Ce jeune homme ne
» viendra plus chez moi... J'aurais dû peut-être ne
» jamais l'y recevoir... mais dans le monde on se
» laisse toujours tromper par les apparences... Je
» n'ai pas positivement à m'en plaindre; pourtant
» j'ai appris sur lui des choses... Enfin, je ne veux
» plus le recevoir. »

Céline a pâli; elle a posé sa main contre un meuble, car elle sent ses genoux trembler et fléchir. Elle tâche de cacher son émotion; elle veut s'éloigner pour que son père ne remarque pas son trouble; mais elle revient malgré elle, et murmure, en retenant avec peine ses larmes: « Quelles choses avez-
» vous donc apprises de lui, mon père? »

Le général regarde sévèrement sa fille: « — Je ne
» dois pas avoir besoin de vous les communiquer.
» Mais, je vous le répète, M. Edmond ne viendra
» plus ici. »

Céline n'ose répliquer, elle se hâte de quitter le salon, mais elle ne peut le faire assez vite pour que son père ne voie pas des larmes s'échapper de ses yeux. Alors le général se fait violence pour ne point courir après sa fille, l'embrasser, la consoler, et il se jette tout ému dans un fauteuil, en disant: « Pauvre » Céline!... Edmond était vraiment aimable... son » banquier en est très-content... mais cette jeune » fille enlevée... Cet imbécille de cousin!... Cepen- » dant la lettre que m'a écrite Edmond diminue » beaucoup ses torts... et s'il était entièrement cor- » rigé... cela pourrait peut-être encore s'arranger... » car je ne veux pas faire le malheur de ma fille... » mais je le ferais si je lui donnais pour époux un » mauvais sujet. »

Quelques jours après cette conversation, le général, qui n'a pu décider sa fille à venir en soirée avec lui, se détermine pourtant à s'y rendre sans elle.

Adam était à son poste. Depuis trois semaines il avait repris l'habitude de passer son temps dans le cabaret qui était près de la demeure de M. Desparmont, et il rentrait presque toujours gris. Edmond, tout entier à sa douleur, au souvenir de sa Céline, faisait peu d'attention à la conduite de son cousin; une fois seulement il lui avait dit : « Je crois, Adam, » que tu as oublié ton serment. » Mais Adam lui avait répondu : « Ce n'est pas ma faute... c'est mal- » gré moi; au reste, ne me gronde pas... Tout ce » que j'en fais c'est pour ton bonheur... »

Edmond n'avait pas fait attention à ces mots, et n'avait plus rien dit. Le soir où le général sort seul de sa maison, Adam commençait seulement sa se-

conde bouteille. En apercevant M. Desparmont il vide son verre d'un trait, jette une pièce de trente sous sur le comptoir, et sort du cabaret. Il suit des yeux le général et le voit monter en cabriolet. Aussitôt il se met à courir chez madame Phanor, et lui crie dès le bas de l'escalier : « Prépare-toi, habille-
» toi... La petite est seule... le papa est sorti... Al-
» lons, vivement ; voici l'instant de montrer tes ta-
» lens. »

Madame Phanor procède aussitôt à sa toilette, en disant : « Tu es bien sûr que le général est sorti ? —
» Parbleu!... puisque je te dis que je l'ai vu... Il était en
» tenue, en noir ; il a pris un cabriolet. — Et où est-il
» allé ? — Où il est allé ?.... Ma foi, je n'en sais rien. —
» Comment, tu n'en sais rien !... Et de quelle part
» veux-tu que je me présente pour chercher sa fille...
» chez qui vais-je dire qu'on l'attend ? — Ah ! sa-
» crebleu ! c'est vrai... Je n'ai pas pensé à cela ! —
» Et ça dit que ça sait enlever les femmes !... Ah,
» Dieu !... oui, des dondons comme Tronquette ;
» mais pas autre chose... C'est égal... je me dévoue...
» Il m'arrivera ce qu'il pourra... Quitte à me faire
» fouetter par les gens du général, je vais y aller...
» Mon adresse suppléera à ton oubli... Va vite cher-
» cher une citadine, et une belle... — J'y cours...
» Ah ! dis donc... as-tu de l'argent ?... Je n'ai plus
» que quinze sous sur moi. — Non, je n'ai pas d'ar-
» gent... C'est égal : tu prendras le fiacre à l'heure...
» Nous verrons après... Puisque tu iras ensuite
» chercher ton cousin, il faudra bien qu'il le paie,
» lui. — C'est juste. — Cours chercher la voiture. »

Adam va prendre une citadine. Il dit au cocher de regarder à sa montre, et se fait conduire rue de

la Lune. Il entre dans l'allée noire de la maison ; il appelle Phanor. Celle-ci descend de son quatrième, en faisant attention à ne point se chiffonner. Elle monte dans la citadine : Adam en fait autant; et ils se font conduire à la demeure du général. Arrivés là, Phanor descend, et dit à Adam : « Tu ne res-
» teras pas dans le fiacre : il ne faut pas que la petite
» t'y trouve ; ça l'effaroucherait. — Je monterai
» derrière. »

Madame Phanor frappe et entre bravement dans la maison, et Adam, qui ne se sent plus autant de résolution et qui commence à penser que ce n'est pas une simple plaisanterie d'enlever une fille à son père, entre chez un épicier et boit ses quinze sous en petits verres pour ranimer son courage.

Cependant madame Phanor s'est présentée hardiment ; elle demande à parler à mademoiselle Céline de la part de son père. On l'introduit près de la jeune personne, qui se lève et vient au devant d'elle en disant : « Mon Dieu ! madame, qu'y a-t-il donc?
» Mon père serait-il indisposé ? — Non, mademoi-
» selle, » répond madame Phanor, en serrant en même temps son nez, sa bouche et ses fesses, pour se donner une tenue décente. « Monsieur votre père
» se porte fort bien ; mais madame l'a beaucoup
» grondé de ne pas vous avoir amenée ; toute la so-
» ciété comptait sur vous. M. Edmond Rémonville
» espérait avoir le plaisir de vous voir... — M. Ed-
» mond est chez madame Bléval ? » dit vivement Céline en rougissant de plaisir ; et Phanor se dit : « Bon, le père est chez madame Bléval ! » puis elle reprend : « Oui, mademoiselle, M. Edmond est
» chez madame... et madame Bléval a tant prié

» monsieur votre père, qu'il m'a envoyée vous
» chercher; il espère que vous ne lui désobéirez pas.
» — Oh! non, madame, non certainement... Je
» vais vous suivre; mais ma toilette... — Oh! vous
» êtes très-bien, mademoiselle : c'est une soirée sans
» façon que donne madame Bléval... On prendra
» quelque chose, voilà tout... La voiture vous at-
» tend en bas. »

Céline se hâte de prendre un châle; d'arranger ses cheveux; elle ne comprend pas très-bien comment il se fait que son père, qui ne veut plus recevoir Edmond, l'envoie chercher pour qu'elle se trouve en société avec lui; mais elle pense que son père n'est plus fâché contre Edmond; enfin elle songe qu'elle va le voir, et après avoir été si long-temps privée de ce plaisir, elle sent battre bien vivement son cœur à l'approche de ce moment. Elle a bientôt terminé sa toilette.

« Je suis prête à vous suivre, madame, » dit-elle à madame Phanor. Celle-ci fait une révérence de comédie, et se hâte de gagner la porte. La jeune Céline la suit en disant aux domestiques : « Papa
» m'envoie chercher, je vais le retrouver. »

On est dans la rue. Madame Phanor cherche des yeux Adam; mais il est encore chez l'épicier. Le cocher est sur son siége. Madame Phanor ouvre elle-même la portière; elle fait monter Céline, se place à côté d'elle et crie au cocher : « Ramenez-nous où
» vous m'avez prise. »

En ce moment Adam qui vient d'avaler son dernier petit verre, accourt et se présente brusquement à la portière, qui n'est pas encore fermée. Il avance la tête, et comme les petits verres lui ont un peu

troublé la vue, il ne voit que Phanor, et lui crie : « L'as-tu ? »

Phanor applique un vigoureux soufflet à Adam, et ferme brusquement la portière en disant: « Ces » commissionnaires demandent toujours quelque » chose. Je lui ai déjà donné en descendant. »

Céline n'a pas fait attention à tout cela; elle n'a pas entendu la question d'Adam, ni le soufflet par lequel on y a répondu. Elle est toute au bonheur de revoir bientôt celui qu'elle aime. La voiture part. Céline ne dit pas un mot en route, et madame Phanor aime autant cela.

La citadine s'arrête. On est devant l'allée noire de madame Phanor. Adam qui, en recevant le soufflet, a compris sur-le-champ qu'il avait dit une bêtise, ne s'est nullement formalisé de cette petite vivacité de son amie, il s'est contenté de monter derrière le fiacre et arrive ainsi en même temps que ces dames. Il est même le premier à leur ouvrir la portière et à leur donner la main pour descendre.

Céline regarde avec surprise devant elle ; madame Phanor s'empresse de lui dire : « Mademoiselle ne » reconnaît sans doute pas la maison? C'est que nous » avons pris par derrière... Madame a deux entrées. » On a toujours plusieurs entrées dans les grandes » maisons; ce chemin-ci abrége beaucoup... Donnez-» moi la main, mademoiselle, je vais vous con-» duire. »

Céline est sans défiance. Elle donne sa main à madame Phanor, et entre avec elle dans l'allée, tandis qu'Adam se jette à son tour dans la voiture, crie au cocher l'adresse d'Edmond, et se fait mener chez son cousin.

Madame Phanor tient par la main la fille du général ; elle lui fait monter un escalier noir comme un four. Céline commence à éprouver quelques craintes en se trouvant dans l'obscurité et dans une maison qu'elle ne reconnaît pas. Elle dit timidement à sa conductrice : « Mais, madame... pourquoi donc » n'est-ce pas éclairé ici ? — Mon Dieu, mademoi- » selle, ne m'en parlez pas !... Ce sont ces gueusards » de valets... ils n'en font jamais d'autres ! Ils boi- » vent l'huile et ils nous la font payer. — Mais, ma- » dame, nous montons bien haut ;... il me semble » que madame Bléval demeure au second. — Oui, » mademoiselle, au second par devant, mais son » derrière est beaucoup plus haut... Ça se voit tous » les jours. »

On s'arrête enfin ; madame Phanor ouvre une porte et fait entrer Céline devant elle. Les craintes de celle-ci augmentent en se trouvant encore dans l'obscurité, quoique sa conductrice lui dise : « Dans » une minute, mademoiselle, nous allons avoir de » la lumière... Allons, je ne trouve pas ce f... bri- » quet à présent, c'est comme un sort !... Madame » Roquet,.... avez-vous de quoi m'allumer ? je vous » serai bien reconnaissante. »

La voisine ouvre sa porte en présentant sa chandelle. Madame Phanor allume la sienne et rentre près de Céline. Celle-ci jette les yeux autour d'elle ; un cri d'effroi lui échappe ; elle joint les mains et dit à sa conductrice, d'un ton suppliant :

« Ah ! madame !... où m'avez-vous conduite !... » Ne me faites pas de mal, je vous en prie !...

» — Moi ! vous faire du mal, mon cœur ! N'ayez » aucune crainte, mon enfant... Vous n'êtes pas

» chez madame Bléval, c'est vrai;... mais vous allez
» voir quelqu'un qui vous adore et qui vous dira de
» bien jolies choses... — Oh! mon Dieu!... Où suis-
» je donc?... Je vous en prie, ramenez-moi chez
» mon père. — Plus tard, si M. Edmond le veut,
» il vous y reconduira. — M. Edmond? — Quand
» je vous dis qu'il va venir, que vous allez le voir;
» c'est pour vous réunir à lui que nous vous avons
» enlevée, moi et son cousin. — Vous m'avez enle-
» vée?... Et mon père, que va-t-il dire quand il ne
» me trouvera plus?... Madame, je vous en sup-
» plie, laissez-moi retourner chez mon père! — Oh!
» ma chère amie, j'en suis bien fâchée, mais ça ne
» se peut pas maintenant... Je n'ai pas fait des frais
» de toilette, pris un fiacre à l'heure, pour que ça
» tourne en eau de boudin!... Pleurez, si vous vou-
» lez, mais il faut attendre M. Edmond. »

Céline se laisse aller sur une chaise, et continue de pleurer. Phanor s'assied plus loin, en se disant: « Quand elle verra le tendre ami, elle ne pleurera
» plus. »

Vingt minutes s'écoulent. Céline sanglote; Phanor s'impatiente; enfin on entend monter rapidement l'escalier.

« Voilà M. Edmond, » dit madame Phanor en courant ouvrir; et Céline lève alors les yeux. Mais au lieu d'Edmond, c'est Adam qui entre dans la mansarde en criant comme un sourd:

« Ce sacré cocher qui commence à marronner de
» ce qu'on ne le paie pas... qui dit qu'il ne veut pas
» mener trente-six personnes... J'avais envie de le
» rosser... Je ne peux pas le payer, je n'ai pas le
» sou!...

» — Où est donc M. Edmond ? » dit madame Phanor. « Pourquoi ne l'amènes-tu pas? — Ah ! » pourquoi!... pourquoi!... par une raison toute » simple : c'est qu'il n'était pas chez lui !... J'ai dit à » Finot : « Dès qu'il rentrera, envoyez-le chez ma- » dame Phanor, où l'amour et le plaisir l'attendent. » Au quatrième... sur le devant... » Et puis je suis » revenu, et me voilà... Tiens ! pourquoi donc que » mademoiselle pleure !... Ne pleurez pas, joli pe- » tit ange... Mon cousin va venir. . Il ne peut pas » tarder !»

Céline ne répond pas... la présence d'Adam qu'elle ne connaît pas, augmente encore son effroi. Madame Phanor se rapproche d'Adam, et lui dit bas : « La petite se désole, je ne sais qu'en faire... — Bon! » tu sais bien que les femmes pleurent quelquefois » pour rire... Mais tiens... Entends-tu le scélérat de » cocher qui crie dans l'allée ?... — Ah, mon Dieu ! » comment allons-nous faire... Je ne voudrais pas » qu'il amassât du monde, ça ferait un mauvais ef- » fet... — Veux-tu que j'aille le battre? — Eh non ! » encore moins... Je ne vois pas d'autre moyen que » de remonter dans la voiture, et de se faire prome- » ner jusqu'à ce que ton cousin arrive. — Fais-toi » promener si tu veux, moi j'en ai assez. Je reste ici » pour attendre les remercîmens d'Edmond. — Eh » bien, reste ! j'aime autant cela, car ça m'ennuie » d'entendre pleurnicher cette petite... Tu vas la » garder à ton tour; moi, je vais me faire rouler. » Je vais profiter du fiacre et de ma toilette, pour » faire des visites de cérémonie à mes connaissances.»

Madame Phanor est sortie. D'abord Céline n'a point fait attention à son départ ; mais en regardant

autour d'elle, lorsqu'elle s'aperçoit qu'elle est seule avec Adam, sa frayeur augmente, et elle dit en tremblant : « Où donc est cette dame ?

» — Qui ça ? Phanor?... » répond Adam en se jetant dans un vieux fauteuil. « Elle profite du » fiacre pour se faire rouler... Moi, j'en avais assez... » Je ne sais pas pourquoi... ça m'étourdissait. Je » vais vous tenir compagnie en attendant que mon » cousin Edmond arrive.

» — M. Edmond est votre cousin, monsieur? — » Oui, mademoiselle. — Et c'est lui qui vous a dit » de m'enlever de chez mon père?—Non... c'est une » idée qui vient de moi... J'ai voulu lui faire plaisir. » — Je crois qu'il ne vous en saura pas gré; M. Ed- » mond doit bien penser que je n'approuverai pas » une telle action ! — Bah ! laissez donc ! tout ça » ce sont des mots ! la nature avant tout. Edmond » vous adore... Je vous mets dans ses bras; s'il n'en » profite pas, faut qu'il soit bien jobard! — Mon- » sieur ! je vous en prie en grace, laissez-moi re- » tourner chez mon père. — Par exemple ! je ne » ferai pas une bêtise comme ça ! Il y a trop long- » temps que je vous guette ! »

Céline ne dit plus rien; elle recommence à pleurer. Adam se lève en disant : « Je prendrais bien » quelque chose... toutes ces allées et venues... ça » altère... Il faut que je visite les armoires de Pha- » nor... Elle est *licheuse*, Phanor; elle doit avoir » de bonnes bouteilles dans quelque coin. »

Adam ouvre un vieux buffet, où il n'y a que des assiettes cassées et du sel gris; mais dans le bas d'une armoire il trouve une bouteille encore à moitié pleine. Il la débouche, la flaire, fait un mouvement approba-

teur, et se verse dans une tasse, en disant : « C'est » du rum... Et il sent très-bon... J'étais sûr que » Phanor avait des friandises!... »

Il va pour porter la tasse à ses lèvres, il s'arrête en s'écriant : « Étourdi que je suis ! »

Il s'approche de Céline, et lui présente la tasse; mais elle détourne la tête en disant : « Je n'ai besoin de » rien, monsieur.

» — Comme vous voudrez, » répond Adam. Et il avale le rum, puis va se replacer dans le fauteuil.

Une demi-heure s'écoule; Adam s'impatiente, murmure, jure après son cousin. « Obligez donc les gens, » dit-il, « pour qu'ils montrent si peu d'empresse- » ment à être heureux... Oh ! quand une femme me » donnait un rendez-vous à moi, je ne la laissais » pas se refroidir ainsi ! »

Et, pour se donner de la patience, Adam se verse du rum et en boit une seconde fois.

Une autre demi-heure s'écoule, puis une autre encore; personne ne vient. Adam a pris plusieurs fois du rum; sa tête n'y est plus, ses yeux brillent comme des escarboucles; et malheureusement alors il lui vient dans l'idée d'examiner la jeune personne avec laquelle il est en tête-à-tête.

Céline est assise à quelques pas de lui : sa tête est penchée sur sa poitrine; elle ne pleure plus, mais elle pousse de gros soupirs. Céline est charmante; sa tristesse, sa pose mélancolique, semblent la rendre encore plus séduisante. Adam voit tout cela; il lui passe une foule d'idées par la tête, il pose sa main sur son front, puis regarde dans la chambre, puis se lève, marche, et s'écrie enfin :

« Sacrebleu !... c'est bête de laisser comme ça un

» jeune homme et une jolie fille ensemble... Car en-
» fin... si mon cousin ne vient pas... si ça ne lui
» convient plus... je ne vois pas pourquoi je... Ça
» me conviendrait beaucoup à moi... On nous laisse..
» C'est nous donner carte blanche !... Et il serait si
» naturel d'en profiter... Il faut que je boive un peu
» de rum... pour mettre du net dans mes idées. »

Céline n'a pas écouté les exclamations d'Adam ; elle est absorbée par la douleur : mais elle frémit lorsquelle le voit s'approcher d'elle, et lui dire en lui jetant des regards enflammés : « Vous me permet-
« trez bien de vous embrasser ?... » Elle se lève, jette un cri, veut fuir : Adam l'arrête et la prend dans ses bras.

« — Oh ! on ne m'échappe pas comme cela !...
» Je vous embrasserai... car vous êtes jolie comme
» trente-six amours !

» — Monsieur... par pitié, laissez-moi ! » dit Céline en cherchant à repousser Adam. Mais celui-ci ne l'écoute plus. Le rum a achevé de lui tourner la tête, et en sentant dans ses bras une femme jeune et aussi séduisante, le malheureux ne pouvait pas revenir à la raison. Il prend un baiser à Céline. Elle crie, appelle au secours : il ne l'écoute pas, il ne l'entend plus ; le baiser qu'il a pris augmente son délire, il va se porter aux plus coupables excès... lorsque d'un violent coup de pied on fait voler en éclats la porte d'entrée ; Edmond pénètre dans la chambre, suivi de madame Phanor ; en une seconde, il a arraché Céline des bras d'Adam, et renversé celui-ci à ses pieds.

« — Misérable ! » s'écrie Edmond, « c'est donc
» ainsi que tu voulais me servir ! Non content d'en-

» lever Céline à son père, tu allais la déshonorer!...»

En disant ces mots, Edmond a pris dans sa poche un pistolet; dans sa fureur, il va le diriger contre Adam, qui semble anéanti, tandis que madame Phanor se tient blottie dans un coin. Mais Céline se jette au devant d'Edmond; d'un regard suppliant elle arrête son bras; il laisse tomber son arme, en disant : « Vous le voulez !... Laissons-lui la vie... » mais que jamais il ne se présente devant moi... » ou je ne répondrais pas de mon indignation... » Venez, mademoiselle, venez... il me tarde de » vous rendre à votre père, et de vous faire sortir » d'ici. »

Céline a suivi Edmond. Il lui explique en route pourquoi il n'est pas arrivé plus tôt. Adam avait bien dit à son portier qu'on l'attendait chez madame Phanor, mais il avait oublié de donner l'adresse de cette dernière. Edmond serait donc resté chez lui, si, ennuyée de se faire rouler en citadine, madame Phanor n'avait eu aussi l'idée d'aller chez Edmond voir s'il était revenu. Aux premiers mots qu'elle lui avait dits, Edmond, transporté d'indignation contre Adam, avait pris ses armes, et s'était hâté de suivre madame Phanor, sans croire cependant que sa Céline courait un si pressant danger.

Chez le général tout le monde était sur pied. M. Desparmont était rentré: on lui avait appris qu'on était venu chercher sa fille de sa part. A cette nouvelle, il s'était livré au plus violent désespoir. Il avait envoyé ses gens de tous côtés; déjà ses soupçons se portaient sur Edmond. Il venait de prendre ses armes, et allait se rendre chez le jeune Rémon-

ville, lorsque celui-ci paraît devant lui, et remet sa fille dans ses bras.

« Monsieur, » dit Edmond au général, dont les yeux semblent lui demander une explication, « je » ne suis point l'auteur de l'événement qui a dû » vous donner de si vives inquiétudes... A peine en » ai-je été instruit que je me suis hâté d'agir pour » ramener mademoiselle près de vous... Vous sau- » rez d'elle toute la vérité. Quoique ma jeunesse » n'ait point été exempte d'erreurs... quoique vous » me jugiez bien sévèrement, monsieur, je n'ai ja- » mais eu l'idée de braver votre volonté, ni conçu » la pensée d'assurer mon bonheur en faisant couler » les larmes de votre fille. »

En disant ces mots, Edmond salue le général et sort de chez lui, avec cette satisfaction que l'on ressent toujours quand on a fait son devoir.

CHAPITRE XXXIVe ET DERNIER.

RÉCOMPENSE DE L'UN. — DERNIÈRE FOLIE DE L'AUTRE.

Plusieurs semaines se sont écoulées. Edmond est allé passer quelque temps chez ses parens ; le chagrin qui le mine altère sa santé ; il a besoin de repos ; il a besoin surtout des soins, des caresses de sa mère, de la vue de son père ; il ne leur fait plus un mystère de son amour pour la fille du général Desparmont ; il leur a conté tout ce qui s'est passé, jusqu'à l'enlèvement de Céline ; et ses parens lui disent : « Tu peux espérer encore : tu as rendu » une fille à son père ; ta conduite doit le faire re- » venir de ses préventions..... » Mais Edmond n'espère plus ; car depuis le jour où il a ramené Céline dans les bras du général, il n'en a pas reçu de nouvelles.

Edmond ne pense plus à retourner chez son banquier, il a perdu cette ambition qui lui faisait désirer de se faire remarquer. Il se promène tristement dans les lieux de sa naissance ; mais son cœur et ses pensées sont toujours vers Paris. Dans ses courses solitaires, Edmond approche quelquefois de la maisonnette de son oncle ; mais lorsqu'il voit celui-ci

assis devant sa porte, il s'éloigne précipitamment : il craint que M. Adrien ne lui parle de son fils, et Edmond ne peut plus entendre prononcer le nom de celui qu'il regarde comme la cause de toutes ses peines.

Cependant une correspondance très-active s'est établie depuis peu de temps entre M. Rémonville et ses amis de Paris, car il reçoit fréquemment des lettres de la capitale. A chaque missive qui lui arrive, M. Rémonville paraît plus satisfait ; sa femme partage sa joie, et elle cherche à la faire aussi partager à son fils. « — Pourquoi te chagriner ainsi ? » lui dit-elle ; « j'ai dans l'idée que tes amours ne seront » pas toujours malheureux. »

Bientôt M. Rémonville fait un voyage à Paris ; il y reste quinze jours. En revenant il est radieux ; il embrasse tendrement Edmond ; puis il fait faire de grands préparatifs dans sa maison ; on dispose avec soin deux des plus jolis appartemens.

« Pour qui donc ces apprêts ? » demande Edmond.

» — C'est pour recevoir des amis que j'attends de » Paris, » répond M. Rémonville en souriant et en regardant sa femme.

Le jour est venu où ces amis doivent arriver. Edmond ne conçoit rien à la joie, à l'empressement de ses parens. Lui-même est troublé, sans en deviner la cause. Enfin, sur le midi, une jolie calèche entre dans la cour de la maison. Un monsieur en descend et donne la main à une jeune personne.

Edmond a jeté un cri, car il a déjà reconnu Céline et son père ; il descend l'escalier, s'élance au devant des nouveaux venus. Il ne sait s'il rêve : il

ne peut parler. Céline lui sourit tendrement, et le général lui tend les bras en lui disant : « Je t'a-
» mène ta femme, mon cher Edmond, puisque tu
» ne viens pas la chercher.

» — Ma femme !... » s'écrie Edmond. — Eh ! oui,
» car j'espère qu'elle le sera bientôt. — Et voilà ce
» que je suis allé arranger à Paris, » dit M. Rémonville en serrant la main du général. « — Et c'est
» pourquoi je te conseillais d'espérer ! » dit à son tour la bonne maman, en pressant sa bru dans ses bras.

L'ivresse d'Edmond est plus facile à concevoir qu'à décrire ; Céline la partage : elle ne craint plus de laisser voir à celui qu'elle aime tout ce qui se passe dans son cœur. La joie la plus franche règne dans la demeure de M. Rémonville. Les parens sont heureux du bonheur de leurs enfans, et ceux qui les entourent partagent leur satisfaction, car Edmond et sa famille sont aimés de tous ceux qui les connaissent.

Après huit jours consacrés aux apprêts, aux détails, aux toilettes qu'exige la grande cérémonie, Edmond reçoit, à Gisors, le titre d'époux de Céline ; il revient dans la demeure où il est né, avec celle qu'il adore et qui est maintenant à lui. Quelques voisins, des amis des environs, ont été invités à la fête ; elle est gaie, sans être bruyante ; on y rit avec décence ; on y chante sans prétentions ; on y boit sans se griser ; on y danse sans se coudoyer ; tous les convives la trouvent trop courte... Il n'y a que le marié qui la trouve trop longue.

M. Rémonville n'a pas manqué d'inviter son frère aux noces de son fils ; mais M. Adrien ne se rend pas

à cette invitation. Il donne pour prétexte sa santé : le fait est que la vue du bonheur d'Edmond, de sa fortune, de sa position brillante, font faire au père d'Adam de trop tristes comparaisons.

Pendant qu'on danse et qu'on célèbre les noces d'Edmond et de Céline dans la jolie habitation de M. Rémonville, un homme et une femme, se donnant le bras, se soutenant mutuellement, crottés jusqu'à l'échine, et portant chacun un petit paquet de hardes à la main, gravissent le sentier qui mène à la maisonnette de M. Adrien, où ils arrivent sur les dix heures du soir.

« C'est là, » dit l'homme en s'arrêtant. « — Si » c'est là, frappons, » répond la femme. Et tous les deux se mettent à faire carillon à la porte de la maisonnette. M. Adrien allait se coucher : Rongin l'était déjà. Son maître l'appelle. Le vieux domestique va en gromelant demander qui ose frapper si tard.

« — Ouvre, vieux lapin, » répond une voix perçante. « C'est ton jeune maître et ta jeune maî- » tresse qui viennent coucher chez leur vertueux » père... Tâche de te dégourdir. »

Rongin ne comprend rien à cela. Il va rapporter à M. Adrien ce qu'on lui a dit. Celui-ci passe une robe de chambre, et met la tête à la fenêtre. Alors une voix qu'il ne peut méconnaître lui crie :

« C'est moi, mon père; j'arrive avec ma femme : » nous venons vivre avec vous et vous prodiguer » nos soins... Nous arrivons un peu tard, parce que » nous sommes tombés trois fois en route.

« — C'est Adam !..... c'est mon fils !..... » dit

M. Adrien. « Il vient avec sa femme... Il s'est donc » marié aussi ? Et je n'en savais rien !

» — C'est votre fils, et il a une femme avec lui! » s'écrie Rongin en se lamentant. « Ah ! c'est fini, mon- » sieur !... nous pourrons bien pendre nos dents au » croc !... »

M. Adrien ordonne à Rongin d'aller ouvrir, et bientôt Adam et Phanor paraissent devant le vieillard. La grande femme entre en baissant les yeux, et en donnant la main à Adam, dont le nez est devenu beaucoup plus rouge depuis qu'il ne demeure plus chez son cousin. Phanor fait à M. Adrien une révérence de cinq minutes, pendant laquelle Adam dit à son père :

« Je vous présente ma femme... — Ta femme!.. » Comment, mon fils ! tu t'es marié sans que je le » sache ? — Ma foi ! oui, mon père... J'ai voulu faire » une fin...

» — Elle est jolie, la fin ! » murmure Rongin ; « elle est digne du commencement !

» — Phanor était mon ancienne amie, » reprend Adam. « Nous avons ensemble connu les misères » du monde. Il y a un mois elle a fait un héritage... » Elle a reçu des fonds de Normandie, qu'elle atten- » dait depuis long-temps... sept cents francs en bons » écus. Alors nous avons dit : Ma foi ! marions-nous.. » et réjouissons-nous! Nous nous sommes mariés; nous » nous sommes réjouis. Nous avons fait une fameuse » noce... N'est-ce pas, Phanor, que c'était gentil ?...

» — C'était charmant, mon époux, et si vous » n'aviez pas eu le hoquet depuis quatre heures du » soir jusqu'au lendemain six heures du matin, vous » auriez certainement dit de bien jolies choses!...

« — Enfin, mon père, nous avons fait la noce tant » que nous avons eu de l'argent... Après que nous » avons eu tout mangé, nous avons réfléchi que la » vie champêtre nous convenait mieux que la ville » dont nous sommes dégoûtés... D'ailleurs ma femme » brûlait du désir de vous connaître...

» — Oui, mon digne père... Et je viens vous de- » mander votre bénédiction, » dit Phanor en s'avançant vers M. Adrien. Celui-ci s'est jeté sur sa chaise; il ne dit rien ; il sent bien que maintenant toutes les remontrances seraient inutiles; mais il empêche Phanor de se mettre à ses genoux, et lui dit : « Rendez » mon fils heureux ; rendez-le sage surtout, madame, » et je vous en saurai gré. »

Alors Phanor baise la main de M. Adrien d'un air d'humilité; puis elle lui dit à demi-voix : « Je fais » tout ce que je veux de votre fils... Quand il crie, » ça ne m'effraie pas plus que s'il secouait des mies » de pain dans un bonnet de coton. Vous serez sa- » tisfait de notre conduite, mon père... Nous con- » naissons nos devoirs : nous ne vous quitterons » plus... Maintenant, mon époux, salue ton père, » et allons nous coucher. »

Adam ne demande pas mieux, et le vieillard lui-même est bien aise de se reposer. Les deux époux descendent avec Rongin, et Phanor lui dit : « Fais- » nous sur-le-champ un bon lit. — Il n'y a plus d'au- » tre lit, ici, que le mien avec celui de mon maître.— » Alors donne-nous ton lit. —Et moi, où coucherai- » je? — Avec les lapins, si tu veux ! ça ne nous re- » garde pas; mais les maîtres doivent être couchés » avant les domestiques. »

Adam et sa femme se sont emparés du lit de Ron-

gin, et celui-ci est obligé de passer la nuit sur une chaise.

Le lendemain, le vieux concierge veut faire des représentations à son maître : mais M. Adrien est faible, souffrant; il aime toujours son fils; et déjà la femme d'Adam commande seule dans la maison. On n'écoute plus Rongin ; on tue les pigeons, les lapins ; et, au bout de huit jours, Rongin meurt d'une colère rentrée, en voyant disparaître la dernière volaille de la basse-cour.

L'amour, le bonheur et la paix habitent dans la demeure de M. Rémonville. Le tapage, le désordre sont venus avec Adam et sa femme dans la maisonnette de M. Adrien. Les deux époux ont déjà mangé tout ce qu'ils y ont trouvé; et ils réduiraient bientôt le vieillard à la misère, si, un matin, il ne venait dans l'esprit de Phanor d'aller voir le cousin de son mari.

Edmond a été instruit de la dernière folie de son cousin ; mais il espère que celui-ci et sa femme n'oseront jamais se présenter devant lui. C'est donc avec une surprise qui n'a rien de flatteur pour celle qui en est l'objet qu'Edmond reçoit la femme d'Adam. Celle-ci ne se déconcerte pas. — « Mon cher cousin, » lui dit-elle, « nous sommes maintenant vos voisins. » Mon mari n'a pas encore osé venir vous voir. Moi, » qui aime à vivre en paix avec mes parens, je fais » les premiers pas, et je me flatte que... »

Edmond interrompt Phanor en lui disant d'un ton sévère : « J'espère, madame, que mon cousin ne se » présentera jamais devant moi. Il ne peut plus exis- » ter de liaison entre nous. Il est des offenses que l'on » pardonne... mais que l'on n'oublie pas. Cependant

» comme je ne vous crois pas heureux... comme mon
» oncle n'avait plus lui-même que juste de quoi vi-
» vre, acceptez une pension de quinze cents francs
» pour vous et votre mari. On vous la paiera régu-
» lièrement tous les mois, à condition que vous ne
» toucherez jamais au revenu de mon oncle.

» — Ah ! mon cher cousin... vous êtes sublime !...
» Vous me faites pleurer... Je suis bien glorieuse
» d'être votre parente !... Hi, hi, hi..... Ah ! dites
» donc, mon cousin : voulez-vous savoir des nou-
» velles d'Agathe ?... La pauvre petite est bien tom-
» bée dans le travers !.... Je l'ai rencontrée le soir...
» Elle fait son commerce sur le boulevart des Ita-
» liens... avec un mouchoir à la main... Ça prouve
» bien que... »

Edmond ne désire plus entendre parler d'Agathe. Il congédie Phanor, en la priant de se dispenser de revenir chez lui.

Phanor retourne à la maisonnette en chantant et en dansant. Elle conte à son mari, à son beau-père ce que leur cousin fait pour eux. Adam s'en étonne peu; il est habitué aux bienfaits d'Edmond. D'ailleurs le vin l'a presque entièrement abruti. Il n'est plus susceptible de sensibilité ni de reconnaissance. Mais M. Adrien, qui est certain que son fils aura une existence assurée, sent ses yeux se mouiller de pleurs. Cette fois l'amour-propre n'est plus écouté. Le vieillard sort en s'appuyant sur sa canne ; il veut aller trouver son neveu, et le remercier de ce qu'il fait encore pour Adam.

Mais, à la moitié du chemin, M. Adrien rencontre M. Rémonville, qui allait aussi chez lui pour lui offrir des secours et des consolations. Les deux vieil-

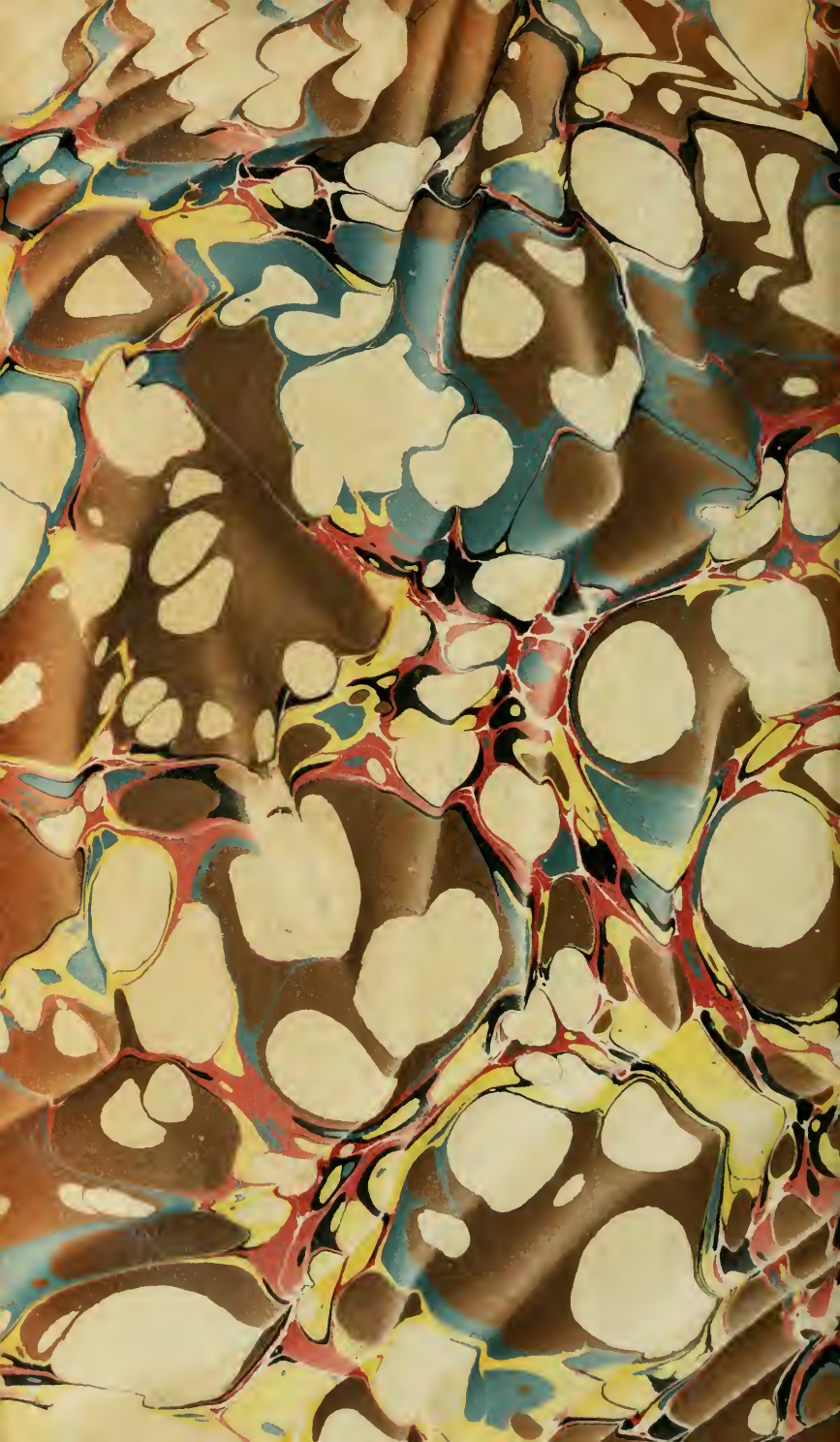
lards se serrent la main. M. Adrien verse des larmes; puis il se précipite dans les bras de son frère. « J'ai » eu bien des torts! » lui dit-il; « mais j'en suis puni!.. » Nous voici arrivés à cette époque où je t'avais » ajourné pour juger lequel de nous deux aurait à » se féliciter de la manière dont il élevait son fils. » Le tien fait ta gloire et ton bonheur!... Moi, j'ai » perdu le mien en ne lui donnant aucune éducation, » en ne cherchant point à corriger ses défauts, en » croyant, enfin, que la nature seule devait tout » faire!... — Le mal est fait!... mon frère, » dit M. Rémonville. « Grace au ciel, je me flatte qu'on ne » suivra pas ton exemple. Le temps a marché vite. » La raison ne doit plus rester en arrière. Éclairer » les hommes, les instruire, c'est vouloir les rendre » meilleurs; c'est les rendre dignes du nom d'homme. » Heureux sera le temps où les lumières de la science » et de la philosophie auront fait le tour du monde!»

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Chap. Ier. — Les Deux Frères. — Les Deux Naissances. 1
II. — Le Concierge Rongin. 16
III. — La Famille du Fermier. 32
IV. — Discussion. 47
V. — Tribulations de Rongin. 58
VI. — Utilité des Tabatières. 82
VII. — Adam change de Nourrice. 94
VIII. — Les Enfans grandissent. 106
IX. — Origine de Rongin. 115
X. — Edmond s'instruit. — Adam chasse. 128
XI. — Premières Amours d'Adam. 144
XII. — Premières Amours d'Emond. 155
XIII. — La Fille du Meunier. 174
XIV. — Adam et Edmond. 188
XV. — Double Enlèvement. 199
XVI. — Voyage d'Adam et de Tronquette. 215
XVII. — L'Homme de la Nature à Paris. 225
XVIII. — Madame Phanor. 234
XIX. — Edmond et Agathe. 253
XX. — Quelques Pas en arrière. 270

XXI. — Une Scène au Café. 279
XXII. — Les Jeunes Gens vont vite. 287
XXIII. — Tous les deux sur la même Route. 296
XXIV. — Séjour de Tourterelle à Paris. 315
XXV. — Qui n'est pas Romanesque. 331
XXVI. — Inconvéniens du Postiche. 343
XXVII. — Résultat inévitable. 360
XXVIII. — L'Homme de la Nature en Prison. 372
XXIX. — Le Monde de tous les temps. 380
XXX. — Secondes Amours. 396
XXXI. — Retour d'Adam chez son Père. 420
XXXII. — Adam veut bien faire. 437
XXXIII. — Adam veut encore obliger Edmond. 453
XXXIV. — Récompense de l'un ; dernière Folie de l'autre. 475



PQ
2318
A1
1835
v.14

Kock, Charles Paul de
Oeuvres

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY